PHILOSOPHIÆ
TURONENSIS
INSTITUTIONES.

Cet Ouvrage se trouve :

A Lyon, chez { Rusand, libraire. Perisse, frères.

A Angers, chez Fourrier-Mame, libraire.

A Orléans, chez Mme. Huet-Perdoux, imprimeur-libraire.

A Poitiers, chez Barbier, imprimeur-libraire.

A Rodez, chez Carrère, imprimeur-libraire.

A Tours, chez Ad. Mame, imprimeur-libraire.

On trouve du même Auteur et chez les mêmes Libraires, à l'usage des Colléges et des Séminaires :

Langue et Littérature des Francs. Paris, 1814; 1 vol. in-12. Prix, 5 fr.

Histoire de notre Sauveur, d'après le texte des SS. Evangiles, selon l'ordre chronologique des faits, en 60 Instructions, précédée par une harmonie des quatre évangélistes. Tours, 1819; 2 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

Historia Franciæ, à Pharamundo, vel ab ævo fundatæ monarchiæ Francorum, ad ortum usque Ducis Burdigalensis, seu ab anno 420 ad diem vigesimam nonam septembris anni 1820, Tabulâ præeunte chronologicâ. Editio secunda locupletior. 3 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

Leçons d'Histoire, de Géographie et de Chronologie, pour diriger les élèves des Colléges et Séminaires dans leurs lectures et dans l'explication des auteurs classiques. Premier cahier : Histoire, Géographie et Chronologie ancienne, depuis la création du monde jusqu'à J. C. Prix, 25 cent. — Second cahier : depuis J. C. jusqu'à la fin de la race mérovingienne, ou depuis la 1re. année de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 750. Prix, 50 cent.

Elementa philosophiæ, avec la version française en regard. Paris, 1817; in-8o. Prix, 5 fr.

Historia Philosophiæ, avec la version française en regard. Tours, 1822; 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

PHILOSOPHIÆ TURONENSIS INSTITUTIONES

AD USUM

COLLEGIORUM ATQUE SEMINARIORUM,

EDITÆ A C. GLEY.

VOL. II.

ALTERA METAPHYSICÆ PARS
ET DOCTRINA MORALIS.

LUTETIÆ PARISIORUM,

Typis Adriani Le Clere, SS. D. D. N. PAPÆ, et D. D. Archiepiscopi Parisiensis typographi, in aggere vulgò dicto *quai des Augustins*, *n°*. 35.

1824.

ÉLÈVES CHRÉTIENS,

Le premier volume de nos leçons ayant paru, il y a quelques mois, plusieurs d'entre vous, que les années et les malheurs avoient dispersés, se sont réveillés après un sommeil de trente ou quarante années; de loin, ils ont salué leur ancien maitre, qui avoit précieusement conservé le souvenir de leur nom et de leur attachement.

Le second volume paroît; il comprend nos leçons sur la seconde partie de la métaphysique et sur la doctrine morale; sans doute vous l'accueillerez avec l'affection que vous avez accordée au premier.

Les principes de ce second volume sont ceux que nous avons suivis jusqu'ici. Si c'est Dieu qui nous a fait connoitre ce que nous savons sur son existence et sa nature, c'est aussi de lui que vient notre doctrine sur l'ame de l'homme, sur ses facultés et sur les devoirs qu'il a à remplir envers Dieu, envers son prochain et envers lui-même. Ainsi que cela se fait dans le système des corps célestes, où tout est coordonné à un point, de même, dans la bonne philosophie, les vérités fondamentales aboutissent à Dieu, et les mouvemens de cette science si relevée s'exécutent d'une manière facile, heureuse, tant qu'ils restent assujettis au centre qui les régit.

La bonne philosophie part de l'autorité; depuis six mille

ans, ses dogmes sont établis et arrêtés. Il en est tout autrement des sciences profanes et naturelles. Dieu ayant abandonné aux disputes des hommes ces doctrines, parce qu'elles ne s'attachent qu'aux choses de la terre, aux choses qui passent, on peut y créer, y découvrir de nouveaux faits, étendre les recherches, les principes et les systèmes; tout paroît y appartenir à l'homme.

Prenons pour exemple la science qui s'occupe des corps célestes et de leurs mouvemens. Pendant près de quatre mille ans, les savans avoient observé les astres, sans pouvoir arriver jusqu'aux lois auxquelles ces corps sont comme enchaînés dans leur action. Dépourvus d'instrumens, réduits à un petit nombre d'observations, les astronomes expliquoient les phénomènes d'après les apparences. Enfin, un d'entre eux (Copernic, 1543) annonça une nouvelle ère dans la science du ciel. Ayant, pendant de longues années, examiné et comparé les observations que les anciens nous ont transmises, il dit: « C'est autour du soleil que les planètes se meuvent; il leur communique l'action avec la » chaleur et la lumière; la terre appartient à ce système. » La révolution diurne du ciel n'est qu'une illusion pro» duite par la rotation de notre globe. Nous n'avons plus » besoin des épicycles inventés par Ptolomée; les rétro» gradations des planètes, leurs autres mouvemens en » apparence si irréguliers s'expliquent très-facilement. » Dans les usages civils nous continuerons à suivre le lan» gage des apparences: nous dirons avec les livres saints » que le soleil se lève le matin, et que, le soir, il se » couche sous notre horizon ».

Un heureux hasard ayant fait trouver à un autre savant l'instrument le plus merveilleux que l'industrie humaine ait découvert, de nouveaux cieux s'ouvrirent à la face de l'homme, et des observations précises vinrent en foule confirmer la nouvelle doctrine. Galilée osa diriger vers les cieux

(Mai 1609) le télescope qu'il venoit d'inventer, et quel spectacle nouveau se présenta à ses yeux! « La surface de » la lune couverte de montagnes et sillonnée de vallées » profondes; la rotation de ce satellite; le mouvement de » ses taches, la lumière que la terre réfléchit sur elle, lors-» qu'elle est en nouvelle lune ou en conjonction; Vénus » avec des phases pareilles à celles de la lune; Jupiter ac-» compagné de quatre satellites; Saturne entouré de deux » anneaux; la rotation du soleil; le mouvement périodique » de ses taches; enfin, le ciel parsemé d'une multitude » infinie d'étoiles qui ne s'étoient pas encore montrées à » l'œil de l'homme ».

Quelle fut la surprise de l'Europe, lorsque Galilée, dans son *Courrier des astres*, annonça ce nouvel univers, qu'il venoit de conquérir, en soulevant le voile qui, depuis la création, l'avoit caché aux yeux des mortels!

Keppler, aidé par les observations et les leçons de Ticho-Brahé, alla beaucoup plus loin que son maître; il découvrit (Mai 1618) les trois grandes lois du système planétaire; il dit : « 1°. Les planètes décrivent autour du » soleil, non des cercles, mais des ellipses, dont le soleil » occupe un des foyers; 2°. la planète s'y meut de manière » que le rayon vecteur mené de son centre à celui du so-» leil, décrit des aires proportionnelles aux temps; 3°. les » carrés de ces temps sont entr'eux comme les cubes des » grands axes des orbites ».

De ces trois lois il n'y avoit plus qu'un pas pour arriver à l'attraction, qui en est le principe : la gloire de cette nouvelle découverte étoit réservée à Newton.

Les doctrines exposées par Copernic, Galilée et Keppler ont été développées, agrandies par les travaux de Huighens, de Hévélius, de Cassini, de Flamsteed, de Haller, de Bradley, de Roemer, de la Caille, de la Lande, de la Place et d'autres savans. En combinant le mouve-

ment de la terre avec celui de la lumière, on découvrit l'aberration des étoiles; en observant les satellites de Jupiter dans leurs éclipses, on résolut un problème dont la hauteur effraie toute hardiesse, toute conception : il fut démontré jusqu'à l'évidence que l'action de la lumière est progressive, ses rayons employant huit minutes et demie pour arriver du soleil jusqu'à nos yeux.

Herschel avec son télescope, unique par la perfection de ses formes, découvrit Uranus, qui, entouré de ses satellites, placé à plus de six cent millions de lieues du centre des mouvemens planétaires, paroît avoir été relégué jusqu'aux limites de l'empire soumis à l'action du soleil.

Dans les premières années de notre siècle enfin, on a découvert Cérès, Junon, Pallas et Vesta, quatre planètes télescopiques, qui par leur petitesse avoient jusqu'ici échappé à toute recherche.

Nous avons donc aujourd'hui onze planètes et dix-huit satellites, qui se meuvent périodiquement autour du soleil, placé majestueusement au centre de ses vastes domaines.

Il y a plus d'un siècle et demi (1666) Newton avoit découvert le principe général qui enchaîne les parties de ce système planétaire et probablement celles de tout l'univers. « Chaque particule de matière, dit-il, cherche à attirer vers elle celles qui se rencontrent dans le cercle » de son activité ; cette attraction agit en raison directe de » la masse, et en raison inverse du carré des distances. Le » soleil par la force de sa masse domine les corps soumis » à son système, il les enchaîne et les force à suivre leurs » orbites; les planètes obéissent à un mouvement composé de cette force centripète et de la force centrifuge » que le Tout-puissant leur a imprimées au moment de la » création. En vertu de la première de ces forces, si elle » étoit seule, elles tomberoient sur le soleil, et la seconde,

» si elle étoit également seule, les entraîneroit par la tan-
» gente dans l'immensité des espaces ».

Dans le système solaire tout est soumis à cette seule et unique pensée : par sa force attractive, le soleil, centre des mouvemens, retient dans leurs orbites les corps célestes compris dans les limites de son empire.

Par la simplicité de cette théorie, la science que Dieu a abandonnée à l'orgueil des hommes, la science du ciel paroit enfin reposer sur des bases fixes et inébranlables; tous les jours elle gagne en force; les cieux ouverts, pour ainsi dire, à notre œil racontent toute la gloire du Dieu créateur, et nous admirons la beauté, la sagesse de ses œuvres, à travers ce firmament, à travers cette voûte d'airain, au-dessus de laquelle le paganisme grossier avoit placé la demeure de ses dieux charnels.

Dans les autres sciences profanes, surtout dans la chimie, dans l'histoire naturelle et dans les mathématiques, l'homme a fait des découvertes qui honorent son intelligence et la persévérance de ses recherches.

Ce qu'assure le sage est donc bien vrai : Dieu a abandonné le monde et ses vaines doctrines aux disputes des hommes. Les sciences mondaines ne vont qu'avec peine, qu'après de longs efforts, et, pour ainsi dire, par sauts et par bonds. Depuis trois siècles, nous avons beaucoup découvert, et peut-être nos descendans, après de nouveaux efforts, arriveront-ils aussi jusqu'à ce trésor où le Tout-puissant tient enfermés les mystères de la nature; peut-être leur sera-t-il accordé d'aller y puiser quelques vérités cachées à nos yeux.

Mais la bonne philosophie va d'un pas plus ferme, plus assuré; tenant de Dieu ses mystères, elle ne doit presque rien à l'homme. Ses dogmes, transmis par notre premier père à ses enfans, étoient étroitement liés à la religion des

patriarches et à celle des Juifs. Jésus-Christ les a développés et consacrés par son autorité. Depuis six mille ans, ils appartiennent au symbole du genre humain.

Quoique nous les ayons reçus par tradition, cependant, sans permettre que l'on en scrute les profondeurs, nous ne refusons point à la raison d'examiner, d'après ses lumières, notre doctrine sur l'existence de Dieu, sur ses perfections, sur la nature et la destination de notre ame; nous ne craignons point de dire à ceux qui, étudiant les hautes sciences, ne cherchent point à tromper leur cœur : « Suivons » ensemble, si vous le voulez, ces méthodes analytiques » que vous employez si heureusement, en observant et en » calculant les mouvemens des corps célestes. Vous placez » le soleil au centre; vous lui accordez une grande autorité sur les corps enfermés dans son système. Vous donnez à cette autorité le nom d'attraction générale; vous » soumettez à la rigueur de vos calculs les effets que cette » loi doit produire; vous annoncez d'avance les phénomènes, et l'évènement s'empresse de venir confirmer » vos prédictions. Mais qui vous inspire cette confiance » dans une loi, qui, développant depuis plus de six mille » ans une si énorme activité, devroit être fatiguée, épuisée par tant d'efforts? Qui a posé cette loi? Qui en a combiné l'influence avec une autre loi générale, avec l'impulsion, avec cette force qui emploie sa puissance à » pousser les planètes par la tangente, pour les entraîner » dans l'immensité des espaces et les soustraire à l'empire » de l'attraction?

» Ces lois et leur haute combinaison ne supposent-elles » point une intelligence sans borne, une intelligence qui » ait prévu toutes les difficultés de l'exécution, une puissance qui n'ait à craindre la rencontre d'aucun obstacle?

» Prenons un fait essentiel à votre système : le soleil, comme vous nous l'avez appris, lance ses rayons

» avec tant de force, que dans huit minutes et demie ils
» arrivent à notre œil, après avoir traversé un espace de
» 34 millions. Où est le législateur de ce mouvement si
» effrayant ? Le soleil ? Mais il obéit comme un vil esclave;
» sans murmurer, il se courbe sous la main qui le presse ;
» placé au sein de la lumière, il ferme les yeux pour ne
» pas voir, pour exécuter les ordres qu'il ne connoît point,
» qu'il ne comprend pas et auxquels il ne peut résister.
» Il y a donc au-dessus de lui un maître en qui réside la
» force et l'intelligence. Placez ce Roi des rois, ce Sei-
» gneur des seigneurs au centre de l'univers, au centre
» de vos causes, de vos lois, de vos calculs, de vos équa-
» tions, et tout s'expliquera facilement, heureusement,
» comme votre hypothèse du soleil placé au centre des
» révolutions planétaires répand au loin la clarté sur cet
» immense système.

» Ecriez-vous, avec le Prophète et avec nous : *Que la*
» *maison de Dieu est grande! le lieu de ses possessions est*
» *immense. Il est puissant, il n'a point de bornes, il est*
» *élevé au-dessus de toute mesure. Il dit à la lumière de se*
» *répandre, et elle va; il l'appelle, et elle obéit en tremblant.*
» *Il a placé les étoiles chacune à sa station, et elles se sont*
» *réjouies en accordant leur lumière. Les ayant appelées,*
» *elles lui ont répondu : Nous voici; elles ont jeté avec joie*
» *leur éclat, au nom de celui qui les a créées.*

» O vous, qui passez vos années à mesurer les voies du
» ciel, répondez encore à quelques-unes de nos questions :
» Pourquoi la lune, sollicitée si puissamment par la terre,
» ne tombe-t-elle pas, comme une masse lourde, sur la
» surface de notre globe ? — C'est qu'elle obéit à un mou-
» vement composé de l'attraction et de l'impulsion; c'est
» que ce mouvement double est si sagement combiné,
» qu'une des deux forces ne peut l'emporter sur l'autre.

» Pourquoi ce globe d'airain (boulet), que vous lancez dans » les airs avec tant de force, retombe-t-il sur la terre après » avoir, pendant un court espace de vingt secondes, par» couru une petite portion d'ellipse à peu près de trois » mille pieds? Pourquoi ce globe ne continue-t-il pas » à tourner autour de la terre comme la lune? — C'est que » la force d'impulsion que nous pouvons lui communi» quer par l'explosion de la poudre n'étant point en pro» portion avec la force attractive de la terre, cette der» nière l'emporte promptement, et le globe retombe pres» qu'aussitôt vers le centre qui le sollicite. — Les hommes » ne pourroient-ils pas communiquer à ce globe une force » d'impulsion telle que, restant en équilibre avec l'attrac» tion, il continuât, pendant tous les siècles, à tourner » comme la lune, autour de la terre? — Non, cela paroît » impossible; cela est au-dessus de notre industrie et de » nos forces.

» Après cet aveu que la force de la vérité vous arrache, » rentrez enfin en vous-mêmes et louez le Seigneur qui » d'une parole a créé les cieux et la terre. A quoi vous » servent vos longs travaux, si vous fermez les yeux pour » ne pas arriver jusqu'à la science des sciences? Voudriez» vous ressembler à ces astres matériels qui nous annon» cent le Tout-Puissant, sans avoir des yeux pour con» templer sa gloire, sans avoir une bouche pour chanter » ses louanges? Servez et honorez ce Roi des rois; il vous » offre des récompenses près desquelles ils ne sont qu'un » grain de sable, ces cieux dont vous nous faites connoître » la grandeur et la magnificence ».

Elèves chrétiens, telle est la méthode que nous avons suivie en parlant de Dieu dans la première partie de notre Métaphysique. Après avoir montré le système général de l'univers à l'homme qui est de bonne foi, nous l'avons

prié d'arrêter les yeux sur la terre, sur la variété merveilleuse des élémens et des animaux, sur la sagesse des lois qui régissent chaque être ; nous lui avons dit de descendre en lui-même, lui promettant qu'il trouveroit dans son propre cœur, imprimés en caractères ineffaçables, les traits augustes de son Dieu et de son Seigneur souverain. C'est la méthode qu'ont suivie avant nous Bossuet et Fénélon, celui-ci dans le traité de l'*Existence de Dieu,* et l'autre dans la *Connoissance de Dieu et de soi-même.* L'évêque de Meaux écrivoit au pape Innocent XI, dans une lettre qui est devenue si célèbre :

« La philosophie consiste principalement à rappeler » l'esprit à soi-même pour s'élever ensuite, comme par un » degré sûr, jusqu'à Dieu ; nous avons commencé par là, » comme par la recherche la plus aisée, aussi bien que la » plus solide et la plus utile qu'on se puisse proposer. Car » ici, pour devenir parfait philosophe, l'homme n'a besoin » d'étudier autre chose que lui-même, et sans feuilleter » tant de livres, sans faire de pénibles recueils de ce » qu'ont dit les philosophes, ni aller chercher bien loin » des expériences, en remarquant seulement ce qu'il » trouve en lui, il reconnoît par là l'auteur de son être. » Aussi avions-nous, dès les premières années, jeté les se- » mences d'une si belle et si utile philosophie, et nous » avions employé toute sorte de moyens pour faire que le » prince sût dès-lors discerner l'esprit d'avec le corps, » c'est-à-dire, cette partie qui commande en nous, de celle » qui obéit, afin que l'ame, commandant au corps, lui re- » présentât Dieu commandant au monde entier et à l'ame » même. Mais lorsque le voyant plus avancé en âge nous » avons cru qu'il étoit temps de lui enseigner métho- » diquement la philosophie, nous en avons formé le plan » sur ce précepte de l'Evangile : *Considérez-vous atten-* » *tivement vous-mêmes,* et sur cette parole de David : *O*

» *Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connoissance* » *de ce que vous êtes!* Appuyés sur ces deux passages, nous » avons fait un traité de la *Connoissance de Dieu et de soi-* » *même*, où nous expliquons la structure du corps et la na- » ture de l'esprit, par les choses que chacun expérimente » en soi; nous faisons voir qu'un homme qui sait se rendre » présent à lui-même trouve Dieu plus présent que toute » autre chose, puisque sans lui il n'auroit ni mouvement, » ni esprit, ni vie, ni raison, selon cette parole philo- » sophique de l'apôtre prêchant à Athènes, c'est-à-dire, » dans le lieu où la philosophie étoit comme dans son » fort: *Il n'est pas loin de nous, puisque c'est en lui que* » *nous vivons, que nous sommes mus et que nous sommes:* » et encore, *puisqu'il nous donne à tous la vie, la respira-* » *tion et toutes choses.* A l'exemple de saint Paul, qui se » sert de cette vérité, comme connue aux philosophes, » pour les mener plus loin, nous avons entrepris d'exciter » en eux, par la seule considération de nous-mêmes, ce » sentiment de la Divinité, que la nature a mis dans nos » ames en les formant, de sorte qu'il paroisse clairement » que ceux qui ne veulent point reconnoître ce qu'ils ont » au-dessus des bêtes, sont tout ensemble les plus aveu- » glés, les plus méchans et les plus impertinens de tous » les hommes ».

Elèves chrétiens, dans le second volume que nous publions vous trouverez la même marche et la même méthode; c'est celle de Bossuet.

Nous commençons par l'immatérialité de l'ame; c'est la grande question autour de laquelle se font tous les mouvemens. Pour vous, elle est décidée par ces mots solennels qui, depuis six mille ans, sont contenus dans le symbole du genre humain: « Le Seigneur Dieu fit l'homme du » limon de la terre, il souffla sur sa face un souffle de vie,

» et l'homme devint une ame vivante. Le Seigneur Dieu » avoit dit : Faisons l'homme à notre image et à notre » ressemblance; qu'il commande aux poissons de la mer, » aux oiseaux du ciel, aux bêtes de la terre, et à tout reptile qui se meut sur la terre. Dieu créa vraiment l'homme » à son image; oui, il l'a vraiment créé à son image, il a » créé ainsi l'homme et la femme ».

La dignité de l'homme, la distinction entre son corps et son ame, l'excellence de sa haute destination, ces grandes vérités reposent sur la foi de six mille ans.

Mais, à l'exemple de Bossuet, nous ne craignons point de dire à l'homme qui est de bonne foi : « Descendez en » vous-même, examinez ce qui se passe en vous; considérez attentivement l'empire que vous exercez sur votre » corps; réfléchissez sur vos idées, sur leurs combinaisons, » sur cette suite du raisonnement qui vous découvre le » lien des vérités entre elles; méditez sur cette force de » mémoire qui vous rappelle si distinctement des faits arrivés depuis tant d'années; contemplez cette hardiesse » d'intelligence qui vous fait pénétrer dans l'immensité » des espaces; réfléchissez sur la liberté de vos actions; » placez tous ces faits sur un côté de la balance, et mettez » de l'autre côté, si vous osez le faire, la matière avec son » inertie aveugle, avec sa dépendance servile, abjecte, » et décidez.

» Si quelqu'un vous disoit : *Plaçons de nouveau la terre » au milieu de l'univers, comme faisoient les anciens ; que » le soleil continue à tourner autour de nous ; qu'avons-» nous besoin de son attraction pour régir le système planétaire?* Si quelqu'un vous parloit ainsi, n'auriez-vous » point pitié de lui et de son ignorance?

» A présent raisonnons, mais soyons de bonne foi :

» Pourquoi placez-vous le soleil au centre du système » planétaire? pourquoi le considérez-vous comme le point

» d'où l'attraction exerce son activité? — C'est, direz-» vous, que cette hypothèse explique tout; il n'y a rien » de raisonnable à lui objecter.

» Eh bien, nous disons la même chose de l'ame. L'hy-» pothèse de son immatérialité tranche toutes les difficultés, » et il n'y a d'autre objection à lui opposer que le caprice » et la mauvaise foi. Si vous êtes raisonnables dans votre » hypothèse physique, nous le sommes bien plus dans » l'exposition de notre doctrine.

» Mais, direz-vous, faites-nous voir votre ame, faites-» nous-la sentir. — J'y consens; mais auparavant faites-» nous voir et sentir votre attraction, faites-nous voir et » sentir le mouvement de la terre autour du soleil. Il y a » ici parité parfaite de raison. Vous supposez le soleil au » centre, vous supposez son attraction agissant sur la terre » et la forçant à tourner autour de lui; vous le supposez, » parce que les faits vous y obligent. De même, les faits » nous forcent à admettre l'immatérialité de l'ame comme » principe d'où découlent les phénomènes ».

L'immortalité de l'ame est une conséquence nécessaire de son immatérialité; elle nous a également été transmise par la foi de tous les siècles. C'est la tradition qui lie entre elles toutes les doctrines de la bonne philosophie.

Après ces questions principales, nous demandons quels secours Dieu a donnés à l'ame afin qu'elle puisse développer plus facilement les vérités qui lui ont été transmises par la foi du genre humain. Prenant ici pour guide le texte même de nos traditions, et après elles la voix de Bossuet et de Fénélon, nous disons: « Hommes qui agissez » de bonne foi, consultez-vous vous-mêmes; observez ce » qui se passe en vous et dans les autres êtres raisonna-» bles, et vous verrez que Dieu a accordé à votre ame » divers secours intellectuels, comme il a donné au corps

» la vue, l'ouïe et les autres sens. L'ame, pareille à une » reine puissante, assise au lieu le plus élevé de ses do» maines, donne ses ordres, et aussitôt le sens intime, la » perception identique des principes évidens, la force du » raisonnement, la mémoire, les organes du corps, leur » relation, l'histoire, la voix du genre humain, aussitôt » tous ces serviteurs fidèles se présentent, en disant : *Nous* » *voici, nous avons obéi à votre voix, nous vous servirons* » *chacun selon la mesure des fonctions que le Créateur* » *nous a attribuées* ».

Ainsi que dans la bonne philosophie et dans la religion, de même dans tout métier, dans les arts, les sciences et les lettres, il faut bien considérer en soi l'instruction traditionnelle et la distinguer des secours et instrumens dont l'ame se sert pour développer ses connoissances.

Le jeune soldat, dès qu'il a pris sa place dans les rangs, est conduit à l'*exercice*; on lui transmet, d'une manière souvent assez brusque, les traditions qui dans le *régiment* ont passé, comme de père en fils, du sergent au sergent, du caporal au caporal.

Le jeune peintre ayant d'abord été occupé à broyer et à mélanger les couleurs, on l'instruit dans les traditions qui, de Michel-Ange, de Raphaël, de Rubens et des autres chefs dans l'art, sont arrivées, comme de main en main, jusqu'à l'atelier du maître.

Le jeune apprentif en sculpture, en architecture ou en musique passe de longues et pénibles années sur les bancs de la discipline traditionnelle, souvent gourmandé par un maître impérieux; et, parmi nous, qui ne se souvient point de cette première portion de la vie, que nous avons employée à écouter les leçons des maîtres, à placer dans notre mémoire et à joindre des mots que notre mère ne nous avoit point appris à prononcer?

Partout l'instruction traditionnelle précède, mais elle

ne fait pas tout, elle ne remplit point toutes les conditions; pour la développer, l'ame a besoin de secours, d'instrumens, et Dieu y a largement pourvu.

Le jeune soldat, le jeune peintre, celui qui apprend la sculpture, l'architecture ou la musique, l'élève que l'on instruit dans les premiers élémens de la grammaire, ceux qui sont confiés aux soins de l'instruction et de la discipline traditionnelle veulent avancer et profiter; ils agissent, ils réfléchissent. Leur ame appelle à son secours le *sens intime*, afin qu'il rende témoignage des pensées; la *mémoire*, afin qu'elle les conserve; les *mains*, afin qu'elles tiennent l'arme, le pinceau, le burin, le compas, l'archet, la plume, le livre élémentaire; elle invoque les *yeux*, afin qu'ils dirigent avec une sage prévoyance les mouvemens du corps; elle réclame enfin le *raisonnement*, afin qu'il conduise l'entendement d'un principe connu aux vérités inconnues.

Bossuet a suivi cette méthode, quand il a traité les grandes vérités de la philosophie. Dans son discours *sur l'Histoire universelle*, il nous fait voir qu'elles nous ont été transmises par tradition; il les fait remonter jusqu'à Dieu, comme à leur source. Dans le traité de la *Connoissance de Dieu et de soi-même*, voulant développer ces vérités, et les rendre sensibles aux philosophes de son siècle, il appelle à son secours le sens intime, il invoque la voix de l'évidence et la relation des sens. Fénélon a suivi la même marche, et, ici, il est parfaitement d'accord avec celui qu'il appeloit son maître.

Quand vous mettez dans la balance un poids de cent livres contre un de dix, vous êtes bien certains que le grand poids, en descendant, emportera et fera monter

le plus foible. D'après les lois physiques cela doit arriver; Dieu ayant dès le commencement de la création condamné la matière à un aveugle esclavage, elle ne peut que fermer les yeux, et obéir, sans murmurer, aux lois qui règlent son action.

Cette obéissance servile n'a plus lieu, quand vous employez la philosophie et ses méthodes pour porter la conviction dans un cœur égaré. Ici vous vous trouvez en présence d'une intelligence libre, qui peut, même sans aucun motif raisonnable, repousser les mouvemens de sagesse que vous cherchez à lui imprimer. Le poids de cent livres ne pouvant plus en soulever un bien plus foible, cherchez à doubler vos forces, en variant vos méthodes, en les éprouvant l'une après l'autre; interrogez d'abord le sens intime, la conscience de celui qui vous écoute; conversez avec sa pensée, entrez avec lui dans les voies de son cœur; demandez-lui si dans les sciences naturelles, dans les sciences exactes, il n'a point découvert quelques vérités; s'il en admet, tirez-en des conséquences qui soient étroitement liées avec elles; parlez à ses yeux, montrez-lui tant de merveilles qui l'entourent, et plus loin l'intelligence, la puissance sans bornes qui les produit; dites-lui que par ses égaremens il se met en contradiction avec la foi des siècles, avec les traditions de tous les peuples; amenez-le enfin à cette autorité infaillible que l'on ne trouve que dans l'enseignement de l'Eglise catholique.

Dans cette lutte de l'erreur contre la vérité, se montre clairement à vos yeux la distance qui sépare la matière de l'esprit: vous voyez, vous touchez les limites placées entre les lois mécaniques et les méthodes de la philosophie. Partout où vous vous trouvez, un poids de dix livres ressemble à un poids de dix livres; mais les forces de l'intelligence, les inclinations du cœur varient à l'infini. Une méthode

qui fait impression sur l'un est méprisée, rejetée par l'autre ; celui-ci est vivement ému, quand on parle à son sens intime, à sa conscience ; celui-là est bien plus frappé, lorsqu'on lui montre ce lien ineffable par lequel Dieu nous conduit des sciences humaines aux vérités de la philosophie religieuse ; pour en émouvoir un autre, pour faire parvenir les vérités jusqu'à son intelligence et son cœur, il faut les faire passer par ses yeux. Enfin l'autorité de la tradition arrive pour lier heureusement les méthodes que vous aurez essayées.

Qui a connu mieux que Jésus-Christ cette philosophie qui, tellement variée dans ses formes et ses méthodes, saisit vivement l'esprit, émeut l'ame et porte la conviction dans le cœur? Avec quel art notre Sauveur savoit dominer l'attention de ceux qui l'écoutoient! Ici il leur montroit un phénomène visible, d'où il tiroit des comparaisons, des inductions; là c'étoit une vérité qu'ils ne lui contestoient point, et d'où, par la voie du raisonnement, il les conduisoit à des vérités plus élevées; parlant à leurs yeux, il disoit : « Allez annoncer ce que vous entendez, » ce que vous voyez; les aveugles voient, les boiteux » marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris » et les morts ressuscitent ». — « Si vous ne voulez point » ajouter foi à ce que je vous dis, croyez à vos yeux et » aux miracles que vous voyez opérer ».

Les apôtres, dans leur langage aussi simples que leur maître, varient comme lui leurs méthodes, selon le degré d'instruction, selon les connoissances et les inclinations de ceux qui les écoutent. Aux Juifs ils citent Moïse et les prophètes; ils parlent à leurs yeux, afin de les convaincre : saint Pierre et saint Jean, amenés devant les chefs de la nation, leur disoient, en montrant le paralytique qu'ils venoient de guérir : « Vous le connoissez » depuis quarante ans; voyez, il est bien portant, le voilà,

» qui est sous vos yeux : *Iste adstat coram vobis sanus* ».

A Athènes, au milieu de l'aréopage, saint Paul ne cite point les prophètes, cette autorité n'étant point reconnue par ceux qui l'écoutoient. Il parle à leurs yeux, à leur sens intime, à leur conscience, et il cite un de leurs sages, afin de les amener adroitement à la vraie doctrine.

Si vous voulez suivre la tradition de cette méthode philosophique, si variée, lisez les écrits des saints Pères; de saint Justin, de Clément d'Alexandrie, de Tertullien, d'Origène, de Lactance, d'Eusèbe de Césarée, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Jean-Chrysostôme, elle a passé jusqu'à Bossuet, jusqu'à Fénélon, et jusqu'à ces grands hommes qui ont illustré le plus grand des siècles.

On nous dit : « Tout a changé depuis un siècle et demi ; » la fausse philosophie d'aujourd'hui est devenue bien plus » redoutable, et les méthodes de Bossuet, de Fénélon sont » contre elle sans force et sans pouvoir ».

En quel temps ont donc vécu Spinosa, Bayle, Glanwille, Hobbès et tant d'autres philosophes si dangereux par l'audace de leurs principes? Ne voyez-vous pas Bossuet et Fénélon, pareils aux saints Charles Borromée, aux François de Sales, aux Vincent de Paule, toujours aux prises avec l'erreur, sous quelque forme qu'elle se montrât, et luttant contre elle corps à corps, dans la chaire chrétienne, dans les conférences publiques, dans les entretiens particuliers et dans les missions évangéliques?

C'est dans ces fonctions pénibles de l'apostolat et non dans les livres des savans ou dans la sublimité de leurs discours, que l'on puise la vraie science de l'homme; c'est dans ces fonctions que l'on apprend, comme par inspiration, ces méthodes de philosophie si variées, qui parlent aux yeux, à la pensée de celui qui écoute, qui remuent

son ame et qui portent la conviction jusque dans son cœur.

Aujourd'hui on tourne en dérision les hommes simples qui croient pouvoir encore employer ces méthodes; cependant Bossuet nous assure qu'il les a apprises en étudiant le grand Apôtre et les Evangiles.

On voudroit qu'il n'y eût plus qu'un seul principe dans la philosophie. Pour y arriver, on attaque en termes extrêmement durs cette philosophie qui parle aux yeux, qui remue les sens, la pensée; on insulte à ce jugement sain qui, dans les voies du raisonnement, conduit l'homme créé à l'image et à la ressemblance de son Dieu; enfin sur des ruines et des débris on voudroit ne nous laisser que la raison universelle, à laquelle on accorde une *autorité infaillible*.

De grands obstacles paroissent s'opposer à la réussite de cette entreprise. Arrêtons-nous à quelques questions bien simples.

1°. Si les antécédens de la nouvelle doctrine étoient réduits en pratique, aurions-nous besoin de tribunaux? Pourrions-nous recourir aux preuves testimoniales, le crime se commettant presque toujours dans l'obscurité? Pourrions-nous faire intervenir la raison universelle dans ces causes à grands forfaits, où il est à peine permis d'invoquer la déposition individuelle d'un témoin oculaire?

2°. Adam, seul à la tête des générations, avoit-il pour lui la raison universelle, lorsqu'il transmettoit à ses enfans les traditions primitives? Jésus-Christ et les apôtres ne s'adressoient-ils pas au témoignage individuel que les yeux rendoient à chacun de ceux qui voyoient les miracles opérés? Saint Etienne et saint Jacques n'ont-ils pas versé leur sang pour attester ce qu'ils avoient vu individuellement? Si les apôtres et les premiers Chrétiens avoient invoqué la raison universelle, auroit-elle été pour eux?

Avant de souffrir la mort, ont-ils soumis le témoignage de leurs yeux aux arrêts infaillibles de cette raison universelle?

3°. Jusqu'à présent, les catholiques ont-ils admis une autorité infaillible hors de l'Eglise de Jésus-Christ unie à son chef visible? N'est-ce pas à elle seule que notre Sauveur a dit que les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais contre son enseignement? Accorder hautement une *autorité infaillible* à la raison universelle, n'est-ce point une pensée hardie, qui va se placer bien loin hors des limites de la philosophie?

Afin de nous former des idées bien claires sur cette prétendue infaillibilité que l'on voudroit attribuer à la raison universelle, faisons trois hypothèses, examinons-les attentivement.

1°. Qu'un évêque de France dans son diocèse, et si l'on veut même dans ses fonctions, dise: *deux et deux font quatre; Alexandre a vaincu Darius, il a renversé l'empire des Perses; ces vérités sont reconnues par tous les hommes;* en parlant ainsi, le prélat a pour lui une certitude que l'on appelle géométrique ou métaphysique; mais, n'employant que des motifs humains, il ne s'appuie point sur une autorité infaillible.

2°. Qu'en faisant une instruction chrétienne ce prélat dise: *Dieu existe; jetez les yeux sur cet univers, sur l'ordre admirable qui y règne, descendez dans votre cœur, consultez la foi des nations, des siècles, et partout vous trouverez votre Dieu;* en parlant ainsi, il a une certitude, la plus élevée que l'homme puisse atteindre dans ses connoissances: mais encore ici il n'y a point d'autorité infaillible, parce qu'il n'emploie que des motifs humains.

3°. Que ce pontife de Jésus-Christ, donnant le baptême dans sa cathédrale, dise au Néophite: *vous croyez en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.....;* ici

il s'appuie sur une autorité infaillible; il parle au nom de Jésus-Christ dont il est le premier ministre; successeur des apôtres, il tient en main le Symbole qu'ils lui ont transmis et que l'Eglise catholique professe par toute la terre; le pontife a caractère et mission pour présenter à ses ouailles le Symbole des apôtres, et pour écarter du sein de l'Eglise ceux qui refuseroient d'en reconnoitre les articles : voilà l'infaillibilité dans sa source et avec ses conséquences.

Transporter cette infaillibilité auguste à la raison universelle, c'est une pensée hardie que les évêques ont intérêt d'examiner; c'est à eux seuls qu'il appartient de décider si elle peut se concilier avec la sévérité de la doctrine catholique; elle n'est plus du ressort de la philosophie.

Quelque éloigné que je sois de cette nouvelle méthode, j'ai et j'aurai toujours un profond respect pour les savans qui cherchent à l'introduire. Ils ont paru mécontens de la manière avec laquelle je me suis exprimé dans mon premier volume : cela sera réparé dans une seconde édition, et, sans faire aucune composition avec mes principes, je supprimerai tout ce qui a pu jeter quelque ombrage sur l'union et la charité chrétienne : *Pax Christi regnet in cordibus nostris.*

AVIS

AVIS DU LIBRAIRE.

Philosophiæ Turonensis Institutiones ad usum Collegiorum et Seminariorum. — Vol. I. *Historia Philosophiæ, Logica et Metaphysicæ pars prima.* — Vol. II. *Metaphysicæ pars secunda et Doctrina Moralis;* par M. l'Abbé Gley : à l'Imprimerie ecclésiastique d'Adrien Le Clere, quai des Augustins, n°. 35. — 2 vol. in-12; le premier de 550 pages; le second de 500 pages. Prix, 4 fr. 50 cent.

Le troisième volume, comprenant le Système général du Monde *ou* l'Astronomie, *la* Physique générale *et la* Physique particulière, *paroîtra dans deux mois, également en latin.*

Dix semaines se sont à peine écoulées depuis que le premier volume de cet ouvrage classique a paru, et l'opinion publique l'a déjà jugé.

Plusieurs séminaires et congrégations, dont MM. les supérieurs ont eu le temps d'examiner ce Cours de Philosophie, l'ont adopté comme un ouvrage classique dans lequel les élèves destinés au saint ministère pourront puiser une instruction solide et religieuse.

Mgr. l'évêque de....... écrit : « J'ai lu avec le plus » grand plaisir le premier volume de votre Cours de » Philosophie. L'auteur profondément versé dans les » matières...... Je trouve ce Cours préférable à tous

» tant de propager...... Je n'omettrai aucune occasion » de le faire connoître dans mon académie ».

M. le recteur de l'académie de.... « Je l'ai lu avec un » véritable intérêt; cet ouvrage ne renferme pas moins » d'érudition que de connoissances. Les élèves, soit des » colléges, soit des séminaires, y puiseront une instruc- » tion solide et religieuse. La critique objectera peut- » être que la forme syllogistique laisse quelque chose à » désirer ».

M. le recteur de l'académie de...... « J'ai parcouru » avec beaucoup d'intérêt....... Les amis de la saine » morale et de la religion doivent se féliciter de voir » mettre au jour un semblable ouvrage. Il y a lieu d'es- » pérer qu'il sera généralement adopté dans nos colléges. » Soyez persuadé que je ferai tout ce qu'il faudra pour » qu'il soit mis le plus tôt possible entre les mains des élè- » ves dans les établissemens de mon académie. Agréez... » pour l'attention que vous avez mise à me le faire con- » noître ».

M. le recteur de l'académie de...... « J'ai lu le pre- » mier volume d'un Cours de Philosophie que vous pu- » bliez à l'usage des colléges et des séminaires. Il est » d'autant plus à souhaiter que l'Université royale en- » courage la publication de cet ouvrage, que, jusqu'à » ce jour, nous n'en possédons aucun qui s'appuie sur les » doctrines saines qui conviennent au temps où nous » vivons. J'en ai donné connoissance à la librairie..... » qui fournit la plus grande partie des établissemens » publics dans mon académie ».

M. le recteur de l'académie de..... « J'ai lu le premier » volume du Cours de Philosophie que vous destinez à » l'usage des colléges et des séminaires. J'ai recommandé » cet ouvrage important aux écoles de mon académie où » l'on enseigne la philosophie ».

M. le proviseur du C. de.... à Paris : « J'ai parcouru » avec beaucoup d'intérêt.... Je ne saurois trop vous engager à poursuivre cette intéressante publication. Vous » savez que notre université manque d'un ouvrage classique pour la philosophie : elle enseigne bien, dans » toutes les écoles, les principes les plus purs ; mais la » méthode d'enseignement n'est pas partout la même. Il » me semble que celui qui nous donneroit un cours de » doctrine complet, digne de l'approbation générale, » rendroit un service important aux bonnes-lettres et à » la jeunesse ».

M. le proviseur du C. de..... à Paris : « J'ai reconnu » dans le premier volume du Cours de Philosophie..... » la main et les principes de l'auteur qui a publié, en » 1817, le *Tentamen in elementa philosophiæ*. Je vous » répéterai ce qui vous a déjà été dit publiquement, » *que ce Cours ne peut manquer d'être favorablement accueilli*. Je me ferai un sensible plaisir de le conseiller ; » mais c'est tout ce qui est en mon pouvoir. Rien n'est » encore établi d'une manière positive dans l'enseignement de la philosophie, et les ouvrages qui doivent lui » servir de base, promis depuis long-temps, sont encore » attendus ».

M. le proviseur d'un autre collége de Paris : « Je vous » dois des remercimens.... Je serois très-disposé à l'accueillir pour l'enseignement dans notre collége, s'il » étoit adopté par l'Université ; mais jusqu'ici on ne nous » a point encore indiqué de traité qui puisse servir de » base à un enseignement uniforme. Les professeurs choisissent arbitrairement leurs auteurs, d'où résultent des » différences essentielles et de graves inconvéniens. Il » seroit bien à désirer que...... ».

M. le proviseur.........: « Je désire de-

» puis long-temps la publication d'un Cours de philo-
» sophie qui soit adopté par le conseil royal de l'Uni-
» versité, et qui puisse être suivi par les élèves des col-
» léges royaux. Je souhaite que le Cours que vous publiez
» obtienne la sanction de l'autorité supérieure. Jusque là,
» je ne puis qu'en conseiller la lecture à ceux qui se
» livrent à l'étude de cette science. Il n'est pas en mon
» pouvoir d'en prescrire l'enseignement dans le collége
» dont je suis le chef, le catalogue des livres classiques
» pour cette année ayant passé sous silence les livres de
» la classe de philosophie ».

M. le proviseur de...... « J'ai lu avec beaucoup d'in-
» térêt votre...... et les suffrages honorables qu'il a
» déjà obtenus...... Je ne doute pas qu'il n'en obtienne
» de plus nombreux, et que notre professeur de phi-
» losophie, quand il le connoîtra, ne le demande pour
» ses élèves ».

M. le professeur de philosophie du collége de.......
« Vos principes sont ceux que je professe; je pourrai les
» mieux développer par le moyen de votre ouvrage. Il
» est bien à désirer que l'Université en prescrive ou au
» moins en recommande l'usage; unissons-nous pour re-
» pousser ces doctrines qui corrompent l'esprit et le cœur
» de la jeunesse confiée à nos soins ».

Plusieurs autres professeurs de philosophie ont écrit dans le même sens. Un d'eux : « La méthode suivie dans ce
» Cours de Philosophie part de l'autorité et de la tradi-
» tion; elle a les avantages, la force que l'on peut cher-
» cher dans le système de M. de la M., et elle n'est point
» exposée aux inconvéniens que l'on reproche à certaines
» idées du jour ».

L'opinion publique s'est exprimée sur cet ouvrage clas-
sique avec autant de force que les opinions individuelles.

» ceptes de la morale la plus pure et la plus forte. Dans
» cet ensemble inséparable de ses dogmes et de sa morale,
» le christianisme a résolu l'énigme que la raison humaine
» ne pouvoit expliquer.

» Toute bonne philosophie vient donc du christianisme
» comme de sa source. C'est le principe qui a guidé
» M. l'abbé Gley dans la composition d'un excellent ou-
» vrage classique intitulé : *Philosophiæ Turonensis Insti-*
» *tutiones, ad usum collegiorum atque seminariorum.* Le
» premier volume paroît; il contient l'histoire de la phi-
» losophie, la logique et la première partie de la méta-
» physique. Nous avons lu avec une véritable satisfaction
» l'histoire succincte, élégante et bien raisonnée de tous
» les systèmes de philosophie qui remplit la plus grande
» partie de ce volume.

» Quoiqu'écrit pour la jeunesse des séminaires, ce coup-
» d'œil plaira aux penseurs. Dans les parties suivantes,
» le pieux et docte auteur profite habilement des travaux
» des savans modernes pour réfuter les sophismes de l'ir-
» réligion et les objections d'une fausse érudition.

» Cet ouvrage, approuvé par les hommes les plus sages
» et les autorités les plus respectables, est bien propre
» à propager parmi la jeunesse cet esprit religieux qui est
» la seule base solide des mœurs, et par conséquent des
» lois et des institutions ».

La *Quotidienne* du 24 octobre, en l'annonçant, dit :
« Cet ouvrage classique doit faire sensation dans les
» colléges et les séminaires. Ecrit dans un latin correct et
» facile, il réunit les formes nouvelles avec ce que les
» anciennes avoient de bon. Les principes fondamentaux
» de la philosophie y sont rappelés, comme à leur pre-
» mière source, à l'autorité des anciennes traditions re-
» cueillies par Moïse et développées dans l'Evangile ; ce

» qui leur donne une base solide et religieuse. Les maîtres » trouveront dans ce premier volume cinquante-sept su» jets de composition parmi lesquels ils pourront choisir » pour exercer leurs élèves. Nous avons remarqué les su» jets qui, dans la logique, appartiennent au syllogisme » et à la méthode. Ils sont particulièrement tirés de la » Milonienne, du Télémaque, des Oraisons funèbres de » Bossuet, de son Histoire universelle, de son Histoire » des Variations, du Petit-Carême de Massillon et du » Carême de Bourdaloue. C'est une pensée heureuse que » de présenter aux jeunes élèves les auteurs qu'ils ont » vus dans leurs classes d'humanités et de rhétorique, et » de les accoutumer en logique à ramener les pensées de » ces auteurs aux formes rigoureuses du syllogisme.

» L'auteur de ce Cours de Philosophie (M. l'abbé Gley), » dit dans sa préface, qui est écrite en français: *Ayant » commencé en 1781, il y a quarante-deux ans, à en» seigner la philosophie, je me suis enfin retiré au sémi» naire des Missions-Étrangères, pour y mûrir dans la » solitude ce que j'ai recueilli pendant une assez longue » carrière, et pour m'entretenir avec les prélats et les » hommes respectables qui, dans cette maison sainte et » dans la communauté de Saint-Sulpice, veulent bien » m'aider de leurs conseils* ».

L'Oriflamme du 26 octobre l'annonce en ces termes:

« Nous avons rarement l'occasion d'annoncer un ouvrage » écrit en latin. Cette langue autrefois cultivée dans toute » l'Europe, parce qu'elle étoit la langue commune des » savans, est aujourd'hui négligée.

» Le conseil général de l'Université a cependant, par » un décret rendu il y a quelque temps, prescrit l'ensei» gnement de la philosophie en latin.........

» Un des ouvrages de ce genre les plus distingués est la

» Philosophie qui vient d'être publiée à Paris sous le titre » de *Philosophiæ Turonensis Institutiones ad usum collegiorum et seminariorum*, c'est-à-dire, *Institutions philosophiques de Tours, à l'usage des colléges et des séminaires.* » L'auteur est un homme digne de la plus haute confiance, » et par son caractère, et par son savoir. Il appartient à » cette vertueuse maison des Missions-Etrangères, qui s'est » acquise une si glorieuse renommée par les services qu'elle » a rendus à la religion. Ce n'est point un novice dans » l'art de l'enseignement ; c'est en 1781 qu'il a commencé » à professer la philosophie. Battu par les orages de la » révolution, jeté, par la main de la Providence, d'une » contrée du nord à l'autre, pressé par le besoin d'observer, d'étudier les usages, les mœurs et la langue des » peuples qui lui offroient une généreuse hospitalité, il a » suivi avec encore plus d'empressement la marche de » leur enseignement classique. Il s'est entretenu souvent » avec les chefs de leurs doctrines; il a examiné l'édifice » de leurs systèmes; et, après un long exil, il est rentré dans sa patrie, chargé des dépouilles de l'étranger, » mais plus convaincu encore qu'il ne l'étoit autrefois, » que la véritable source des connoisances humaines est » dans l'autorité et les traditions d'une philosophie sage » et religieuse.

» C'est donc le produit de plus de quarante ans d'étude » et d'expérience que nous offre le savant et pieux auteur » des *Institutions philosophiques de Tours.* Il ne nous donne » encore qu'un premier volume ; mais son ouvrage paroit » conçu sur un plan qui doit lui assurer le plus grand succès. Il commence par un excellent abrégé de l'histoire de » la philosophie ancienne ; il a partagé son sujet en trois » âges, la philosophie ancienne, celle du moyen âge, » et la philosophie nouvelle. Ce morceau est écrit avec » cet ordre lumineux que recommande le législateur du

» Parnasse latin; le style en est clair, facile, et souvent
» d'une élégance qu'on trouve rarement dans les ouvrages
» de ce genre. Fidèle aux bons principes, il établit dans
» la logique les principes de la certitude humaine avec
» une grande supériorité de raison; il n'hésite pas à com-
» battre l'auteur d'un livre célèbre, qui a combattu lui-
» même les vérités établies et prouvées jusqu'à présent;
» mais il le fait, comme nous l'avons fait nous-même,
» avec tous les égards dus à un écrivain d'un caractère
» aussi élevé, d'un talent aussi remarquable que M. l'abbé
» de La Mennais. Les anciens chevaliers ne se sentoient
» jamais plus forts, n'étoient jamais plus courtois que
» quand ils rompoient une lance avec un guerrier cé-
» lèbre et redoutable.

» Nous croyons que la *Philosophie de Tours* ne sauroit
» manquer d'être accueillie par toutes les écoles fidèles
» aux principes les plus solides et les plus purs ».

Le troisième volume est déjà sous presse, et l'on est occupé à graver le grand nombre de figures qui seront nécessaires pour rendre plus faciles les leçons d'Astronomie et de Physique. Je concourerai de tous mes moyens avec l'auteur, afin qu'un ouvrage classique si important réponde à l'attente de l'Université et à la confiance dont le Clergé honore ma maison.

Le Clere

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIÆ
PARS SECUNDA.

METAPHYSICA.

CAPUT II.
DE ANIMA HOMINIS.

Anima, primum in homine principium vitæ, motûs, sensûs atque cogitationis, est ea substantia rationalis, quæ à Deo juncta corpori, motus ipsius aptè dirigit, quæ illius ope summum in res creatas exercet dominium; quæ percipit sensationes, ideas; quæ judicat, instituit ratiocinia, præterita revocat in memoriam, futura prævidet, amat, odio prosequitur, imperat, prohibet, etc.

Quær. 1°. Utrùm animam ipsam ideâ clarâ, distinctâ percipiamus?

R. Philosophi quidam id affirmant, aliis asserentibus ipsam solo facultatum exercitio nobis innotescere.

Quær. 2°. Utrùm anima semper essentialiterque cogitet?

R. Cartesiani, qui reponunt essentiam animæ in actuali cogitatione, contendunt ipsam, si fortè cogitare desinat, hoc ipso dilapsuram esse in nihilum. Juxta ipsos igitur anima sine ullâ intermissione et virtute naturæ cogitat essentialiter. Opinantur alii multò plures animam essentialiter atque necessariò gaudere cogitandi facultate, sed ipsam, etiamsi facultatem prædictam haud exerceat, existere posse,ità sæpiùs existere.

Quær. 3°. Quid circa originem animæ humanæ sit opinandum?

R. Existimant alii omnes animas ab orbis initio fuisse creatas. Juxta quosdam oriuntur, ut aiunt, è traduce, seu traducuntur ex animâ parentùm. Communis asserit sententia pro corpore quolibet à Deo creari, et ibi collocari quamlibet animam ubi corpus animalem accepit organisationem.

Cùm illæ quæstiones haud ità graves esse nobis videantur, ipsis in medio relictis agemus, 1°. de animæ spiritualitate vel immaterialitate; 2°. de ejus immortalitate; 3°. de ipsius facultatibus; 4°. de ipsius destinatione; 5°. de auxiliis quæ Deus ipsi ad rectè agen-

dum concessit, adeòque de principiis fundamentalibus cognitionum humanarum. Pauca his addemus de bestiarum animâ.

ART. I.

DE SPIRITUALITATE, VEL IMMATERIALITATE ANIMÆ.

PROPOSITIO.

Est hominis anima substantia simplex, quæ distinguitur essentialiter à materiâ.

Prob. Admittat impius, si dictamini sanæ rationis obsequi velit, doctrinam quam ipsius cordi conscientiæque probant invictè vox ipsa sensûs intimi, manifestatio primarum veritatum evidens, testimonia sensuum corporeorum, antiquæ traditiones et humani generis auctoritas; atqui cognitionum nostrarum hæc omnia principia probant impio, ipsius cordi conscientiæque animam esse simplicem spiritualemque substantiam, quæ distinguatur essentialiter à materiâ; ergò. . . . .

Aut majorem propositionem indubitatam esse fateatur impius, aut iterùm asserat apertè se de quæstione quâcunque velle disputare pro mentis atque libidinis arbitrio, rejectis-

que principiis omnibus quæ ab homine sano recipiuntur ut inconcussa. Et sanè, si mundum physicum et orbem intellectualem observetis, animo sese offerunt phænomena gravissima; ea possitis autem, innixi principiis cognitionum humanarum, facilè, feliciter explicare, modò supponatis animam esse substantiam simplicem, spiritualem, quæ distinguatur essentialiter à materiâ; insolubilia verò manent hæc omnia, si cum impio sentiatis animam hominis nihil esse præter elementa materialia, quamvis organisatione speciali seduliùs instructa. Ea verò phænomena sunt sequentia :

1°. Generis humani traditiones antiquæ.

2°. Seculorum atque populorum auctoritas.

3°. Operationes animæ si generaliter observatæ cum proprietatibus materiæ cognitis comparentur.

4°. Sensationes ipsarumque comparatio.

5°. Vis motrix in animâ, sapiensque directio corporis nostri.

6°. Ideæ in se consideratæ et ipsarum comparatio.

7°. Memoria seu recordatio sensationum idearumque præteritarum.

8°. Entium abstractorum relationumque perceptio.

9°. Libertas in agendo seu facultas eliciendi motus spontaneos.

10°. Communicatio cogitationum inter homines ore, gestu, scriptove facta.

11°. Subiti, violenti motus quos unica vox aut pauca verba, mandata litteris, in hominis corpore suscitant.

Hæc, inquam, omnia phænomena facilè, feliciter explicantur, modò supponatis animam esse substantiam simplicem, spiritualem; insolubilia verò manent, si cum impio sentiatis eam esse materialem. Itaque, suppositâ veritate majoris, ad minorem probandam accedamus.

§. 1.

Traditiones antiquæ generis humani.

PROPOSITIO.

Animam hominis esse substantiam simplicem, spiritualem, à materiâ distinctam essentialiter, invictè probatur antiquâ generis humani traditione.

Prob. In re tàm gravi profectò sapienter agit, qui traditionem humani generis antiquam in consilium adducit; atqui traditio illa

quæstionem nostram solvit apertissimè. . . . . Cùm enim Deus è limo terræ corpus hominis efformavisset, ut ipsum in viventem intelligentemque substantiam elevaret, insufflavit ipsi spiraculum vitæ, spiritum divinum; creavit ipsum ad imaginem atque similitudinem suî, ut homo, factus vivens et animatus, esset capax intelligendi bonum atque malum, amandî, colendi eum à quo dona quælibet acceperat. Intelligentem eum effecit ut posset quasi Dei summi vicem gerens, in res creatas exercere dominium. (*Vid.* Vol. I, pag. 308-406.)

Hinc in Areopago stans Apostolus, aiebat: « Deus ipse dat omnibus vitam et inspira- » tionem; in ipso vivimus et movemur et su- » mus; ipsius enim et genus sumus ».

Indè sui temporis impios increpabat ità Psalmista : « Homo cùm in honore esset non » intellexit; comparatus est jumentis insipien- » tibus et similis factus est illis ».

§. 2.

Seculorum atque populorum auctoritas.

PROPOSITIO.

Seculorum atque populorum auctoritate probatur invictè spiritualitas animæ nostræ.

PROB. Quis audeat obluctari contra seculorum atque populorum auctoritatem? Jàm verò stat hæc auctoritas pro spiritualitate animæ. Fidem illam universalem attestati sunt insigniores inter philosophos; in historiâ philosophiæ consulatis Orpheum ipsiusque discipulos, Pythagoram, Thaletem, Socratem, Platonem, Aristotelem et Ciceronem, qui pro aliis omnibus antiquis in hâc quæstione stat adeò firmus atque luculentus. Hinc ait Bergierus : *La spiritualité de l'ame, aussi bien que l'existence de Dieu, est une croyance universelle, un témoignage constant que l'humanité se rend à elle-même; c'est la foi du genre humain. Qu'elle soit venue de la tradition primitive, du sentiment intérieur, ou de la réflexion sur nos opérations, cela est égal; pourquoi ne seroit-elle pas venue de ces trois sources? Avant qu'il y eût des philosophes, aucun peuple, aucun être raisonnable ne s'étoit per-*

*suadé que la matière pût penser, aucun même n'avoit imaginé qu'elle pouvoit se mouvoir. Malgré les sophismes d'Epicure, la spiritualité de l'être pensant est un dogme aussi généralement répandu que dans les premiers âges du monde. S'il y a une vérité que la nature et la conscience dictent à tous les hommes, c'est la différence entre l'esprit et la matière; aucun peuple qui n'ait des termes divers pour les désigner; tous entendent, sous le nom d'*esprit, *un être qui connoît, qui se sent exister, qui a la conscience du* moi *individuel, qui a le pouvoir d'agir et de mouvoir la matière.*

Il s'est trouvé des nations assez aveugles pour rendre un culte aux animaux; mais il n'y en eut jamais d'assez stupides pour croire que l'homme ne soit qu'un animal. La superstition des premières étoit fondée sur un principe directement contraire au matérialisme, sur la supposition d'un génie logé dans le corps des animaux. Aucune opinion vraie ou fausse, universellement répandue, n'eut jamais le matérialisme pour base.

§. 3.

Operationes animæ, generaliter observatæ, cum proprietatibus materiæ cognitis comparatæ.

PROPOSITIO.

Operationibus animæ si generaliter observatæ cum proprietatibus materiæ cognitis comparentur, animæ spiritualitas apertissimè probatur.

Prob. Operationes quibus anima facultates exerit evidentissimè manifestantur illi qui velit eas observare. Percipimus ideas, sensationes; eas inter se comparamus; de iis judicia, ratiociniaque instituimus; revocamus in memoriam sensationes et ideas; eas animo servamus. Operationes illæ sunt effectus à principio producti; ipsis assignanda causa, causa quæ sit par ipsis producendis; jàm verò profert absurdissima, qui materiam assignet quasi causam effectibus hisce parem.

Ex unâ parte quidem sunt operationes illæ intellectuales actio spontanea, actio quam intellectuale principium educit innatâ virtute, quin ad hoc extraneo motu propellatur. Ex aliâ parte verò, si materiam consideretis in

ipsius variâ formâ, quid aliud in ipsâ detegitis præter substantiam extensam et inertem, quæ mechanicæ legi cæca pareat? Contemplamini lumen, materiam electricam et alia fluida, quorum proprietates admiratione nos maximè rapiunt; jàm verò nullum ex ipsis actionem spontaneam exerit. Parent, obediunt, obsequuntur, et in tantâ seculorum subsequentium serie nullum ex ipsis ausum est à lege quâ reguntur abscedere. Quæcunque nova forma, quæcunque nova modificatio detur elemento materiali, constans et immota manet ea cæcitas, hæc inertia radicalis. Quæcunque tentetur experientia, sese prodit hæc inertia, cæcitas illa velut attributum essentiale corpori. Quo jure nunc audeat igitur impius assignare materiam quasi causam sufficientem atque parem actioni spontaneæ producendæ, cùm tota natura contrarium attestetur?

§. 4.

Sensationes ipsarumque comparatio.

PROPOSITIO.

Sensationibus individuis ipsarumque comparatione inter se probatur animæ spiritualitas.

Prob. Intimo sensu monente novimus in nobis animam esse; ab ipsâ percipi sensatio-

nes quæ transmittuntur ipsi ab oculis, ab auribus aliisque corporis organis. Sensationes examine ponderans, eas inter se comparat anima; lætatur, dolet ubi jucundæ sunt aut ingratæ. Sensatione jucundâ solatium affertur ipsi cùm aliquid experta fuit ingrati. Affici potest anima dolore duplici, si vulnus acceperit in pede dextro et in sinistro crassus humor podagræ concretus hæreat. Percipit anima eodem instanti sensationem utramque, comparat ipsarum acerbitatem, dirimitque judicio quânam inter ipsas ingratiùs afficiatur.

En effectus; inquirite causam quæ naturali, simpliciori viâ possit ipsos explicare.

Si simplicem, essentialiter à materiâ distinctam atque spiritualem animam esse fateamini, facilè concipietis animo quî sensationes varias apprehendere, comparare inter se ratiociniumquê de ipsis instituere valeatis. Sinè contrà principium harumce sensationum asseratis esse materiale, supponere debetis in divisâ portione materiæ percipi sensationem quamlibet individuam. Tres itaque comparaturi sensationes inter se, tres in triplici moleculâ distinctas perceptiones admittere debetis. Jàm verò quî possit molecula A id quod agitur in moleculâ B apprehendere? Quî possint hæ

duæ moleculæ cum moleculâ C, quæ sensationem tertiam accepisset, sese comparare? Supponere deberetis itaque pro visûs organo moleculam A, moleculam B pro auditu et alias pro aliis organis. Jàm verò inter hasce materiæ portiones haud minùs est impossibilis actio reciproca seu communicatio, quàm inter volumina A, B, C, quæ reposita jacent in hâcce vestrâ bibliothecâ. En ibi subjiciuntur oculis opera Bossuetii quadraginta tribus voluminibus distincta. Nùm alicui cogitatio subit in mentem ea volumina posse, mixto inter se sermone, litem de præstantiâ rei quæ in eorum uno pertractatur, agitare rationibus hinc et indè prolatis? Jàm verò materialista, pondere pressus objectionum, annon admittit absurdum hocce consectarium, ubi sensationes asserit à materiâ percipi variasque sensationes comparari posse? Hinc ait auctor noster:

Dans une armée de vingt mille hommes, chaque soldat sent son existence individuelle; mais il est impossible que, de tous ces sentimens particuliers et incommunicables, il résulte un sentiment général par lequel toute l'armée se sente exister comme une armée, ait la conscience *des sensations de chaque soldat : donc dans un composé de matière quel-*

conque, quand même chaque atome sentiroit sa propre existence, il seroit impossible qu'en vertu de ces sentimens individuels, le tout ou le composé se sentît exister, eût la conscience des sensations de chaque atome; donc le sentiment que j'ai de mon existence individuelle et des sensations qui affectent chacun de mes organes, n'est point et ne peut être le résultat du sentiment de plusieurs atomes de matière.

Je puis au même instant éprouver plusieurs sensations différentes; je sens tout à la fois la chaleur du feu, l'odeur et la saveur d'un fruit, le plaisir de la musique, la beauté d'un tableau ou d'un paysage; je juge laquelle de ces sensations m'est la plus agréable, je la choisis et la préfère; il y a donc un moi *indivisible qui reçoit au même moment ces différentes affections. Puisque toute matière organisée est étendue et divisible, il est impossible que le* moi *soit matière. La même particule indivisible de mon cerveau n'a pu recevoir, au même instant, cinq mouvemens divers; encore moins les comparer et en juger.*

De même, je puis sentir au même instant de la douleur dans les différentes parties de mon corps, distinguer et comparer ces divers sentimens simultanés, juger quel est le plus vif

et le plus incommode. Est-ce un atome indivisible de matière qui est mu en quatre ou cinq directions différentes, ou plusieurs atomes tiraillés chacun de son côté? La première supposition est impossible. Dans la seconde, le mouvement ou l'ébranlement de l'atome A n'est point celui de l'atome B; celui-ci ne peut avoir la conscience du mouvement de son voisin et la conscience de son propre mouvement; il ne peut donc les comparer ni en juger.

Lorsque je porte ma main à mon visage, le sentiment est double; mon visage sent ma main, et ma main sent mon visage : si une autre personne me touchoit, le sentiment seroit différent.

Si un corps est capable de douleur, quand il est placé dans les nerfs ou dans le cerveau, il en sera également capable en quelque endroit qu'il se trouve; et si un atome d'air est destitué de pensée, il ne peut en être capable en devenant ce qu'on appelle esprits animaux, *et tout ce qu'on voudra. Comme un être qui n'a pas de présence locale ne peut acquérir une présence locale, de même un être non-pensant ne peut devenir pensant par une nouvelle situation. Ainsi, il faut nier que les corps pensent, ou il faut soutenir que tous les corps pensent. Sup-*

posé qu'un assemblage d'os et de nerfs sente et raisonne, tout assemblage de matière devra également sentir et raisonner. L'arrangement des organes se réduisant à un mouvement local, si les parties organisées n'ont pas le don de penser avant d'être organisées, elles ne l'auront pas après l'organisation, qui n'est qu'une nouvelle position de ses parties.......

§. 5.

Vis motrix in animâ sapiensque directio corporis nostri.

PROPOSITIO.

Anima, quæ corpora in motum agit, quæ corpus proprium in motibus variis dirigit, est certissimè simplex, unica, spiritualis et essentialiter à materiâ distincta.

PROB. Datur in nobis vis interna, quâ motus imprimitur actionesque corporis nostri diriguntur. Experientiâ monemur in actione illius principii unitatem esse; nuspiàm secum pugnat hæc actio. Evincitur indè principium illud esse perfectissimè simplex. Si materiâ partibusque compositum esset, portio quælibet hujusce compositi libera foret et indepen-

dens; velle posset molecula A corpus ad orientem impellere, dùm molecula B niteretur illud in occidentis regiones agere; molecula C responderet oculo dextro, D sinistro, E et F ambabus auribus, G et H organo gustûs et odoratûs, I et K utrique brachio. Indè quid aliud quàm inordinata discordansque confusio prodiret? Ubinam esset unitas in motibus organorum, in actione corporis?

Hìc iterùm audiatur Bergierus : *L'ame est douée de la force motrice, propriété incompatible avec l'inertie de la matière. Celle-ci peut communiquer le mouvement qu'elle a reçu, et non le commencer. Se mettre en mouvement est un acte spontané contraire à la nature d'une substance passive.*

Ici nous partons du sentiment intérieur. Je sens que je remue mon bras; ce mouvement lui est imprimé par un corps ou par un esprit, il n'y a pas de milieu. Un corps ne peut le mouvoir s'il n'a reçu le mouvement d'un autre, celui-ci d'un troisième, et ainsi à l'infini: or ce progrès à l'infini est absurde. Je sens, d'autre part, que c'est ici un mouvement commencé, et non acquis ou communiqué; donc il ne vient pas d'un corps, mais d'un esprit.

Lorsqu'un corps donne le mouvement à un

autre, il en perd autant qu'il en communique, loin de pouvoir en augmenter la quantité; c'est une loi générale et constante, connue par expérience. Je sens au contraire que la puissance qui remue mon bras ne perd rien de son activité; que je puis continuer ou finir, augmenter ou diminuer ce mouvement à mon gré : donc le principe de ce mouvement n'est pas un corps.

Si un corps meut un autre corps, aucun des deux ne peut changer la direction qu'il a reçue; autre loi générale du mouvement : or je sens que je puis changer à volonté la direction du mouvement de mon bras, lui faire décrire une ligne droite ou une ligne courbe, le porter en haut, en bas, à droite, à gauche, dans tous les sens imaginables : donc ma force motrice n'appartient pas à un corps, mais à un esprit.

Cette force est entièrement différente de toute force supposée dans les corps. Lorsque deux corps sont en équilibre, ils y restent constamment, à moins qu'une cause extérieure n'augmente ou ne diminue le poids de l'un des deux. Cet équilibre consiste dans un point indivisible; le moindre excès de gravité d'un côté le détruit. Au contraire, quand je tiens par

ma propre force un corps en équilibre, l'effort que je fais est susceptible de plus et de moins; on pourroit augmenter de quelque chose le poids que je soutiens, et je l'emporterois encore. Je puis employer plus ou moins de force à mon gré, quoique je ne puisse passer une certaine mesure. En employant toute ma force, je me fatigue, elle diminue; après une longue résistance, le poids l'emporteroit enfin sur moi. Rien de tout cela n'a lieu dans l'équilibre des corps : donc le principe de ma force n'est pas un corps.

Quand un organiste emploie tout à la fois ses doigts sur le clavier, ses pieds sur les pédales, ses yeux sur la note, sa voix pour accompagner, sa langue pour articuler des mots, son oreille pour sentir si tout est d'accord; est-ce une molécule de matière qui fait intérieurement la fonction de maître de musique, qui bat la mesure, qui combine ensemble les sensations, les idées, la force motrice, qui fait de ces différentes pièces disparates un seul tout ou un concert?

La flexibilité, la dureté, la mollesse et toutes les autres affections de la matière, auxquelles recourent les impies, ne sont que des qualités passives; il n'en résultera jamais une

faculté active, telle que le sentiment, la conscience, la perception. Recevoir une impulsion ou un choc, c'est souffrir ou être passif; l'apercevoir et en juger, c'est agir. Rassemblez des particules de matière, donnez-leur l'arrangement, la situation, la configuration, la tension, la flexibilité des mouvemens et des chocs à votre gré; elles souffriront, elles n'agiront ni ne sentiront pas pour cela.

§. 6.

Ideæ in se consideratæ et ipsarum comparatio.

PROPOSITIO.

Ideis in se consideratis ipsarumque comparatione potenter evincitur animam esse spiritualem, simplicem et essentialiter à materiâ distinctam.

Prob. Hoc in temporis instanti sese offerunt intellectui meo Lutetia, Lugdunum, Massilia, Burdigala, Rothomagus, Nannetes, Insulæ, Tolosa et Aurelia. Ideas, quibus illas urbes apprehendo, comparans inter se, judicium sequens exprimo : « Lutetia memoratas has ur» bes alias octo longè superat, si circuitum

» urbis, ædificiorum amplitudinem, incola-
» rum frequentiam, si rerum ibi vel à potes-
» tate regiâ, vel in regis aulâ, vel in summo
» parium Franciæ præfecturarumque deputa-
» torum senatu, vel ab auctoritate ecclesias-
» ticâ, judiciali, civili, militari, vel in merca-
» turâ negotiisve pecuniæ pertractatarum pon-
» dus atque magnitudinem consideretis ».

Illas ideas evolvens alio modo, sequentem efforino syllogismum : « Urbs illa præsit aliis
» regni maximis urbibus, habeaturque ut re-
» gni princeps civitas in quâ sedem habet rex
» cum potestatis regiæ ministris, quæ maxi-
» mas alias urbes longè superat, si circuitum
» urbis, ædificiorum amplitudinem....; atqui
» Lutetiæ sedem habet rex cum potestatis re-
» giæ ministris, urbs illa regni maximas ur-
» bes alias octo memoratas longè superat, si
» circuitum urbis.....; ergò ».

Nunc ab impio quærite quî posset anima, si partibus variis constaret, eas novem urbes cum proprietatibus quibus ab invicem distinguuntur, unicâ et eâdem operatione simul apprehendere; quî sit anima illarum idearum ità conscia ut eas inter se comparare possit. In impii systemate absurdo moleculam A percuteret idea Lutetiæ, moleculam B idea circui-

tûs urbis, moleculam C idea quâ mihi ædificiorum amplitudinem exhibeo, et sic de aliis ideis quæ spectant ad Lutetiam et ad alias urbes octo cum ipsarum adjunctis. Jàm verò quî posset molecula A, cùm ab aliis omnibus distingueretur, idearum, quas aliæ moleculæ percepissent, habere conscientiam? Multiplices enim illæ moleculæ sese haberent in me ut animæ Petri, Pauli, Joannis et aliorùm hominum distinctæ, quarum unam idea Lutetiæ, aliam idea Lugduni. . . . . . afficeret; atqui tunc evidenter esset impossibilis unica simultaneaque conscientia variarum idearum, esset impossibilis earum comparatio.

Juxta doctrinam verò nostram, anima, purissimus ille spiritus è cœlo descendens, anima quæ ad imaginem similitudinemque Dei creata, multiplices illas ideas aliasque longè plures quibus, v. g., sibi varias in orbe toto maximas urbes exhiberet, unicâ et eâdem actione mirabili simul apprehendere et illas ideas inter se comparare valet.

Ut eò graviùs altiùsque defixa hæreant animo quæ in hoc § proferimus argumenta, legatis attenti prœmium quod eruditus Villemain operi Ciceronis de *Republicâ*, nuper in bibliothecâ Vaticanâ detecto et à se in patriam

linguam elegantissimè converso præfixit. Excerpimus ex hocce prooemio pauca, spe ducti vos opusculum illud eximium in integro perlecturos esse.

Un savant d'Italie, ait auctor, *a tourné ses regards vers une découverte à laquelle nous devons aujourd'hui le traité de la* Républi-que. *Plusieurs savans avoient remarqué que dans l'ignorance et la pénurie du moyen âge on avoit fait gratter d'anciens parchemins manuscrits pour les employer à des copies de nouveaux ouvrages. Angelo Mai, de la bibliothèque Ambrosienne à Milan, s'est avisé le premier de scruter ces débris d'une nouvelle espèce, et d'y recueillir quelques parcelles du génie antique. C'est ainsi qu'il découvrit et publia en* 1814 *les fragmens de trois discours de Cicéron, qui étoient ensevelis sous les vers de Sédulius, poète latin du moyen âge. Appelé à Rome, il a fait de nouvelles recherches dans la bibliothèque du Vatican. C'est là qu'il a eu le bonheur de retrouver un manuscrit formé des pages, confondues et à demi-effacées, du dialogue* de Republicâ, *que l'on avoit, dans le sixième siècle, croisés par une nouvelle écriture renfermant des commentaires de saint Augustin sur les Psaumes. Ce sont ces pages pré-*

cieuses qu'il a recueillies sans addition, en marquant les lacunes avec une douloureuse exactitude...... Mais achevons cette analyse, trop souvent interrompue par les lacunes du manuscrit. Après avoir discuté, dans le premier livre de la République, *les élémens de la constitution des peuples, et tracé dans le second la peinture de l'ancienne république romaine, dans le troisième livre Cicéron touche la question de l'existence et de l'utilité de la justice.*

Les livres suivans devoient naturellement amener des considérations et des détails sur les parties les plus importantes de la constitution romaine. Mais notre manuscrit ne renferme que de bien foibles débris de cette seconde moitié de l'ouvrage. Quelques restes du dialogue primitif, quelques pages entières, mais détachées, des phrases, des citations partielles, voilà tout ce qui sert à nous donner une imparfaite idée de ce qui remplissoit le quatrième et le cinquième livres. Nous avons précieusement recueilli ces monumens si mutilés; nous avons tâché de les éclaircir par des recherches historiques; mais nous sentons toute l'insuffisance et toute la stérilité de ce travail. L'industrieuse patience de nos savans modernes a rétabli des inscriptions anéanties, en calculant

le nombre et la forme des caractères dont elles se composoient, d'après les empreintes que les clous d'airain, qui attachoient ces caractères détruits, avoient laissées dans le marbre du monument. Ainsi une admirable sagacité réparoit les outrages du temps, et parvenoit, en s'aidant de quelques restes d'indices matériels, à rétablir un ouvrage de main d'homme; mais cette divination ne peut s'appliquer aux grands ouvrages de la pensée : on ne sauroit calculer les inspirations du génie d'après la place qu'elles occupoient sur le parchemin du manuscrit déchiré. Il n'y a pas ici d'hypothèses géométriques qui puissent nous conduire sur les traces de la vérité perdue sans retour. La pensée n'occupe point d'espace nécessaire; l'imagination, l'éloquence, les sentimens sublimes effacés, disparus, ne laissent pas d'empreinte qui serve à les retrouver par conjecture. Que renfermoient ces pages détruites? Quelle vérité y discutoit Cicéron? De quelle manière l'avoit-il éclairée? De quel charme de la parole l'avoit-il embellie? Ces termes isolés, ces expressions insignifiantes, qu'un grammairien nous a transmises, ne faisoient-elles point partie de quelque mouvement sublime, n'entroient-elles pas dans le développement de quelque grande vérité

vérité

rité morale ou politique? Ne pouvez-vous savoir ce que Cicéron avoit dit, ce qu'il avoit senti, en parlant des plus beaux temps de Rome puissante et libre encore? Hélas! sur tout cela nous ne pouvons qu'ignorer et douter. Je ne sais si les Anglais ne pourroient pas quelque jour reconstruire le Parthénon d'Athènes avec toutes les pierres qu'ils ont successivement détachées et recueillies; mais personne ne pourra refaire un livre de Cicéron, en eût-il tous les débris. Car qui peut savoir ce que le génie d'un grand homme avoit mis dans l'intervalle de deux pensées? Qui peut suppléer cet art admirable d'une ordonnance dictée par la plus sublime raison?

Ea verba tantæ gravitatis attentus atque sincero corde ponderet impius; ea quærat, in absurditate sui systematis, aliquâ ratione probabili explicare. Si cogitatio nihil aliud sit quàm acta motu materia, cur ergò dispersas in variâ chartâ cogitationes iterùm alligare, consociare non possit ars humana, sicuti statuæ seu columnæ rudera colligit et in unum corpus adducere potest? Annon, ut ipsi cum omnis ævi sapientibus asserimus, ideò quòd cogitatio fiat actione spontaneâ, liberâ, cujus principium sit essentialiter à materiâ distinctum?

§. 7.

Memoria seu recordatio sensationum idearumque præteritarum.

PROPOSITIO.

Memoriâ seu recordatione præteritarum sensationum idearumque probatur invictè spiritualitas animæ.

Prob. Principium quod in me sentit atque cogitat sensationum idearumque memoriam asservat; principium illud idem est hodiè quod erat heri, quod ante annum, quod ante annos quinquaginta fuit; reducit in animum facta quæ mihi contigerunt in ætate puerili; rursùm exhibet animo versus Homeri, Virgilii, Horatii, quos addidisci cùm studia litteraria perficerem; Cyri, Alexandri, Cæsaris, Caroli Magni, Henrici IV facta mente recolo, nec in iis enarrandis hæret animus memor.

Ea quidem et tot alia phænomena vobis et impio manent explicanda.

Quî verò possit id agere sapienter impius? Corpus enim hominis, ut et alia viventia, numquid aliter existit atque constituitur quàm actione continuâ molecularum materialium, qua-

rum abeunt aliæ, dum ipsis novæ succedunt? Ubinam verò, stante illâ perpetuâ successione, servari possint vestigia præteritorum?

Ast, juxta doctrinam vestram, cùm animam asseratis esse substantiam activam, spiritualem, absque labore, feliciter explicantur hæc omnia recordantis animæ phænomena.

Hùc addite quæ de doctissimo viro narrantur : *Villoison visita la Grèce, le Péloponèse, les îles de l'Archipel; il fouilla dans tous les monastères du mont Athos pour y découvrir quelques manuscrits. Depuis Homère jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet, tout ce que la nation la plus féconde avoit, pendant vingt-quatre siècles, écrit en tous les genres lui étoit parfaitement connu. Sans parler des ouvrages classiques que Villoison méditoit continuellement, tous ceux des Pères de l'Eglise grecque et latine, des écrivains ascétiques, controversistes, etc., les conciles, les monumens de l'antiquité sacrée et profane, leurs commentaires, les dissertations qui pouvoient les éclaircir, avoient été lus et quelquefois relus, la plume à la main, par ce savant infatigable, qui en faisoit des extraits et en copioit de longs passages. Il possédoit la langue grecque à fond, et passoit avec raison pour le premier helléniste*

de l'Europe. L'acception des mots, en chaque siècle, dans les différens auteurs, leur valeur originale et dérivée, leur sens littéral ou métaphorique étoient présens à son esprit; il répondoit avec une sorte de surabondance, lorsqu'on le consultoit sur ces matières. En un mot, sa mémoire étoit un vrai phénomène. Aussi, un de ses amis lui disoit un jour: « Vous êtes à mes yeux la preuve vivante de » la spiritualité de l'ame». Tous les livres français, même les romans, ne lui échappoient pas; il s'empressoit de les lire, et en retenoit ce qui le frappoit davantage. Depuis son voyage à Venise, il avoit pris du goût pour la littérature italienne, il en connoissoit les meilleurs écrivains. La Bible et le nouveau Testament avoient été, dans toute sa vie, l'objet d'une étude suivie et approfondie; sa bibliothèque renfermoit une foule de traités et de dissertations relatifs à cet objet, et dont plusieurs sont très-rares, du moins en France.

Hæc autem explicet impius in absurdo materialismi systemate.

§. 8.

Entium abstractorum relationumque perceptio.

PROPOSITIO.

Entium abstractorum spiritualiumque perceptione probatur animam esse spiritualem et essentialiter à materiâ distinctam.

PROB. Objecta dantur abstracta, purè spiritualia, entia possibilia, seu futura, et ea manu quasi rapit apprehenditque hominis anima.

Talia sunt : Philosophia in genere et scientia quæcunque spectata theoricè; identitas metaphysica; distinctio seu metaphysica vel etiam realis; idea abstracta vi cujus albedinem absque muri longitudine vel altitudine consideratis; scala metaphysica quæ descendit in speciem à genere, et rursùm ascendens ad genus recolligit species; idea quâ ens in substantiam atque modificationem, et substantiam iterùm in corpoream atque spiritualem dividitis; operationes quibus rerum essentiam absque proprietatibus aut qualitatibus, aut facultatibus apprehenditis; idea quâ rem nondùm existentem ut merè possibilem contemplamini; idea quâ relationem inter patrem atque filium, inter

pictorem imaginemque depictam, inter architectum et ædes ab ipso structas, inter causam et effectum apprehenditis; idea quâ spatium ante creationem orbis animo concipitis; idea quâ spatii illius amplitudinem modò ut finitam modò ut infinitam aspicitis; idea quà loci relationem inter duas urbes, inter Parisios et Londinum, v. g., consideratis; idea quâ tempus seu durationem aut rerum ordinem successivum apprehenditis; idea quâ temporis relativam durationem calculo subjicitis, revolutionem terræ diurnam seu rotationem circa proprium axem annuamque revolutionem circa solem, ut mensuram communem accipientes; idea quâ juxta Lockii doctrinam à finito generatur infinitum, aut juxta Cartesianos ab infinito proceditis ad finitum; idea quâ rem definitis, dividitis, aut veritatem analysis aut synthesis ope demonstratis; ideæ quibus grammaticæ regulas, in re mathematicâ numeros abstractos, in geographiâ relationem inter varias regiones et ipsarum in tabulâ geographicâ descriptiones, in chronologiâ relationem inter varias temporis epocas apprehenditis animo; ideæ demùm quibus sensum intimum, axiomatum veritatem, sensuum corporeorum testimonia, generis humani auctoritatem et in-

numera ejusmodi entia purè abstracta contemplamini.

Nunc ab impio quærite quî possit eas operationes animæ, materialium elementorum ope vobis explicare? Quî materia, quæ legibus mechanicis ubique constringitur, ejusmodi objecta spiritualia possit apprehendere aut ab ipsis motum physicum accipere?

Quàm facilè verò et feliciter hæc explicatis orbis intellectualis omnia phænomena vos, Alumni christiani, qui ad imaginem atque similitudinem Dei creati, doctrinam vestram ab ipso Deo excepistis!

§. 9.

Libertas in agendo seu facultas èliciendi motus spontaneos.

PROPOSITIO.

Libertate nostrâ morali seu facultate quâ fruimur eliciendi motus spontaneos, apertissimè probatur animam essentialiter à materiâ distinctam esse.

Prob. Moneor intimo sensu me in excipiendis hisce lineis esse perfectissimè liberum, modò possim absistere, laborem ubi libuerit

è novo suscepturus. Sedens modò sensu intimo percipio me surgere posse; surgo, sentiens me rursùm acquiescere posse. E philosophiâ possim animam, si libuerit, ad historiam, geographiam, aliamve scientiam convertere.

Quî valeat autem impius hæc atque tot alia libertatis nostræ moralis in absurdo systemate vobis evolvere? Nonne refert constans atque continua seculorum experientia, motum impressum nec imminui, nec immutari, neque cohiberi posse ab elemento materiali, cùm sit essentialiter iners atque cæcum? Orto sole, potestne lux Dei summi jubentis imperia recusare, cursum retardare, diemque, nos in tenebrarum umbrâ relinquens, in noctem convertere? Nonne cæca paret lux, ut et alia corpora, legi mechanicæ quâ regitur? A nullo corpore produci potest actio spontanea, libera; eo jure gaudet solus spiritus, ens immateriale. Hìnc ait aliquis inter recentiores.

Je sais que nos vains sages ont prétendu que l'être matériel tiroit son action de lui-même; mais toute la physique s'est récriée contre eux. C'est la première loi de la nature que tout corps une fois en repos y sera continuellement, si une cause étrangère ne le force à se mouvoir; c'est la loi la plus nécessaire dans

tous les phénomènes de l'univers, que les mêmes causes en physique produisent sur les mêmes corps les mêmes effets. Donnez à la matière le pouvoir de violer son repos, l'ordre de l'univers est renversé. Ce rocher immobile entrera tout à coup en action, et se promènera librement dans nos plaines, puisqu'il en a la force. Ce rempart qui défend nos palais se lassera de la place qu'il occupe depuis tant de siècles .. Donnez à la matière le pouvoir de varier les effets, tandis que les mêmes causes subsistent, ce fleuve n'obéira plus à la pente du lit que vous avez creusé; la pierre qui tombe retardera sa chute, l'astre qui parcourt ses révolutions suivra l'ordre des signes à son gré, ou s'en écartera, et l'astronome, incertain sur sa course vagabonde, fixera vainement sa période.

§. 10.

Communicatio cogitationum inter homines ore, gestu, scriptove facta.

PROPOSITIO.

Eâ communicatione probatur evidenter animam essentialiter à materiâ distinctam esse.

Prob. Anima quæ sentit in vobis et cogitat, ore, gestu, scripto revelare potest cogi-

...

tationes quibus occupamini; eas manifestare valet aliis hominibus qui vobis quoque possunt operationum interiorum arcana detegere. Factum illud experientiâ continuâ constans est atque singulari phænomenorum multiplicitate stupendissimum in orbe intellectuali.

Jàm verò quærite ab impio qui possit ope materialium elementorum ea phænomena vobis explicare.

1°. Proferatur aliqua vox coràm hominibus ex Europâ, Asiâ, Africâ et Americâ fortuitò congregatis, eâdem impressione aget apud omnium aures actio aeris, actio soni articulati. An verò vocem pariter omnes intelligent? Neutiquàm certissimè. Cùm enim à liberis hominum institutis ea vox ipsiusque significatio pendeant, eam isti tantùm intelligent, ad quorum linguam patriam pertinet ea vox, aut qui eam alio modo didicerunt, aut quibus explicata fuerit ejus significatio; uno verbo, vox illa perveniet ad aures cujuslibet audientis, feriet auris tympanum, sed ipsius intellectum atque rationem haud illustrabit. Aliud est igitur aeris agitatio, motus elementi materialis, aliud est vocum significatio sensûsque quem vox exprimit perceptio.

2°. Communicatio reciproca cogitationis explicari si possit ope materialis elementi, jàm asserat igitur etiàm impius, non solùm quòd globulus A motum imprimere globulo B, sed et ipsum quoque valeat admonere, quid habeat in mente ipsum impellendo; possent ambo globuli de motu reciproco, de variâ motûs affectione, directione, consilium habere, deliberare inter se : quis autem hæc absurda totque alia mente sanus admittat?

§. 11.

Subiti, violenti motus quos unica vox aut pauca verba mandata litteris, in hominis corpore suscitant.

PROPOSITIO.

Hisce motibus apertè probatur animam essentialiter à materiâ distinctam esse.

PROB. 1°. Si amico dicas ad aurem : « In » hocce trivio stant homines armati qui te » manibus apprehendant », perterritus ille totis viribus aufugit. 2°. Nonne sæpiùs accidit animo delinqui, vitâ vel ipsâ privari subitò cui gravis, inexpectatus eventus epistolâ seu voce nuntiatur?

Jàm verò hæc et alia tot similia quærat impius explicare.

Annon in actione mechanicâ par est effectus efficienti causæ? Anne potest globulus parvulus globo centum librarum motum propriâ virtute longè potentiorem inferre? Quæ proportio daretur inter ea pauca verba quibus in priori casu amicum admones, et metum vehementem quo corripitur motusque corporis quibus persequentium armis aufugere conatur?

Sola periculi cogitatio pedibus ipsius motum hunc adeò rapidum injicere potuit, et ea cogitatio certè aliud est quàm impressio aeris motusque materialibus elementis impressus. Hìnc ait iterùm auctor noster:

La pensée est-elle un mouvement plus ou moins vîte, en ligne droite, en ligne courbe, la rotation d'un atome sur lui-même, un choc, une secousse ou une combinaison de mouvemens divers? Quand on prouveroit que la pensée ne peut naître sans un mouvement des fibres du cerveau, celui-ci n'est ni la cause, ni l'instrument, ni le sujet, ni la pensée même; il n'y a aucun rapport, aucune analogie entre l'un et l'autre. Tant que vous ne supposerez point un principe pensant, distingué de la matière,

capable d'en apercevoir les changemens ou les mouvemens, vous n'aurez ni la pensée, ni rien qui en approche.

Le mouvement est divisible comme la matière; il peut se mesurer, il est susceptible de plus et de moins; nous en calculons les instans, les degrés de force et de vitesse; il peut être accéléré ou retardé, recevoir telle ou telle direction et en changer; plusieurs forces distinctes peuvent y concourir; une seule force peut l'imprimer à deux corps par la même action. Le mouvement se communique et se divise; le corps qui l'imprime en perd à proportion de ce qu'il en donne. Rien de tout cela ne convient à la pensée; elle n'a ni instans, ni degrés, elle ne peut être soumise au calcul, elle ne se communique point; ma pensée ne peut être celle d'un autre; elle ne peut passer de mon cerveau dans le sien; elle est individuelle et identifiée avec moi. Deux esprits ne peuvent concourir à la même pensée; ils ne peuvent la partager entre eux. Il en est de même du sentiment, du jugement, du raisonnement, du vouloir, du choix et de toutes les opérations de l'ame.

Toutes les propriétés, les attributs, les accidens, les qualités de la matière sans excep-

tion, sont divisibles comme le mouvement; ils sont susceptibles de plus et de moins; l'étendue, la solidité, la figure, la gravité, l'attraction, la prétendue force d'inertie, et telle autre qualité que l'on voudra, peuvent être divisées, elles se divisent en effet. Lorsqu'on sépare les parties de la masse, toutes les propriétés de la masse se retrouvent à un moindre degré dans chacune des parties; il n'est si petit atome de matière qui n'en soit doué. En est-il de même de la pensée? Si le cerveau pense, il faudra dire que chacune des parties du cerveau pense aussi dans un moindre degré; qu'elle a une pensée moindre que le cerveau entier. Il y aura donc autant de pensées distinctes qu'il y a d'atomes dans le cerveau; de deux atomes pensans, l'un ne peut savoir si son voisin pense ou ne pense pas.

Orationis argumenta.

Solvite sequentes objectiones easque formâ severiori syllogisticâ coercete.

Obj. 1°. Propugnatâ mentis humanæ spiritualitate, jàm explicare nequeatis in quo stet aut ipsius unio cum corpore, seu substantiæ unius in alteram actio.

R. 1°. *N. C.* Antecedente concesso, quid aliud

indè sequeretur, quàm à vobis omnia potentiæ divinæ mysteria non explicari posse?

2°. *N. A.* Doctrina quam propugnatis feliciter explicat phænomena quæ prodeunt ab unione mentis humanæ cum corpore et ab ipsorum actione reciprocâ. Hic habetote quæ sentiamus in eâ re, quæ philosophos in opiniones adeò discordantes induxit.

Statim ubi corpus in sinu materno certam organorum efformationem attingit, Deus è nihilo producit animam, ipsam corpori jungit ut eâ regatur et animetur. Solus ipse novit quo momento res ità fiat. Substantiam utramque nexu tàm intimo colligat invicem, ut in operationum exercitio pendeat hæc ab alterâ. Sensationes, ideas, affectiones, judicia, ratiocinia, memoriamque non habet aliter anima quàm concurrentibus organis in ordine convenienti dispositis. Ex aliâ parte neque corpus agere potest, nisi præsens adsit et agat anima quæ dirigit et animat organa materialia.

Naturâ, modificationibus atque fine differunt essentialiter corpus et anima. Neutrum tamen ex ambobus quidpiam esse vel agere valet absque alio. Cùm è lege quam apposuit Auctor naturæ, stet inter utrumque reciproca, perfecta dependentia, mens infantis, hominis ægroti, senis decrepiti debilitate materialium organorum, ut ità dicam, angitur, infirmatur. Videtur anima sorte corporis trahi, cum ipso crescere, decrescere, firmari, debiliorque fieri. Rem ità liberè Deus instituit.

In relatione musici vel operarii cum instru-

mento, reciprocæ hujus actionis imaginem habetis.

Ex iis quæ protulimus, nolite concludere reverà crescere, decrescere mentem humanam. Naturâ suâ simplex, è manu Creatoris prodiit omnibus ornata perfectionibus; dotes atenim exercere valet in eâ solummodò proportione, juxta quam evolvuntur organa materialia, quibus dirigendis est apposita et quorum ope sensationes percipit.

Cadente corpore, potest anima, cùm innatam independentiam rursùs acquirat, intellectûs obire munera, sive quid amittat aut lucretur, cùm ab organorum involucro separatur.

Hùc adducantur aliqua ex auctore recentiori: *Assujettissez le plus industrieux agent à une certaine machine, en sorte qu'il ne puisse se remuer sans elle; dès que la machine se détraque, l'agent, cessant de pouvoir opérer avec justesse, ne donne plus les mêmes preuves d'industrie. Si le jeu de la machine s'arrête, l'agent s'arrête; on diroit qu'il a perdu toute son activité. Que l'on donne au plus excellent musicien un luth qui n'est point d'accord, il n'en tirera que de faux tons; vous ne saurez ce que son talent est devenu.*

De même, il est aisé de concevoir que l'ame et le corps étant dans une liaison qui les assujettit mutuellement l'un à l'autre, ils ne peuvent agir que de concert. L'ame n'exerce ses plus nobles facultés que par l'entremise du corps, qui en devient l'instrument. La machine humaine est-elle en bon

état, les facultés spirituelles se développent avec avantage. Mais cette machine vient-elle à se démonter, elle suspend, elle trouble l'exercice de ces facultés, qui paroissent alors s'affoiblir, quoique leur principe immatériel soit toujours le même.

Obj. 2°. Sensatio nihil est aliud quàm commotio facta in organis et ad cerebrum usque nervorum ope perducta.

R. N. Ad sensationes producendas utique necessaria commotio illa, quæ profectò debet ad cerebrum ope nervorum perduci; sed ab eâ commotione distinguitur anima, quæ sola sensationes varias simul experiri et eas inter se comparare valet, quod certè non possent agere nervi, cùm utique nervi manûs dextræ prorsùs ignorent quid experiantur nervi manûs sinistræ.

Obj. 3°. Quânam in parte corporis anima sedem habeat explicare non valetis.

R. 1°. Novum id esset mysterium quod sibi soli servasset intelligentia suprema.

2°. Animam existere in toto corpore sentiebant antiqui plerique philosophi. Ducere videtur ad contrariam opinionem experientia.

3°. Animam in cerebro residere multò probabiliùs existimatur. Eò concurrunt organa, nervi, fluidum hoc invisibile cujus ope sentit anima perceptiones motusque producit in corpore. Cùm ibi tanquàm in throno sublimi sedeat anima, certiùs admonetur de iis quæ fiunt in corpore; indè motus ipsius inspicere faciliùs atque dirigere potest.

Obj. 4°. In cerebro si sedem habeat anima, correspondet ergò materiali spatio; ergò materialis est ipsa.

R. N. Spatium solidum partibus invicem succedentibus efformatum est proprietas quæ materiæ competit essentialiter. Ne quis ità verò spatium aut in Deo vel in animâ vestrâ consideret. Natura divina simplicissima non idcircò dividitur in partes, quòd intimè correspondeat omnibus partibus hujus orbis visibilis, quem vitâ fovet imperioque dirigit. Ità quoque mens hominis essentiâ simplex activitatem exercet in corpus quod regit et in ipsius organa, in membra, quorum percipit motus atque modificationes; nec idcircò materialis est aut extensa, neque correspondet extenso spatio. Recondetur in ævum omne spiritûs actio in corpora; nobis est eritque posteris nostris mysterium altissimum humano intellectui prorsùs impervium. Atenim admittatur hæc actio, si quis explicare velit rerum productionem atque phænomena quæ vel in hoc orbe visibili, vel in nobis ipsis observamus. Hinc ait auctor à nobis sæpè citatus:

La pensée ne remplit aucun espace; car, si elle en occupoit un, elle répondroit aux diverses parties de l'espace dont elle seroit environnée, et par conséquent elle auroit elle-même des parties; or, quelques efforts que vous fassiez, il vous est impossible de vous représenter la pensée avec des parties. Conclurez-vous qu'elle n'est rien de réel, qu'elle n'existe en aucune sorte, parce qu'elle n'oc-

cupe aucun espace? Vous en devez conclure, au contraire, que la pensée n'a rien de commun avec les corps; qu'elle est d'un ordre supérieur; qu'elle n'est pas moins réelle, quoiqu'elle n'existe pas à leur manière. Pourquoi l'esprit ne seroit-il donc pas un être réel, quoiqu'il soit incapable de remplir un espace à la manière des corps? Cette incapacité d'occuper une place n'est donc pas une difficulté contre l'esprit, puisqu'elle n'en est pas une contre la pensée.

Obj. 5°. Attributa materiæ non omnia cognoscimus, quotidiè nova deteguntur; qui possitis igitur affirmare cogitandi facultatem ipsi non competere?

R. Ità ratiocinari si liceat, quidni possis etiam asserere : « Non omnia, quæ huic arenosæ, huic lu-
» tosæ massæ competunt, cognosco. Forsitan ergò
» quandòque detegemus ipsam esse capacem opera
» conficiendi, qualia sunt Ilias et Æneis. Non om-
» nia mihi cognita, quæ possunt agere, producere
» arbores illæ, eæ lapideæ moles; quidni possint
» ergò de struendis ædibus, quales sunt palatia re-
» gia Luparæ, Tegularum, inter se conferre co-
» gitationem? Non omnia novimus quæ circulo,
» triangulo propria; forsan ergò detegent aliquandò
» geometræ circulum esse triangulum ».

Omnes materiæ proprietates haud utique nobis apertè cognitæ sunt; duas atenim verò cognoscimus quæ sese produnt in omni corpore, scilicet extensionem et inertiam; his autem excluditur essentialiter intelligentia.

Hinc iterùm ait auctor noster : *Quand la matière auroit d'autres propriétés que celles que nous lui connoissons, en seroit-il moins vrai qu'elle est étendue, divisible, qu'elle ne peut exister sans avoir une figure? Par conséquent, seroit-il moins vrai que, si elle pense, l'être pensant est étendu, divisible, qu'il a une figure? Or il n'est rien de plus absurde que de mettre la pensée au nombre des propriétés inconnues de la matière.*

Obj. 6°. Nescimus utrùm Creator non potuerit concedere materiæ cogitandi facultatem.

R. N. Potest utique Deus destruere substantiam quampiam ejusque loco aliam creare quæ novâ proprietate donetur. Destructo circulo, triangulum producere potest; atenim efficere non valet ut circulus sit unà triangulum. Materiam existentem Deus destruere valet, ut ipsi sufficiat entia, quibus attributa competant omninò diversa, ast enim existens modò materia est substantia essentialiter extensa, iners quæ non possit educere motum spontaneum, ideas inter se comparare, et liberâ voluntate quid eligere. Quò possit assurgere divina omnipotentia nobis incognitum; scimus autem ipsam esse junctam infinitæ sapientiæ, sapientiæ quæ rerum essentiam pervadens, nihil impossibile, nihil absurdum intendere valeat.

Obj. 7°. Anima nostra simùl experitur sensum voluptatis atque doloris; sunt igitur in eâ distinctæ partes et separatæ, quamlibet harumce modificationum ut ubi recipiat.

R. Probat è contrà, vel ad evidentiam usque, diversitas harumce modificationum principii simplicitatem indivisibilem, in quo modificationes illæ recipiantur. Cùm enim huicce principio facultas insit affectiones inter se comparandi, de relativâ ipsarum intensitate judicandi, naturâ simplicissimum est igitur et unicum, quantùmvis in activitate propriâ sese possit ad objecta varia dirigere, diversasque modificationes ab ipsis accipere.

Obj. 8°. Sonus est unus, quamvis exurgat è variis corporis sonori partibus; ergò pariter è variis animæ partibus exurgere potest cogitatio.

R. N. C. Necessariò compositus est effectus qui producitur à variis partibus corporis sonori; effectus enim ille constat ex his quæ pars quælibet attulit ad ipsum efformandum. Id verò quod pars A attulit ab eo certè distinguitur quod attulit pars B. Prout illæ partes augentur numero, sonus intensitate augetur; eò gravior sonus quò major est numerus instrumentorum. Cogitatio verò, quæ sonos varios actu percipit unico, numquid augeri vel minui potest intensitate?

Obj. 9°. In mente recipiuntur cogitationes compositæ, quales sunt ideæ corporum; ergò mens est etiam aliquid compositi.

R. 1°. In Deo recipiuntur etiam cogitationes compositæ vel ideæ corporum; an ergò Deus est compositus et extensus? 2°. Eâ difficultate confirmatur è contrà simplicitas animæ: si enim illæ cogitationes aut ideæ sunt compositæ, certè illarum

conscientiam habet easque comparat unico actu animæ; non per partes eas ideas percipit. Ergò simplicitas animæ confirmatur eâ simplici perceptione. 3°. Ubi concedimus ideas esse compositas, haud hìc agitur de compositione physicâ, de collectione partium extra se positarum; nulla talis idea potest in animâ existere, aut fatendum esset ipsius ideas esse posse quadratas, rotundas, uti sunt corpora; quod profectò nemo dixerit.

Obj. 10°. Dolor fieri potest major vel minor; ergò in animâ recipi possunt affectiones physicè compositæ, quæ distinctis constent partibus.

R. Sensus doloris potest quidem in animâ fieri vehementior aut remissior, sed indè non sequitur sensum doloris in animâ constare partibus: si enim anima dolens partes haberet, unaquæque pars animæ non sentiret nisi eam doloris partem quæ ipsius extensioni responderet, neque parti vicinæ à se prorsùs distinctæ sensum suum communicare posset; unica impressio A partem animæ A, et impressio B partem animæ B afficeret. Non posset igitur anima plurium simul impressionum esse conscia; deesset unitas principii; non posset dolor esse modò vehementior modò remissior. Id autem facilè concipitur juxta doctrinam nostram, cùm animam simplicem esse prædicemus.

Obj. 11°. Id solum attestatur sensus intimus, 1°. nos esse corpus; 2°. nos cogitare : anne cogitatio sit in animâ prorsùs ignoramus.

R. Sensus intimus attestatur è contrà sensationes

varias adesse in animâ, quæ ipsas ut et ideas inter se comparat, præterita recordatur, entia merè abstracta percipit, motus elicit spontaneos, cogitationes suas signis arbitrariis communicat; ea verò potest efficere substantia spiritualis, neutiquàm verò substantia composita materialibus elementis.

Obj. 12°. Corpus agit in animam et anima in corpus; atqui corpus non potest agere nisi in corpora.

R. 1° Deus, qui certè spiritualis, agit in corpora, motum ipsis atque vitam communicans et in orbe physico servans harmoniam. 2°. Deo sic instituente, potest anima, quamvis omninò simplex, in corpus agere, eo sensu quòd occasione cogitationum et affectionum ipsius in corpore quod regit aliqui motus excitentur. Ità quoque variæ in ipsâ excitantur affectiones occasione motuum qui producuntur in corpore vel aliorum corporum actione vel ipsius animæ voluntate. Fatemur eam reciprocam actionem animæ in corpus et corporis in animam esse mysterium altissimum quod soli patet intelligentiæ supremæ.

Obj. 13°. In linguis omnibus vox quâ designatur anima desumitur ex objectis corporeis. Vox *spiritûs* nihil nisi flatum, halitum, respirationem significat.

R. Substantia cogitans, spiritualis, sensuum organis impervia, non potest, nisi per metaphoram, designari. Nullum est vocabulum quo depingi queat; necesse ergò fuit ut aliquo effectu sensibili exprime-

retur; effectus autem qui mentis in corpore præsentiam testari solet, est flatus, sive halitus et respiratio.

Spiritûs verò nomine quolibet ævo gentes intellexerunt immaterialem substantiam.

ART. II.

DE IMMORTALITATE ANIMÆ, SEU IPSIUS AD VITAM ALTERAM DESTINATIONE.

Primum inter gravissima philosophiæ sanæ dogmata locum obtinent existentia Dei, spiritualitas et immortalitas animæ. Duo priora cùm jàm pertractaverimus, de postremo nunc agendum.

Ubi quæritur anne sit immortalis anima, discutiendum an in ipsâmet existat causa quâ possit aut debeat ipsius adduci destructio.

Interire dicimus animale, vegetale seu minerale corpus, ubi discedunt ab invicem separanturque partes undè totum efformabatur. Ea corpora dicuntur ab intrinseco mortalia. Ità non potest interire mens humana, cùm ipsâ suî naturâ sit simplicissima.

Si detur in bestiis anima, cadente corpore Deus probabiliter ad nihilum reducit animam quâ bestiæ corpus animatum fuerat. Etenim corpore non ampliùs existente finis ad quem destinatum

destinatum fuerat animal irrationale, jàm non existit; finis ille totus est adimpletus. Pari modo posset Deus animam hominis, pereunte corpore, ad nihilum reducere, quod nemo certè negaverit. Atenim numquid hoc ipsi licitum faciunt ipsius intelligentia, justitia, summaque sapientia?

Christianâ religione discimus animam hominis esse corpori superstitem, immortalem, ut sit in ævum omne felix aut infelix. Cum hoc fidei nostræ dogmate, cum revelatione divinâ perfectissimè concordat sana philosophia.

PROPOSITIO PRIMA.

Immortalis est ab intrinseco anima hominis.

Prob. Immortalis est ab intrinseco substantia, quæ principia non includit opposita, quæ nihil habet in se quod atteri, vel alterari, seu dissolvi possit; jàm verò talis est anima, substantia simplex ipsâ suî naturâ, substantia quæ necessariò partium omnium compositionem excludit, quæ nullum destructionis, dissolutionisve principium in se complectitur; ergò. . . .

PROPOSITIO SECUNDA.

Hominis anima est etiàm immortalis ab extrinseco, et ad alteram vitam corpore dissoluto destinatur.

Prob. 1°. Illud profectò dogma tenendum, quod antiqui patriarchæ vel ab orbis initio tenuerunt et ad nos usque transmisêre; atqui animæ immortalitatem. . . . . .

1°. In Genesi dicitur homo factus ad imaginem et similitudinem Dei, quòd certè de pereunte corpore dici non possit.

2°. Jacob audiens Josephi corpus à feris laniatum, exclamabat dolens : « Descendam » ad filium meum lugens in infernum », quod etiàm de corpore non poterat intelligere.

3°. Exclamabat idem patriarcha moriens : « Expectabo salutare tuum, Domine ».

4°. Abrahamus, Isaacus, Jacob et alii patriarchæ, ubi mors eorum narratur, *ad populum suum* appositi, congregati fuisse dicuntur, quod de corpore rursùm intelligi non potest, cùm non omnes ad eumdem tumulum appositi fuerint.

5°. Credebant antiqui patriarchæ se super hanc terram peregrinos esse, qui prætereundo tantùm hìc agerent, ad aliam vitam

longè præstantiorem vocati. Interroganti Pharaoni quot annos exegisset Jacob, respondit patriarcha : « Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt : parvi et mali et » non pervenerunt usque ad dies patrum meo- » rum quibus peregrinati sunt ». (Gen. 47.)

Hanc antiquam traditionem recolligens Apostolus, ait de patriarchis : « Juxta fidem » defuncti sunt omnes isti, non acceptis re- » promissionibus, sed à longè eas aspicientes » et salutantes, et confitentes quià peregrini » et hospites sunt super terram; qui enim hæc » dicunt, significant se patriam inquirere ». (Heb. 11.)

6°. Eam patriarcharum fidem exprimebat quoque Job, cùm diceret : « Scio quòd re- » demptor meus vivit et in novissimo die de » terrâ surrecturus sum, et in carne meâ vi- » debo Deum meum ». (Job. 19.)

7°. Eamdem fidem in immortalitatem animæ et in futuram vitam expressit Psaltes regius in plurimis psalmorum locis et quidem in his inter alia : « Credo videre bona Domini in terrâ » viventium..... In custodiendis illis retribu- » tio multa.... Multæ tribulationes justorum » et de omnibus his liberabit eos Dominus.... » Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Do-

» mine, quam abscondisti timentibus te.....
» Abscondes eos in abscondito faciei tuæ, pro-
» teges eos in tabernaculo tuo......... Dedisti
» hereditatem timentibus nomen tuum, Do-
» mine..... Inhabitabo in tabernaculo tuo in
» seculum..... Novit Dominus dies immacu-
» latorum, hereditas eorum in æternum erit....
» Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ, Do-
» mine, et torrente voluptatis tuæ potabis eos,
» quoniàm apud te est fons vitæ....... Repleti
» sumus misericordiâ tuâ, Domine, et exulta-
» bimus et delectati sumus : lætati sumus pro
» diebus quibus vidimus mala..... Exultabunt
» sancti in gloriâ, lætabuntur in cubilibus
» suis.... Exibit spiritus ejus et revertetur ad
» terram suam.... Sitivit animá meá ad Deum
» fortem vivum; quandò veniam et apparebo
» ante faciem Dei »?

Eâ de re legatur ille Psalmus 72, sicut et Psalmi 41 et 83 qui toti spirant animam et cor Psalmistæ tàm ardenter anhelantis ad vitam immortalem.

8°. Fidem eamdem expressit Isaïas in variis locis luculentissimè, præsertìm cùm exclamabat : « A seculo non audierunt, neque » auribus perceperunt : oculus non vidit, Deus, » absque te, quæ præparasti exspectantibus

» te!.... Gaudium et lætitia invenietur in eâ, » gratiarum actio et vox laudis...... Salus autem in sempiternum erit..... Ecce ego creo » novos cœlos et terram novam et non erunt » in memoriâ priora et non ascendent super » cor, sed gaudebitis et exultabitis usque in » sempiternum ».

9°. Sæpiùs inculcabat filio patriarcha Tobias : « Filii sanctorum sumus et vitam illam » exspectamus quam Deus daturus est his qui » fidem suam nunquàm mutant ab eo ».

10°. Orans exclamabat propheta Baruch : « Domine omnipotens, Deus Israël, audi nunc » orationem mortuorum Israël; noli meminisse iniquitatum patrum nostrorum, sed » memento manûs tuæ et nominis tui ».

11°. Daniel 12 : « Qui dormiunt in terræ » pulvere evigilabunt : alii in vitam æternam, » et alii in opprobrium ut videant semper. » Qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi » splendor firmamenti, et qui ad justitiam » erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas » æternitates ».

12°. Fidem antiquam patriarcharum insigni monumento confirmavit Judas Machabæus (2. Mach. 12.) : « Collationem factam » mittens Jerosolymam, offerri pro peccatis

» mortuorum sacrificium, benè et religiosè de
» resurrectione cogitans: nisi enim eos qui ce-
» ciderant resurrecturos speraret, superfluum
» videretur et vanum orare pro mortuis. Et
» quià considerabat quòd hi, qui cum pie-
» tate dormitionem acceperant, optimam ha-
» berent repositam gratiam. Sancta ergò et
» salubris est cogitatio pro defunctis exorare,
» ut à peccatis solvantur ».

13°. Totus est in eo Christus ut antiquam patriarcharum et prophetarum doctrinam de immortalitate animæ, de futurâ vitâ fusiùs, clariùs evolvat et auctoritate suâ sanciat; ità lex evangelica conditionem humanæ vitæ tristem, ærumnosam optimè conciliat cum divinis perfectionibus, difficultatem enodans felicissimè quam frustrà solvere tentat profana philosophia, religionis auxilio destituta. « Beati eritis, ait Christus, cùm vos oderint
» homines; gaudete in illâ die et exultate;
» ecce enim merces vestra copiosa est in cœ-
» lo...... Venite, benedicti patris mei, possi-
» dete paratum vobis regnum à constitutione
» mundi ».

« Quod in præsenti est, ait apostolus Pau-
» lus, momentaneum et leve tribulationis nos-
» træ, supra modum in sublimitate æternum

» gloriæ pondus operatur in nobis, non con-
» templantibus nobis quæ videntur, sed quæ
» non videntur. Quæ enim videntur, tempo-
» ralia sunt : quæ non videntur, æterna sunt.
» Scimus enim, quoniam si terrestris domus
» nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd
» ædificationem ex Deo habemus, domum non
» manufactam, æternam in cœlis. Nam et in
» hoc ingemiscimus, habitationem nostram,
» quæ de cœlo est, superindui cupientes ».

Legantur aliæ N. T. paginæ, tota præsertìm Apocalypsis, quæ meritò vocari possit EVANGELIUM IMMORTALIS ANIMÆ CUM CHRISTO REGNANTIS IN COELO.

PROB. 2°. Humani generis auctoritate. Ea profectò tenenda doctrina, quam ipsi philosophi præstantiores inter Ethnicos apertè professi sunt, quamque tenuerunt omnes ab ævo antiquissimo populi; atqui talis est doctrina quæ animam immortalem esse tradit; ergò....

Major propositio certissima. Fides enim hæc universalis est effectus generalis, cui par assignari causa debet. Fides illa certè surgit ad traditiones usque primitivas humani generis, et innititur interiori sensu quem animis impressit Auctor naturæ. Ea sola causa par effectui.

Jàm ad minorem propositionem. A. In historiâ philosophiæ consulite Pythagoram, Socratem, Platonem atque præsertìm Ciceronem in Tusculanis.

B. Eam doctrinam invocat auctor sacer ut originem apotheosis apud polytheistas asserens: « Acerbo enim luctu dolens pater, citò rapti » filii fecit imaginem et illum, qui quasi homo » mortuus fuerat, nunc tanquàm Deum colere » cœpit et constituit inter servos suos sacra et » sacrificia. Hæc fuit vitæ humanæ deceptio: » quoniam affectui deservientes incommuni- » cabile nomen lapidibus et lignis imposue- » runt ». (Sap. 14.)

C. Nulla religio datur, quæ non innixa fuerit immortalitate animæ quasi principio. Ipsi pagani sub imagine camporum Elyseorum describebant eorum felicitatem qui virtutem coluerint, et Averni tenebris adumbrabant impiorum supplicia. Hìnc ait Tullius: «Maxi- » mum verò argumentum est naturam ipsam » de immortalitate animorum tacitam judi- » care, quòd omnibus curæ sunt, et maximè » quidem quæ post mortem futura sint....... » Quid procreatio liberorum, quid propaga- » tio nominis, quid adoptiones filiorum, quid » testamentorum diligentia, quid ipsa sepul-

» crorum monumenta, quid elogia significant, » nisi nos futura etiam cogitare?..... Inhæret » in mentibus quasi seculorum quoddam au- » gurium futurorum ». (Tusc.)

Consensum hunc unanimem fatentur ipsi vel impii sic asserentes : *Il seroit impossible de trouver des peuples chez lesquels l'opinion commune ne donnât pas une espèce d'immortalité à nos ames..... Rien de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'ame, rien de plus répandu que l'attente d'une autre vie: sur ce préjugé sont fondés tous les systèmes religieux et politiques..... Bolingbroke, quoique ennemi de ce dogme, avoue qu'il est plus ancien que nos connoissances historiques..... On en a trouvé des symboles et des preuves chez des sauvages qui n'avoient d'ailleurs aucune marque de culte public......*

Prob. 3°. Si anima non esset immortalis ab extrinseco, illud indè proveniret, quòd ipsius destructio causis exterioribus adduci posset; atqui ratio tales causas exteriores non advertit : si enim aliqua talis ratio sufficiens daretur, ea quærenda foret in Deo, qui, cùm animam è nihilo creaverit, ipsam quoque solus ad nihilum possit reducere; jàm verò non advertimus quì cogitatio Deum subire possit

...

animam hominis ad nihilum reducendi. Eam enim cogitationem non debemus admittere, quæ contradicere videtur variis ipsius perfectionibus, ut sapientiæ, providentiæ et justitiæ, sanctitati et bonitati; atqui cogitatio animam hominis annihilandi videtur contradicere......

A. Sapientiæ divinæ contradicit. Ens enim sapientissimum ad hoc adduci non potest ut creaturam annihilet, quandiù stet finis propter quem ipsam condiderit; jàm verò subsistit, etiam dissoluto corpore, finis cujus gratiâ Deus animâm condidit. Hæc anima quam Deus ad imaginem similitudinemque suî creavit, hæc excelsa divini Numinis emanatio semper habet, ut intelligentia pura, finem primitivum, ut nempè vera cognoscat et bona diligat. Stat ea destinatio, quamvìs evanuerit finis ipsius secundarius, nempè finis animandi dirigendique corpus organicum. Nulla datur itàque ratio cur, intereunte corpore, Deus animam hominis destruat.

B. Dei providentiâ justitiâque permitti non videtur ut Deus animam hominis destruat.

1°. In hoc præsertìm sitæ sunt justitia providentiaque Dei, ut sua sit virtuti merces suaque vitio pœna; atqui, nisi speranda sit altera

vita, neque sua virtuti merces, neque sua vitio pœna erit : in hâc enim vitâ suâ mercede sæpiùs fraudatur virtus neque vitio pœna infligitur. Non rarò divitiis, deliciis affluunt prosperaque habent omnia perditissimi homines Deique contemptores; dùm viri probi, religiosi, lugent in ærumnis, in doloribus, in paupertate vitam ducentes miserrimam. Postulat igitur ordo justitiæ et providentiæ divinæ ut vita sit altera, in quâ mens corpori superstes vel præmium virtutis, vel pœnam criminis accipiat. 2°. Justitia Dei permittere non videtur ut leges à se conditas quasi negligat, ut habeantur ab ipso quasi promiscuè et indiscriminatìm qui eas leges infringunt aut servant, et ità contemptum in se suasque leges adducat; atqui Deus ità se gereret, si leges hominibus impositas pœnis atque præmiis non sanxisset. Jàm autem in hâc præsenti vitâ leges observantibus nihil sperandum nihilque timendum iis qui ipsas contemnunt; exigit ergò Dei justitia ut altera sit vita, in quâ præmium aliis, aliisque pœna destinentur. 3°. Debet profectò Dei justitia in definiendâ hominis destinatione ad vota virtutis potiùs quàm ad criminis desideria respicere; atqui animæ immortalitatem vehementer exoptat vir pro-

bus, religiosus; eam exhorrescit homo flagitiosus; ergò Dei justitia, ut viri probi religiosique vota compleat, debet animam hominis immortalem asservare.

Hinc ait Racinius junior in Poemate de Religione:

Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissante et le vice en honneur;
Mais j'élève mes yeux vers le Maître suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même:
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Dieu veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'Etre juste et sévère,
Ainsi que sa bonté, réserve sa colère.

C. Sanctitate Deī non permittitur ut hominis animam annihilet. 1°. Deus, utpotè sanctissimus, neque vitium approbat, neque virtutem improbat; atqui utriusque meritò foret accusandus, si post hanc vitam præmia bonis pœnamque malis non rependeret. In hâc enim vitâ Deus opes, dignitates, voluptates super impios, super justos verò luctum, ærumnas, opprobriumque sæpiùs effundit; ergò impietatem approbare, pietatemque videretur improbare, nisi detur altera vita in quâ Deus ostendat opes terrenas ab ipso fuisse distributas impiis ob cordis obdurationem; piis verò calamitates, ut fidem ipsorum pro-

baret. 2°. Debet Deus in omni re finem sibi proponere sanctitate suâ dignum; atqui, si anima nostra non esset immortalis, Deus nos creando finem suâ sanctitate dignum sibi non proposuisset. Ideò enim Deus nos intellectu, ratione sanâ præditos creavisset, ut brutis animalibus similes in rebus terrenis omnes affectiones reponeremus; per fas et nefas voluptates quærere possemus: quo quid Dei sanctitate indignius?

D. Summa Dei bonitas non permittit ut hominis anima cum corpore pereat. Non potuit Deus summè bonus eum ordinem instituere, in quo sæpè viro probo, religioso melius esset non existere quàm existere; atqui, nisi detur altera vita in quâ vir probus, religiosus mercedem accipiat, ipsi sæpè meliùs esset non existere quàm existere, cùm observando Dei legem sæpissimè patiatur ærumnisque conflictetur.

Prob. 4°. Vix credi potest animæ sortem esse posse deteriorem sorte corporis; atqui hoc ità ferè dicendum esset, si, dissoluto corpore, annihilaretur anima. Discimus enim experientiâ nullam substantiam corpoream annihilari; forma vel unio solùm ipsius immutatur. Corporis interitus non est ejus destructio;

morte solummodò dissolvuntur principia quibus antè constituebatur; separantur, acceptura novam modificationem. Cur ergò partem augustissimam hominis, animam annihilaret Deus?

Prob. 5°. Ex innato felicitatis desiderio experitur anima nostra desiderium illimitatæ, immensæ felicitatis. Hisce timoribus autem, eâ spe qui procul ultra tumulum progrediuntur, admonet nos Deus hujusce vitæ spatio non circumscribi dies nostros; ad aliam felicitatem nos esse natos; à Deo non esse creatum hominem, opus hoc adeò præstans et eximium, ut concessis ipsi diebus aliquot, plerùmque tàm infelicibus, ipsum rursùs ad nihilum deprimat.

Prob. 6°. Ex periculo sententiæ oppositæ. Supposito quòd verisimilitudinem habeat opposita sententia, viri tamen prudentis esset amplecti doctrinam nostram ipsique vitam accommodare. Pars enim tutior in dubiis est eligenda; atqui doctrina quæ mentis immortalitatem propugnat longè tutior est oppositâ sententiâ. Qui enim animam esse immortalem sentit vitamque persuasioni consentaneam agit, ille tuta quælibet habet, nec objicitur alicui periculo, quamvìs esset in errore. Qui

verò negat animam esse corpori superstitem, ille adducit in periculum omnia. Nam, si altera vita ipsum maneat, quantùm luctuosa, quàm deploranda erit ipsius conditio! Anne scit quantas pœnas sit daturus ob pertinaciam quâ naturæ religionisque voci tàm obstinato animo restiterit?

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Ut posset anima corpori dissoluto superstes esse, deberet organis materialibus destituta posse cogitare, sentire; atqui falsum id demonstrat experientia. Organis enim orbata, cognitione quâlibet atque sensu quoque privatur anima; absque organis ergò finem ad quem destinatur adimplere non valet.

R. 1°. Non possunt organa materialia dare animæ quod ipsa non habet; jàm verò sentiendi cogitandique facultatem non habent; ergò non possunt illam animæ tribuere. Si sentit anima, si cogitat, sensationes atque cogitationes ab organis haud accipit; propriâ virtute, vi naturæ et independenter ab organis habet sentiendi cogitandique facultatem. Quidni possit à corpore soluta et statui puræ intelligentiæ restituta facultates innatas exerere? — Nihil operari profectò potest pictor absque coloribus, absque penicillo, absque telâ. Lapidibus, arenâ, cæmento, marmore, ligno, ferro, vitro des-

titutus architectus, an ædificium aliquod exstruere possit?

Cytharâ, tympano, fidibus, aliove instrumento si careat musicus, haud certè concentum dare poterit. Atenim externo quolibet ope destitutis architecto, pictori, musico superest intelligentia, quâ possint animo reflectere, novas ideas colligere et inter se comparare.

Hominem efformans Deus animam univit ità corpori, ut una substantia strictè pendeat ab alterâ. Subjicitur actio materialium organorum operationibus animæ, et hæ operationes alligantur organorum actioni. Indè verò nullatenùs efficitur animam innatâ virtute non sentire, non cogitare, vel ipsam in alio rerum ordine facultates innatas haud exerere posse. In ordine præsenti discit anima voce sensûs intimi se propriâ virtute cogitationes efformare, educere, comparare, quamvis organorum ope soleant harum operationum argumenta subministrari. Quidni possit igitur omninò virtute propriâ sine subsidio materialium organorum hæc eadem agere?

Obj. 2°. Dici non potest quænam essent operationes illæ quas educere posset anima corpore separata.

R. 1°. Operosa res quidem homini quæstionem illam dirimere. Atenim, etiamsi res prorsùs esset humanæ rationi impervia, quid indè? Núm ipsi tenetur Deus omnia revelare? 2°. Ut rem nobis animo tamen exhibemus, poterit in hocce novo statu mens

humana verum cognoscere, bonum perfectiùs amare; fortassè et sensationum et idearum quas in hâcce vitâ fuerit experta, rerum gestarum quarum pars ipsa fuerit, hominum quos ante noverit, memoriam servare; sensibus et ipsorum imperio liberata cogitationes ad naturæ spectaculum, ad rerum œconomiam, ad Entis supremi perfectiones et ad consilia potentiæ divinæ poterit efficaciùs adducere.

Obj. 3°. Sola non potest existere substantia quæ suî naturâ est incompleta; atqui hominis anima est incompleta.

R. Numquid est incompleta musici, pictoris intelligentia, quòd instrumentis ille careat, hic verò coloribus, penicillo, telâ? Completa est in suo genere anima, sed ipsius actionem voluit Deus organorum actionibus alligari; quis probet eam in alio rerum ordine non posse solam agere?

Obj. 4°. Substantia quæ propter solum corpus creata fuit cùm eo debet interire; atqui mens humana propter solum corpus creata fuit.

R. N. min. Non propter corpus animam creavit Deus, sed propter seipsum, ut tanquàm finis ipsius ultimus ab ipsâ cognosceretur ac dirigeretur. Et certè cur ob aliam longè inferiorem, ignobilioremque creata fuisset substantia nobilior atque præstantior? Corpus substantiam hanc inertem, cæcam, vilem nonne dignitate longè superat anima, quæ aliundè nullam cum corpore necessariam connexionem habet?

Obj. 5°. Cum corpore perit ea substantia quæ

corporis affectionibus subjicitur; atqui mens humana..... Prout enim benè vel malè sese habet corpus ità benè vel malè sese pariter habet anima.

R. Mens humana, occasione affectionum quæ corpori possunt accidere, varias equidem experitur affectiones, sed naturâ longè dissimiles; v. g., si telo vulneretur brachium ipsiusque partes à se divellantur invicem, excitatur hâc occasione sensus doloris in animâ. Id verò certè brachio non contingit, in quo nihil aliud accidit quàm separatio partium. In sensatione merè passivum est corpus; motus, agitationes aut ab animâ, vel à corporibus exterioribus accipit; innatâ virtute nihil potest habere: contrà verò anima.

Obj. 6°. Cum corpore finem habere debet substantia quæ cum ipso habuit initium; atqui anima hominis cum corpore habet initium.

R. 1°. Etiamsi anima corpusque idem haberent initium, an indè sequitur ipsam cum corpore simul interituram esse? Nonne potuit statuere Deus ut corpori dissoluto superstes asservaretur? An unius substantiæ destructio ruinam alterius, quæ naturâ longè dispar, exigit omninò? 2°. Corpus ab animâ separatum haud abit in nihilum, sed tantùm in compositione partium immutatur; non destruuntur ejus elementa, sed tantummodò dividuntur, ut novam formam accipiant. Fatentibus philosophis, nulla materiæ particula redu-itur ad nihilum; à fortiori non debet in nihilum abire substantia quæ partibus non constat.

Obj. 7°. Virtus ipsa sibi merces vitiumque sibi pœna sufficiens est; pax enim et securitas sunt virtutis comites; conscientiæ verò stimulis exagitantur atque punguntur improbi; non ergò requiritur altera vita, ut sua sit virtuti merces et vitio pœna.

R. N. 1°. Quidem virtus non sibi sufficit ut merces: qui virtutem enim constanter insequi sibi proponit, difficultates experitur continuas, et interna pax illa quæ virtutem comitatur sæpiùs in animo justi turbatur verentis ne Deum offenderit et è justitiâ sit aliquandò lapsurus. Deindè pax illa conscientiæ nititur spe mercedis æternæ quæ sola justum erigit et solatur. Eâ pace demonstratur ergò animæ immortalitas et existentia futuræ vitæ. 2°. Vitium non sibi sufficit ut pœna: suas enim habet illecebras, in quibus sibi complacet et delectatur improbus. Criminis ipsâ consuetudine ità quandòque firmantur et obdurescunt improbi contra conscientiæ stimulos, ut his vixdùm agitentur; si ergò non alia vitio pœna destinaretur, eò mitior fieret illa quò crimini magìs assuesceret impius. Nonne demùm improbi conscientiæ stimulis ideò vexantur quòd impressam animo gerant ideam Dei, qui sit in alterâ vitâ judex atque criminum vindex?

Obj. 8°. Deus in fine seculorum hunc orbem visibilem adeòque materiam ipsam annihilabit; cur animam hominis haud etiam annihilet?

R. Solius ope revelationis ea novimus quæ futura sunt in alterâ vitâ. Deo revelante, tunc unienda rursùm anima corpori; corpus resurget ad novam

vitam quæ sit in æternum felix aut infelix. Si desinat aliqua portio rerum creatorum finem atque destinationem habere, poterit utique Deus eam annihilare, sed in eâ specie non comprehenditur anima.

Obj. 9°. Quantumcunque simplices sint animæ nostræ modificationes, tamen evanescunt una post aliam sibique succedunt; quidni possit etiam anima nostra pereunte corpore sortem eamdem experiri et evanescere?

R. 1°. Modificationes animæ nostræ nihil aliud sunt quàm ipsius affectiones variæ. Ubi semel affecta fuit anima, modificatio fit inutilis, neque ratio datur ulla quæ destructionem illius cohibeat. 2°. Imò datur ratio cur evanescat una modificatio post aliam. Si brachium extenderim, cibum à me procul distantem apprehensurus manu, nonne debet anima jubere ut fiat alius motus priori oppositus, si cibum velim ad os inducere? Debet ergò primus motus evanescere, utpotè qui cum succedente modificatione sit insociabilis. Sic in animâ quoque succedunt invicem modificationes; sæpiùs adeò sunt inter se inimicæ, ut una sit alteri destructionis principium. Dolore vehementi premebaris audiens amicum inopinatò gravi morbo correptum; adest amicus ille subitò nuntians ipse se sanissimum esse: annon evanescere debet affectio doloris ut succedat ipsi gaudium? — Tempus animo recreando concessum assumpsisti ludens atque colloquia miscens cum sodalibus. Jàm adest hora studio lectionique debita; nonne conaris ante suscep-

tas cogitationes avertere, quasi destruere, ne te quidpiam ab officiis aptè complendis avertat? Ità debet in vitâ sociali modificationi, cogitationi præteritæ præsens alia succedere. Sic agis in ceram mollem, figuram circularem destruens, ut in eâ triangularem imprimas. Ità quoque facilè concipiatis animo quî possint animæ modificationes annihilari, cogitationes evanescere, quin exindè sequatur animam annihilationi quoque subjici posse.

ART. III.

FACULTATES ANIMÆ.

In animâ duæ sunt præcipuæ facultates, intellectus et voluntas. Per intellectum percipit anima, vera distinguit à falsis; per voluntatem bonum prosequitur, malum fugit. Duæ illæ facultates sunt una eademque anima sub diverso respectu considerata. De voluntate, cùm sit principium actuum moralium, agemus, ubi de doctrinâ morali. Hic itàque circa intellectum, adeòque circa ideas, quarum ope verum apprehendit, tota disputatio nostra versatur. Quæritur quænam idearum natura, quæ causa sit efficiens, quænam origo.

§. 1.

De idearum naturâ.

Eà de re gravis inter Malebranchium et Arnaldum exarsit controversia.

Malebranchius, cujus doctrinam in Historiâ Philosophiæ, pag. 199, exposuimus, ideæ nomine proximum immediatumque mentis objectum intelligebat, ideam ab ipsius perceptione distinguens. Habetis ideam circuli : ea est forma seu species intelligibilis quæ vobis exhibet figuram circularem; perceptio verò est hæc animi affectio quâ conscii estis eam figuram à vobis percipi et cognosci. Ea perceptio juxta ipsum distinguitur ab ideâ. Idea enim circuli est æterna et immutabilis; mentis autem affectio quâ percipitis illam æternam veritatem, aliquandò cœpit in vobis existere. Deus solus qui omnia tùm existentia, tùm possibilia cognoscit, est illa forma intelligibilis in quâ cognoscimus omnia. Deus solus in seipso cognoscitur à nobis. Corpora cognoscimus non in seipsis, sed per ideæ archetypæ seu divinæ substantiæ contemplationem. Anima verò humana se suasque affectiones per sensum intimum cognoscit.

Dè doctrinâ quæ ob singularitatem animos

ità commovit, audiamus ipsum Malebranchium : *Je crois que tout le monde tombe d'accord que nous n'apercevons pas les objets qui sont hors de nous par eux-mêmes. Nous voyons le soleil, les étoiles et une infinité d'objets hors de nous; et il n'est pas vraisemblable que l'ame sorte du corps, et qu'elle aille, pour ainsi dire, se promener dans les cieux pour y contempler tous ces objets. Elle ne les voit donc point par eux-mêmes; et l'objet immédiat de notre esprit, lorsqu'il voit le soleil, par exemple, ce n'est pas le soleil, mais quelque chose qui est immédiatement uni à notre ame, et c'est ce que j'appelle idée.*

*On ne voit pas les corps directement et immédiatement en eux-mêmes; il est donc certain qu'on ne voit les corps que dans l'étendue intelligible et générale, rendue sensible et particulière par la couleur...... Quand je dis l'*étendue, *j'entends l'*intelligence, *j'entends l'idée ou l'archétype de la matière : car il est clair que l'étendue matérielle ne peut agir efficacement et directement dans notre esprit. Il n'y a que les idées intelligibles qui puissent affecter les intelligences.*

Une autre raison qui peut faire penser que nous voyons tous les êtres, à cause que Dieu

veut que ce qui est en lui qui les représente nous soit découvert,..... c'est que cela met les esprits dans une entière dépendance de Dieu, et la plus grande qui puisse être : car, cela étant ainsi, non-seulement nous ne saurions rien voir que Dieu ne veuille bien que nous le voyions, mais nous ne saurions rien voir que Dieu ne nous le fasse voir. C'est Dieu qui éclaire les philosophes dans les connoissances que les hommes ingrats appellent naturelles, *quoiqu'elles ne leur viennent que du ciel; c'est lui qui est proprement la lumière de l'esprit et le père des lumières; c'est lui qui enseigne la science aux hommes; en un mot, c'est la véritable lumière qui éclaire tous ceux qui viennent en ce monde.*

Arnaldus è contrà sentiebat ideam ipsiusque perceptionem esse rem unam simplicissimam, sub duplici verò respectu consideratam. Idea, inquit auctor eruditus, est ipsa res percepta quam sibi mens exhibet; perceptio verò est affectio mentis. Perceptio et idea sunt igitur quid unum et idem, eadem simplex animæ modificatio. Cùm aliquod objectum percipimus, Deus nobis suas ideas non manifestat. Si corpus aliquod apprehendatis animo, corpus illud est objectum vestræ perceptionis

tionis immediatum; corpus illud non in Deo, sed in seipso videtur, nec in Deo existit extensio illa quam Malebranchius vocat intelligibilem. Nobis demùm inest animæ nostræ idea, quâ naturam ipsius clarè cognoscimus, cùm plurimas ipsius proprietates clarè perspiciamus. Audiatur Arnaldus ipse : *J'ai dit que je prenois pour la même chose la perception et l'idée. Il faut néanmoins remarquer que cette chose, quoique unique, a deux rapports; l'un à l'ame, qu'elle modifie; l'autre à la chose aperçue, en tant qu'elle est objectivement dans l'ame, et que le mot de perception marque plus directement le premier rapport, et celui d'idée le dernier. Ainsi la perception d'un carré marque plus directement mon ame comme apercevant un carré; et l'idée d'un carré marque plus directement le carré, en tant qu'il est objectivement dans mon esprit. Cette remarque est bien importante pour résoudre beaucoup de difficultés qui ne sont fondées que sur ce qu'on ne comprend pas assez que ce sont deux entités différentes, mais une même modification de notre ame qui renferme essentiellement ces deux rapports, puisque je ne puis avoir de perceptions qui ne soient tout ensemble la perception de mon esprit comme*

apercevant, et la perception de quelque chose comme aperçue, et que rien aussi ne peut être objectivement *dans mon esprit (qui est ce que j'appelle* idée) *que mon esprit ne l'aperçoive.*

Mon ame est capable de voir, et voit en effet ce que Dieu a voulu qu'elle vît; or Dieu, l'ayant jointe à un corps, a voulu qu'elle vît, non un corps intelligible, *mais celui qu'elle anime; non d'autres corps* intelligibles, *mais les corps matériels qui sont autour de celui qui les joint; et non un soleil intelligible, mais le soleil matériel qu'il a créé et qu'il a mis dans le monde.*

Sufficiat hæc pauca de rebus adeò subtilibus exposuisse.

§. 2.

De causâ idearum efficiente

Asserunt Cartesiani mentem nostram haud esse posse causam idearum nostrarum efficientem. Vel enim, aiunt, mens nostra cognoscit objecta, vel non : si prius, jàm objectorum idea non est ampliùs fingenda; ideò quippe fingitur, ut rerum habeatur notitia; si posterius, id est, si mens objecta nondùm noverit, eorum ideam non magìs efficere potest quàm pictor illius hominis imaginem coloribus ex-

primere cujus speciem et formam ignorat. Quemadmodùm enim voluntas non potest rem ignotam amore prosequi, ità nequit intellectus sibi objecti ideam efformare cujus nullam habet cognitionem; ergò ideæ nostræ neque à corporibus, neque à mente nostrâ efficiuntur. Superest igitur ut à solo Deo, tanquàm à causâ efficiente oriantur, *qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Præcipuum hâc in re nobis esse videtur ut ad cœlestem augustamque originem hominis ascendamus. « Ait Deus : Faciamus hominem » ad imaginem et similitudinem nostram, et » præsit piscibus maris et volatilibus cœli, et » bestiis universæque terræ, omnique reptili » quod movetur in terrâ; et creavit Deus hominem ad imaginem suam; ad imaginem » Dei creavit illum. Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem ». (Gen. 1, 2.)

« Deus creavit de terrâ hominem, et secundùm imaginem suam fecit illum : et iterùm » convertit illum in ipsam, et secundùm se » vestivit illum virtute. Consilium et linguam, » et oculos, et aures, et cor dedit illis exco-

» gitandi, et disciplinâ intellectûs replevit il-
» los. Creavit illis scientiam spiritûs, sensu
» implevit cor eorum ». (Eccli. 17.)

Homo, cùm à Creatore dotibus adeò præstantibus excelsisque fuerit ornatus, quarè non possit esse suarum idearum causa efficiens? Quæ necessitas hìc urget ut ad Deum tanquàm ipsarum causam immediatam recurramus?

§. 3.

De idearum origine.

Sentiunt, ut exposuimus in Historiâ Philosophiæ, Baco, Gassendus, Lockius, Condillacius ipsorumque discipuli, nostrum intellectum è manu Creatoris uti tabulam rasam prodire; nos omnia ministerio sensuum acquirere, ideas omnes à sensibus oriri.

Opinantur è contra Cartesius ipsiusque discipuli, 1°. ideas quamplurimas, eas nempè quibus res merè intelligibiles apprehendimus, haud à sensibus oriri; 2°. ideas illas esse innatas seu mentibus nostris ingenitas.

Tertia sententia est eorum qui cum Cartesianis asserunt non omnes ideas nostras à sensibus originem ducere, sed incertum anne sint innatæ; menti nostræ cùm sit *ad imaginem*

similitudinemque Dei creata, cùm Deus *sensu impleverit eam*, probabiliùs inesse facultatem innatam ut ad res intelligibiles assurgere ipsarumque ideam sibi comparare possit.

SECTIO PRIMA.

Confutatur sententia Lockii et Condillacii.

Contra Lockii discipulos ea quæ nobis indubitata videntur asseremus, indè fusiùs expositurì quì mentem evolvant, sententiam probent atque repellant adversariorum objecta Cartesii discipuli.

PROPOSITIO.

Ideæ plurimæ quales eæ sunt quibus res intelligibiles apprehendimus, haud à sensibus originem ducunt.

Prob. Ideæ illæ à sensuum organo minimè ducant originem, quæ cum sensibus nullam omninò habent affinitatem; atqui ideæ quamplurimæ, illæ scilicet quibus res merè intelligibiles apprehendimus, cum sensibus ipsorumque ministerio nullam prorsùs habent affinitatem; ergò.

Et certè percipimus Deum ut Ens infinitè perfectum, ut spiritum intelligentem; men-

tem nostram ità quoque percipimus ut substantiam liberam, capacem assurgendi ad Creatorem et ad res merè intelligibiles; percipimus ideas abstractas, distinctionem merè metaphysicam inter substantiam ipsiusque modificationes, inter varias ejusdem substantiæ modificationes; spatium atque tempus in genere sumptum ut ens merè intelligibile concipimus, antequàm utrumque rerum sensibilium ope distribuamus in partes; relationem inter causam et effectum in rebus merè intelligibilibus animo concipimus; justi et injusti notiones insunt omnibus: jàm autem hæ et aliæ quamplurimæ ideæ cum sensibus corporeis ipsorumque ministerio nullam habent affinitatem et omninò sunt ab ipsis independentes; ergò nec ab ipsis originem ducunt.

Orationis argumenta.

Contrà Lockii discipulos evolvite sequentia:

1°. Cùm hunc orbem visibilem contemplamini, profectò revelant oculi virtutem omnipotentiæ divinæ, ipsiusque prodigia; juvant ut eò potentiùs asseratis Deum existere; confirmatur indè vestra fides in Deum quem existere à parentibus atque magistris acceperatis. Atenim ex oculorum ministerio rudem solummodò materiam expromitis; anima sola colligat ea materialia, principiis intellectualibus,

notionibus ordinis, relationibus inter effectum atque causam hæc applicans, ut indè motiva persuasionis educat. Idearum ea comparatio, ratiocinii structura et artificium, contemplatio legum quibus hic orbis visibilis regitur, sensus ille communis, ille sensus verè cœlestis qui quemlibet hominem etiam invitum cogit ut Ens supremum existere fateatur, an intellectûs actiones illæ ducunt à sensibus originem?

2°. Deum profectò creditis esse colendum atque amandum. An oritur à sensibùs ea persuasio, fides illa seculorum atque populorum?

3°. Fateor, à sensibus accepistis qui sint pater, mater, quinam præpositi et magistri. Anne verò pariter à sensibus hausistis eos esse colendos obsequio, veneratione, vosque, ob accepta tot ab ipsis beneficia, gratos animo esse debere?

4°. Vos in societate cum amicis, cognatis atque concivibus vitam agere, ministerio sensuum continuo discitis. An autem ab oculis, auribus et manibus etiàm accepistis alteri non esse faciendum quod vobis ipsis fieri nolitis; furtum, homicidium, parricidium esse res illicitas, quasdam actiones esse turpes, inhonestas?

5°. Qui rebus cœlestibus investigandis attenduut, ii profectò instrumentis indigent ut cognoscant eorum ope quo motu agantur sidera. Atenim ubinàm est intellectus ille divinus, cujus actione Copernicus, Newto, Keplerus leges detexêre quibus motus siderum regitur? An in telescopio vel oculo dextro

seu sinistro stat ea mens divina quâ novêre nexu mirabili conjungi cum impulsione attractionem; non circulos sed ellipsim à planetis describi; attractionem agere in ratione directâ massæ et in ratione inversâ quadrati distantiarum? Ubi mens divina, quâ illi viri scientiâ siderum adeò præstantes, amplitudine calculorum ostendunt quæ sit massa, quod volumen cujuscunque sideris, quænam ipsius à sole, à centro systematis immensi distantia? Anne per oculos auresve transierunt hæc omnipotentiæ divinæ mysteria ut è cœlo descenderent in terram ad nos homines fragiles?

6°. E sensibus hauserunt Aristoteles, Plinius atque Buffo primam argumenti materiam undè *Naturæ* scriberent *Historiam*. Nonne potissima verò pars debetur menti virorum adeò præstantium, menti quæ, regna seu genera segregans, res naturales in mineralia, vegeta et animalia et ea prima genera in species inferiores dividebat?

7°. Historiam addidicistis elapsi temporis. An oculorum ope noti vobis Alexander, Cæsar, Carolus-Magnus, Henricus IV, Ludovicus-Magnus, Turennius atque Condæus? An apprehenditis oculorum auxilio militarem virorum horum adeò illustrium gloriam illiusve gloriæ facinora? Ubi legebatis, animo facta graviora prosequentes ea distribuistis ordine convenienti, epochas instituistis ad quas leviora facta referantur. In hoc eximio labore quo tantoperè gloriatur intellectus vester, annon agnoscitis actionem invisibilis, cœlestis potentiæ? An au-

deatis eam crassæ sensuum terrestrium compositioni tribuere? Quis inter vos ità cordis ingenuo candori conscientiæque mentiatur?

8°. Juvant aures, oculi, manus ubi musicam artem, picturam, sculpturam discitis? An hic sensibus omnia perficiuntur? Ubinam illa potentia quæ præstantissimos artis viros ad tantam celsitudinem extollit supra musicos, sculptores atque pictores ordine vulgares et infimos? Hi verò nonne manu, pedibus, oculis et auribus æquè valent ac Mozartus, Michaël Angelus atque Phidias?

9°. Alumni sexaginta vel octoginta sedetis in scholâ matheseos. Nullus inter vos oculis, auribus aut manu caret; anne verò vincula hæc abstracta, quibus inter se ligantur numeri figuræque, omnes apprehendunt eâdem celeritate?

10°. Mens eodem ipso momento temporis è finito transit ad infinitum, in cœlos evolat ab hâc infimâ terrâ, ut planetas, stellas apprehendat, ut ipsorum distantiam metiatur; immensa spatia permeat, secula, ætates, generationes invisit, præterita cum existentibus comparat; manu catenam entium arripiens, assurgit ad Ens entium,.... ad causam causarum,..... et illa mens ad imaginem, ad similitudinem Dei creata, pars illa supremi Numinis non aliâ gauderet ideâ quàm quæ prodierit à sensibus!......

Nonne mens illa vobis os ipsa claudit, ne tàm audacia proferatis? Alumni carissimi, fugite crassam illam ideologiam. Eâ non explicantur intel-

...

ligentiæ nostræ graviora phænomena; eâ deprimitur homo, præstantissimum hoc opus ad imaginem similitudinemque Dei creatum. Hâc ideologiâ duce, sensuum imperio subjicitur ille qui terræ dominatur, eâ facilè trahimur ad dogma tristissimum, nil præter materiam existere.

Hac in re constanter immotique hæreatis huicce principio: Quandiù percipitis organo sensuum, quandiù sentitis et experimini sensationes, tandiù legi physicæ subjacetis, illius imperio depressi; liberi verò estis, imò liberrimi statim ut assurgitis ad intelligibilia, statim ubi de sensationibus et ipsarum objecto cogitatis. Vivit in dependentiâ, in servitute sensatio; contrà verò liberrima cogitatio.

Aliud orationis argumentum.

Fusiùs evolvite quæ contrà proponuntur à Lockii discipulis, responsa conferte cum objectione et ad formam syllogismi severam adducite.

Obj. 1°. Ait Apostolus ipse de paganis : « Invisibilia enim ipsius (Dei) per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, ità ut sint inexcusabiles »; ergò idea ipsa Dei ducit originem ex hujus orbis contemplatione.

R. N. C. 1°. Ex admirabili hujus orbis ordine partiumque omnium harmoniâ demonstratur quidem invictè supremum Ens existere; dùm creata contemplamini, firmior fit in animo vestro Creatoris idea, sed rerum sensibilium intuitus solus haud sufficit, principiorum intellectualium ope clariùs

evolvi debet. Visibilia contemplantes asseritis : Nihil fieri potest è nihilo, nihilum nullius rei existentis causa esse potest efficiens. Hæc autem principia ipsorumque relatio et applicatio non oriuntur à sensibus. 2°. Deum apprehendimus non solùm ut causam productricem rerum creatarum, sed etiam et quidem maximè ut Ens perfectissimum fontemque perfectionum omnium. Hæc autem idea profectò non oritur à sensibus. 3°. Ut in Historiâ Philosophiæ, pag. 90, 98, 172, 179, 185 et 222, clarè satis exposuimus, accuratè distinguendum inter sensationes, quæ materiam rudem nobis solam afferunt, et actionem intellectûs qui sensationes inter se comparat et ab illis ad intelligibilia progreditur. Sensationes lege mechanicâ reguntur. Astronomus qui sidera contemplatur, adjutus instrumento, sideris imaginem in oculum accipit etiam invitus; producitur enim hæc imago virtute legis mechanicæ quæ ipsius voluntati est extranea ipsiusque voluntatem potentiâ superat. Observatione factâ, completâ, recedit astronomus à telescopio, ut intellectuali contemplationi vacet, ut factam observationem cum anterioribus comparet instituatque ratiocinia. Hic verò jàm liber est ejus intellectus, nullæque legi mechanicæ subjectus, cùm agat ut purus intellectus.

Obj. 2°. Tàm potest objectorum sensibilium impressio Dei notionem ingerere quàm ipsam renovare; atqui potest illa sensibilium impressio Dei notionem revocare ipsamque menti rursùs præsentem reddere.

R. Homines rebus corporeis dediti possunt aliquandò vividâ commotione percelli, cùm orbem hunc aspectabilem oculo contemplantes ordinem in eo vigentem admirantur. Hìc verò duæ sunt ipsius actiones quarum una cum alterâ minimè confundi debet : 1°. Agunt in ejus oculum res visibiles; en impressio in sensus agens, en sensatio quæ legi mechanicæ legibusque generalibus subjicitur : in eâ sensatione nulla libertas; 2°. mens illius hominis, occasione sensationis acceptæ, surgit ad intellectualia, meditatur, in anteactam vitæ rationem, in errores retrò reflectit animo, perfectâ libertate utens, cùm ut purus intellectus agat, ab actione legis mechanicæ liberatus.

Ad eam distinctionem gravissimam attendentes, ea quæ Lockius, Condillaciusque possint objicere facillimè solvetis. Quandiù agit anima sentiens, organis corporeis, ipsorum actioni, adeòque potestati legis mechanicæ subjicitur, ob nexum intimum quo cum corpore ligatur et unitur. Ubi verò ut purus intellectus incipit meditari, libera est anima nec impressioni legis mechanicæ subjecta, prout vult ab unâ cogitatione transit ad aliam.

Obj. 3°. Qui negant omnes ideas à sensibus oriri, principiis utuntur illi generalibus ad veritates demonstrandas; atqui principia hæc, nedùm utilia sint ad veritatem inquirendam, quæstiones tenebris obscurant, cùm ad facta particularia difficilè possint applicari.

R. Sæpè quidem accidit ut principia generalia

non contineantur inter proprios fines et ita præbeant occasionem errandi : hæc idea, Deus est Ens perfectissimum, infinitum in omni perfectione, hæc, inquam, idea principium enuntiat clarissimum. Eâ verò abusus est Spinosa, principium extra proprios limites extendens et indè concludens in Deo contineri debere omnes realitates, unicam ergò dari substantiam, nempè naturam divinam; resque creatas illius unicæ substantiæ modificationes esse. Attendatis ergò summâ curâ ut principia generalia claris nec ambiguis vocibus exprimantur, ut intra proprios fines coerceantur, atque conclusiones ex ipsis ordine convenienti, absque idearum intermissione, deducantur.

Obj. 4°. Experientiâ constat, 1°. mentem eò perfectiùs officii partes implere quò perfectiora sunt exteriora sensuum organa; 2°. contingere quandòque ut perturbatione facultatum corporearum improvisâ rationis usus prorsùs adimatur; ergo mens omnes ideas sibi comparat ope sensuum corporeorum.

R. N. C. Equidem ex intimâ mentis atque corporis conjunctione fit ut, dùm corpus sese malè habet, ingrato molestoque prematur anima suarumque facultatum usu privetur, in quo capite philosophi consentiunt. Atenim minimè sequitur indè quòd anima suas omnes ideas aliundè non comparet quàm sensuum ministerio; quod quidem variis comparationibus illustrari potest. Ad artis perfectionem certè non assurgeret musicus, qui soli me-

ditationi vellet incumbere; hinc ipsi necessaria quàmplurimùm exercitatio sensuum corporalium ope. Anne verò ad ipsius artem agit sola hæc exercitatio? Nullasne partes hìc habet intelligentia, meditatio? Quis hoc asserat?

SECTIO SECUNDA.

Sententia Cartesianorum de ideis innatis exponitur.

Ideas innatas mentibusque nostris ingenitas dari Cartesiani probant his argumentis: 1°. A mentis ipsâ naturâ. 1°. Cogitatio, aiunt, in mentis ideâ necessariò continetur; fingi proindè non potest mentem rationalem omni cogitatione saltem habituali destitutam esse. A primo igitur existentiæ momento quibusdam ideis aut perceptionibus informetur necesse est. Nam ideæ sunt quasi cogitationis elementa, cùm ex ipsis oriantur aliæ mentis operationes. 2°. Ad comparandas Dei, suî ipsius officiorumque moralium notiones divinitùs procreata fuit anima nostra; atqui, nisi primitùs insita fuissent aliqua doctrinæ veluti semina, nullâ unquàm sive Dei, sive suî ipsius, rerumque spiritualium, aut officiorum moralium cognitione ditari posset intellectus

humanus, perpetuæ sterilitati mancipatus; ergò. . . . .

Ad ea respondemus, non cum Lockianis, sed cum aliis philosophis quàmplurimis, 1°. non ità certum esse animam continuò cogitare; à perpetuâ cogitatione distingui debere cogitandi facultatem; 2°. animam ad imaginem Dei creatam excelsâ facultate præditam esse, vi cujus, ea quæ sunt ipsi maximè necessaria, Dei nempè, suî ipsius officiorumque moralium cognitionem sibi facillimè comparare possit, quin ad hoc ideæ innatæ requirantur.

Neque tamen discipulis Lockii assentimur ideò, càm existimemus animam innatâ sibi facultate reflectendo illas cognitiones sibi comparare, non omnes à sensibus oriri.

2°. Ex eo quòd mens humana fuerit à Deo creata. Quis enim, aiunt Cartesiani, Creatoris imaginem atque similitudinem agnoscat in facultate quâdam inani et omnium egenâ?

Respondemus id objici quidem posse Lockii discipulis, qui nascentem animam asserunt esse tabulam rasam; id verò minimè valere contra nos, qui totis viribus clamamus animam ad imaginem Dei fuisse creatam, et ornatam ab ipso facultate præstantissimâ cogi-

tandi, cogitationes ideasque comparandi et absque sensuum corporeorum auxilio ad Dei, suî ipsius officiorumque moralium cognitiones assurgendi.

3°. A congenito existentiæ propriæ sensu invictoque felicitatis amore. Ad naturam hominis pertinet, aiunt Cartesiani, sensus intimus existentiæ propriæ cum invicto felicitatis appetitu conjunctus; atqui sequitur indè manifestè mentem humanam in primis existentiæ suæ temporibus haud esse tabulam rasam, omni cogitatione vel actuali vel habituali destitutam; voluntas enim humana felicitatem exoptare non potest, eam si saltem obscurè non cognoscat intellectus.

4°. Ab ideâ Dei. Deus est Ens infinitum in omni perfectionum genere; atqui idea Entis infiniti summèque perfecti nobis est ingenita. Illa enim idea mentibus hominum est inculpta quæ cum innatâ propensione quâdam ita colligatur, ut una sejungi nequeat ab alterâ; atqui idea Entis infiniti....... Enimverò naturâ duce felicitatem inquirimus, non qualemcunque, sed numeris omnibus absolutam et nullum finem habituram : nemo enim sese beatum existimat, nisi collocetur in eo statu in quo nihil ampliùs sperandum nihilque me-

tuendum habeat; atqui felicitas hujusmodi sita esse non potest nisi in bono summo et immutabili, sive Deo; ergò mens humana bonum infinitum et immutabile naturali appetit instinctu; ergo illius boni sive Dei notionem habet innatam.

5°. A lege naturali. Innatæ sunt ideæ quibus fundantur primaria saltem legis naturalis principia : illud enim mentibus nostris anticipatâ notione inscriptum est, quod omnes omnium ætatum, regionum et temporum homines, sine ullis magistrorum documentis, sine ullis conventionibus institutisve politicis, solâ verborum expositione intelligunt, unanimique consensu recipiunt; atqui res ità se habet de ideis quibus fundantur, v. g., propositiones sequentes : *suum unicuique reddendum est : fides in promissis servanda*. Hinc in hominibus omni prorsùs lege politicâ solutis, hinc in ipsis puerulis lucentes ordinis, justitiæ, bonæ fidei notiones deprehendimus; omnium ergò mentibus naturaliter inscriptæ sunt boni et mali, justi et injusti notiones; ergò dantur ideæ innatæ.

Respondemus iterùm cogitandi facultatem, quâ Deus hominem ornavit cùm *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*, adeò

præstantem et eximiam esse ut illius ope sine ullo labore justi et injusti notiones percipiat et inter se comparet.

Objiciunt Lockiani : 1°. Si menti hominis inessent ideæ innatæ, semper de illis cogitaret, aut saltèm earum sensum haberet constantem atque perseverantem; nam idea est perceptio vel affectio mentis intima, cujus conscientiam anima necessariò habet : atqui tamen anima non semper cogitat de ideâ Dei, de ideis suî moraliumque officiorum, idearumque illarum non semper conscientiam habet; ergò. . . . . .

Respondent Cartesiani : Sensus intimus ideæ comes tàm remissus, tàm debilis esse potest, ut nullam ferè impressionem excitet, nullam suî recordationem generet. Illud autem contingit vel infanti qui nondùm rationis usum habet, vel homini cujus animus diversis multiplicibusque cogitationibus distrahitur. Cùm enim finita sit animi nostri capacitas, rebus quibusdam vehementer affici non potest, quin aliarum sensus minuatur ac penè deleatur. Possunt igitur ideæ in mente residere, quamvìs de ipsis actu non cogitemus.

Respondemus in nostro sensu multò faci-

liùs, cùm facultas innata, præstans et eximia non requirat ut actu semper cogitemus.

Obj. 2°. *Lockiani :* Ideæ de quibus mens non cogitet, manifestam contradictionem involvunt; existunt enim ex hypothesi, realiter autem non existunt, cùm non percipiantur.

Respondent Cartesiani, fatendo naturam illarum idearum obscurissimam et ingenii nostri conatibus imperviam esse. Quis enim, aiunt, intelligat quomodò se mens habeat relatè ad ideas quarum ipsa nullam aut nonnisi levissimam habet conscientiam? Eas autem ideas existere probat, ut asserunt, experientia.

Obj. 3°. *Lock.* Ideæ si darentur innatæ, tales essent in omnibus atque singulis hominibus; atqui tamen...... Absunt 1°. in hominibus altissimo somno dormientibus; 2°. in infantibus; 3°. in hominibus vel mente captis, aut oppressis lethargo.

Resp. Cart. Suadet quidem experientia plerosque in objectione commemoratos nullam habere cogitationem reflexam, donec rationis usum aut accipiant aut iterùm acquirant; an autem indè probatur iisdem hominibus nullas inesse cogitationes sive directas,

sive habituales aut ad naturam habituum accedentes?

Obj. 4°. *Lock.* Si essent in infantibus ideæ Dei primorumque legis naturalis officiorum, saltem cùm ætatem adolescentiæ forent adepti, spontè manifestarent illas ideas; nullisque parentum aut magistrorum indigerent auxiliis.

Resp. Cart. Religione et experientiâ testantibus, mentes infantium, licèt instructæ quibusdam ideis naturalibus, tamen ità sensibus immersæ sunt, ut plerùmque sine magnis laboribus accuratam rerum præsertim spiritualium cognitionem acquirere non valeant. Enim-verò talis est in ipsis organorum imbecillitas, ut non nisi difficilè contemplentur ideas suas intuitu fixo perseverantique; difficilè secum invicem conferunt et in veri cognitione proficiunt: notiones igitur illæ sunt in infante quasi scintillæ sub cinere sopitæ et in decursu temporis excitandæ.

Obj. 5°. *Lock.* Istæ notiones ob attentionis defectum consopitæ non majoris sunt utilitatis quàm mera cogitandi facultas.

Resp. Cart. Imò notiones illæ sunt quasi doctrinæ semina quæ primùm in mente altiùs recondita, deinceps aut vitæ civilis commer-

cio, aut parentum et magistrorum documentis evolvuntur atque perficiuntur.

Demander à quoi servent les idées innées, dit d'Aguesseau, c'est demander à quoi servent les pierres fondamentales d'un édifice dont l'architecte connoît seul tout le prix, pendant que les ignorans n'admirent que l'élévation et le faîte du bâtiment. Posez ce fondement, notre raison s'élève jusqu'aux sciences les plus sublimes : ôtez ce fondement, notre raison retombe dans le vide, et, pour mieux dire, dans le néant, où elle ne trouve plus rien qui puisse être la base et le soutien de toutes ses opérations.

Obj. 6°. *Lock.* Cur ideæ quas Cartesiani dicunt innatas solo reflexionis attentionisque defectu consopitas, ubi primùm affulgent ut novæ et anteà incognitæ apparent? hanc novitatem experimento testantur homines, imprimis adolescentes, quibuscum de re spirituali sermonem habemus, dùm est ipsis è contrà familiaris et velut amica notio quæcunque sensibilium objectorum.

Resp. Cart. Neg. sup. Quandò enim in rebus metaphysicis et præcipuè in moralibus, docente magistro, veritatem agnoscunt aut adolescentes, aut homines rudes,

eâ ratione mens ipsorum afficitur, ut reminisci potiùs quàm discere videatur; veritates igitur illæ non sunt ipsis novæ, sed ex intimis animæ penetralibus in lucem apertiorem editæ. Magistro docenti respondet ipsorum conscientia : *Verum est quod asseris;* quasi gratulentur sibi detectas esse divitias in animo latentes. Contrà verò, si de factis historicis agatur, animus ipsorum admiratione rapi potest ob novitatem.

Obj. 7°. *Lock.* Ideæ Dei, spiritualis animæ, moralium officiorum aut nunquàm extiterunt aut omninò deletæ sunt in illis hominibus qui more pecudum in silvis vivunt, solis necessitatibus corporis intenti.

Resp. Cart. Ideæ de quibus agitur possunt attentione, reflexione deficientibus, aut sopitæ remanere prorsùs aut ità debiles effici ut vix percipiantur, quin ex animo penitùs deleantur. Hinc homines illi possunt ad instituta vitæ melioris adduci; quod quidem absque idearum priùs existentium ope non posset effici.

Obj. 8°. *Lock.* Ideæ si darentur innatæ, forent uniformes et eædem in omnibus.

Resp. Cart. Tales reverà sunt ideæ de existentiâ Dei, de lege naturali, quæ quidem

ideæ sunt ex naturâ suâ eædem in omnibus hominibus. Hinc ait Tullius : « Quæ est gens » aut quod genus hominum quod non habeat » sine doctrinâ quamdam anticipationem deo- » rum?.... Cùm enim non instituto aliquo, aut » more, aut lege sit opinio constituta, ma- » neatque ad unam firma consensio, intelligi » necesse est esse deos, quoniam insitas eo- » rum, vel potiùs innatas cognitiones habe- » mus ».

Obj. 9°. *Lock.* Si darentur ideæ innatæ, certò posset earum assignari numerus; ab ideis adventitiis aut factitiis facilè discernerentur.

Resp. Cart. rem haud ità facilem esse, indè verò contra idearum innatarum existentiam haud quidquam erui posse.

Obj. 10°. *Lock.* Si forent omnibus innatæ ideæ de lege naturali, culpandi forent infantes ipsi qui legem illam non observarent.

Resp. Cart. A culpâ liberi sunt infantes, non quòd innatâ justi et injusti notione careant, sed ideò quòd animus ipsorum organis debilioribus impedita neque convenienter attendere seu reflectere valeat.

Obj. 11°. *Lock.* Ideæ veri et falsi non sunt innatæ; puer enim veri et falsi notionem sibi

tunc solùm effingit, ubi sese deceptum esse cognovit.

Resp. Cart. Imò puer ideò sese deceptum agnoscit, quòd verum, cujus ideam habet, animadvertit abesse. Omnes enim, duce naturâ, verum amamus et falsum detestamur.

ART. IV.

DE ANIMÆ NOSTRÆ DESTINATIONE.

Dissoluto corpore, superstes manet anima; ea principalis atque gravissima est ejus destinatio, de quâ superiùs egimus. Hâc in vitâ mortali, jungitur anima corpori; ea temporalis est ipsius destinatio, de quâ nunc agendum.

Sedem habet, ut jàm diximus, anima probabiliùs in illâ parte cerebri, quæ vocatur sensorium, quòd ibi coeant confluantque nervorum fibræ. Cognoscit è commotione nervorum anima quæ pars corporis impulsa percussaque fuerit. In corpus agit anima nervorum commotione quæ fit vel per tensionem et successionem, vel ope spirituum animalium qui in fibris quasi in tubulis resident, quique ab animâ immissi musculum aut tumefaciunt aut contrahunt.

De

De conjunctione animæ cum corpore varia philosophi sentiunt.

Sunt qui putent animam in corpus et corpus in animam agere motu physico, vel, ut aiunt, influxu physico; quod apertissimè cum animæ simplicitate pugnat.

Excogitavit harmoniæ præstitutæ seu præstabilitæ systema Leibnitzius, juxta quem Deus ità constituit animam et corpus, ut diversæ mentis cogitationes diversis corporis motibus respondeant, et varii corporis motus variis animæ cogitationibus concordent. Contrarium asserere videtur sensus intimus, quo dictante judicamus ab animâ pendere motus corporis et à corporis motibus affectiones animæ.

Plasticum alii mediatorem excogitavêre, seu medium aliquod animam inter corpusque principium, cujus sit movere corpus animâ jubente, et occasione commotionum quæ in corpore suscitantur, imprimere sensus animæ. Nunc ut inutile prorsùs abjicitur illud systema, cùm stet eo admisso tota difficultas.

Aliud à Cartesio Malebranchioque fuit illustratum systema, juxta quod anima in corpus haud efficienter sed occasionaliter tantùm agit, et ità quoque corpus in animam. Co-

gitationes animæ, juxta leges à Deo liberè sapienterque institutas, sunt tantùm occasiones quarum interventu motus in corpore producantur; ità quoque motus quibus aguntur organa sensuum meræ sunt occasiones, quibus positis, cogitationes aut sensationes in animâ nostrâ producuntur. Hinc è similibus organorum motibus, in corpore similes motus excitantur, eademque producitur in animâ sensatio, si modò nihil occurrat impedimenti. Leges hasce Deus ipse posuit liberè, quas indè constanter observans ipse sibi tantùm obtemperat, nec in eo creatæ voluntatis est famulus.

In eâ sententiâ, quæ longè probabilior aliis, 1°. manet, ut est reverà, mysterium altissimum et inscrutabile, corporis actio in animam et animæ actio in corpus. 2°. Sat feliciter explicatur hæc actio. A. Experientiâ teste, nascuntur in mente cogitationes occasione motuum corporis. Si enim objecto exteriori corpus vestrum ità moveatur, ut motus ad cerebrum usque nervorum auxilio perveniat, sensationem experimini. Si ad ignem accedatis, agunt ignis particulæ tenues in corporis fibras, ipsas commovent, et ità sensus caloris excitatur in mente; si radii luminis

inducantur in oculum, statim adest in mente sensatio luminis; si corpori vulnus infligatur, illicò mens vestra dolorem percipit. B. Testante pariter experientiâ, cogitationum intellectualium occasione motus in corpore suscitantur; si mens optet ut manus, brachia, pedes aut alia corporis sui membra moveantur, statim in illis membris adsunt motus qui desideriis animæ conveniant. Ità pariter occasione affectionum quas mens experitur, existunt in corpore motus affectionibus hisce consentanei. Si metu percellatur anima, si æstuet animus irâ, membra contremiscunt, mutatur vultûs color, et ora pallescunt.

3°. In eâ sententiâ quoque concipitur animam ità jungi cum corpore, ut unicus sit homo, ut ex animâ et corpore unica exurgat persona; corpus et anima suis in affectionibus à se mutuò dependent et sese perficiunt invicem; in animâ et corpore perficiuntur officia quibus fungi non possent, hâc intimâ conjunctione non existente. Ex eâ conjunctione fluunt aliquæ speciales operationes animæ, scilicet sensatio, imaginatio, recordatio præteritarum sensationum et habitus naturales, de quibus agendum breviter.

§. 1.

De sensatione.

1°. Est sensatio sensus ille intimus quem experimini, si corpus aliquod externum quasdam corporis vestri partes ità commoveat, ut motus ille ad cerebrum usque transmittatur. Solet ad partes corporis ità referri sensatio, ut ea vel aliquid ipsi simile tribuatur corporibus externis, quæ tamen nihil aliud quàm illius affectionis occasio sunt : v. g., transfert vulgus in rosam aliquid simile sensui odoris quem in nobis excitat, in ignem aliquid affine sensui caloris quem ad ipsius præsentiam experitur. Erraretis, si sic ex opinione vulgi corporibus effingeretis quæ spiritûs sunt propria.

Sit in exemplum sensatio caloris quam in vobis ignis excitat; ast in igne nihil est quod huic affectioni sit simile. Prout enim agit ignis in corpus vestrum leniùs aut vehementiùs, placet aut displicet sensus caloris; jàm verò in igne nihil esse potest quod simile sit sensui grato vel ingrato : quî possit enim ignis, utpotè materia, delectationem aut dolorem, aut alium ejusmodi sensum experiri?

In eamdem aquam tepidam immergat quis ex vobis manum dextram maximè frigidam et manum sinistram calidissimam; eadem aqua videbitur ipsi calida in manu dextrâ et frigida in sinistrâ. Utraque sensatio est igitur in animâ et non in aquâ.

Pungit acus affertque dolorem, quòd fibras corporis divellat et disrumpat; quis autem asserat in acu pungente quidpiam esse simile sensui doloris? Acus igitur pungens est occasio sensationis quæ solùm existit in animâ.

2°. Naturâ duce, refert anima suas sensationes ad partes sui corporis organicas, visionem ad oculos, auditionem ad aures, quamvìs nec oculus videat, nec auris audiat, sed anima sola sensationem experiatur. Hoc itâ fit, Deo sapienter instituente. Debuit enim Deus, pro suâ bonitate et sapientiâ, sic efficere ut cognosceret anima quænam sui corporis partes ad has aut illas impressiones destinatæ sint, quænam afflicta sit, ut ipsi possit mederi anima. Id enim si latuisset ipsam, ad videndum aut pedes movisset aut manum aperuisset; dolente pede, fluctuans anima et incerta, manui, quæ pars esset integerrima, non sine maximo ipsius damno remedium adhibuisset. Legem igitur generalem insti-

tuit Deus, quâ monente, vel infantes ipsi et amentes, uno verbo quicunque homines sine arte, sine præcepto judicarent oculum, v. g., visionis, aures autem auditûs organum esse.

3°. Statuit aliâ lege sapientissimâ Deus ut anima quidpiam simile suis sensationibus transferret in ea corpora quæ sunt sensationis occasio. Cùm enim corpus nostrum ab externis pendeat corporibus, quorum alia noxia sunt, alia utilia, debuit Deus facilem viam suppeditare quâ mens alia corpora secerneret ab aliis, utilia converteret in usum suum atque damnosa repelleret. Discrimen hoc infantibus ipsis hominique rudi facillimum effecit Deus, institutâ lege, quâ referret anima, duce naturâ, quid simile suis sensationibus ad hæc externa corpora, quæ sunt ipsarum occasiones. Sic enim absque labore cognoscit anima quæ sint ex objectis externis utilia, quæ verò nociva.

4°. Numero quinque sunt externi sensus aut organa sensationum; oculi, per quos colores percipimus; aures, per quas sonos; lingua et oris palatum, per quæ sapores; nares, per quos odores apprehendimus; tactus deniquè toto corpore diffusus, ex quo diversæ nascuntur affectiones. Observat enim

anima constanter se in oculis, auribus, ore, naribusque talibus affici commotionibus ut in aliis corporis partibus simile nihil experiatur; indè visûs, auditûs, olfactûs et gustûs organa discrevit. Advertit è contrà se caloris, frigoris et alias impressiones ejusmodi, ex omnibus corporis sui partibus suscipere. Indè judicavit organo communi, quod tactum appellavit, totum corpus suum quasi circumvestiri.

§. 2.

De imaginatione.

1°. Est imaginatio facultas quam habet anima sibi repræsentandi objectum sensibile, dùm etiam absens est à sensibus. Sic rivulum animo conspicitis è colle cum dulci strepitu defluentem, quamvìs ab oculis et aure sit remotissimus. Clauditis oculos, et ecce menti vestræ sese offerunt horti regales, floribus distincti, statuis ornati marmoreis in quibus ars æmuletur naturam. Si velitis vel medias inter noctis tenebras, adsunt urbes, agri, rivi, flumina. Spectant hæc ad imaginationem quæ sibi repræsentat objecta sen-

sibilia, quamvis organorum auxilio præsentia non adsint animæ.

2°. Quæritur in quo differat imaginatio à sensatione. Anima sentit, cùm objectum extra se positum apprehendit. Objectum illud commovet sensum externum, v. g., oculos et fibras ab hoc sensu ad cerebrum usque pertinentes. Commotionem illam percipiens anima sentit. Imaginatur anima, si absente objecto externo spiritus animales agant in fibras organorum et objectum absens exhibeatur animæ.

3°. Actio quâ imaginamini, vel imaginatio ratione suî considerata, est mentis cogitatio quæ verò pendet ab impressis cerebro vestigiis, ab illius fibris et dispositione, à motu copiâque spirituum animalium. Pro varietate causarum illarum varia quoque facultas imaginandi, quæ in pueris et adolescentibus alia, in hominibus ætatem virilem adeptis alia, in senibus atque mulieribus alia.

4°. Utilis est imaginatio : delectationibus licitis inservit accersendis, augendis atque multiplicandis; plurimùm valet ad corporis ægritudines leniendas, temperandas; quàmplurimùm utilis est oratori qui veritatem

habet exornandam insinuandamque; imaginationi demùm adscribenda sunt ea quæ variâ seculorum ætate fuerunt ad societatis bonum inventa.

5°. Sua quoque sunt imaginationi pericula tristissimosque sæpiùs producit effectus. Mentem haud raró mœrore fastidioque perturbat; ad desperationem, ad suicidium aut ad immoderatam mortis formidinem agit; multa fingit quæ corporis ægritudinem animæque molestiam augeant; gravidæ mulieris animum adeò vehementer agitare potest, ut infans gravi, monstrosâ quandoque deformosâque formâ nascatur.

§. 3.

De memoriâ.

1°. Memoria potest vel ex parte mentis vel ex parte corporis attendi : sub primo respectu est ea mentis actio quâ recordamini, quâ recognoscitis aliquas perceptiones quæ fuerunt anteà præsentes animæ. Recordationis illius auxilio præterita cum præsentibus jungitis, et utilem in artibus, humanioribus litteris atque scientiis acquiritis experientiam. Si vos Deus eâ præstanti et exi-

miâ recordandi facultate non ornavisset, abirent ex animo statim omnes vestræ cogitationes, quæ perindè forent ac si nunquàm extitissent, singulisque vitæ momentis novam quasi vitam ordiri videremini.

Ex parte corporis considerata memoria stat in vestigiis cerebro impressis. Ubi nempè de re quâpiam attenti cogitatis, ad cerebrum affluunt spiritus animales, è quibus propria rebusque cogitatis accommodata vestigia sculpuntur in cerebro; ubi verò vestigia semel impressa releguntur à spiritibus animalibus, eædem, virtute legis à Deo sapienter institutæ, recurrunt animo suscitanturque perceptiones. Hinc ab aliquâ dispositione corporis pendet memoria; hìnc ii qui gravi morbo fuerunt affecti, quandòque litterarum, scientiarum, propinquorum imò proprii nominis obliviscuntur.

2°. Varia sunt memoriæ phænomena. 1°. Faciliùs ediscunt obliviscunturque faciliùs infantes atque juniores, qui maturiorem ætatem adepti difficiliùs ediscentes et difficiliùs quoque obliviscuntur. 2°. Faciliùs eorum recordamini quæ secum invicem serie quâdam colligantur; difficiliùs autem eorum quæ nullo inter se nexu cohærent. Ideæ enim

similes mutuoque respectu devinctæ, similes in cerebro quoque sibique connexas rimulas efficiunt. 3°. Ad mentis arbitrium aliquandò recurrunt ideæ suscitanturque ad mentis arbitrium absentes, quòd sint cum aliis præsentibus connexæ. 4°. Quandòque frustrà nitimur ideas excitare, vel quòd nulla sit connexio, vel quòd oblivione longâ sint oblitterata vestigia. 5°. Ideæ quas diù expectaveritis quandòque redeunt injussæ et spontè sese vobis offerunt. 6°. Novas adepti scientias quandòque priùs acquisitas amittitis. Cùm enim finita sit cerebri capacitas, omnia servare distincta non potest impressa vestigia. Hinc qui justò plura scientiarum genera student acquirere, parùm in singulis proficiunt. 7°. Infausto casu potest ità deprimi memoria, ut omnia vestigia permisceantur, qui status infelix ad insaniam accedit.

§. 4.

De mentis humanæ habitibus.

1°. Habitus animi quædam est agendi facilitas, vel existendi modus è quo nascatur illa facilitas. 2°. Alii sunt habitus natura-

les, alii sunt supernaturales. Hi, non labore, non exercitatione comparantur, sed à Deo velut infunduntur; tales sunt fides, spes et charitas. 3°. Naturalis habitus vel pertinet ad corpus vel ad animam. Prior, qualis est habitus cantandi, vel instrumenta physica pulsandi, facultatem corpoream reddit magìs expeditam ad actiones quasdam exercendas. Habitus spiritalis vel mentalis refertur aut ad intellectum aut ad voluntatem, quos ornat et ad proprias facultates reddit magìs expeditos. 4°. Cùm omnia sapientiæ divinæ mysteria scrutari conentur philosophi, quid sit habitus, in quo stet ejus natura, quærunt et ut solent in varias eâ de re sententias abeunt. Hoc unum scimus et audemus asserere, hominem ad imaginem similitudinemque Dei creatum, à supremo Domino præstantibus, eximiis ornatum esse dotibus, quas repetitis actibus augere perficereque possit. Ex his repetitis actibus oritur illa perfectio nova, facilitas expeditior, vel habitus, cujus natura latet humano intellectui non minùs quàm ipsius animæ natura.

ART. V.

DE AUXILIIS QUÆ DEUS ANIMÆ CONCESSIT, UT IPSIUS SANA RATIO LIBERÈ SAPIENTÌQUE JUDICIO POSSIT AGERE, SEU DE PRINCIPIIS FUNDAMENTALIBUS COGNITIONUM HUMANARUM.

Eâ de quæstione jàm in antecessum egimus in Vol. primo, *pag*. 310-332; quæ notiones quidem uti prolegomena rursùm hìc attentè sunt in animum revocandæ.

Annotavimus ibi sex auxilia, quæ Deus animæ nostræ concessit, seu principia fundamentalia cognitionum nostrarum, nempè sensum intimum, veritatum primarum evidentiam, sensuum corporeorum relationes, hominumque testimonium aut humani generis auctoritatem, memoriam et analogiam.

Cogitatis; ergò existitis. Veritas est ea prima quam in vobis reponit Cartesius. *Cogitatis :* en intimi sensûs officium. *Ergò existitis :* id attinet ad evidentiam. Cogitationem anima percipit; illa cogitatio est effectus qui causam necessariò supponit; dictante sanâ ratione, produci nequit effectus à nihilo. Propositio antecedens, *cogitatis*, ligatur itaque

necessariâ connexione cum propositione consequenti seu cum consequentiâ *ergò existitis:* ibi stat evidentia.

Existitis quidem antequàm cogitetis; atenim ubi manifesta fit in vobis cogitatio sensûs intimi testimonio, monemini quòd existatis; existentiam apertè confiteri vel etiam inviti cogimini.

Ratiocinium instituistis ubi solùm ratio quoddam robur in animo vestro fuit adepta. In infantilibus annis, objectis exterioribus adhærebatis; sola vos sensatio regebat. Ea primùm observabat quæ propiùs ad vestrî conservationem inservire poterant. Instinctu quodam animantibus insito, ne præeunte quidem cogitatione ad exteriora ferebamini. Quâ ratione corpus crescebat, vires acquirendo, crescebat et in vobis sensibilitas activa.

Eodem instinctu rapiebamini, ut hæc objecta exteriora, ut et leges, quarum imperio reguntur, existere realiter crederetis. Existens est domus quam inhabitatis; existunt horti, arbores et plantæ; existunt animalia quæ vestris usibus inserviunt; existunt illi cum quibus vitam agitis; de eo nullum fuit unquàm dubium, nulla vobis mentis agita-

tio. Vestra conservatio strictis adeò vinculis est alligata cum realitate rerum, cum existentiâ legum quibus ipsæ reguntur, ut ea philosophorum inanibus quæstionibus ratiociniisque subjicere noluerit Auctor naturæ. Cùm vos in hunc mundum inducit Creator omnipotens, efformat in vobis instinctum, quo movetur animus vester, ut vel inviti credatis exteriora objecta realiter existere constantiumque legum imperio gubernari.

Quandiù degetis in hâcce vitâ mortali, vestras actiones è normâ generalis hujus instinctûs dirigetis. Habentur ut insani vel ut homines improbæ fidei, quicunque contra hujus instinctûs inspirationes agunt.

Prout annis et ætate crescebatis, accepistis evenisse res, facta, quæ, cùm organo sensuum corporeorum haud objiciantur, aliorum hominum testimonio solo vobis asseri potuerunt. Vobis narravêre quæ gesserint Alexander, Julius-Cæsar, Henricus IV et Ludovicus XIV; instinctu naturali movemini ut admittatis ea facta. Sanæ rationis enim actioni vobis videtur adversari, potuisse tot homines in eo convenire, ut vos inani labore, inani factorum expositione deciperent. In totâ rerum naturâ sese nulla vobis offert cau-

sa, nulla vis aut physica seu moralis, quæ tot voluntates in unum frangere valuerit, si veritatis imperio non obedivissent.

In rebus igitur philosophicis adsunt vobis quatuor principia fundamentalia, nempè sensus intimus, evidentia, sensuum corporeorum relationes hominumque testimonia, quibus addantur memoria et analogia.

§. 1.

De sensu intimo.

Vobis interiori voce clamat sensus intimus ideam, quam apprehenditis, animo adesse, judicia, ratiocinia hinc efformari, vos affici tali vel aliâ sensatione. Hâc interiori voce modificationes interiores animæ solæ manifestæ fiunt, nec attinguuntur eâ voce seu testimonio vel exteriora sensationum objecta, vel organa sensuum corporeorum.

Distinguunt philosophi inter certitudinem metaphysicam, physicam et moralem. Metaphysica deducitur ex ipsâ rei naturâ, physica è consuetis naturæ legibus, et moralis è legibus quibus intelligentiæ reguntur. Metaphysicè certum est totum esse majus suâ parte; physicè, solem crastinâ die oriturum esse; moraliter, Alexandrum extitisse. Triplex illa

certitudo formidinem omnem errandi sic excludit, ut insanus pariter haberetur, qui unum vel aliud è tribus assertis in dubium revocaret.

PROPOSITIO.

Sensus intimus dat certitudinem metaphysicam circa verum ipsius objectum.

PROB. 1°. Hoc in momento vestra mens occupatur circa quæstionem philosophicam de sensu intimo et ipsius virtute. Vobis attestatur sensus intimus existentiam cogitationum vestrarum de eâ quæstione; quomodò enim, absente hoc testimonio, quæstionem agitare possetis et expendere? Jàm verò metaphysicè certi estis in animo realiter existere cogitationem illam.

Quî possit enim sentiri quod non existat? Quî possit effectus absque causâ dari? Quî possit illa cogitatio intimè sentiri, si non existat in animâ? Anne possit oriri è nihilo cogitatio illa?

2°. Id admitti debet, sine quo nec artes neque litteras humaniores, neque scientias excolere, neque dominium in res creatas exercere possemus; atqui non possemus excolere....., si quod attestatur sensus intimus

realiter in mente non existeret. Ut quis enim excolat artes, litteras humaniores et scientias, et agat in res creatas ut dominus, debet ideas atque cogitationes expendere. Quî posset autem illud agere, si sensus intimus eas ideas aut cogitationes ipsi non exhiberet, si vacillans esset illud testimonium?

Orationis argumentum.

Obj. 1°. Tàm errare possumus in iis quæ nobis attestatur sensus intimus, quàm errat ille qui manu cadens in ignem, combustionis sensationem ad manum aut ad ignem refert; atqui profectò talis errat....

R. N. maj. Qui manu cadit in ignem, sensationem ingratam experitur; id certissimè novit, cùm sensus intimus illud animæ testetur. Hoc autem unum, hanc unicam animæ modificationem attestatur sensus intimus, qui de causâ combustionis haud inquirit, cùm ea sit exterior animæ. Aliâ viâ novit anima ignem agere in manum, ibi sensationis occasionem exteriorem adesse.

Obj. 2°. Tàm errare possumus occurrente testimonio sensûs intimi, quàm errare potuerunt illi qui deduxerunt ex analogiâ lunam, planetas ipsorumque satellites ab hominibus incoli, persuasionem illam ut indubitatam habentes; atqui philosophi illi errare potuerunt.

R. N. maj. In eorum animo, qui talia deduxerunt ex analogiâ, stare potuit illa persuasio quasi

certissima et indubitata, eamque affectionem animæ interiorem attestabatur ipsis sensus intimus; de eâ certi erant metaphysicè, quod ità sapienter instituit Deus, ut possint illi philosophi de propositâ quæstione meditari et eam expendere. Quoàd objectum verò quæstionis exterius, alia res erat. De eo silebat sensus intimus, cùm id esset externum animæ. Id igitur objectum exterius non ex intimo sensu, sed experientiis observationibusque physicis erat definiendum.

Obj. 3°. Sensûs intimi testimonio tàm facilè deludi possumus quàm illuduntur ii qui se cum lemuribus existimant habere colloquia; atqui homines ejusmodi vel insani vel creduli certè decipiuntur; ergò......

R. N. maj. Si delusus idearum incohærentiâ Petrus arbitretur ejusmodi colloquia se miscere, certissimè stat et existit in ipsius animâ cogitatio, interior imago; de eâ cogitatione certus est metaphysicè. Atenim an lemures extra ipsum existant, an coram ipso adstent, anne voce cum ipsis colloquatur, de eo certitudinem ex sensu intimo nullam habet anima, cùm hæc objecta sint illi exteriora.

Obj. 4°. Tam errare possumus....... quàm errant mente capti qui in insanorum hospitiis clamant, hic se mortuum esse, se inter mortuos agere; ille, se in marinum piscem esse conversum, alius, se Patrem esse æternum; atqui.....

R. N. maj. Ut jàm diximus, non errant illi circa cogitationis existentiam; talis in ipsorum animâ sese

manifestat ope sensûs intimi qualis ibi realiter existit. Aliud est autem de cogitationis illius objecto exteriori. Primus cui persuasùm intra sepulcri parietes, circumdantibus undiquè cadaveribus et umbris, involutumque funebri veste, se vitam agere, profectò circa res has exteriores errat. Alter qui corpoream se cum pisce marino similitudinem habere somniat, solùm deluditur circa objectum quod versatur extra ipsius animam. Tertius efformat judicium falsum, in quod raró dilabuntur etiam homines ipsi sapientissimi. Hinc accuratè distinguendum inter sensum intimum et sensum rectum seu sensum communem vel sanam rationem. Si quis, vel sanus vel insanus, in eâ persuasione sit se, ideò quòd unum aut aliud problema geometriæ possit explicare, geometrarum esse omnium peritissimum, errabit, peccabit contra sanàm rationem, contra sensum rectum, contra sensum communem; sed ope sensûs intimi certus erit metaphysicè de cogitationis existentiâ, quæcunque sit illa cogitatio.

Obj. 5°. Si certi essemus metaphysicè,..... ergò persuasio illa semper esset eadem, quæcunque sint ipsius motiva; atqui tamen.

R. Id exemplis est illustrandum. 1°. Alumnus qui ab aliquot tantùm mensibus geometriæ et astronomiæ dat operam, invictâ persuasione credit æquales esse inter se circuli radios, lunamque mense quolibet circa terram moveri. Infallibilis est hæc ejus persuasio, quæ certior non est in animo geometræ vel astronomi doctissimi. Sed enim habet hic

circa objectum exterius motiva quæ desunt alumno, et ea, cùm pendeant ab observationibus quas alumnus ille non instituit, à cognitionibus quas hùc usque non acquisivit, intimo sensui sunt extranea, neque sensus intimus de his testari potest. 2°. Vobis persuasum est, è geometriæ studio, tres angulos in triangulo duobus rectangulis æquales esse; amnc Sequanâ dividi Parisiensium urbem in duas partes; Peram esse suburbium in urbe constantinopolitanâ, sicuti sancti Marcelli suburbium in urbe parisinâ. Existunt in animo vestro tres illæ persuasiones eodem certitudinis gradu firmatæ. Unam haud certiùs experimini quàm aliam, licet varia sint motiva quibus in casu quolibet innititur vestra persuasio. In primo casu idearum evidentiam, ipsarum identitatem, per scientiæ mathematicæ notiones claras amplectimini; in secundo sensibus corporeis, et in tertio viatorum constantibus relationibus confiditis. In primo casu dicitur certitudo metaphysica, quòd ab ideis repetatur; in secundo physica dicitur, quòd à naturæ legibus; in tertio moralis, quòd à moribus hominum pendeat.

Obj. 6°. Talis esse debet certitudo quam mihi parit sensus intimus, qualis est animæ meæ, cogitationum et operationum intellectualium existentia; atqui hæc existentia solùm est accidentalis, hypothetica; ergò et certitudo......

R. N. maj. 1°. Triangulum quod in chartâ vel in tabulâ modò delineabatis est ens tantùm hypotheticum, accidentale. Atenim existit æterna veri-

tas, independens ab ullâ hypothesi, triangulum omne figuram esse constantem tribus angulis, qui sint æquales duobus rectangulis. Igitur in hypothesi quòd triangulum delineaveritis, existit illa figura, cùm impossibile sit rem eamdem esse et non esse. Existit etiam ut figura constans tribus angulis qui sint æquales duobus rectangulis; ità res est et non aliter, nec id omnipotentiâ divinâ possit impediri.

2°. Existentia domûs in quâ sedetis, philosophiæ lectionibus operam dantes, est accidentalis et hypothetica; sed enim, cùm in eâ quotidiè conveniatis, cùm ipsius exterior forma sese quâlibet horâ vestris oculis eâdem ratione manifestet, quî possit illa non existere, nisi simul admittatis à Deo summè veraci vos decipi? Ità quoque metaphysicè certi estis aulam in quâ lectiones excipitis esse domo totâ, cujus solummodò pars est, minorem. Rem aliter esse nec Deus ipse possit efficere.

3°. Accidentalis fuit Alexandri, Cæsaris existentia; an idcircò de eâ dubitari possit?

4°. Hâc in ipsâ horâ, quâ versamini attenti animo circa quæstionem philosophicam de sensu intimo, certè potuissetis, eâ repulsâ, cogitationes alias apprehendere, de facto quopiam historico vel de alio scientiæ puncto disserere. Accidentalis est igitur existentia cogitationum quibus intenditis modò; pendet ab aliquâ hypothesi. Atenim posita est illa hypothesis, cogitationes illas de sensu intimo versatis, illas expenditis; existunt igitur, et de eo certi

estis metaphysicè, cùm absurdum sit idem esse et non esse.

§. 2.

De primarum veritatum evidentiâ.

Est evidentia perceptio clara, distincta convenientiæ seu repugnantiæ idearum : rei naturam seu qualitates essentiales, haud verò quæ sunt accidentalia rei, attingit.

Vobis nuntiatur hominem adesse qui vos invisere cupiat. Percipitis illicò et evidenter illum hominem esse quid vobis simile, quod organis instructum, corpus et animam habeat cum facultate cogitandi et reflectendi. Atenim hâc ideâ, quæ pertinet ad hominis essentiam, haud asseritur anne sit ille pumilio vel gigas, nùm sapientiâ præditus an insanus, justus an sceleratus, Europeus an Africanus : hæc enim sunt accidentalia naturæ hominis.

Additur ab hoc homine quid afferri, quod emptui velit offerre. Idea, quâ rem emendam apprehenditis, necessariò substantiam exhibet extensam, divisibilem et impenetrabilem. En evidentia, perceptionis identitas. Atenim hâç identitate vobis non asseritur utrùm ea res sit anima, planta seu minerale, res dura

seu mollis, compacta vel fluida, quadrata seu rotunda : hæc enim rei naturæ sunt accidentalia.

Asseritur eam rem, quæ emptui offeratur, esse triangulum : adhærentes identitati perceptionis, hoc ipso vobis exhibetis figuram tribus angulis, triplicique latere constantem. Procul abjicitis ideam figuræ quadratæ seu rotundæ, cùm ea naturæ trianguli sit insociabilis, nec ad trianguli naturam pertineat. Atenim in identitatis perceptione non advertitis quænam in hocce triangulo possit esse laterum altitudo vel angulorum amplitudo, nùm ea figura sit lignea, ferrea seu lapidea : hæc enim omnia naturæ trianguli sunt accidentalia.

PROPOSITIO.

De re aliquâ certissimè possunt affirmari ea quæ pertinent ad ejus rei naturam.

Prob. 1°. Intimo sensu testante, cognoscitis hoc in temporis instanti vos cogitare, vos in cogitationes reflectere; concluditis indè metaphysicâ certitudine vos existere. Cùm enim cogitatio sit actio, supponit eo ipso causam seu principium activum quo producatur. Est inter ideam cogitationis et ideam existentiæ

tentiæ perceptionis identitas; una è duabus ideis absque alterâ percipi non potest, una continetur in alterâ : en evidentia.

2°. Supponatis triangulum de quo superiùs agebatur. Cùm asseritis triangulum esse figuram tribus angulis triplicique latere constantem, propositionem enuntiatis identicam sequenti : triangulum est triangulum. Jàm verò fulget eminenti claritate hæc ultima propositio; ergò prima quoque necessariò vera.

3°. Si quis asserat triangulum non esse triangulum, absurda certè proferret. Jàm verò in eamdem dilaberetur absurditatem, si diceret triangulum esse figuram quatuor angulis quadruplicique latere constantem.

4°. Metaphysicâ certitudine potestis asserere sancti Martini suburbium amplitudine minus et inferius esse Parisiensium urbe in quâ suburbium illud continetur et cujus est solummodò pars. Vel enim hæc propositio certa, vel dubitari possit anne pars sit toto minor. Annon haberetur autem ut insanus qui diceret : Id quod totum non est, est æquale toti; id quod non est integra physica civitas Parisiensium, est huic eidem urbi toti par et æquale : Sancti Martini suburbium est æquale sibimet tùm et aliis partibus quæ to-

tum aliquod seu Parisiorum urbem cum ipso constituunt.

5°. Eâ quoque certitudine firmati profertis : Duo numeri, qui tertio pares, inter se sunt æquales; sic $4 + 2 = 8 - 2$, cùm ambæ quantitates alicui tertiæ, nempè numero 6, sint æquales. Quælibet enim è tribus illis quantitatibus est aliis duabus identica vel eamdem exprimit quantitatem, scilicet, sex unitates.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Si daret evidentia certitudinem metaphysicam, infallibilis esset intellectus humanus parque foret intellectui divino.

R. N. Deus infallibili scientiâ videt atque cognoscit omnia. Cùm simus ad ipsius imaginem atque similitudinem creati, debent esse veritates fundamentales quæ nostro intellectui appareant evidentiæ characteribus affulgentes. Cùm sic appareant intellectui cujuscunque hominis, aut ut insanus aut ut homo improbæ fidei habetur qui veritates illas ut inconcussas non admittit. Sed veritates illæ numero paucissimæ sunt. Quæ non percipiuntur evidenter, ea tradidit Deus disputationi hominum.

Obj. 2°. Antequàm asseratis evidenti propositioni certitudinem inesse metaphysicam, priùs probare deberetis nos à Deo non potuisse sic efformari,

ut idearum illusione constanti non deciperemur; atqui probari non potest.....

R. 1°. *N. maj.* Supponit enim ea propositio nihil à nobis aliâ quàm ratiocinii viâ certò cognosci posse, quod certè falsissimum esse demonstrant experientia constans hominumque consensus unanimis. 1°. Ipsâ naturâ duce, feruntur infantes ipsique mente capti ut hæc agant quæ necessaria sunt ad vitam conservandam, quin utantur ullo ratiocinio. Motu naturæ non utique ratiocinii legibus instructus infans ubera materna pulsat, ut indè cibum extrahat. — 2°. Quolibet ætatis ævo, quâlibet in regione paret naturæ motibus, non certè ratiocinii legibus homo ratione præditus et intelligentiâ, cùm impellente fame corripit avidus alimenta; veste cùm induitur, ut contra frigoris tempestatisque sævam asperitatem corpus protegat; cùm urgente morbo remedia conquirit ad sanitatem restituendam; cùm imminente periculo furiosis instantibus animalibus fugam arripit. Numquid ut hominem sanæ mentis haberetis eum, qui positus in hisce circumstantiis diceret : « Antequàm utar hoc pane, » cibo, antequàm vinum hoc bibam, antequàm » hisce vestibus induar, antequàm hancce potionem » medicatam ebibam, antequàm huic animali furioso pedibus aufugiam, probate mihi me non » potuisse à Deo sic efformari ut neque pane nec » alimentis, neque veste, vel aliquâ potione me» dicatâ indigerem ». — 3°. Itâ quoque naturæ motibus, instinctu quodam, absque ratiocinii legibus

providet Deus primis intellectûs humani necessitatibus. Veritates enim quibus aliæ tanquàm angulari lapide nituntur, apposuit ante oculos intellectûs, eas evidentiæ characteribus adeò lucidis illustrans, ut ipsis velut inviti neque ratiocinantes adhæreamus. Rapimur eo naturæ motu qui agit et pulsat in hominum omnium corda. Quæcunque sit ætas annorum quâ vivitis, quæcunque regio quam incolitis, unanimes asseritis : « Cogito, ergò existo;
» quòd sim substantia cogitans et existens attestatur mihi sensus intimus; bis duo dant quatuor;
» triangulum non est quadratum; cum corpore jungitur anima mea; sunt mihi pedes qui corpus in
» locum è loco, prout imperat anima, transferant;
» sunt mihi manus quæ corpori ministrent; objecta
» sunt extra me visibilia, quorum existentiam attestantur oculi sensuumque aliorum organa; à
» quo mundus existit, evenêre facta quædam graviora; devicti fuêre Darius ab Alexandro Pompeiusque à Cæsare; nobis ità mentem exprimentibus assentiuntur elapsa secula, populi, nationes
» in regione quâlibet; ut insanus aut ut improbæ
» fidei vir habetur qui primas hasce veritates in
» dubium revocat».

R. 2°. *N. min.* Contradicit enim evidenter hæc hypothesis ideæ quâ Dei sapientiam atque bonitatem apprehendimus. Quænam ergò ratio Deum movere potuit ut, ità nos efformans, illusione constanti deciperet?

Obj. 3°. Dùm ità certi credimus evidentem pro-

positionem admitti debere, tàm facilè deludi possumus quàm deluditur ille qui insanus à nativitate constantique raptus illusione, se solum in hoc orbe sapientem esse opinatur; atqui.....

R. N. maj. Illius hominis insani conditio quid enim haberet commune cum statu et conditione hominum? Qui tales hypotheses instituunt, an ignorant hominem ad imaginem similitudinemque Dei creatum esse? Quî ergò nos infra bestias et animalia ratione destituta deprimunt, cùm Deus intellectu et ratione nos ornaverit, augustam humanæ naturæ præstantiam in corde nostro manifestavit? Permisit autem Auctor naturæ quorumdam hominum intellectuales facultates actione causarum secundarum turbari quandoque ad insaniam usque, ut eò clariori charactere fulgeret eminentia naturæ nostræ, veluti lux cum tenebris comparata. Instituunt autem insani familiæ speciem infelicis, ast numerosæ parùm. Quid ergò tàm ambitiosè student impii nos illius familiæ gremio adjungere? Insanorum adeant hospitia, si se credunt ipsis esse naturâ similes. Ad insanos autem haud spectat oratio nostrâ; pro viris animo et mente sanis, haud pro delirantibus philosophiæ nostræ institutiones tradimus.

Obj. 4°. Disputantibus inter se philosophis, opinatur contenditque pars quælibet evidentiam in argumenti sui gratiam stare; potest igitur evidentia nos in errorem inducere.

R. N. C. Evidentia velut et lux ipsa, plùs mi-

nusve sensibilis aut vivax esse potest. Proxima, simplex evidentia similis est massæ luminis, quæ cadit in rem haud procul appositam. Ità quoque manifesta fiunt in nobis prima, maximè necessaria philosophiæ mathematicæque scientiæ principia. Evidentia verò longiùs distans, remota, complicata similis est debilibus lucis radiis, qui nebulis immixti lentè diffunduntur in rem aliquam remotam, cujus imaginem solummodò confusam oculorum ope percipiatis. Sic apprehenditis operosè veritatem quæ ratiociniorum interjacentium serie longâ cum primo principio ligatur. In eo casu maxima requiritur perspicacitas laborisque constantia, ut inter duo demonstrationis extrema connexionem apprehendatis. Tunc possit aliquis illudi, neque minùs affirmare pertinaciter, ex parte suâ stare veritatem et evidentiam. Hujusce rei videtis exempla cùm subtilissimas metaphysicæ quæstiones agitant eruditi, v. g., cùm inter se pugnaverunt Arnaldus atque Malebranchius de idearum naturâ. Atenim haud asserimus huic evidentiæ remotæ, quæ nomen evidentiæ superbiùs usurpat, annexam esse certitudinem metaphysicam. In hisce quæstionibus abstrusis *mundum tradidit Deus disputationi eorum.*

Obj. 5ª. In rebus humanis, in totâ philosophiâ nihil datur obscurius ideis humanis. Obscuritatem illam probat ea sententiarum diversitas de idearum nostrarum origine et naturâ. Quî possimus autem evidentiam educere ex illis ideis quæ mysteriis adeò profundis involvuntur?

R. Sunt utique, veluti fatemur, idearum origo et natura quæstiones obscuræ, profundæ, quarum solutionem atque cognitionem sibi soli reservavit Omnipotens. Cur autem ea mysteria scrutari debeatis, antequàm asseratis vos existere, vobis esse corpus, extra vos existere visibilem orbem, totum esse suâ parte majus, triangulum non esse figuram quadratam? Nonne stultus esset qui ea quæ propè stant ipsius oculis apposita negaret ideò se videre, quòd objecta quatuor seu quinque leucis distantia non possit oculis apprehendere?

Obj. 6°. Antequàm asseratis evidentiæ conjunctam esse certitudinem metaphysicam, exponenda priùs essent principia extra evidentiam desumpta, quibus asseratur ea certitudo; atqui non alia dantur præter evidentiam ipsam, adeòque circulo vitioso nititur hæc argumentatio vestra de evidentiâ.

R. 1°. Si vobis hâc horâ meridianâ plenâque luce disputantibus, aliquis inter vos agens contra conscientiæ dictamina diceret se neminem videre, se densis in tenebris versari; si manu palpans provocaret condiscipulos ad pugnam, assereretque : « Probate mihi modò lucem esse, me videre, me non » in tenebris versari »; quid ageretis, quibus argumentis uteremini? Nonne clamaretis unanimes : « Oculos igitur aperi; lucem aspice ». — Si verò instaret, ipse clamans : « Hâc autem argumentatione nihil evincitur; circulus est vitiosus; lucis » enim existentiam per lucem ipsam probatis : proferenda sunt argumenta quæ luci sint extranea »;

quid responderetis ad insanias et ineptias ejusmodi? 2°. Cùm asseritis : « 2 + 2 = 4; 6 + 2 = » 10 — 2; hæc porta minor est aulâ cujus solummodò pars est »; ubi talia profertis, an exquirere debeatis argumenta quæstioni extranea? An aliquâ probatione vos indigetis? Illi qui argumenta desideraret extranea, extra evidentiam ipsam, annon æquo jure responderetis : « Oculos aperi, vir esto » probæ fidei, lumenque conspicias? Cur è longinquâ regione conquiramus argumenta quæ hìc » sunt ante oculos posita? Ubinam ea reperiamus » extra evidentiam »?

Obj. 7°. Ut aliquid probaret evidentia, probandum esset eam in casu præsenti adesse; atqui.. ... sæpiùs enim credatis evidentiam à vobis palpari, dùm reverà procul à vobis absit.

R. Si luce percellantur oculi, cur in tenebris vos versari credatis? Numquid in hunc orbem vos Deus eduxit ideò ut sitis automata sensibilia, quæ sentiendi virtute destituantur? Anne vobis intellectum dedit Auctor naturæ, ut nihil intelligatis; rationem, ut ratiocinia non possitis instituere? Anne liberâ voluntate vos ideò decoravit, ut inter dubium decisionemque constanter fluctuantes, neque velle quidpiam, aut statuere vel agere valeatis?

§. 3.

Sensuum testimonium.

Sensuum organis ministerioque Deus ornavit animalia, ut sibi conservandis invigilent, ut admoneantur se stare prope rem exteriorem, quæ possit ipsis esse vel fausta vel infausta. Ministerio sensuum corporeorum utentes equus, canis percipiunt adessè propiùs alimenta sibi convenientia; imminere sibi rupem excelsam è quâ dejecti certò perirent; voci sensuum obsequentes, obedientes instinctui quem in ipsis apposuit Auctor naturæ, alimenta rapiunt avidi cursumque sistunt ad rupis extremam partem, ne præcipites agantur.

Illud ità fit è normâ legis quam ad speciem conservandam instituit Auctor naturæ.

In homine formis augustioribus, intellectu nempè et ratione ornatur instinctus ille. Non solùm advertitis, ut et animalia, vobis inesse corpus, extra vos existere corpora, sed etiàm attenti meditamini, struitisque ratiocinia de figurâ corporum, de qualitatibus et proprietatibus ipsorum atque de legibus quarum imperio reguntur.

Atenim an existunt ea corpora realiter

extra nos? Nonne vana fortè sunt illusio, motus ille et impressio quibus ea corpora in oculos, in aures et in sensus alios agunt? Quo jure credideritis eam mensam, quâ nunc ad scribendum utimini, reverà extra vos existere? Quo nexu ligantur inter se res exteriores atque sensationes interiores animæ?

Discitis, ex historiâ philosophiæ, de his inania sæpiùs agitata, disputata fuisse. Adite quæ de Eleatensibus, de Sophistis, de Cyrenaismo, de mediâ tertiâque Academiâ, de scholâ Pyrrhonis, de Berkeleio atque scholâ Kantii tradidimus. Improbæ fidei certè sunt illi philosophi, qui tentant in dubium revocare facta certa, inconcussa, ideò quòd ea cogitando non valeant explicare. Omnipotentiæ divinæ mysteria venerati nec ea superbè scrutari tentantes, facta quæ spectant ad sensuum testimonium cum primis sensûs communis inspirationibus, cum seculorum fide colligantes, attentâ, simplici mente perpendemus. Ità reponemus in locum tutum existentiam corporum, principiumque religioni, sanæ philosophiæ sacrum immotâ basi stabiliemus.

Tria verò testantur sensuum corporeorum organa, nempè proprium corpus exis-

tere; extra nos orbem dari visibilem, ipsumque legibus constantibus regi.

PROPOSITIO.

Inter objecta exteriora sensationesque interiores existit adeò certa relatio, ut de proprii corporis existentiâ, de visibilis hujus orbis existentiâ, de constantiâ legum quibus regitur, nemo sanus dubitare possit.

Prob. Ea certitudo debet à sano philosopho admitti, quam 1°. exigit officium ad quod homo destinatur ab Auctore naturæ; 2°. quam admisêre seculo quocunque et in omni loco populi nationesque; 3°. quam probat existere constans uniformisque actio sensationum nostrarum; atqui......

1°. Exigit officium ad quod ab Auctore naturæ destinatur homo, ut inter objecta exteriora sensationesque nostras interiores existat certissima relatio... Ut enim à traditionibus humani generis antiquis et à quotidianis observationibus accepimus, ad hoc officium ab Auctore naturæ destinatur homo ut toti naturæ præsit. Quânam autem ratione posset hoc officio fungi, si non esset inter objecta exteriora, in quæ dominatum exercere debet, ipsiusque sensationes inte-

riores absoluta metaphysicæ certitudinis relatio? Ergò exigit officium........ Indè cùm Deus ad Adamum adduxisset animantia terræ, ut ipsis nomen imponeret, haud in animum induxit Adamus ut de eorum existentiâ dubitaret; nihil hæsitans utrùm esset inter hæc animalia, quæ subjiciebantur ipsius oculis et sensationes ipsius interiores absoluta relatio, tanquàm Dominus illorum animantium, ipsis nomen imposuit.

2°. Ævo quocunque et in omni regione populi nationesque admiserunt inter objecta exteriora sensationesque interiores talem existere certitudinis relationem, ut de proprii corporis existentiâ, de visibilis hujus orbis existentiâ, constantiâque legum quibus regitur, nemo sanus unquàm dubitaverit. Rarissimi fuerunt, ut in Historiâ philosophiæ vidimus, hi philosophi qui de certâ sensuum relatione dubitaverint, et eos, ut improbæ fidei viros aut ut insanos, derisêre coætanei subsequentia secula.

3°. Testatur in vobis sensus intimus vos experiri constanter sensationes, quæ referuntur ad corpus proprium, ad corpora extra vos existentia et ad leges quarum imperio subjiciuntur. Sensationes in manibus expe-

rimini, dùm ipsis ad assumenda vestimenta vel ad aperiendam claudendamve portam, ad scribendum, vel ad cibos ori deferendos utimini. Sensationes in pedibus experimini qui, ut vos transferant in locum è loco, voci vestræ parent adeò promptâ fidelitate. Easdem in oculis experimini qui scribentibus legentibusve characteres appingunt in chartâ, qui vobis parentes, amicos, discipulosve vobis adstantes ostendunt.

Oriuntur in vobis illæ sensationes occasione proprii corporis. Alias experimini, cùm exteriora corpora vobis astant præsentia. A quo tempore cogitare valetis cogitationumque conscii estis, in cœlis, in atmosphærâ, in terrâ, in aquis observatis phænomena è quibus in animâ sensationes oriuntur uniformes atque constantes. Cum amicis, vicinis atque parentibus agentes, colloquia miscentes, ipsorum corpori certam adesse formam advertitis; in eorum corpore fiunt, ut in vestro, motus quidam lege certâ determinati. A quo Parisiensium urbem incolitis, habitationi vestræ constanter fuit eadem forma, idemque situs; consumuntur accensa candela lignaque focis imposita. Vetustate vestimenta conteruntur, stomachum-

que fovent alimenta quædam, alia verò sanitati nocent. Servant animalia seu domestica vel in sylvis errantia propensiones innatas et instinctum. Effugiunt lepus, vulpes, cerva, cùm vos propiùs accedentes advertunt. Metu percutiuntur evolantque rusticula, perdix. Animalia verò domi degentia conspectu vestro non exterrentur. Quosdam fructus edidère constanter arbores vestræ. Quæcunque nascuntur in agro, in horto, ea speciali formâ et propensione prædita sunt.

A quo tempore cogitatis, uniformes sunt illæ quas experimini sensationes. Instinctu moti quodam irresistibili, creditis adesse vobis corpus proprium, alia corpora quædam extra vos adesse et ea legum imperio subjici. Cùm alios homines, imò cùm ipsamet observatis animalia, ex ipsorum actionibus, ex hominum colloquiis atque sermonibus concluditis ipsos easdem sensationes experiri et eodem instinctu regi. En facta quæ non hoc vel alio die, non in hâc vel aliâ regione, non in hoc vel in alio animali vel homine, sed ubiquè constanter et in omnibus hominibus observare possitis, et ea quidem facta, cùm sint effectus, explicanda sunt et sibi parem causam habere debent.

Jàm verò si cum hominibus sanis admittatis, 1°. cuilibet è vobis esse corpus proprium ; 2°. visibilem hunc orbem existere reverà legibusque regi : hæc inquam, admittentes, viâ naturali, simplici phænomena sensationum vestrarum explicatis causamque phænomenis parem habetis.

In hypothesi contrariâ, deberet admitti perpetua, constans illusio ; jàm verò hìc adesset effectus absque causâ : quis enim eam illusionem in regione quâcunque apud omnes homines et apud ipsamet animalia producere valeat?

Ergò certi estis è sensationibus, quas experimini, suum cuique corpus existere, visibilem hunc orbem existere legibusque regi constantibus.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Ut certò statuere possitis existere corpora eaque legibus regi, probandum vobis esset priùs à Deo, præter animam, substantias quoque materiales creatas fuisse; atque id nemo probaverit unquàm, imò valdè probabile est ab ipso præter animas aut entia intellectualia nihil creatum fuisse.

R. 1°. *N. maj.* Etiàm admissâ possibilitate hypothesis in objectionem adductæ, anima certissimè non eas haberet sensationes, quas experitur in

statu rerum præsenti. Supponatur amoveri mensam quâ modò scribentes utimini; nonne statìm evanescerent et illæ sensationes, quarum est occasio mensa illa? Dilaberentur illicò scribentium manus; dilaberetur charta fulcro destituta. Idem accideret, si penna scribentis manibus eriperetur, si projiceretur atramentarium; immutatio tunc certè fieret in sensationibus quas experimini. Ità quoque si præter animas aut entia intellectualia nihil aliud creavisset Deus, eas sensationes haud experiremini, quas in nobis excitant objecta exteriora, seu potiùs nullas sensationes haberetis; ideis solùm intellectualibus occuparetur animus vester; atqui tamen videtis variari multiplicesque fieri sensationes, pro varietate corporum quæ in organa sensuum et indè in animam agunt; ergò existunt illa corpora, cùm sint causa saltem occasionalis sensationum vestrarum.

R. 2°. *N. min.* Hæc hypothesis est, 1°. gratuita; 2°. contraria persuasioni omnium hominum; 3°. adversa traditionibus humani generis antiquis, juxta quas Deus in principio creavit cœlum et terram; 4°. contradicit omnibus religionis principiis.

Obj. 2°. Sensationes interiores absque præsentiâ corporum exteriorum tàm facilè possumus experiri quàm illi qui brachio amputato dolorem experiuntur, quem ante amputationem ad digitos, ad manum, ad cubitum hujusce brachii referebant; atqui sunt et extitêre qui brachio amputato.....

R. N. maj. Maxima disparitas est inter ejusmodi

facta specialia et constantem uniformitatem sensationum nostrarum. 1°. Sensationes in objectione relatæ neque forent uniformes neque constantes. In eo casu posset oculo sensibusve aliis anima corrigere judicium erroneum quod illusione decepta sibi formavisset. 2°. Legibus physicæ generalibus contraria non sunt in objectione relata facta. Brachium enim antequàm amputaretur cum cerebro relationem habebat ope fibrarum quæ per humerum, collum atque partem capitis interiorem protenduntur. Quidni possint illæ fibræ post amputationem agente aere motum experiri ferè similem illi qui per brachium ipsi transmittebatur? Solito ferè modo cerebrum ageretur; in animâ posset igitur excitari sensatio similis illi cui brachium erat occasio. 3°. Eo singulari phænomeno nequaquàm in errorem induci possent illi apud quos locum haberet, cùm aliundè non deessent illis media quibus illusionem detegere possent. Contrà verò quî possetis errorem detegere, cùm illusione constanti et uniformi deluderemur?

Obj. 3°. Sensationes nostræ nobis non majorem certitudinem pariunt in vitâ communi, quàm in ebrietate, in morbi delirio vel in statu insaniæ; atqui sensationes illæ certè nullam pariunt certitudinem de existentiâ corporum ad quæ refert anima sensationes suas; ergò......

R. 1°. *N. maj.* Quis enim unquàm statum hominis sani vigilantisque cum statu hominis ebrii, delirantis aut insani comparare audeat? Nonne

confutatur hominum universali persuasione talis comparatio? 2°. Oriuntur illi varii status ebrietatis, insaniæ, delirii ex organorum inordinatâ læsione quæ naturæ nostræ est accidentalis, cùm à causis secundariis producantur.. Nihil autem ejusmodi datur in statu naturali, cùm organa sunt integra et iis uti potest anima, ut certam et inconcussam cognitionem acquirat. 3°. In ebrietate, delirio, in statu insaniæ, sensationes experitur anima vacillantes et inconstantes; non concordant inter se sensus, ut animæ testimonium uniforme referant. Anima certitudinem illam non experitur, quæ possit innixa experientiæ testari quòd organa sana sint et benè constituta; ratio judicia non regit ut stabilitatem ipsis attribuat.

Obj. 4°. Atqui sensationibus nostris deest hæc omnimoda stabilitas, in quocunque statu reperiatur anima nostra : sensationes enim quas in elapsâ hebdomade experiebamur, non ampliùs existunt; nullam ergò sensationibus quæ sunt hodiè in animâ nostrâ stabilitatem aut virtutem attribuere valent.

R. Sensationes quas experiebamini hebdomade proximè elapsâ, physicè quidem non ampliùs existunt; sed adsunt moraliter, in memoriâ scilicet et imaginandi virtute quæ sensationes præteritas in animâ rursùs excitans ipsis permanentiam stabilitatemque conciliat. Plurimi sunt inter vos hìc lectionem excipientes, qui absunt à domo paternâ; sed enim sensationes quas ibi estis experti et in infan-

tiâ et in juventute, nonne memoria vobis adeò distinctè depingit, ut oculo præsentia objecta, ut sensationes animo præsentes esse videantur?

Infelix ille profectò, cujus adeò vacillans hebesque memoria, ut ex ipsius animo jàm effugerint hodiè quæ legit, audivit, scripsit aut dixit elapsâ hebdomade! Qui tàm infaustè natus, ille neque studio litterarum humaniorum aut scientiarum vacet, neque lectionibus nostris intersit.

Obj. 5°. Ut esset inter exteriora objecta sensationesque nostras absoluta, certa relatio, adeòque ut sensuum testimonia parerent certitudinem metaphysicam, priùs perfectè cognoscere deberemus quænam physica sit oculi, vel aurium, narium, aliorumque sensuum efformatio, quænam ipsorum relatio cum nervis intermediis, cum cerebro; quî demùm agat cerebrum in animam; deindè explicanda foret objectorum exteriorum natura; atqui tenebris profundis involvuntur hæc omnia; ergò....

R. N. maj. 1°. Apprehenditis horologium oculo; quòd existat agnoscitis; finem ad quem destinatur, effectus quos producit observatis facilè. Ad hoc ut asseratis horas acu notari et indicari, numquid necesse est ut priùs explicetis quonam artificio agat una rota in aliam? 2°. Hoc horologio multò mirabilius est hoc opus exquisitum quod efformavit Deus omnipotens, animam ità conjungens cum corpore, ut ipsa res exteriores apprehendat, cum ipsis uniatur intimè, corporeorum organorum auxilio. Sæpiùs in horto Tegularum ambulantes,

aquarum receptacula, viarum arborumque situm, ædesque palatii tàm eleganter et artificiosè constructas apprehenditis oculo; adeò vivaces, adeò constantes, adeò permanentes in animo vestro sensationes excitantur his objectis, ut ipsorum existentiam admittere confiterique cogamini. Quid autem hìc advertitis? Sensationes exteriores experimini; eas ad objecta refertis exteriora et hæc oculis adesse præsentia creditis; ipsis absentibus abeunt aufugiuntque sensationes : hoc unum certò cognoscitis. Si quis ulteriùs à vobis inquirat quâ ratione possint arbores, ædes, luminis ope depingi in oculo vestro tàm accuratè, tàm distinctè; quî possit hæc imago per nervum opticum ad cerebrum usque transmitti; quî possit cerebrum eam imaginem animæ quasi viventem exhibere : ibi jàm incerto pede subsistitis et ignorantiam apertè confitemini. Animæ conjunctio cum corpore; hujus in ipsam et animæ in corpus actio, id est admirandum atque stupendum Creatoris opus. Mortalium oculis incognita latet interior efformatio machinæ divinâ, cœlesti arte elaboratæ.

Obj. 6°. Deus nos in errorem tàm facilè potest inducere quàm id egit, oculos Abrahami, Tobiæ et aliorum illudens, cùm angelos apparenter humano corpore vestitos ipsis exhibuit; atqui....

R. N. maj. Apparitiones illæ supernaturales quæ referuntur in libris sacris vel in historiâ ecclesiasticâ sunt miracula, quæ fiunt eo fine, non ut homo decipiatur, at ut eò clariori luce possit illustrari. Mi-

raculo quidem producitur illusio momentanea, sed innoxia quam Deus immediatè sibi non proponit. Providentiæ consilia tantùm ad hoc intendunt, ut mens hominis ad sublimiora provehatur. Ea miracula, cùm sint extra rerum naturalium ordinem posita, minimè probant nos in seriem haud interruptam et uniformem irresistibilis erroris impelli posse; quod quidem à Deo solo produceretur. Deus è sapientiæ suæ consilio leges naturæ generales infringere potest hinc et indè, ut se legum earum auctorem esse probet; an indè sequitur eum hisce legibus invariabili, constanti ratione derogare, sibique turpiter contradicere posse?

Obj. 7°. Sensibus ità testantibus, 1°. luna soli par est amplitudine stellisque major, quod utrumque tamen falsissimum; 2°. in centro motuum cœlestium terra stat immota, cùm tamen, ut hodiè fatentur omnes astronomi, circa solem ipsa moveatur, ut et alii planetæ; 3°. turris quam è longinquo prospicitis, rotunda videtur, quæ, cùm propiùs accesseritis, apparet oculo quadrata; baculus quem aquis immergitis infractus apparet, rectusque cùm ex aquis educitur; in speculo, coram quo statis, offertur imago pone speculum, cùm tamen nec antè neque retrò sit reposita; exhibentur in Panoramâ vel Athenæ, vel Hierosolyma, vel urbs alia, quam existimatis oculis adesse. Indè sic argumentemini: Universus hic orbis tàm possit illusionum esse series immensumque Panorama, quo fugaces imagines rerum nullatenùs existentium ab Auctore na-

turæ nobis ut existentes exhibeantur, quàm in allatis casibus illusio vana producitur; atqui....

R. N. maj. Deus vobis corpus sensusque corporeos dedit, ut eorum ope distinguere possitis infallibili scientiâ inter unum et aliud objectum; ut ea vitare possitis quæ vobis nocere possint, et ea exquirere quæ vobis asservandis inservire possint; ut demùm in res creatas dominium exercere possitis; debuit igitur Auctor naturæ, cùm objecta sunt præsentia vel prope vos posita, sensuum relationi certitudinem metaphysicam attribuere. Alia res est, si remota sint objecta, si pendeant à scientiæ disquisitionibus, si sint objecta luxùs, ut ità dicam, intellectualis et ostentationis, sine quibus homo vitam ducere possit; hæc et alia hujusmodi tradidit Deus disputationi eorum; hæc ut assequatur homo, diù sed inani plerùmque labore cogitur indagare.

Hæc autem de quibus agit objectio pertinent ad scientiam, haud verò ad humanæ vitæ conservationem. 1°. Luna, planetæ, sol à sensibus nostris ità longè distant, ut solitæ sensationis actioni subjacere minimè valeant. Hinc errare potest hominum pars maxima de verâ siderum amplitudine, de volumine, de vero motu ipsorum, cùm hæc ad hominis felicitatem officiaque moralia nullatenùs conducant. Ad astronomos pertinet ut instrumentorum physicorum ope, ut laboriosis observationibus oculorumque severis operationibus hæc objecta ponderare studeant.

2°. Asserunt utique sensus in cœlo motum ali-

quem adesse; uter verò, nùm sol, anne verò terra moveatur, id tradidit Deus eruditorum disputationibus, cùm ea quæstio sit quæ parùm ad hominis felicitatem inserviat.

3°. Parì modo recurratis ad leges opticæ, si velitis explicare cur quadrata turris è longinquo prospecta videatur rotunda; cur effractus appareat baculus ubi fuerit aquis immersus; quarè stet imago pone speculum; cur in Panoramâ res offerantur oculo tàm distinctæ.

In hisce casibus illusione quidem aliquâ decipi videntur oculi; sed enim res est haud operosa, si ad physicæ regulas recurratis, errorem depellere verumque rei statum assequi.

§. 4.

Hominum testimonium

Ad hominum testimonia recurrimus, ubi desideramus ea cognoscere quæ vel ante nostrum ævum, vel in locis à quibus absentes sumus, evenêre.

Agunt hominum testimonia de factis sensibilibus, quæ sensuum corporeorum ope post acceptam vivacem impressionem clarè cognoscere aliisque certò transmittere potuerunt. Talia sint hæc facta ut ipsorum recordatio vel in historiâ vel traditione generali permanenti facilè conservari potuerit.

Hominum testimonium auctoritate valet aut graviori vel leviori, pro varietate characterum quibus insignitur. In infimo gradu probabilitatem seu verisimilitudinem solummodò parit. Tantum aliquandò virtutis gradum assequi valet, ut metaphysicam certitudinem producat, quæ moralis nuncupatur idcircò quòd in moribus hominum habeat fundamentum. Eâ certitudine gaudetis, ubi firmiter adhæretis et inconcussi veritati cuipiam historicæ factisve quæ referuntur à scriptoribus aut à testibus fide dignis.

Moralis ea certitudo ad summum evecta gradum certitudini metaphysicæ seu geometricæ virtute par est; in ordine morali confidentiam præbet non minùs perfectam, dubium expellit eâdem efficaciâ et virtute quâ possit agere geometriæ seu metaphysices axioma. Constantinopolim ipsi nusquàm invisistis; attamen ubi sic asseritis : « Existit » ad fines orientalis Europæ Constantinopo» lis, quæ princeps urbs est in Ottomanorum » imperio »; dùm hanc, inquam, effertis propositionem, ità certi estis infallibiliter ac si diceretis : « Pars est minor toto ». Eâ certitudine gaudent facta historica, v. g., cùm asseritis : « Alexander devicit Darium; Pom» peius

» peius à Cæsare debellatus est; Pompeius » in Ægypto, Cæsar in senatu fuerunt oc- » cisi; Cæsari successit Augustus; Henri- » cus IV impiâ manu fuit interfectus; Lu- » dovicum XIII in successorem habuit».

Ut evehatur certitudo moralis ad eum virtutis gradum quem exigimus, ornetur certis conditionibus hìc exponendis :

1°. In tali numero testes adsint, ut eos numerosiores ad asserendam certitudinem homo sensatus et prudens expostulare non possit. In eo genere nihil desiderari potest pro factis gravioribus historicis, qualia sunt pugna pharsalica, pugna waterloensis, res quæ modò in Hispaniâ geruntur. Atenim ad hæc facta pertinent quandoquè circumstantiæ leviores, pro quibus non stat testium sufficiens numerus, iis aliquando inter se pugnantibus. Sic nemo nescit de pugnâ waterloensi à ducibus ibi præsentibus aliqua narrari, quæ ut falsa declarata fuerunt ab aliis. De circumstantiis ejusmodi prudenter dubitari potest usquedùm facta luciḋiùs illustrata fuerint.

2°. Testes illi sint in testimonio constantes et unanimes; sibi non contradicant; non ibi destruant quod alibi protulerint; sibi

saltem in rei substantiâ concordent; si quod testimonium aliis relationibus contradicat, adeò futile sit, adeò leve ut quasi nullum habeatur. Si enim ea testimonia quæ sibi contradicunt æqualia sint pondere, mutuò sese destruunt; dubia mens exspectet et adhæsionem à se repellat. Exemplum habetis è pugnâ waterloensi modò desumptum.

3°. Ità possibilia sint quæ narrantur, ut viâ naturali vel ope miraculi potuerint accidere. Sit res ità sensibilis, ut eam attingere, de eâ sensuum organo maturè infallibiliterque judicare potuerint. Frustrà ergò testarentur etiam omnes homines, si possibile sit eos ad falsum convenire, se vidisse impossibilia, se testimonio referre talia quæ sensuum organo non valeant apprehendi. Indè patet invocari non posse testimonium hominum in iis quæ ad motus siderum et astronomiæ scientiam spectant.

PROPOSITIO.

Testimonium hominum, expositis ornatum conditionibus, parit circa facta historica momenti gravioris certitudinem moralem quæ metaphysicæ par est et æquivalens.

Prob. Admittatur ea certitudo quam altâ voce prædicant sana ratio, sensus interior hominis, evidentia et œconomia Providentiæ divinæ generalis; atqui.....

1°. Sana ratio prædicat, hominumque testimonio talibus ornato conditionibus attribuit certitudinem quæ metaphysicæ sit æquivalens. Sit unum è factis quæ modò memoravimus; v. g., Alexander Arbellæ devicit Darium; jàm verò prorsùs est invicta certitudo quam habetis de hoc facto; hìc absurdum et impossibile ut in errorem adducamini. Effectum enim sine causâ non magìs in quæstione morali quàm in re physicâ possitis admittere; in casu verò præsenti, si possibilem errorem esse dicatis, admittere debetis effectum sine causâ. Effectum habetis in eorum unanimi depositione qui vel pugnæ præsentes adfuerunt aut Alexandro fuêre coævi. Victoriam quam è Persis extulit Alexander at-

testantur et ipsius inimici; quæ contigerunt ipsius ævo vel in Græciâ, vel in Asiâ vel in Africâ colligantur isti victoriæ, ad cujus honorem, ad cujus certitudinem attestandam quasi totidem erecta monumenta consurgunt. Ab annis autem plusquàm bis millibus hæc evenerunt, et Alexandri posteri, nec ullum unquàm dubium exprimentes, hanc victoriam extitisse realiter unanimi voce confessi sunt. In eâ serie non interruptâ testimoniorum habetis haud interruptam seriem effectuum quos absque conatu et naturaliter explicueritis, ubi rei veritatem ut causam admiseritis. E contrà, si tentetis illusionem hùc adducere, sensûs communis omnia principia pede conterere cogimini; fatendum è nihilo productos fuisse stupendissimos effectus; admittendus homo moralis alius ac existit: ineptè dicendum illusione vanâ delusos ità fuisse hostes Alexandri, ut vel inviti trophea ipsius gloriamque agnoverint.

2°. Si metaphysicam certitudinem admittatis expositi superiùs facti, cum intimâ cogitatione vestrâ perfectissimè concordes estis. Interiori sensu dictante ferimur irresistibili potentissimoque motu ad veritatem cognitam admittendam et exprimendam; in hancce

veritatem nemo perfidus agit qui non aliquâ libidine sit obcæcatus et insuper credat sibi possibile esse ut mendacium adstruat. Jàm verò dabatur in Alexandri seculo, velut in ævo quocunque, singularis oppositio propensionum; re, sententiâ differebant in Asiâ, in Græciâ, in Africâ; unus alteri contradicebat. Agebatur enim politicus ordo vehementi motu; suus igitur erat parti cuicunque fautor, suusque adversarius. Indè fieri nequit ut integra generatio per majorem orbis partem in adstruendo falso convenerit. Difficilius adhùc erat ut in fraudem conspiraverint generationes sequentes, quibus erat facilior copia rem attentiùs expendendi. Dubitatio pro veritate cognitâ sola potuit igitur amicum et inimicum in unam partem, in partem veritatis adducere, sententiasque de facto gravissimo conciliare.

3°. Supponatis aliud hoc factum historicum : Cæsar in campo pharsalicò Pompeium devicit. Vel id factum admittendum, aut admittenda generalis illusio; atqui concordant evidentia, ratio sana, sensusque communis cujuslibet hominis in eo quòd attestentur hìc illusionem non fuisse et eam adesse non potuisse. Ánimo facilè concipiatis è re Cæsaris ipsiusque amicorum fuisse, ut rumorem spar-

gerent ab ipso victoriam ingentem relatam fuisse. Atenim in contrarium sensum amici Pompei toto conatu nitebantur, et tamen evidentiâ pressi confessi fuêre partis suæ principem Pharsali devictum in Ægyptum aufugisse, mortique traditum fuisse. Ipsi se victoris imperio subjicientes, existentiam victoriæ corroboraverunt evidentissimo testimonio, quo fundatur invicta certitudo.

4°. Debuit Deus, in œconomiâ generali Providentiæ divinæ, hominum testimonio certitudinem adjungere quæ in ordine societatis atque religionis non solùm est utilis, ast etiam necessaria; atqui in ordine societatis atque religionis non solùm utilis, sed etiam necessaria est ea certitudo moralis quæ metaphysicæ par et æquivalens, omne dubium expellat. Factis enim est innixa societas et ità quoque religio. Factorum ope scitis Ludovicum XVIII esse vobis regem legitimum; à vicino vestro legitimè possideri domum, agrum; vos æquo jure possidere quæ vestra sunt; vos æquo jure succedere in bona, in possessiones avunculi cui proximi estis ab hæreditate. Ad hominum testimonia recurrunt officia civilis administrationis, ut ea corrigant atque stabiliant quæ ad ordinem tranquillita-

temque societatis pertinent. Ea quoque testimonia invocamus ubi religionis veritates adstruimus. Discimus eorum ope libros quos manu terimus, qui leguntur in Ecclesiâ, veteris aut novi Testamenti sacris codicibus annumerari; à Moïse promulgatam esse legem antiquam, novam inductam à Christo fuisse; libros evangelicos à sanctis Matthæo, Marco, Lucâ et Joanne fuisse scriptos; Moïsem Christumque probavisse miraculorum ope se missos à Deo divinam doctrinam tradidisse; doctrinam illam haud interruptâ testimoniorum serie ab ævo ad ævum ad nos usque transmissam fuisse. Cùm sit itaque testimonium hominum aliquod inter potentissima media quibus utitur providentia divina in ordine morali et supernaturali, conveniens erat ut huic testimonio certis conditionibus ornato stabilitatem certitudinemque maximam attribueret Deus.

Orationis argumenta.

Quæ sequuntur expendite et ad formam syllogisticam adducite.

Obj. 1°. Si mihi certitudinem absolutam completamque dare velitis, probate veritatem axiomate geometrico seu metaphysico; illud autem evidenter impossibile, si de factis historicis agatur.

R. Ità dictante sanâ ratione, seligenda probatio varia pro varietate veritatum quæ sint adstruendæ.

Si veritas in ordine metaphysico probanda sit, adhibete principia quæ sint huic ordini convenientia; ratiocinia quæ naturæ ipsius accommodentur. Luce clariùs patet haud invocanda esse hominum testimonia, seu rhetoricæ figuras, si probare statueritis in triangulo tres angulos æquales esse duobus rectangulis.

Sic et utatur orator argumentis rationibusque desumptis è logicâ et rhetoricâ; finem certè haud assequeretur, imò ridicula proferret, si rem susceptam algebricâ formâ niteretur evolvere et evincere.

Ubi verò de factis historicis agitur, nonne confugere debetis ad hominum testimonium? Nonne dictat sana ratio sensusque communis eam agendi rationem solam esse rei susceptæ convenientem? Si quis vobis negaret Æneidis auctorem esse Virgilium, anne sapienter ageretis, si rem probaturi vel hypothenusæ quadratum circulive tangentem aut focos ellipsis in argumentum adduceretis?

Neget quispiam Anglos à Ludovico XV Fonteneaci devictos esse; ut errorem historicum confutaretis, quonam argumento vos uteremini? Anne figuras geometricas aut formulam algebricam invocaretis?

Quid cogitaretis de eo qui concentum harmoniâ præstantissimum existere negaret ideò quòd sonos ab instrumentis editos oculo percipere non pos-

set? Quo jure quis negaret artis exquisitæ imaginem existere eò quòd colores ipsorumque mirabilem unionem auribus apprehendere non valeat? An aures adhibet qui mensæ regali assidens epulas coràm ipso positas degustare velit? Annon insanus esset qui lunæ, solis existentiam idcircò negaret, quòd ea manibus apprehendere non valeat?

Sensui cuilibet igitur à Deo data munera ipsi propria. Videt oculus, at solùm videt, nihil audit. Audiendi facultas auri data, sed ipsa videndi facultate caret.

Ità quoque, Deo sic instituente, varia sunt argumenta prout variæ sunt probandæ veritates. Ad sensum intimum confugitis, si de cogitationibus interioribus agatur; pro stabiliendis aliis veritatibus adhibetis aut evidentiam, aut relationem sensuum, aut hominum testimonia.

Obj. 2°. Ut hominum testimonia certitudinem metaphysicam parere possint, deberent eâdem virtute præstare, quâ sensus intimus, aut evidentia, aut relatio sensuum corporeorum; atqui nunquàm....

R. N. min. Intimo sensu, evidentiâ sensuumque corporeorum testimonio subministrantur motiva quæ faciliùs, rapidiùs agant, quibus dubia promptiùs abigantur. Hominum verò testimonium, quòd in eo quid magìs complexum hæreat, lentiùs agit, cautelam prudentiorem atque severius examen exigit; atenim dubia penitùs excludit præbetque certitudinem invictam, ubi summum virtutis apicem attigit.

Agunt instinctu et inspiratione quâdam evidentia, sensus intimus atque sensuum testimonium; æquali modo movent ignarum ut et eruditum, quòd ipsis ad vitam conservandam et instituendam uterque pariter indigeat. Si verò factum historicum ex hominum testimonio probare volueritis, attendenda, ponderanda sunt momenta; testis unus cum alio conferendus; loci temporisque circumstantiæ sunt expendendæ, quæ quidem omnia procul ultrà vires hominis ignari reponuntur.

Obj. 3°. Potuisset in pugnâ pharsalicâ debellari Cæsar; quî possitis ergò metaphysicè demonstrare quòd victor fuerit?

R. 1°. Alumni qui hâc in aulâ lectionibus adsunt, profectò potuissent in aliâ urbe scientiæ philosophicæ studio vacare; quòd hìc ergò debeant adesse nec alibì sedere possint, nullus unquàm demonstrare metaphysicè valeat. An indè sequitur aliquem inter vos de præsentiâ condiscipulorum cum quibus totâ die ferè versatur haud esse certissimum? De eo quis dubitet? 2°. Deo permittente, potuisset alius ordo rerum institui juxta quem neque locum habuisset in campo pharsalico pugna, vel alius ordo juxta quem Pompeius, qui toties alibi victor fuerat, hostem in fugam egisset. Atenim ubi de factis hominum agitur, anne curiosi quæritis quid in alio quocunque rerum ordine sit possibile? Annon ea sola quæstio, quid reverà peractum sit? Jàm verò quæcunque possibilis sit hypothesis alia, certè factum est historicum, in pu-

gnâ pharsalicâ vicisse Cæsarem et ibi debellatum fuisse Pompeium; factum autem hoc adstruunt adeò gravia testimonia monumentaque tanto numero, tantâ virtute præstantia, ut hic adsit certitudo par et æquivalens illi quam parit mathematica demonstratio severissima.

Obj. 4°. Historici facti certitudo nititur solummodò motivis, è quorum conjunctione nuspiàm exsurgere possit certitudo metaphysica.

R. N. Motiva quibus nitimini pharsalicam pugnam admittentes haud accipienda sunt ut probabilitates individuæ quarum una sejungatur ab aliâ; intimo nexu ligatæ inter se corpus unicum unicamque massam efformant. Nexus quo vinciuntur est ea veneratio quam cognitæ veritati exhibemus; est ea summa propensionum votorumque differentia quæ semper in rebus gravibus occurrit. Si pro eventu pharsalicæ pugnæ adstaret unicus auctor qui Cæsaris esset amicus, in dubio menteque suspensi possetis hærere. Atenim existentia pugnæ illius innititur unanimi testimonio coævorum, cuicunque parti fuerint addicti; conjunguntur, ligantur in suâ relatione Cæsaris inimici cum ipsius amicis; insanus esset ergò qui vellet eventum illius pugnæ in dubium revocare.

Si assereret Anglus aliquis ad littora Tamesis urbem existere populosissimam nomine Lundinum, ipsam Anglis urbem esse regni principem, hæreretis incertâ mente judicioque, si solus vobis esset auctor. Anne verò fidem ipsi negare possitis,

cùm ipsius testimonium affirmetur omnium hominum ore, cujuscunque sint gentis aut religiosi cultûs? Numquid unanimes in eo concordare possent ut vos inducerent ad fidem habendam in existentiam urbis haud existentis?

Pugnato prope vicum Fonteneacum prælio potuisset Anglus, qui primus illius gravissimæ pugnæ nuntium attulisset Lundinensibus, asserere fortunam armorum pro gente suâ stetisse, Gallos ipsorumque regem Ludovicum XV in fugam actos fuisse. Atenim elapsis aliquot diebus reque meliùs cognitâ, nonne contra mendacium conclamavissent hostes ex utrâque parte et cum ipsis Europa tota?

Obj. 5°. Quod de uno supponi potest, possit et de omnibus supponi; atqui de uno homine supponi potest quòd decipiatur.....

R. N. maj. ob nimiam ejus universalitatem. Ubi quidem agitur de iis quæ sunt in ipsâ rerum naturâ constituta neque pendent à collectione, quod de uno supponi potest, id quoque de plurimis omnibusque supponendum. Sic, cùm in naturâ hominis sit constitutum ut ratione præditus sit, id non solùm de uno homine; sed et de omnibus accipiendum. Sunt alia verò quæ non ab hominis ipsâ naturâ, sed à collectione pendent; ità ut quod in uno vel in paucis non reperiatis, id in ipsâ multitudine seu collectione possitis invenire. Supponi potest unum hominem decipi; id autem ob morum diversitatem, studiorum varietatem, cupiditatum conflictum, opinionumque discrepantiam de collec-

tione non potest asseri. Sit in exemplum pugna pharsalica : si primus nuncius qui Romam advenit Pompeium in eâ victorem fuisse retulisset, certè decepisset et primâ die stare potuisset inter urbis incolas error ab ipso sparsus. Atenim, cùm ipsi Pompeiani cum Cæsaris amicis de prælii eventu sint unanimes, in eâ collectione vis inest et veracitas quæ primo testi deerat.

Obj. 6°. Eò debilius fit hominum testimonium, quò longiùs ab origine distat; recedunt à naturâ primitivâ, depravantur historica facta, dùm in os ab ore transmittuntur.

R. N. 1°. Si factum clarè fuerit acceptum à traditione, si dilucidè commissum historiæ, confirmatur è contrà illius certitudo succedente tempore. Stant enim pro ipso asserendo publica monumenta, diffunduntur historiæ testimonia ut primæ relationis auctoritatem in ævum omne perducant. Sit in exemplum illa sæpiùs allata pugna pharsalica : fuêre campi pharsalici quasi centrum undè narratio tàm gravis eventûs quasi per tot radios in varias orbis partes abiit et evasit. Discedentibus ex hoc centro militibus, ut in varias imperii romani provincias abirent, cum illis testibus augebatur atque viribus affirmabatur eorum traditio. Indè diffundebat historia quamcunque in regionem militum atque ducum testimonia, quæ quotidiè graviora fiebant, ad instar fluminis, quod vires acquirit eundo.

2°. Non diffitemur in facto magni momenti leviores occurrere circumstantias quæ possent adul-

terari, si statim ab origine non fuerint accuratè discussæ. Sic, ut jàm observavimus, orta fuit disceptatio de circumstantiis aliquibus ad pugnam waterloensem spectantibus; adhùc sub judice lis est quæ fortè nunquàm dirimetur. Atenim fama, de pugnâ ipsâ, de ipsius eventu et de rebus gravisssimis quæ pugnam illam subsecutæ sunt, ità crevit eundo, ut quotidiè firmior, si possibile sit, evadat illius certitudo.

Nulla igitur depravatio possit unquàm attingere facta magni momenti, facta splendida vel graviores eorum circumstantias, ubi publicis monumentis ad eorum asservandam memoriam ab origine consignata fuerunt.

Le temps a toujours été regardé comme le père de la vérité; il la tire de l'obscurité quand elle est cachée, et lui donne une entière consistance quand elle est incertaine et douteuse; il étouffe, au contraire, le mensonge, quand il se pare mal à propos des couleurs de la vérité : c'est avec le temps que l'on examine, que l'on discute, que l'on approfondit. Ce qui a pu tromper les imaginations échauffées du vulgaire, par le concours de diverses circonstances favorables à l'erreur, n'a plus le même effet, quand ces circonstances ne sont plus les mêmes : la postérité réforme sans peine les faux jugemens de ceux qui l'ont précédée; la succession des années et des siècles fait évanouir les fables et les chimères : la vérité se fait jour, elle prend le dessus; et, quand un fait a passé à l'épreuve de

plusieurs siècles, quand il s'est maintenu dans l'esprit et dans la mémoire des hommes comme un fait certain et indubitable, malgré la diversité des jugemens et des intérêts de tant de nations discordantes; quand il a essuyé les diverses attaques de l'esprit de contradiction qui reparoît dans chaque siècle, on peut dire qu'un tel fait est parvenu à un degré de certitude que rien ne peut ébranler.

Obj. 7°. Ait Horatius:

> Segniùs irritant animos quæ sunt demissa per aures
> Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Testis igitur qui aurium ope tantùm accepit, minùs est fide dignus quàm testis oculatus; jàm verò testes in secundâ generatione aurium ope solùm acceperunt; ergò minùs fide digni sunt quàm testes primæ generationis qui erant oculati.

R. Milites et duces qui manu conseruêre in campo waterloensi soli fuêre testes oculati. Cùm Europa tota, cùm orbis universus ipsorum relationi robur invictum assensu dato conciliaverit, ut certissimum habebitur factum apud subsequentes generationes, etiamsi testes oculati defecerint. Generationes enim subsequentes, etiam remotissimæ, ità ratiocinabuntur : « ipsi Galli Boruscis, Moscowitis et Austriacis » assentiuntur in eo, se in pugnâ waterloensi de- » victos fuisse; quis ergò, stante tàm unanimi tes- » timonio de prælii eventu qualis in historiâ narra- » tur, dubitare possit?

Obj. 8°. Si factum à nobis longo seculorum in-

tervallo et immenso regionum tractu distet, idem asserendum de ipsius certitudine quod de visione objecti sensibilis valdè remoti; atqui eò minor fit illius objecti visio quò remotius est objectum; ergò pariter, quò longius à nobis distat factum, eò minor est illius certitudo, quæ nulla prorsùs erit, si factum sit remotissimum.

R. N. maj. Radii enim luminis, quorum ope fit visio, conum luminosum instituunt cujus vertex in objecto stat visibili; basis verò protenditur ad oculum illius qui percipit objectum. Quò longiùs distat objectum eò latiùs protenditur illa basis, eò longiùs ab invicem deflectunt radii adeòque eò rariores organum visûs percellunt, eò minùs distincta fit objecti visio. Traditionis è contrà lineæ quibus affirmatur atque consolidatur historici facti certitudo, coeunt in unum ut factum illud extra dubium omne stabiliant; conspirant enim multitudo, concordia testium, ipsorum in moribus, in studiis, cupiditatibus opinionibusque diversitas; vires igitur acquirit, nedùm amittat, eundo per secula traditio illa.

Et verò clarè, distinctè videri potest objectum etiam longiùs remotum, si adhibeatis telescopium, quod, inter objectum et oculos positum, objecti distantiam compenset. Ità quoque facta, quamvìs à nobis longè distantia certò cognosci possunt, quandò inter ipsorum originem et generationem præsentem adsunt auxilia quorum ope longa temporis intervalla compensentur. Hæc autem auxilia sunt testium numerus ingens, ipsorum concordia, tradi-

tionisque constantia. Idem enim hæc humanæ menti præstant quod oculo telescopia.

Obj. 9°. Quolibet ævo facta narravêre fabulosa, dubia, falsa. Admisêre pagani velut inconcussa quæ de diis atque deabus ipsorum evulgabantur. Ante Copernici tempora, credebant et ipsi eruditi solem circa terram moveri, ipsam in centro corporum cœlestium immotam stare.

R. 1°. Qui sensu et ratione valebant apud Ethnicos inter heroïca secula et historica tempora distinguebant. Ad primum ævum referebant ea quæ de diis et deabus ipsorum transmiserat superstitio vulgaris.

2°. Versatur, ut jàm diximus, hominum testimonium solummodò circa facta sensibilia, neque valet attingere corpora cœlestia quorum relatio meditationum et observationum acri serie solùm detegi potest. Ea pertinent ad astronomiam, quæ scientia non homini cuicunque pervia est. Indocti doctique suas opiniones de rebus quæ pertinent ad astronomiam ævo quolibet ediderunt, in quo quid sentirent aperiebant, haud verò testimonia tradebant. Debet enim audire, qui testari velit. Jàm verò quis inter mortales audeat asserere se corpora cœlestia invisisse, se actionem ipsorum atque motus oculis apprehendisse?

Obj. 10°. Facta quæ referuntur in libris sacris, in historiâ ecclesiasticâ, in gestis sanctorum innituntur, ut asseritis, hominum testimonio; omnia sunt igitur absque ullo discrimine admittenda. Ad-

mitti deberent etiam quæ Titus-Livius in historiæ procœmio miraculosa tradidit.

R. 1°. Omnia certè et singula quæ in libris sacris referuntur admittimus absque ullo discrimine.

2°. Inter facta quæ in historiâ ecclesiasticâ vel in sanctorum gestis exponuntur, aliqua et plurima quidem iis ornantur conditionibus, quas exigit certitudo moralis; et ea igitur admittantur ut certa et inconcussa.

3°. Quædam habentur tantùm uti verisimilia, cùm auctoritate non satis gravi testimoniorum innitantur.

4°. Alia quædam habentur uti possibilia quidem et huic ordini supernaturali quo Providentia divina religionem administrat, apta consentaneaque, sed quæ non sint satis notoria seu probata.

5°. Facta quæ Titus-Livius in historiæ romanæ procœmio retulit, neque testium ocularium relatione, neque monumentis publicis innitebantur, quibus ipsorum adstrueretur memoria.

Obj. 11°. Seriò narravère scriptores historiæ romanæ varia quæ jàm inter aniles fabulas recensentur, v. g., Remum et Romulum à lupâ lactatos fuisse; cotem ab Actio Navio novaculâ sectam fuisse; ergò nos et in aliis historicis factis gravioribus decipere potuerunt.

R. Ubi factum historicum expenditis, attendite nùm adsint conditiones ad certitudinem requisitæ; scilicet an relationes, historiæ monumenta certam habeant originem; an ab eo tempore quo facta con-

tigerunt, ad nostram ætatem usque, testimoniorum serie non interruptâ, pervenerint. Jàm verò quinam afferuntur testes oculati, qui Remum et Romulum à lupâ lactatos, qui cotem ab Actio Navio sectam viderint? Imò vos admonet Titus-Livius se nonnulla relaturum esse miraculosa, quorum veritas non aliundè constet quàm è priscâ et communi credulitate. Et certè, si facta illa meritò jàm inter aniles fabulas annumerantur, ergò sunt regulæ, quarum ope falsitas alicujus facti detegi potest.

Obj. 12°. Hominum testimonium, ut sit inconcussum, supponit testium probitatem atque gravitatem. Jàm verò quis eam certitudinem acquirere se posse glorietur? Quis in humano corde scrutetur et ibi motiva detegat, quibus ad agendum quis impellatur?

R. 1°. Ità quidem se res habet, ubi de factis agitur quæ judiciorum administrationumque subjiciuntur examini. Ea facta cùm ordinariè neque publica sint nec à multis cognita, difficilè discutiuntur; tunc expendenda testium ipsa moralis indoles indagandaque motiva quæ potuerint in ipsorum relationem agere. Rejiciatur à judicibus et administratoribus aut ut suspectum habeatur testimonium hominis cujus nomen ignominiæ notâ prematur, cujus intersit ut mendacia proferat, quique sibi dum facti circumstantias exponit, ipse contradicat. Tali testimonio tantùm utantur velut indicatione quæ possit ad alia faciliùs indaganda ducere. At-

enim vulgò testis habeatur gravis, probus, sincerusque, quandiù contraria non probaverint. Ad absolutam usque certitudinem assurgit illa præsumptio, si numerosi testes statu, conditione et propensione varii de facto publico referant.

2°. Inutile prorsùs esset agere de probitate testium, ubi facta sunt historica magni nominis, qualia sint existentia Cyri, Xerxis, Alexandri, Scipionis, Annibalis, Pompeii, Cæsaris, Constantini, Attilæ, Caroli-Magni, S. Ludovici, Henrici IV, Ludovici-Magni, Pythagoræ, Socratis, Platonis, Ptolemæi, Copernici, Baconis, Cartesii, Xenophontis, Titi-Livii, Virgilii, Ciceronis, Mosis, Salomonis, Davidis, S. Pauli, S. Augustini. Quis enim virorum adeò celebrium existentiam, quis facta quorum pars ipsi fuerunt in dubium ausit revocare? Quis testium hìc gravitatem expendendam esse opinetur? Quis dubitet de factis quæ decurrente hoc ævo nostro peracta fuerunt et fide publicâ referuntur? Anne possit vir gravis et prudens ea quæ per annos hosce triginta postremos evenerunt in dubium idcircò revocare, quòd testium gravitatem et probitatem non satis cognitam habeat?

§. 5.

Memoria.

Anima recordatur, memoriam habet, ubi præteritas affectiones impressionesve revocat. Datur impressio vel affectio quæ levia tan-

tùm in animo vestigia relinquat. Potuit etiàm ab initio valida fuisse hæc impressio, cujus autem vis elabente tempore debilitata, velut oblitterata fuerit. Tunc dicimus, juxta popularem acceptionem, nos à memoriâ decipi, quæ tamen reverà nunquàm decipit. Affectiones enim exhibet memoria, velut eas ipsa percipit; debilis est imago, quòd ipsius lineamenta præcipua perdiderit anima.

Dantur è contrà in vestris animis impressiones et affectiones quas anima clarissimè vobis exhibet. Invictâ, naturali propensione pellimini ad judicandum impressiones et affectiones illas reverà sic extitisse, veluti vobis memoriâ exhibentur. Memoria vobis clarè, distinctè revocat ædes paternas, ipsarum formam atque situm relatè ad alias ejusdem loci partes. In hisce constantibus et uniformibus affectionibus effectum habetis qui causam sibi parem postulat. Ea causa est naturalis impressio, quam in oculo produxerunt ædes illæ, cùm apud parentes versaremini. Asservat eam impressionem anima virtute mirabili memoriæ, virtute quam nulla vis humana possit explicare, si superba nolit ad omnipotentiam divinam confugere.

Ad Dei similitudinem et imaginem creatus

est homo, ut toti naturæ præesset rebusque creatis dominaretur. Jàm verò quî posset illud exercere dominium supremum, si omnes ipsius affectiones illicò dilaberentur, nec eas vestigiis fidelibus asservaret anima?

§. 6.

Analogia.

Analogia quoddam est argumenti genus è cognitis deductum; est argumentum quo de ignotis et nondùm observatis judicatis ex his quæ in eodem genere cognoscitis. In urbe Parisiorum observatis quodcunque corpus esse grave, rapi motu naturali certâque proportione versus centrum terræ. Concluditis ex analogiâ phænomenon idem et Lundini, Vindobonæ, Constantinopoli contingere; in iis urbibus, ut et in aliis quas nunquàm invisistis, obsequi corpora cadendo legibus uniformibus, ut et in hâc urbe nostrâ.

Intimo sensu testante, quasdam affectiones experimini, si laminam ardentis ferri manu contingatis. Ex analogiâ judicatis et eamdem affectionem alium quemvis hominem experturum esse, cùm organis iisdem sit instructus. Si fortè manu procedat ad laminam, ip-

sum admonetis adesse periculum; si monita spernens laminam tangat, haud admiramini, cùm ipse motu subito sensationem ingratissimam exerat.

Ità quoque cùm in aliis hominibus eamdem uniformemque deprehendatis esse seriem operationum, quæ in vobis è principio cogitante ducunt originem, ex analogiâ concluditis in aliis hominibus inesse quoque principium cogitans huic simile, quod in vobis existere testatur conscientia.

Innititur analogia principio simplici, mundum hunc scilicet intellectualem atque visibilem ordine constanti, legibus uniformibus atque generalibus administrari.

Statuit itaque divina Providentia vos ex analogiâ regulas ordinariè certas et invariabiles haurire posse, ne vita vestra perpetuis agitaretur anxietatibus. Indè cùm hesternâ die fueritis experti sitim potu, famem escâ sedari; hunc cibum esse salutarem, alium verò exitiosum, ex analogiâ judicantes, invictâ propensione rapti, nihil hæsitantes agitis hodiè sicut egistis herì. Cùm anno quolibet semina terræ mandata germinaverint et in segetem creverint, absque ullâ hæsitatione judicans ex analogiâ, terræ semina committet arator hoc

autumno. Instituit ergò sapientissimè Providentia divina ut ex analogiâ vel è constantiâ legum quibus ipsa mundum gubernat, certa judicia et ratiocinia possemus instituere.

Valet in iis quæ nostris observationibus objiciuntur analogia; ea verò conjecturâ tantùm aut probabilitate juvat ubi res à vestris sensibus procul nimium apposita non potest observationibus apprehendi. Sint, ex. g., planetæ qui cum terrâ nostrâ pertinent ad systema solare: tempore statuto, cùm circa seipsos vel in axe rotentur, apud ipsos est etiam probabilissimè dies ut et nox. Ex aliis observatis phænomenis probabilis efficitur hypothesis, hisce corporibus cœlestibus suos etiàm incolas adesse, quod in eleganti opere, *la Pluralité des Mondes,* ingeniosâ ratione propugnavit Fontenellus. Huic hypothesi probabilitatem conciliant ea quæ ex analogiâ terræ nostræ deducuntur argumenta.

Altiora verò petentes Huyghens et alii philosophi, quasi certum adduxêre planetarum horum incolas à nobis altitudine, structurâ, formâ corporis in eâ proportione differre, quâ stant illi planetæ relatè ad terram sub aspectu massæ, voluminis atque distantiæ à puncto centrali. Juxta horum philosophorum hypothesim,

thesim, gigantes essent informes incolæ Jovis atque Saturni; iis qui Saturnum inhabitant oculus esset nostro trigesies latior, imminerent in eâ proportione reliqua membra. Quòd inani probabilitate tantùm innitantur ea systemata patet evidentissimè, cùm fictam analogiam inter res omninò dispares atque dissimiles instituant.

APPENDIX

DE ANIMA BESTIARUM.

Antequàm exponamus ea quæ philosophi de bestiis opinati fuêre, priùs ea quæ sint in eâ re certa et inconcussa defendamus atque stabiliamus.

PROPOSITIO.

Bestiarum anima, si quam habent, ab hominis animâ differt essentialiter.

PROB. Illæ substantiæ naturâ suâ et essentialiter inter se differunt, quæ facultatibus essentialiter et omninò diversis donantur;

atqui bestiarum anima, si quam habent, et hominis anima donantur facultatibus essentialiter et omninò distinctis inter se.

Prob. min. 1°. Hominis anima non solùm exteriora percipit objecta, variis hâc occasione sensationibus afficitur, quasdam à se sensationes abjicit, aliis delectatur, præteritarum habet memoriam, quod et bestia perficere videtur; sed et inquirit hominis anima quæ sint relationes illorum objectorum, ea comparat, de iis instituit judicia et ratiocinia; è particularibus ascendit ad generalia principia; per analogiam aliâque viâ conclusiones eruit; ope reflexionis ab effectu mentem erigit ad causæ cognitionem; voce, gestu, scripturâ, signisque aliis arbitrariis, cogitationes exteriùs manifestat aliorumque mentem explorat; apta est hominis anima quæ suas opes augeat, asservet, artes, litteras humaniores atque scientias insequens; quantumcunquè finita videatur esse, terram, maria, cœlum et infinita spatia pervadit et interrogat, in intellectûs operatione velut infinitè potens atque nullo limite circumscripta; suî naturam, facultates quibus adornatur, suum finem ultimum, præsentia, præterita complectitur et futura; investigat

abstracta, rerum relationes inter se, rerum existentiam, possibilitatem aut repugnantiam; audax atque sublimis ipsa cœlorum penetralia conscendens, Deum, omnium rerum creatorem atque gubernatorem, moderatorem supremum animo contemplatur, perfectiones ipsius infinitas investigat, aliam ab aliâ deducit, supremi Numinis gloriam extollit laudibus, ipsum deprecatur, ipsi gratias agit. Hæc et alia quidem innumera perficit hominis anima.

2°. Hominis anima non solùm de re physicâ et metaphysicâ disserit, sed ornata divino velut intellectu cognitionum thesauros hinc eruens immensos et insuper in ordine morali distinctas atque claras habet notiones. Vitii turpitudinem exsecratur, virtutis pulchritudine delectata; summè placet ipsi veritas; mendacium vituperat; doloris lacrymas effundit, cùm audit viros probos esse depressos; lætatur, ubi narratur ipsi præmia fuisse virtuti, pœnasque crimini et vitio data; justitiæ seu naturalis seu divinæ leges expendit ipsiusque rectitudinem admiratur; quædam huicce justitiæ conformia probat; alia, quòd sint ipsi contraria, reprobat; conscientiæ testimonio et rationis

auxilio se liberam esse actusque suos ad regulam aliquam esse dirigendos agnoscit; stimulis agitatur, ubi quæpiam atrocia patravit; atque gaudii sensum experitur, ubi benè quid egit in pauperem, in infirmum.

3°. Hominis anima, quamvìs inhabitet corpus materiale quod in pulverem citò reducendum, ultra tumuli fines egreditur; æternam esse vitam, summam bonis felicitatem aut impio miseriam prævidet atque præsentit; conscia propriæ dignitatis, certò sciens ad Deum possidendum se natam esse, boni finiti possessione satiari non potest.

Hæc omnia et alia prorsùs innumerabilia sentit, experitur et efficit hominis anima. Numquid verò talia sentire vel efficere possit anima bestiarum, si quam habent?

1°. Anne per analogiam assurgunt bestiæ ad generalia principia, nùm ab effectu ad causæ cognitionem? Avenâ delectatur equus; anne cogitat unquàm de illius producendæ ratione? Hiemali tempore, prope herum ad focum accedunt canis et feles, ut corpora calore foveant; anne reputant animo, elanguescente flammâ, ligna focis esse imponenda?

2°. Ideas inter se bestiæ non comparant ut ad meliora rem aliquam adducant, ut

artes, litteras atque scientias excolant. Decurrente seculorum serie, ità fuit apud homines ope cogitationis exculta cognitio domûs exstruendæ, ut in scientiæ dignitatem excelsam evaserit ars architectonica. Numquid in eâ re quid uspiàm excogitavit bestia? Obediens instinctui cæco qui conservando corpori solùm invigilat, ipsa materialia, neque pro libitu quidem erigere valet. Laude philosophus extollit artificium quo fibri struunt habitacula. Sed enim ab omni ævo fuit apud ipsos idem ædificandi modus; hâc ætate nostrâ qui vivunt neque sapientiùs ædificant ac illi qui ante quatuor mille annos extitêre. Bestia nec instruitur experientiâ, neque providentiâ quâdam inspirante quidquam in meliora convertit.

3°. In cognitionibus excipiendis ultra sensibilia non assurgit bestia. Virtutis aut vitii, honoris aut infamiæ sensum ignorat; dirigitur, instruitur, emendatur ubi seu baculum aut cibum ipsi suavem ostentaveritis; frustrà vox honoris aut officii ipsi proferatur. Instructus optimè canis venaticus haud alium in arte cognitâ docet; bestia disciplinam ab aliâ non accipit.

4°. Si constructio quæpiam oculos vestros

ad se convertat, gradu, pede statis, ipsam ejusque formas attentè consideraturi; eam confertis cum aliis ædibus, quarum asservatis memoriam; iis qui vos comitantur indicatis quæ vestra sit de eâ cogitatio. Ædes easdem absque dubio conspicit canis qui vos insequitur; in ipsius oculo pinguntur ædium formæ, proportiones; at ibi tota virtus animi stabit, omni nisu tota mens ad sensibilia dirigetur. Si qua sit pars in illis ædibus in quâ soleat canis accipere cibos ipsius gustui blandientes, eò rapietur in vitus; effugiet ex ejus animo alia quæcunque cogitatio.

Ergò hominis anima, et anima bestiarum, si quam habent, facultatibus essentialiter et omninò diversis donantur; ergò differunt essentialiter et in naturâ suâ.

Hoc inter hominem atque bestiam instituto discrimine tàm evidenti, superest ut philosophorum opiniones de belluarum animâ proponamus.

Duce Cartesio, contendunt aliqui bestias esse solùm automata, quæ lege mechanicâ cæcè dirigantur; ipsis haud inesse substan-

tiam seu sensitivam, seu rationalem, quâ motus in corpore et actiones ipsarum excitentur aut regantur; bestias gaudere, blandiri, motus elicere spontaneos, ast in apparentiâ tantùm; ipsas reverà sensatione non magis ac horologiu maffici.

Bestiis è contrà tribuunt omnes ferè philosophi recentiores animam seu substantiam sensitivam iis adornatam facultatibus quibus finem ab Auctore naturæ intentum attingere valeant : sententiam eâ de re sic adstruunt.

1°. Homines quicunque docti vel indocti, sensu communi solo duce, pronuntiant unanimi vcce belluas affici gratis ingratisque sensationibus; motus ab ipsis elici spontaneos; reverà dolere canem, si baculo percutiatur; delectari verò non apparenti sensu, si portio carnis esurienti porrigatur; idem in equo, in bove aliisque bestiis obtingere.

2°. Observantur in bestiâ phænomena numero plurima, quæ physicæ legis auxilio certè nequeant explicari. Stat hìc equus immobilis : audit flagelli strepitum aut flagello percutitur; statìm audax erumpit in apertos campos; mirâ quamvìs abreptus velocitate, cautè devitat offendicula; ad obvii præcipitii la-

brum immediatè stat aut ab eo resilit. Ità quoque si cani dormienti sibilaveritis, illicò vigil assurgit, latrat, subsilit, erumpit, evadit ut incredibili virtute leporem aut vulpem insequatur : ea verò totque similia quis ope legis mechanicæ valeat explicare?

3°. Deus creavit angelos intelligentes, at absque sensitivâ facultate; fecit hominem intelligentem atque sentientem; quidni producere potuerit bestiam, quæ sentire, sensationes experiri possit, quæ verò destituta ratione de sensationibus instituere ratiocinia, quæ uno verbo non possit intelligere?

4°. Hæc opinio causæ materialistarum haud certè favet. Dissoluto corpore bestiarum, ipsarum anima finem omnem adimplevit. Quidni possit Deus eam annihilare? Alia verò de hominis animâ certissimè proferantur.

Orationis argumenta.

Diluantur objectiones à philosophis propositæ et ad formam syllogisticam aptè reducantur.

***Obj.* 1°. Bestiarum anima vel esset immortalis, aut dissoluto corpore periret; atqui primum asserere temeritas esset quàm maxima; si secundum quis confiteatur, hoc ipso tenebitur fateri et animam humanam interire dissoluto corpore.**

R. 1°. Confiteamini bestiarum animam annumerandam esse profundis naturæ mysteriis quorum certam cognitionem sibi reservat omnipotentia divina. 2°. Si bestiarum animam interire dissoluto corpore pronuntietis, quid indè contra futuram animæ humanæ destinationem sequitur? Cùm alia sit hominis et alia bestiæ natura, quid ergò vetat hujus animam à Deo destrui, dùm hominis anima privilegio donetur immortalitatis? Quis autem ausit unquàm eas evertere rationes, quibus invictè probatur essentialiter et omninò differre hominis animam ab animâ bestiarum?

Obj. 2°. Bestiarum anima non intelligit ideò quòd earum organa corporea non sint ad exercendas facultates intellectuales idonea; bestiarum anima si poneretur in humano corpore, cogitaret, intelligeret, artes liberales, litteras humaniores atque scientias excoleret.

R. 1°. Philosophorum hæc hypothesis omninò gratuita, cùm experientiâ et observatione nullâ fulciatur, eâ facilitate quâ producitur et hâc ipsâ negari potest. 2°. Bestiarum animæ in suis corporibus organisque corporeis constitutæ facultatibus intellectualibus evidenter destituuntur. Sensationes innumeras experiuntur, objecta percipiunt exteriora, sed in eâ sensatione physicâ stant; nullam indè sibi efformant ideam, nullam comparationem inter sensationes varias instituunt; ad causas effectuum, ad generalia principia nunquàm ascendunt, nullo

mentali funguntur officio quod ad intellectum aut ad ratiocinium pertineat. Donetur ergò bestia, quantumcunquè philosophi voluerint, humanis organis; an acquirent indè facultates intellectuales quibus destituuntur? Organa purè materialia numquid hoc dare possunt quod non habent? Organa corporea, sive pertineant ad hominem, sive sint equi, bovis alteriusve bestiæ, semper manent id quod sunt, elementum iners, crassum, quod motum accipere acceptumque dare, sed ipsum incipere non valet. Stant æterno limite infinitoque intervallo separati, distincti spiritus atque materia. 3°. Supponite simium omnibus organis humanis ornatum; nùm indè fiet capax inter verum et falsum, inter æquum et iniquum, inter virtutem atque vitium distinguendi, diligendi virtutem et atrocia facinora detestandi? Quænam est inter organa nova, organa materialia et virtutes morales relatio similitudinis? 4°. Vobis absurdum, impossibile profectò videtur à Mozarto Haydnoque tradi subitò potuisse cùm ingenii sublimis ardore totam artis eximiæ præstantiam, si commisissent instrumenta musica viro qui ne prima quidem artis elementa noverit; nec minùs absurdum apparebit à Raphaele, Michaele-Angelo et Rubens divinæ quasi mentis impetum artisque perfectissimam cognitionem injici vel inspirari potuisse in hominis ignarissimi caput, ipsi modò traderent in manus circinum, scalpellum asserculumque pigmentarium. Atenim hæc admit-

tentes absurda, si eò usque delirare possetis, nonne multò difficiliùs credatis è simio, si hominis oculis, auribus, naso, ore, manibus et pedibus ornaretur, effici posse primogenitum creaturarum, hominem creatum ad imaginem atque similitudinem Dei, naturæ dominum, intellectu et ratione divinâ præditum hominem?

Obj. 3°. Polypus, ut experientiâ constat, in decem duodecimve partes secari potest, quæ dein evadunt integri polypi, motibus iisdem excitati quibus anteà polypus integer; si polypus igitur animâ donaretur, possent ad hominis arbitrium animæ procreari.

R. 1°. Valeret id argumentum, si quam vim habeat, et contra hominis animam, cujus procreatiò è parentum arbitrio pendere dici posset.

2°. Fateamini libenter in orbe physico multa imò quidem omnia evenire mirabilia quæ cognitionem hominis longè superent : tale prodigium est hæc in decem duodecimve polypos viventes immutatio polypi qui fuit in tot frusta dissectus. Novus autem ille status adducitur non subitò, sed paulatim, juxta leges à Deo positas et nobis incognitas. Asseratis ut aliquid verisimile semina generationis in totum polypum dispergi partiumque sectione motu quodam generabili donari quo truncus quilibet ad integrum polypum educitur, ità ut, ubi adfuerit illa reproductionis causa, et statim non ex homi-

nis arbitrio, sed juxta leges à Deo positas, adsit anima seu vitæ principium.

Videte, vol. I, auctores in indice citatos sub numeris 4a, 18, 19, 23, 25, 31a, 32a, 39, 42, 46, 60, 62, 88, 89, 90b, 108, 117, 136, 138a, 144, 148, 151, 158, 159, 166, 183, 189, 197, 205, 227a.

PHILOSOPHIÆ
PARS TERTIA.

ETHICA
SEU
DOCTRINA MORALIS.

ETHICA seu doctrina moralis, pars tertia nostræ philosophiæ, docet hominem quæ sint ipsi complenda officia; est scientia practica quæ dirigit actus humanos ad honestatem. Actus humani qui fiunt à nobis cum rationis judicio, cum consilio voluntatis et deliberatione distinguuntur ab actibus hominis, in quibus et mentis attentio et voluntatis arbitrium abesse possunt.

Doctrinam moralem aut Ethicam dividimus in generalem et specialem.

CAPUT I.

ETHICA GENERALIS.

In Ethicâ generali præsertim agitur de principiis actuum humanorum, quorum alia sunt interna, alia verò externa.

ART. I.

ACTUUM HUMANORUM INTERNA PRINCIPIA.

Actuum humanorum interna principia sunt hominis intellectus, voluntas atque conscientia. Proponit intellectus, voluntas eligit, conscientia factum probat aut improbat.

Cùm in parte secundâ metaphysicæ de intellectu egerimus, hoc unum superest ut de voluntate et conscientiâ pauca disseramus.

§. 1.

De voluntate.

Voluntas est animæ facultas quæ bonum ab intellectu propositum sectatur aut malum aversatur. Voluntarius dicitur actus ille qui

cum intellectûs cognitione fit atque propensione voluntatis.

Cogi potest voluntas in actibus exterioribus, minimè verò in interioribus.

Metu gravi constante manet homo suî compos, voluntati fit injuria; sed ipsa non omninò frangitur, vel, ut aiunt scholastici, voluntarium imminuitur, sed non tollitur ex omni parte. Indè graviter peccat Christianus qui metu suppliciorum fidem abnegat.

Neque voluntas adest, neque peccatum, ubi datur ignorantia quæ dicitur invincibilis, ea scilicet quam vir probus et prudens omni servatâ diligentiâ superare non potest.

Ut moralis sit hominis actio, ut verè sit actus humanus, debet adesse libertas aut facultas agendi vel non agendi.

Omnes in animo gerimus invicta libertatis argumenta. Sensu tamen intimo frustrà reclamante conjuraverunt aliqui tùm antiqui recentioresque philosophi ut libertatem, aut immediatè veluti Stoïci, Hobbesius, Spinosa, vel indirectè, nempè materialistæ, de medio tollerent, de quibus Historiam adite philosophiæ.

PROPOSITIO.

Existit in homine libertas activa seu facultas agendi vel non agendi.

Prob. Ea facultas est in homine quam adesse probant, 1°. traditiones antiquæ generis humani; 2°. consensus unanimis hominum atque populorum; 3°. sensus hominis intimus; 4°. animæ activitas; 5°. conscientiæ stimuli; 6°. discrimen quod observamus inter substantias quæ pro libitu moveri videntur et eas quæ legis mechanicæ imperio subjacent; 7°. absurda sententiæ oppositæ consectaria; atqui hæc omnia probant....

1°. Generis humani traditiones antiquæ probant in homine libertatem esse activam seu facultatem agendi vel non agendi. Ea profectò fides amplectenda quam professi fuerunt antiquissimi populi, primi qui terrestrem hunc orbem incoluêre; atqui fides erat ipsorum hominem in actibus suis esse liberrimum, existere in ipso libertatem activam sive facultatem agendi vel non agendi. Hinc ab Adamo, ab Evâ pœnas adeò graves exegit Deus, quòd ipsius imperio parere neglexerint; undè supponitur evidentissimè fuisse libertatem in ipsis obediendi vel non obediendi. Indè, cùm

iratus esset Caïnus adversùs Abelem, atque concidisset invidiâ vultus ejus, dixit ipsi Dominus : « Quare iratus es? Cur concidit facies » tua? Nonne, si benè egeris, recipies; sin » autem malè, statìm in foribus peccatum ad» erit? Sed sub te erit appetitus ejus, et tu » dominaberis illius ».

2°. Hominum populorumque consensus unanimis probat in homine..... Apud omnes enim populos pœnæ vitio, præmia virtuti fuerunt apposita; viguerunt apud omnes fœdera, contractus atque leges; apud omnes gentes in usu fuêre preces, adhortationes atque minæ. En effectus cujus causa debet assignari; et quænam sit alia, quàm populorum unanimis generalisque persuasio, veram in homine libertatem esse veram facultatem agendi vel non agendi? Ad quid enim fœdera, contractus agere, si liberi non sint contrahentes, si necessitate ferreâ servetur effringaturve pactorum fides? Nonne contractu quocunque multò fortior esset illa fati necessitas quâ constringerentur contrahentes? Ad quid ea fœdera, quæ violarentur hâc ipsâ necessitate quâ fuissent instituta? Quid injustius, quàm leges illis imponere, quàm pœnis eos mulctare, quos fata regerent ineluctabilia? Quid

inutilius, quàm preces, minas et adhortationes erga eos adhibere, quos ad virtutem aut ad vitium invicta quædam insuperabilisque necessitas attraheret? Nonne vanissimum esset præmia decernere, si non voluntas, sed necessitas bonos efficiat; si demùm homines nihil aliud sint quàm automata, quæ hùc illùc à causis necessariis impellantur?

Hinc ait aliquis inter recentiores philosophos : *La notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience.... Des êtres véritablement libres n'auroient pas un sentiment plus vif de leur liberté, que celui que nous avons; nous devons donc croire que nous sommes libres.... Demander si l'homme est libre, ce n'est pas demander s'il agit sans motif et sans cause, ce qui seroit impossible, mais s'il agit par choix et sans contrainte; et sur cela il suffit d'en appeler au témoignage universel de tous les hommes.*

3°. Sensus hominis intimus. Facultatem eam debemus agnoscere, quam inesse sensus intimus homini cuicunque testatur; atqui sensus intimus homini cuicunque testatur inesse libertatem ipsi seu facultatem agendi vel non agendi; ergò debemus agnoscere....

Certissima propositio major; negaret quis

enim audeat id quod ipsa conscientia testatur ejus animo?

Neque minùs inconcussa propositio minor: nonne plurima sic agimus ut ea possimus omittere vel non agere? ubi vos ambulationi vacaturos esse statuistis, nonne vobis constat ità vos instituisse deambulationem illam, ut domi remanere potuissetis? Conscientiâ certi vos esse liberrimos, ambulationem in antecessum disponitis, amicis atque sodalibus prædicentes vos horâ tali suscepturos esse deambulationem. Hinc ait Bossuetius in eximio Tractatu de libero arbitrio: *Que chacun de nous s'écoute et se consulte soi-même, il sentira qu'il est libre, comme il sentira qu'il est raisonnable. En effet, nous mettons une grande différence entre la volonté d'être heureux et la volonté d'aller à la promenade. Nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux, et nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher de vouloir aller à la promenade. De même nous délibérons, et nous consultons en nous-mêmes, si nous irons à la promenade, ou non; et nous résolvons, comme il nous plaît, ou l'un, ou l'autre; mais nous ne mettons jamais en délibération si nous voudrons être heureux ou*

non : ce qui montre que, comme nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux, nous sentons aussi que nous sommes libres à choisir les moyens de l'être.

Hinc apud omnes populos inter casum improvisum, indeliberatum et actionem liberam distinguitur. Pœnæ subjicitur qui volens homicidium commisit, excusatur qui absque voluntatis arbitrio. Pœnâ liberi sunt infantes, insani, noctambuli. Qui casu sine voluntatis actione patriam servat, neque pœnâ neque præmio dignus. Pendent igitur apud omnes populos leges, pœnæ, præmia, laus vituperatioque ab hypothesi quòd homo sit liber. Si desit ipsi libertas, agunt absque ratione populi gentesque, cùm homo, velut animantia bruta, solo ductus instinctu sensuali, neque Deo, neque societati quidquam debeat.

4°. Activitas animæ probat..... Libera est substantia quæ naturâ suâ est activa; talis enim substantia vel suas determinationes aut voluntates à seipsâ recipit aut á causâ extraneâ : hoc autem postremum dici nequit, alioquin supponi deberet motuum determinationumque communicatio in infinitum; atqui, teste sensu intimo, anima nostra est sub-

stantia activa, agit virtute naturæ suæ, ipsa substantiis inertibus et passivis motum actionemque communicat; ergò libera est.

5°. Conscientiæ stimuli probant.... Certè nullus est, qui, patrato scelere, conscientiæ stimulos haud experiatur, ipsumque se non accuset; atqui conscientiæ stimuli, dolores illi cruciatusque, non aliundè proficiscuntur quàm ab intimo sensu, quo quis se condemnat ipsum, quòd libertate fuerit abusus. Quis enim unquàm se damnaverit in illis quæ vitare non potuerit? Quis ergò crucietur actione, quæ sibi somnianti seu deliranti contigerit? Quis ergò se reum esse fateatur, ubi quid exciderit ipsi, primis in motibus qui rationis usum antecedunt? Nonne tunc extra culpam esse quisque se causatur? E contrariò nascuntur ergò stimuli, quibus conscientia patrato scelere premitur, ex intimo sensu libertatis.

6°. Discrimen quod observamus inter substantias quæ pro libitu moveri videntur et eas quæ legis mechanicæ imperio subjacent probat...... Ut experientiâ constantibusque patet observationibus, substantiæ materiales indigent duce quo regantur; eo deficiente, manent inertes, immotæ. Substantiæ vege-

tales floribus et foliis ornantur, sed ignorant undè causa motuum qui producuntur in ipsis. Materia bruta et materia vegetalis obediunt legibus quarum causa manet ipsis incognita; è contrà, cùm agimus, sentimus nos in actibus humanis esse liberrimos, unicam causam illorum actuum in voluntate stare quâ producuntur; nobis ipsis inesse principium actionis; illud à determinatione voluntatis nostræ pendere. Undè sic argumentum instrui potest : admissis illis phænomenis, quæ nemo sanus in dubium revocare potest, vel liberi sumus, vel illusione constanti decipimur; atqui postremum est absurdum. Quænam enim esset illusionis istius causa? Cur absque motivo, absque ratione clarissimâ et evidenti posset admitti fictitia hæc illusio?

7°. Absurda sententiæ oppositæ consectaria probant.... 1°. Quid absurdius quàm si proferatur nullam inesse virtuti laudem nullumque vitio probrum; homines improbos virosque bonos eodem esse loco reponendos; nullam esse rationem cur animo grati simus erga eos qui nos affecêre beneficiis; nullum esse discrimen inter filium obedientem, veneratione submissum erga parentes, et filium qui patrem et matrem contumeliosis vocibus

et ense parricidali prosequitur; nullum in rebus atque negotiis humanis esse locum prudentiæ seu deliberationi? Atqui tamen hæc omnia sequuntur ex eorum opinione, qui denegant homini libertatem agendi seu non agendi. 2°. Si nulla sit libertas in homine, cur de libertate disputemus? Dùm enim ego ferreâ necessitate trahor ad credendum me liberum esse, ferreâ necessitate quoque trahuntur adversarii ut credant se non esse liberos.

Orationis argumenta.

Sequentes evolvantur objectiones et ad formam syllogisticam adducantur.

***Obj.* 1°. Ut libera foret hominis anima, deberet esse activa, seu propriâ virtute agere posse; atqui nec est activa neque propriâ virtute valet agere.**

***R. N. min.* Quis enim ausit unquàm asserere quòd anima ipsius internâ virtute non agat? Nonne cuilibet homini testatur sensus intimus animam agere propriâ virtute, cùm ipse cogitat, judicat, ratiocinatur, vult, desiderat, amat, odio habet? Annon activa, libera sit illa substantia, quæ cogitationes, judicia, desideria, quoslibet demùm actus intellectûs atque voluntatis pro libitu et arbitrio cohibet, suspendit et unum præ alio seligit? Jàm verò, testante sensu intimo, sic agitis; eâ ra-**

tione vos estis activi; ergò vestra mens est activa et libera.

Obj. 2°. Etiamsi passiva foret hominis anima, cogitationes, sensum amoris et odii, modificationesque alias experiretur, eâdem omninò ratione; eam igitur activam esse motibus intimi sensûs minimè probatur.

R. N. ant. Ut res eò clarior fiat, inter sensationes et animæ perceptiones actusque interiores accuratè distinguite. Quòd occasio seu causa sensationum occasionalis animæ vestræ sit aliena vel extrinseca, facilè detegitis. Si manum admoveatis igni, dolorem experti, deprehenditis, intimo sensu testante, sensationis occasionem, ignem scilicet, organa corporea, legesque organicas ab Auctore naturæ positas extra mentem existere. E contrà verò sibi conscia mens est ipsa vestra, se suos actus interiores, actus intellectûs atque voluntatis immediatè et innatâ virtute producere. Annon anima vobis ipsis est conscia vos interiori propriâque virtute deducere ratiocinia quibus ad objectionem diluendam occupamini?

Obj. 3°. Cùm anima vult, amat, odit, hoc unum experitur, inesse sibi voluntatem, amorem aut odium; atqui sensum illum experiretur, etiamsi hasce modificationes modo passivo reciperet; ergò motibus intimi sensûs non probatur ipsam esse activam.

R. N. maj. Non hoc unum sentit anima se velle, amare, odio habere, sed etiam intimâ conscientiâ

monetur

monetur actus hosce propriâ virtute sese producere; eos ab animâ pro voluntatis arbitrio suscitari, suspendi, cohiberi; in ipsâ non ergò passivè recipiuntur illæ affectiones. Clarissimè rem illustretis, actus illos interiores ubi cum externâ sensatione caloris, frigoris, famis, sitisve comparaveritis. Anne pro libitu sensationes hasce postremas excitare, suspendere vel extinguere valeatis?

Obj. 4°. Opinamur etiam ab animâ produci corporis nostri motus, quamvìs in eo certisssimè deludamur; quidni rapiamur etiam in errorem, dùm existimamus ab animâ produci vel amorem, aut odium, aliosve actus interiores?

R. N. ant. Intimo sensu testante, novi me modò jubere ut moveatur brachium ad chartam aliamve rem accipiendam; sensuum exteriorum ope deprehendo motum illum reverà fieri prout imperavit anima. Atenim tacet intimus sensus de motûs illius existentiâ, cùm de solis affectionibus interioribus attestetur; neque mihi revelat ille sensus quæ sint leges ab auctore positæ, virtute quarum ille motus animâ jubente locum habuit.

Obj. 5°. Si Deus voluntatem hominis ipse commoveret, idem esset in animâ sensus intimus, quamvìs ipsa nec activa neque libera foret; ergò motu sensûs intimi minimè probata libertas, activitas animæ. Sit, ex. gr., bracteola versatilis, ad omnem auram mobilis, cui motûs interni desiderium imprimatur; jàm verò, si vento moveatur, ignara se

vi alienæ parere, se propriâ virtute profectò commoveri judicabit.

R. N. ant. In hypothesi datâ, sensus intimus hoc unum testaretur inesse nobis internam volitionem, haud illam autem ab animâ produci. Bracteola versatilis, de quâ tractat objectio, ventis acta borealibus, an opportunè de eo deliberare posset, utrùm vis physicæ conatui parere deberet? Anne tempus atque virtutem haberet examinandi nùm ipsi conveniret ea directio quam dare niteretur? Anne sat intelligens esset, ut ventos alios in auxilium vocaret et eorum actionem respectivam inter se conferret? Ipsi nùm ea vis inesset, ut huicce soli vento sese traderet, qui foret ipsi maximè conveniens, qui converteret ipsam in planitiem, cujus aspectu maximè delectaretur? Posset utique summo jure sese liberam opinari bracteola versatilis, in quâ res hocce modo peragerentur. Quòd ea sic in animâ meâ fiant experior; de libertate meâ cur ergò dubitare possim?

Obj. 6°. Si voluntatis actus anima produceret, illos ergò crearet aut educeret è nihilo; quod Dei solius est omnipotentis.

R. N. Cùm existens herì brachium afficitur hodiè modificatione motûs, an est ibi creatio? Ibi quî possit adessse creans actus? Idem assere de modificationibus animæ. Existens est, à Deo priùs creata, cùm amoris odiique modificationes experitur anima. Cur ergò recurras ad creationem, ut actum humanæ voluntatis explices?

Obj. 7°. Cùm amo, si libertate gaudeam, utique sentiam quoque potentiam non amandi; atqui potentiam illam non sentio; ergò, etc....

R. N. min. E contrà, teste conscientiâ, sic amo, possim ut liberè disquirere motiva vel ad augendum, vel ad minuendum affectum amoris. Sentio me propriâ virtute producere illos affectus, me posse non amare.

Obj. 8°. Facultas ipsius exercitio solo sentiri potest; atqui libertas seu facultas agendi et non agendi sentiri non potest : dùm amo, v. g., solam exerceo facultatem amandi, minimè verò facultatem non amandi.

R. 1°. *N. maj.* Multa statuimus in antecessum, experientes inesse nobis facultatem quæ tamen ipsa non exerceatur. Si quis vos ad sponsionem ità provocet : *Aut modò cantabo, vel non cantabo; eligite quod ex utroque volueritis atque spondete, si audeatis, centum nummos me non esse cantaturum;* si quis, inquam, ità provocet, annon ut insanus haberetur ille qui sponderet? Cur ergò? Nonne quòd animo persuasum habeatis huic homini facultatem inesse pro arbitrio cantandi vel non cantandi; ipsum, antequàm alterutrum eligat, eam facultatem exercere, adeòque victoriam ex ejus liberâ determinatione pendere?

R. 2°. *N. min.* Facultas enim agendi vel non agendi minimè duplex est, ast unica, simplicissima potentia quæ duabus æquivaleat. Nihil aliud est enim præter facultatem sese pro libitu determi-

nandi, quod includit utique potentiam agendi vel non agendi; ergò, dùm agimus, intimè conscii sumus ab hoc actu nos abstinere posse.

Obj. 9°. Saltem liberi non sumus, ubi motiva pondere sunt æqualia.

R. N. Voluntas enim inter objecta duo quæ perfectè sint æqualia, potest unum quod ipsi placuerit eligere, cùm utrumque perindè voluntatem afficiat; igitur ipsa liberrimè determinatur. Ponantur in conspectu duo poma prorsùs æqualia; unum pro libitu liberè seligetis, cùm sive hoc vel aliud accipiatis, hinc appetitum expleatis, adeòque finem propositum assequamini. Ratio tunc eligendi non desumitur ex parte pomorum, sed ex parte voluntatis, quæ finem assequi vult adeòque pomum unum eligere debet altero prætermisso. Tunc una solaque *stat pro ratione voluntas*. Ridiculè fingatur hic voluntatem esse passivum instrumentum, inter vires æquales, uti lancem in æquilibrio necessariò positam: Voluntas habet sibi facultatem innatam, eam exercere valet, prout vult.

Obj. 10°. Indè sequeretur absque motivo posse voluntatem inter varia quid eligere.

R. N. Tunc agitur voluntas motivo sufficienti; cùm eligat apta media, quæ conveniant ad finem assequendum. Hinc ait Buffier:

Il faut reconnoître dans la volonté même une force et une vertu de se porter d'un côté plutôt que d'un autre. Pourvu que l'ame connoisse son objet, la volonté a d'elle-même et en elle-même de quoi

se déterminer et se faire d'elle-même son propre et unique motif. Ainsi en chercher hors d'elle un autre qui lui soit nécessaire, c'est chercher hors de la liberté l'exercice même de la liberté.

Asserit quoque Bergier : *Un motif n'est qu'une idée présente à notre esprit : ce n'est ni un corps, ni une substance; il ne peut donc agir physiquement sur la volonté, qui est une puissance active, ni la faire pencher comme un poids fait baisser une balance.*

Il est faux qu'un motif soit la cause physique de ma détermination; cette cause est ma volonté même ou mon ame, principe actif et en soi déterminant. Si cette cause en avoit besoin d'une autre, celle-ci en exigeroit une troisième, et ainsi à l'infini.

Le motif qui me porte à une action ne peut en être que la cause morale; il ne peut y avoir qu'une connexion morale entre une idée et un vouloir; connexion contingente, qui n'est point infaillible, encore moins nécesaire; nous ne la connoissons que par le sentiment intérieur : les fatalistes sont-ils en état de démontrer entre l'idée et le vouloir une connexion physique, essentielle, nécessaire?

Un motif qui nous détermine est une qualité ou une circonstance aperçue dans l'objet sur lequel nous délibérons; en délibérant sur l'objet, nous délibérons sur le motif même. Lorsque le temps paroît disposé à la pluie, je suis en suspens pour savoir si j'irai me promener ou si je resterai à la

maison. L'objet de ma délibération n'est point la promenade par abstraction, mais la promenade revêtue de toutes les circonstances et de tous les motifs qui peuvent m'y porter, et de tous ceux qui peuvent m'en détourner. Les motifs pour et contre sont donc inséparables de l'objet présent à mon esprit; ils en font partie. Dire que je suis déterminé par les motifs, ou par l'idée que j'ai de l'objet ou par l'objet, tel qu'il est présent à mon esprit, c'est la même chose. Mais, si je délibère sur l'objet, comment suis-je déterminé par lui? Puisque j'hésite si j'acquiescerai à un motif ou si j'y résisterai, comment peut-il être cause de ma détermination? Le motif ne m'a point entraîné au premier ni au second instant; pourquoi m'entraîneroit-il invinciblement au troisième?

Obj. 11°. Ille non est liber qui non potest inter æqualia bona seligere; atqui non potest homo....

R. Esto maj.; n. min. Licet enim è duobus bonis unum voluntatem invitare possit efficaciùs, eam allicere suaviùs ac alterum, nullâ necessitate trahitur ut illud amplectatur. Enimverò, summæ felicitatis excerpto desiderio, nihil habet hæc vita mortalis quod hominis vota complere, seu cordis ipsius instabilitatem inhibere possit. Hinc exclamabat Augustinus ità præclarè : «Fecisti nos ad te, Deus, et » inquietum cor nostrum, donec requiescat in te ».

Quamdiù desursùm hìc agimus, nullum ergò datur bonum quod voluntatem hominis ineluctabili delectatione perfundens, immensam in ejus

corde capacitatem exhauriat. Ergò manet in nobis hoc illudve seligendi potentia.

Obj. 12°. Si bonum inferius eligeret hominis voluntas, cessaret amare suam beatitudinem; atqui sic ageret contra naturam.

R. N. maj. Bonum quodlibet in terris ità plures boni malive rationes habet admixtas ut sub uno respectu majus, sub alio minus esse videatur. Sic ei qui gravem accipit offensam, occurrunt opposita duo bona, condonatio scilicet atque vindicta. Hanc eligit, si libidinis impetui velit et offensæ parere; condonabit verò, si religionis pietatisque studiosus Dei legem æternamque salutem iræ et aliis inferioribus motivis anteponat. Libertas ejus in eo reponenda, quòd huic vel alteri motivo possit ex arbitrio adhærere.

Obj. 13°. Sæpiùs agunt homines ex inveteratis habitibus, ex irâ vel alio quopiam affectu immoderato rapti; atqui tunc evanescit omninò libertas.

R. N. min. Homo quidem habitu longo vel immoderatâ cupiditate quasi pondere pressus et actus in hancce partem vehementiori metu quàm in aliam inclinari potest. Tunc imminuitur utique libertas, ast ea prorsùs non tollitur. Vix unquàm accidit ut aliquis habitu seu cupiditate potenter adeò impellatur, ùt deliberandi fiat impotens.

Obj. 14°. Quamvis homo non esset liber, haud omninò vana dixeritis esse præmia precesve, seu pœnas; iis enim ut incitamentis homines ad bonum

impelli possent. Nonne bestiæ, quantumcunquè libertate careant, ad obsequia domino præstanda pœnis præmiisve ducuntur?

R. In hypothesi ferreæ necessitatis esto præmia pœnasve cujusdam utilitatis fore, quod hìc expendere supervacuum sit; at certè viris probis tanquàm ea merentibus improbisve sicuti reis atque peccantibus minimè decerni possent. Quodnam enim hâc in hypothesi meritum esse seu noxam asseratis? Atqui tamen ubique præmia viris probis, tanquàm ea liberè, dignè merentibus, rependuntur; pœnæ scelestis, tanquàm reis atque liberè peccantibus, infliguntur, haud verò tantùm ut motu mechanico pellantur ad bonum aut à malo deterreantur : ea generalis hominum gentiumque persuasio. Jàm verò quis omne genus humanum in re tàm gravi turpiter errasse dixerit ut se solum esse sapientem asserat?

Quæcunque verò spectant ad bestias, ea prorsùs nihil probant. Ignoramus enim quænam in ipsarum animâ, si quam habent, agantur; quid sit ipsarum instinctus nescimus : dùm verò quæ percipimus interiùs, intimo sensu testante, perfectissimè novimus. Certè neque vituperatio neque laus, neque preces, neque promissa, neque minæ nec adhortationes agunt in animalia, quæ causis physicis haud verò moralibus impelli possunt. Homines è contrà, cùm intellectu et ratione sint ornati, causâ morali sæpissimè potentiùs ac causâ physicâ moventur. Hùc ex historiâ romanâ Mutium-Scævolam, Re-

gulum aliosque ut et ex historiâ ecclesiasticâ tot millia martyrum adducite.

Obj. 15°. Determinatio voluntatis à cerebro pendet ipsiusque dispositionibus; ergò non sumus liberi.

R. Si rectè dispositum non sit cerebrum, quo mens utitur ut organo vel instrumento, rapitur anima in obeundis muneribus, neque libertate potest uti. Hoc ità fit in insanis, in homine deliranti seu somnianti, qui, cùm libertate destituantur ob inordinatum cerebri statum, neque meriti, neque noxæ sunt capaces. Ubi verò cerebrum ordinatè constituitur, anima determinationem accipit à semetipsâ; cùm in eâ solâ stet facultas agendi. Eâ de re sic ait auctor recens:

Notre ame est d'autant plus libre que l'organe du cerveau est mieux constitué. Le pouvoir qu'elle a de se déterminer est indépendant du cerveau, toutes les fois que les ressorts de la machine ne sont point démontés par les accidens ou par les maladies. Ainsi, quoique le pouvoir par lequel je me détermine soit indépendant des dispositions du cerveau, puisqu'il réside dans mon ame et ne réside que là, il les suppose pourtant comme une condition sans laquelle il deviendroit inutile. On ne peut bien écrire, bien graver, bien peindre, si l'on a une mauvaise plume, un burin et un pinceau mauvais; mais, comme le pouvoir d'écrire, de peindre, de graver est indépendant de la plume, du burin, du pinceau, le pouvoir de se déterminer

ne l'est pas moins des dispositions du cerveau. Un pilote, quelque habile qu'il soit, ne pourra jamais conduire à son gré un mauvais gouvernail. Un tempérament dépravé produira donc des actions déréglées, et il sera aussi impossible à l'esprit humain de porter remède à ce déréglement pour le corriger, qu'à un pilote d'arrêter le désordre du mouvement de son vaisseau. Ainsi, par exemple, le sommeil ayant détendu la machine du corps, et amorti ses mouvemens, l'ame n'a plus la force de les diriger à son gré : un joueur de harpe peut-il faire résonner sous ses doigts un instrument dont les cordes sont détendues? Ainsi, dans les fous, le mouvement naturel des esprits est trop violent, pour que leur ame en soit la maîtresse : sa force n'est plus en proportion avec celle des esprits qui l'entraînent...... Telle a été la volonté de celui qui a tissu le nœud merveilleux qui unit l'ame et le corps. Chacune de ces deux substances a sa nature et ses facultés propres; mais chacune, pour en faire l'exercice, a besoin du ministère de l'autre.

Obj. 16°. Res in hoc orbe subjiciuntur ordini constanti, ligantur inter se legibus immutabilibus; actiones ergò nostræ pendent ad invicem; si prima fiat, et secunda necessariò produci debet.

R. 1°. Si res ità fieret, admitti deberet catena causarum infinita. 2°. Nexus ille causarum effectuumque necessarius observatur in orbe physico, nullatenùs autem in orbe morali. Ubique terrarum observantur aguntque leges physicæ. Lapis, qui

pondere gravitatis in urbe Parisiorum deorsum agitur, in urbe constantinopolitanâ quoque cadet, eâdem lege pressus ad centrum terræ. Debuit in orbis hujusce physici systemate necessitas adesse, quæ constantem harmoniam ibi stabiliret. Cùm animo cogitare nequeat substantia physica, debuit Deus eam subjicere legibus quæ forent ab ipsâ independentes. Atenim in actionibus humanis ea necessitas omninò stare non posset cum his dotibus eximiis, quibus Deus animum nostrum ornavit. Cuinam enim usui forent intellectus et ratio, si lapidi similes in motibus, perceptionibus, actionibusque subjicerentur invariabili necessarioque legum physicarum ordini? Quòd autem ab ejusmodi legibus independentes, liberi simus et pro voluntatis arbitrio nos ipsi statuamus et agamus, invictè probat homini cuicunque sensus intimus, cujus vocem opprimere non poterunt philosophorum inania sophismata.

§. 2.

De conscientia.

Sensus intimus, qui testatur actum intellectûs et voluntatis adesse, conscientia vocatur, si de moralitate cujuspiam actionis pronuntiet. Conscientia est animus de bonitate seu pravitate actionis judicium ferens atque pronuntians. Testis igitur atque judicis hîc officio fungitur. Illius est ut absolvat approbetve,

si benè quid agamus; contrà verò, si malè, nos intùs arguit, damnat acerboque stimulo vexat animum.

Nunquàm licet agere contra conscientiam; qui sic enim agit, voluntatem habet peccandi, quæcunque sit, seu mala seu bona, ipsius actio. Quandòque verò malum est quod egeritis etiam dictante conscientiâ, si nempè agatis ex errore qui dicitur vincibilis, quem scilicet expellere facilè possitis. Sic peccabat apostolus Paulus, cùm etiam approbante conscientiâ, Christi discipulos insequebatur; peccabant inter Gentiles ii qui morti suppliciisque tradendo Christianos, obsequia se diis accepta præstare judicabant.

Si dubia sit conscientia, si nempè rationibus utrinque perpensis ignoret utrùm actio licita sit an illicita, debet ille qui ità dubitat ab actu abstinere, si nulla urgeat agendi necessitas; si verò talis adsit necessitas, partem tutiorem eligat.

Opinio solùm probabilis haud semper est certa tutaque morum regula. Certè non licet sequi opinionem solùm probabilem quæ libertati faveat, si concurrat cum aliâ probabiliore quæ legi faveat. Qui sic enim ageret sese manifesto peccandi Deumque et con-

scientiam offendendi periculo exponeret, ageret temerè contrà regulas omnes christianæ prudentiæ.

ART. II.

ACTUUM HUMANORUM EXTERNA PRINCIPIA.

Externa principia moralium actionum ea dicuntur quæ sunt extra nos posita. Duplex est ejusmodi principium, finis propter quem agere debemus, et lex quâ veluti luce dirigimur in actionibus nostris.

§. I.

De fine moralium actionum.

Finis est bonum verum apparensve quod assequi studemus, ubi quid operamur, est id, cujus gratiâ quid agimus. Distinguitur inter finem proximum et finem ultimum. Finis proximus est ille quem ità voluntas intendit ut ipsum ad finem alium ulteriorem referat. Finis ultimus est ille ad quem omnia diriguntur, ità ut ipse referatur ad nullum alium finem; requiescit in eo voluntas; hominis ibi summa beatitudo.

Homo destinatur ad veram proprièque dictam beatitudinem. Eam homo natus de mu-

liere, ut ait Job, brevi vivens tempore, repletusque multis miseriis, in seipso invenire non potest.

Neque sita est ea vera beatitudo in ullâ re creatâ. Indè Salomon, quamvìs in ipsum affluerent omnia fortunæ, corporis animique bona, tamen adeò verè sincerèque fatebatur exclamans : « Vanitas vanitatum et omnia va-» nitas ».

Deus solus est hominis beatitudo vera summumque bonum. Solus enim omnes hominis facultates, intellectum atque voluntatem explere valet. Hinc, ut jàm diximus, exclamabat Augustinus, Deum alloquens : « Fecisti » nos ad te, et inquietum est cor nostrum, » donec requiescat in te ».

Deus est igitur finis ultimus ad quem homo referre debet omnes actiones deliberatas.

§. 2.

De lege.

Lex est agendorum omittendorumque regula; vinculum est quo superior obstringit subditos ad agendum aliquid aut omittendum. Datur lex æterna, lex naturalis, danturque leges positivæ.

SECTIO PRIMA.

Lex æterna et naturalis.

« Lex æterna, inquit Augustinus, est ratio » divina seu voluntas Dei naturalem ordinem » conservari jubens, atque perturbari vetans ».

Lex naturalis est participatio legis æternæ in rationali creaturâ dictans atque præscribens illud agendum esse quod est in se bonum, aut esse fugienda quæ sint in se mala.

Ausi sunt inter antiquos atque recentiores philosophos aliqui docere nihil in se bonum esse vel malum, nihil honestum aut turpe, justumque nihil aut injustum; discrimen inter bonum atque malum esse repetendum ex hominum opinione, consuetudine, pactisve quibus ipsi se ligaverunt, ut sive privatorum sive societatis utilitati consulerent. Hinc ex ipsis est utilitas unica solaque justi mater et æqui parens; sublatis hominum ejusmodi conventionibus arbitrariis, idem essent injustum atque justum, vitium atque virtus, honestum atque turpe. In Historiâ Philosophiæ videte quænam Eleatenses, Aristippus, Epicurus, Pyrrho, quænam Hobbesius, Helvetius, aliique de re tàm gravi tradiderint impia.

PROPOSITIO PRIMA.

Essentialiter ante conventiones hominum atque naturâ suâ differunt bonum malumque morale.

Prob. Admittatur discrimen hoc essentiale, quod astruunt expressè, 1° traditiones antiquæ generis humani; 2°. consensus hominum atque populorum unanimis; 3°. veritatis evidentia; 4°. tacita virtutis approbatio; 5°. comparatio rationis humanæ cum instinctu belluarum; 6°. absurda sententiæ oppositæ consectaria; atqui hæc omnia probant......

1°. Traditiones antiquæ generis humani probant.... Antequàm homines inter se pacto statuere potuerint quid esset æquum aut iniquum, aliquas actiones in se bonas, alias in se malas esse reputabant. Sceleratus habebatur Caïnus, qui sanguine fraterno manus cruentaverat. Laudabantur Sem et Japhet ob religiosum in patrem obsequium. E contrà maledictioni devotus Cham, quòd patrem ausus fuerit irridere. Severissimæ sed æquæ pœnæ traditi fuerunt incolæ Sodomæ, quòd homines erant pessimi, peccatores coram Domino nimis. Contrà verò benedictione complentur

Abrahamus, Isaac et Jacob ob egregiam erga homines, erga Deum pietatem; glorià, benedictionibus ornatur Joseph ob charitatem fraternam, ob justitiæ, castitatis amorem; vituperantur ipsius fratres quòd invidiæ, sævitiæ corda tradidissent. Melchisedech et Abraham, Abimelech et Isaac, Jacob atque Laban inviolabili fœdere sese ligantes invicem, Altissimum in juramenti testem atque vindicem invocabant, perfidiam uti rem in se pessimam detestantes. Priscorum ea fides ergò terricolarum, antequàm inter se pacto de moralitate nostrarum actionum statuere possent, ea fides fuit essentialiter atque naturâ differre bonum malumque morale.

2°. Consensus hominum atque populorum unanimis probat..... Boni malique discrimen haud ab hominum instituto seu legibus, sed à naturâ repetatur ipsâ, si gentes omnes ævo quolibet actiones alias uti bonas, alias ut malas agnoverint; atqui conveniunt in eo seculi regionisque cujuscunque gentes, ut quædam quasi bona probent, alia veluti mala vituperent atque detestentur.

Major propositio nulli dubio subjacere potest : 1°. Enim omnium populorum consensus anne quidpiam aliud est quàm aperta,

manifesta naturæ vox? 2°. Nonne persuasioni, de quâ hìc agitur, adversa sunt quæ vim habent apud homines maximam, cupiditates atque liberiùs agendæ vitæ desiderium?

Minor ex historiâ patet. Moralis enim honestatis principia valuerunt auctoritate præceptaque fuerunt ab omnibus in quâcunque regione, in quocunque seculo vitam egerint. Sic et hodiè pariter ubique valent; ea qui violat, conscientiæ stimulis agitatur. Quî potuissent autem ea principia cupiditatibus adversa, gentes apud omnes atque per orbem universum invalescere, si non ab auctoritate supremâ prodirent, quæ cordibus hominum ea divinitùs impresserit? Omnibus est igitur insita lex illa naturalis « quæ, testante » Tullio, non scripta, sed nata; quam non didi» cimus, accepimus, legimus, verùm ex ipsâ » naturâ hausimus, arripuimus, expressimus».

« Quæ natio », ait idem Tullius, « non gra» tum animum atque beneficii memorem di» ligit? Quæ superbos, quæ maleficos, quæ » crudeles, quæ ingratos non aspernatur, non » odit »?

Hinc ait Lactantius, 6. 8. « Hæc est via, » quam philosophi quærunt; sed ideò non » inveniunt, quia in terrâ potiùs, ubi appa-

» rere non potest, quærunt. Errant ergò velut in mari magno, nec quò ferantur intelligunt, quia nec viam cernunt, nec ducem sequuntur. Eâdem namque ratione hanc vitæ viam quæri oportet, quâ in alto iter navibus quæritur, quæ, nisi aliquod cœli lumen observent, incertis cursibus vagantur : quisquis autem rectum iter viæ tenere nititur, non terram debet aspicere, sed cœlum, et (ut apertiùs loquar), non hominem sequi debet, sed Deum; non his terrestribus simulacris, sed Deo servire cœlesti; non ad corpus referre omnia, sed ad mentem; non huic vitæ dare operam, sed æternæ. Itaque, si oculos in cœlum semper intendas, et solem, quà oritur, observes, eumque habeas vitæ, quasi navigii ducem, suâ sponte in viam pedes dirigentur; et illud cœleste lumen, quod sanis mentibus multò clarius sole est quàm hic quem carne mortali videmus, sic gubernabit, ut ad summum sapientiæ virtutisque portum sine ullo errore perducat. Suscipienda igitur Dei lex est, quæ nos ad hoc iter dirigat, illa sancta, illa cœlestis, quam Marcus Tullius in libro *de Republicâ* tertio, penè divinâ voce depinxit: cujus ego, ne plura dicerem, verba subjeci;

» est quidem vera lex, recta ratio, naturæ con-
» gruens, diffusa in omnes, constans, sempi-
» terna, quæ vocet ad officium, jubendo; ve-
» tando, à fraude deterreat; quæ tamen neque
» probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos
» gubernando aut vetando movet. Huic legi
» nec abrogari fas est, neque derogari ex hâc
» aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec
» verò aut per senatum, aut per populum solvi
» hâc lege possumus. Neque est quærendus ex-
» planator, aut interpres ejus aliùs. Nec erit alia
» lex Romæ, alia Athenis; alia nunc, alia post-
» hàc; sed et omnes gentes, et omni tempore
» una lex, et sempiterna, et immutabilis con-
» tinebit; unusque erit communis quasi ma-
» gister et imperator omnium Deus; ille legis
» hujus inventor, disceptator, lator, cui non
» parebit, ipse se fugiet, ac naturam homi-
» nis aspernabitur; hoc ipso luet maximas pœ-
» nas, etiamsi cætera supplicia quæ putan-
» tur effugerit. Quis sacramentum Dei sciens
» tàm significanter enarrare legem Dei possit,
» quàm illam homo longè à veritatis notitiâ
» remotus expressit? Ego verò eos, qui vera
» imprudenter loquuntur, sic habendos putò,
» tanquàm divinent spiritu aliquo instincti.
» Quòd si ut legi sanctæ vim rationemque

» pervidit; ità illud quoque scisset, aut explicasset in quibus præceptis lex ipsa consisteret : non philosophi functus esset officio, sed prophetæ. Quod quia facere non poterat, nobis faciendum est; quibus ipsa lex tradita est ab illo uno magistro, et imperatore omnium Deo.

» Hujus legis caput primum est ipsum Deum » nosse, soli obtemperare, solum colere. Non » potest enim rationem hominis obtinere, qui » parentem animæ suæ Deum nescit; quod » est summum nefas ».

Indè scriptor genevensis ait : *Jetez les yeux sur toutes les nations du monde; parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez les mêmes idées de justice et d'honnêteté; partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici comme des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter; mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur humain. En célébrant les dé-*

bauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur toute la terre....... Il est donc au fond des ames un principe inné de justice et de vertu sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises.

3°. Veritatis evidentia probat... Sint hæ propositiones aut practica morum principia : *Deus est amandus; suum cuique tribuatur; alteri ne facias quod tibi fieri nolis*. Jàm autem illa principia fulgent evidentiâ, consensumque necessariò rapiunt; neque magìs ab hominum institutis ea pendere dixeritis, quàm sequentes propositiones : *Totum est majus suâ parte; impossibile est ea simul esse et non esse*. Practica dantur ergò morum principia, quorum adeò necessaria veritas, ut nec hominum institutis, nec à lege principum, à voluntate magistratuum pendeant.

4°. Tacita veritatis approbatio probat..... Ità comparati sunt homines, ut, moribus et ipsi perditissimi, virtutem in aliis laudent atque mirentur. « Placet », inquit Seneca, « suâ » ptè naturâ, adeòque gratiosa virtus est, ut » insitum sit etiam in aliis probare meliora ».

Hinc ait et Ovidius : « Video meliora pro- » boque, deteriora sequor ». Atqui hæc approbatio tacita ducit originem à puriori rationis atque conscientiæ lumine, ab ipsâ naturâ, quâ docemur justum hoc esse vel injustum, etiàm ante leges quascumque positivas; ergò....

5°. Comparatio rationis humanæ cum instinctu belluarum probat.... Certè non minùs homini quàm brutis animantibus providit Deus; atqui tamen in illum duriùs egisset quàm in animalia, si legem naturalem quâ bonum à malo secernamus, animo nostro non inseruisset Deus. Indidit enim brutis animalibus instinctum, ope cujus impelluntur in suî finem, scilicet in suî conservationem; ergò debuit et hominis animo legem inserere naturalem, quâ, velut instinctu divino, dirigamur ad finem nostrum ultimum, ad Dei possessionem quam obtinemus bonum prosequendo malumque fugiendo.

6°. Absurda sententiæ oppositæ consectaria probant.... Si nihil in se boni sit aut mali, possent igitur homines homicidia, furta, latrocinia, peccata contra castitatem atque naturam, imò suî contemptum odiumque præcipere; jàm verò quis admittat ejusmodi con-

sectaria, quæ detestatur animis omnium innata ratio?

PROPOSITIO SECUNDA.

Legis naturalis conditor est Deus, qui, utpotè creator hominum supremusque legislator, eam legem hominum cordibus impressit.

In vol. I, pag. 400, veritatem hanc exposuimus quam Tullius his verbis evolvit: « Hanc » igitur video sapientissimorum fuissse sen- » tentiam, legem neque hominum ingeniis ex- » cogitatam, nec scitum aliquod esse populo- » rum, sed æternum quiddam, quod universum » mundum regeret, imperandi prohibendi- » que sapientia. Ità principem legem illam et » ultimam, mentem esse dicebant, omnia ra- » tione aut cogentis, aut vetantis Dei : ex quâ » illa lex, quam dii humano generi dederunt, » rectè est laudata. Est enim ratio mensque » sapientis, ad jubendum et ad deterrendum » idonea. A parvis enim didicimus, si in jus » vocat, atque eat, ejusmodi alias leges no- » minare, sed verò intelligi sic oportet, et » hoc, et alia jussa ac vetita populorum vim » non habere ad rectè facta vocandi, et à pec- » catis avocandi: quæ vis non modò senior est

» quàm

» quàm ætas populorum et civitatum, sed
» æqualis illius cœlum atque terras tuentis et
» regentis Dei.

» Neque enim esse mens divina potest, nec
» ratio divina non hanc vim in rectis pravis-
» que sanciendis habere : nec, quià nusquàm
» erat scriptum, ut contra omnes hostium co-
» pias in ponte unus assisteret, à tergoque
» pontem interscindi juberet, idcircò minùs
» Coclitem illum rem gessisse tantam, forti-
» tudinis lege atque imperio, putabimus; nec
» si, regnante Tarquinio, nulla erat Romæ
» scripta lex de stupris, idcircò non contra
» illam legem sempiternam Sex. Tarquinius
» vim Lucretiæ, Tricipitini filiæ, attulit.
» Erat enim ratio profecta à rerum naturâ,
» et ad rectè faciendum impellens, et à de-
» licto avocans; quæ non tùm denique in-
» cipit lex esse quùm scripta est, sed tùm
» quùm orta est. Orta autem simul est cum
» mente divinâ. Quamobrem lex vera atque
» princeps, apta ad jubendum et ad vetan-
» dum, ratio est recta summi Jovis. — Ergò
» ut illa divina mens summa lex est, item,
» quùm in homine est, perfecta est in mente
» sapientis ».

Orationis argumenta.

Sequentes objectiones evolvite, et ad formam syllogisticam accuratè reducite.

Obj. 1°. Si lex naturalis omnium inesset animis, eadem essent apud omnes moralia principia, sicut eadem natura; atqui tamen ità se res non habet. Licitum erat, ex. gr., apud Lacedæmonios furari, apud Scythas hospites trucidare, apud Massagetas parentem senio confectum occidere; ergò.....

R. 1°. *N. maj.* Etiamsi primaria morum aliqua principia non admitterentur à quibusdam hominibus, indè sequeretur hoc unum, eos errore, præjudiciis obcæcatos, aut ad naturæ vocem haud satis attendere, aut ad eam vocem esse surdos. Illi verò *rarissimi* forent *in gurgite vasto nantes;* quo pondere valeret eorum opinio, si cum unanimi consensu populorum hominumque compararetur?

R. 2°. *N. min.* Primaria morum principia luce tàm vivaci percellunt animos, ut in iis admittendis omnes omninò populi consentiant atque consenserint; sed in hisce principiis ad speciales casus applicandis errare potuerunt, erraveruntque reverà.

Lacedæmonii non omnium promiscuè rerum, sed edulium solummodò furta permisêre, nec omnibus, sed adolescentibus tantùm, audaces modò solertesque subriperent; deprehensi, pœnas dabant. Hujuscemodi furta permitti posse crediderunt, ut Spartiani juniores vel ab ætate puerili noctu vigilare discerent, insidiasque struere, sic ut acuentes

industriam in bello, reipublicæ servirent utiliùs. Nec ea quasi furta veri nominis accipite, cùm, ità permittente lege publicâ, solùm ad victum pertinentia subriperentur. Furtum enim est ibi, cùm aliena rapiuntur invito possessore vel assensum abnegante; jàm verò sic se res hic non habet. Cùm enim de casu proposito lex à Lacedæmoniis publicè lata fuerit, censebantur singuli jure suo cessisse; ergò non erat ampliùs hìc furtum propriè dictum.

Scythæ credidêre licitum esse morti tradere patriæ hostes et insidiosos exploratores, in quo sanè judicabant; sed errabant in eo, quòd advenas habuêre promiscuè quoscunque pro exploratoribus et hostibus, ità principium incautiùs applicantes.

Massagetæ non ignorabant amandos atque colendos esse parentes. Huicce præcepto naturæ sese credebant obtemperare, cùm parentes morbo debilitatos et senio confectos interficerent, ut eos ab omni liberarent ærumnâ.

Hoc unum adductis exemplis aliisque probari posset quosdam populos in morum principiis applicandis aliquandò delusos fuisse, minimè verò quòd ea rejecerint. Sic etiam quandòque fit ut speculativæ veritates à rectâ lineâ ducantur ad falsa consectaria, quin idcircò rejiciantur illæ veritates.

Obj. 2°. Testantibus viatoribus, detecti fuêre populi qui, bonum à malo minimè secernentes, ea reputarent esse justa vel honesta, quæ damnantur ab aliis gentibus ut injusta seu turpia; non ergò vigent apud omnes gentes eadem ipsa morum principia.

R. 1°. *N. ant.* A scriptoribus itinerum exposita fuêre multa, quæ sint à veritate prorsùs aliena. Temerariò sæpè mentem enuntiavêre de populis extraneis, ignari sermonis morumque gentilium, incolarumque cogitata parùm accuratè scrutati. Indè varietas ingens et oppositio relationum inter se pugnantium. Sapientissimè judicaveritis ex analogià de morum principiis opinari populos ignotos ea quæ sunt apud gentes excultas atque cognitas admissa.

R. 2°. Dato, minimè concesso, relationes illas esse veritati consentientes, indè quid ergò sequeretur? Gentes illæ barbaræ, nativam humanæ constitutionis vix exprimentes imaginem, omni sensu prorsùs humanitatis exutæ videntur; quasi monstra spectentur in ordine morali politicoque. Scriptor indè genevensis observabat : *Cet accord évident et universel de tous les hommes, ils osent le rejeter contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes; ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur : comme si tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne soit plus rien! Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peu-*

ples, opposée en tout le reste et d'accord sur ce seul point?

Obj. 3°. Si lex innata nobis inesset, facilè secernerentur intra bonum malumque limites; atqui tamen illud haud ità facilè fit, ut apparet ex opinionibus ità variantibus de bonitate seu pravitate moralium actionum.

R. N. maj. Agimus hìc de primis morum principiis, haud verò de remotis consequentiis, in quibus dirimendis et judex civilis animarumque director sæpiùs ità difficilè sententiam ferre possunt. Id illustrari possit exemplo veritatum in ordine mathematico speculativoque : Principia prima sunt utique captu facilia, velut innata; an autem ità facilè possunt ad omnem propositam quæstionem accommodari? Id et observatur in factis historicis: factum grave, publicum, ingens, nulli dubio subjacet; an id ergò de circumstantiâ facti quâlibet asseri possit? Scientiæ lumini justissimè comparentur : distinctum est objectum, si propè lumen adsit; confusum atque debilius apparet, eâ proportione quâ removetur à foco luminis.

Obj. 4°. In casibus igitur ejusmodi perplexis omninò silet inutilisque fit lex naturalis.

R. N. Si proposito quopiam in casu tàm gravis occurrat difficultas, ut injustum à justo secernere non valeatis, è principio generali tunc agite, partemque tutiorem quæ legi faveat eligite, eâ dimissâ quæ cupiditati patrocinetur.

Obj. 5°. Supposito quòd existat lex naturalis,

inutilis esset quæcunque positiva lex; naturâ duce scirent enim omnes ea quæ sui sint officii.

R. N. 1°. Leges positivæ præmia bonis pœnasque malis instituentes agunt ut cupiditatibus imperemus; nos ab infringendâ lege naturali deterrent. 2°. Lege positivâ ponuntur ob oculos exprimunturque clariori charactere legis officia naturalis; « Ne sibi homines aliquid defuisse quererentur, » inquit Augustinus, scriptum est in tabulis quod » in cordibus non legebant; non quòd scriptum » non habebant, sed legere nolebant ». 3°. Si non daretur lex divina seu naturalis, humanæ societatis principes, cùm lege propriâ ligari non possent, haud alio motivo quàm rebellionum timore cohiberentur, atque plebs de parandâ seditione perpetuò cogitaret. Ità societas ipsiusque principes odia mutua nullumque animi affectum haberent, et hoc vel illo cadente pugnæ finem imponeret aut anarchia vel abjecta servitus. 4°. Si Deum ut legis naturalis auctorem admittant societas ipsiusque principes, injiciuntur oppressionis rebellionisque cupiditati frena, legumque majestate stabiliuntur, affirmantur in societate quies et securitas, auctoritate non abutitur princeps qui novit à Deo protegi vindicarique jura populi; principis auctoritatem obsequio, veneratione colet populus qui scit omnem animam potestatibus sublimioribus esse subditam, non esse potestatem nisi à Deo, Deique ordinationi resistere qui potestati resistat. 5°. In impiorum systemate, vis legum civilium in arbitrariâ conven-

tione staret. Ad quid autem inserviret illa conventio, si lege naturali non stabiliatur? Si Deum amoveatis, promissa, pacta, juramenta quid sunt aliud præter inania verba, vinculum fragile quod quisque pro nutu possit effringere? Figmentum est omnis obligatio moralis; vis adest ex unâ parte, impotentia ex aliâ : hoc uno vinculo ligatur humana societas. 6°. Conventione liberâ legeque civili non potest imponi homini moralis obligatio quæ conscientiam liget, si non adsit lex naturalis quæ jubeat eum implere promissa verba, societatisque cujus est membrum obedire legibus. Qui pacta liberè sancivit, ea revocandi potestatem sibi non ademit; ea cur observare teneantur ejus posteri, qui nullam in conventione paciscendâ partem habuerunt? Securus est, qui se solertiâ seu potentiâ legi pœnisve subducere potest; stimulis haud agitatur ejus conscientia. 7°. Absque superiore non datur lex : si verò Deum amoveatis, nullus alteri jure legitimo, sed solâ vi præest; lege nullus alium obligare potest, nullaque vis inest legi positivæ. 8°. In hâc impiorum hypothesi nullum datur discrimen inter legem et minas latronis. Huic exigenti marsupium cedis, quòd audaciâ viribusque prævaleat; itâ quoque in impiorum hypothesi legibus obtemperes, quòd ipsis resistere non possis.

Obj. 6°. Suppositâ lege naturali, gentes omnes uterentur eâdem lege civili, neque pugnarent in eodem imperio variæ consuetudines; atqui tamen inter populos obtinet singularis legum positivarum

discordia : indè sic aiebat Pascal : *On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité en peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent : le droit a ses époques : plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité en deça des Pyrénées, erreur au-delà.*

R. N. maj. 1°. Naturalis est etiam facultas loquendi et ratiocinandi; atqui tamen ea facultas exprimitur vario modo pro varietate regionis, ætatis, institutionis aliarumque causarum exteriorum. 2°. Potestas condendi leges civiles oritur etiam à Deo et à lege naturali; sed varietatem in lege civili postulat ipsa lex naturalis. Qui populos enim imperio regunt, utilitati subditorum omnia referre tenentur; hoc autem adipisci non possent, nisi leges, instituta civilia populi moribus, ingeniis aliisve loci temporisque circumstantiis adtemperent. Vix ergò fieri potest, ut omnes populi legibus iisdem eâdemque formâ regiminis utantur.

In exposito loco totus erat Pascal, non ut primaria morum principia, quæ fuerunt ab ipso fortiter adeò defensa, funditùs everteret, sed ut humani tantùm ingenii, vel in re gravissimâ sibi parùm ità constantis infirmitatem ostenderet.

Obj. 7°. Si de justo vel injusto sana quis exponere sentireque velit, res antè societatem institutam inspiciat; atqui tunc nihil est æqui vel iniqui.

R. 1°. *N. maj.* Status ille naturæ, quem invocat impietas, omninò fictitius, nusquàm extitit. Vix enim creatus erat primus hominum parens, cùm ipsi Deus mulierem associavit, ut ex utroque genus humanum originem duceret; indè manifestissimè probatur hominem ad societatem fuisse conditum.

R. 2°. *N. min.* Laudaverunt ab ævo quocunque gentes atque populi pietatem in parentes, in patriam, fidem in fœderibus, gratitudinem ob accepta beneficia; contrà verò damnavêre, quasi mala detestanda, parricidia, proditiones, perfidiam et ingratum animum. Quandònam ergò de hisce pactum est inter omnes populos institutum? Quo seculo, quo loco fuit obsignatum? Cur vestigia conventionis hujus adeò gravis haud asservavit historia?

In absurdâ quam fingit impietas hypothesi, quænam esset illius ab omnibus populis obsignati pacti virtus atque stabilitas? Indè fatentur impii posse pactum infringi, statìm ubi pœnarum timor atque vis absint.

Obj. 8°. Justum et injustum utilitate solâ determinantur.

R. N. Constans esse debet uniformisque regula, flecti nescia; ea verò non est utilitas. Tibi quod est utile sæpiùs alteri nocebit; idem esset ergò justum et injustum. Horrenda fluunt ex impiorum hypothesi consectaria : sequeretur enim exindè nulla Deo parentibusque deberi vel obsequia vel amorem, nullamque fidem in promissis, ubi talia non essent uti-

lia. Licita fierent immania scelera, si quæ foret in iis patrandis utilitas. Tota subverteretur humana societas; unusquisque sibi varias effingeret enim utilitates ut iis, uti regulis, actiones accommodaret. Patriam proderet, parentem occideret, et alia detestanda patraret, ea si commoda sibi fore judicaret.

Obj. 9°. Homo fertur ad suî conservationem atque felicitatem ineluctabili propensione; atqui nascitur exindè jus agendi quæcunque conveniant ad hunc finem assequendum.

R. N. min. Si quis enim exigi propriâ felicitate reputet ut patriæ, parentibusve moliatur exitium, an hoc et alia fient indè licita? Nonne jubet è contrà ratio vitam esse fortiter abjiciendam, si publicâ postuletur utilitate? Nonne stultè desipuissent, in impiorum hypothesi, viri fortes atque generosi, quos ob egregiam in patriam parentesque pietatem adeò laudavit antiquitas?

Obj. 10°. Inest à naturâ nobis insita libertas et agendi potentia, quæcunque libuerit; atqui potestas hæc est jus propriè dictum.

R. N. min. Differunt immenso discrimine jus atque potentia. Utique possis odisse, contemnere Deum, parentes, amicum beneficum, ipsumque trucidare; numquid ea jure fierent? Ad hominis naturam pertinet recta ratio, quæ quasdam approbat actiones, et alias improbat.

Obj. 11°. Vana foret igitur illa potentia, si licitè non posset exerceri.

R. N. E contrà dignissima potestas est illa quòd

origo fonsque sit laudis atque meriti. Si nobis non inesset potestas agendi licitè vel illicitè, necessariò bonum ageremus, ac proindè neque merito, neque demerito locus esset.

Obj. 12. Boni malique moralis discrimen à solo sensu physico desumitur.

R. 1°. In hâc igitur hypothesi, supponite neque Deum dari neque providentiam; hominem animal esse sensu præditum, sed intelligentiâ et libertate destitutum. 2°. Benè si quis ageret, haud ideò laudandus magis quàm qui vitæ necessitati consulens, famem, sitim sitiet somnove indulgeat. 3°. In eâdem hypothesi, benè laudabiliterque possent agere bestiæ quæ societatem ineunt ut sibi cibum corporisque commoda comparent. Animalia quæ loco prædâve cedunt aliorum gratiâ, canis et equus qui obediunt homini, laudibus excipi deberent. 4°. Ab Epicuro tradita moralis ea disciplina, hominem ad voluptatem, ad pecuniæ honorisve quæstum, nunquàm verò ad virtutem impulit.

Obj. 13°. Virtute potest esse præditus atheus, cùm advertat ipsi nocere quæ mala sunt atque detegi ab hominibus ipsius pravas actiones.

R. Atenim sæpiùs interest ipsius, ut beneficii sit immemor, ut pecuniam depositam servet; quid aget in hâc occasione? 2°. Sibi sæpè blandiuntur improbi, se pœnæ subductum iri et plerumque effugiunt. 3°. Utilis est ipsis societas, sed ejus officia dant oblivioni. 4°. Ratio propriæ utilitatis quæ in animum athei agit, eò fortiùs impellet hominem

religiosum, qui Deum providum, remuneratorem atque vindicem exspectat. Humanitatis, consanguinitatis atque societatis officia commovent animum eò potentiùs, ubi religione decorantur.

Obj. 14.° Bonum agere malumque vitare debemus, ubi adest obligatio sic agendi; atqui ratio sana sensusque rectus ad hoc nos impellunt, nec ideò recurrere debemus ad Deum ut legislatorem supremum et universalem.

R. 1°. Si Deum amoveatis, quid est illa sana ratio, quid ille sensus rectus? 2°. Sensuum appetitu nonne sæpissimè propellimur ad agendum? Numquid in eo motu cæco ratio sapiens adest agendi? Numquid in eo dicetis obligationem adesse? Nonne sæpiùs esset obligatio patrandi sceleris? quo quid absurdiùs?

Obj. 15°. Stoïci nec admittebant immortalitatem animæ neque vitam futuram, et tamen erat austera moralis ipsorum doctrina.

R. 1°. In antiquitatis ævo Stoïci sex aut septem indicentur; anne regulam instituant illi paucissimi? Frustrà quæritis in gremio nationum, in plebe viros eâ fortitudine præditos, quâ Stoïci gloriabantur. Asserit Cicero, cui probè cogniti erant, omnibus hominibus haud idonea fuisse ipsorum principia; ob immoderatam austeritatem, ea neque naturæ humanæ, neque veritati fuisse consentanea. 2°. Cùm antiquæ generis humani traditiones fuerint adeò universales, asserere certò quis ausit à Stoïcis immortalitatem animæ negatam fuisse?

Obj. 16°. Hauriatur inconcussa certitudo dis-

ciplinæ moralis ab hominis naturâ et ipsius relationibus cum aliis hominibus; ea basis ab omnibus admissa notaque singulis. A voluntate Dei si deducatis eam certitudinem, arbitrario et ideali fundamento uitimini.

R. Legem naturalem à Dei voluntate deducentes, eam in ipsâ quoque Dei naturâ sitam affirmamus. Qui enim hominem creavit Deus, ipsi quoque rationem, intellectum, sensum moralem atque conscientiam dedit, quibus ipsi revelarentur impressa legis naturalis officia. Immutabilia sunt hæc officia, velut et immutabilis natura Dei et hominis natura.

Obj. 17°. Ut posset obligatio legis naturalis in Dei voluntate fundari, deberet inter Deum et hominem adesse proportio; atqui nulla datur inter utrumque proportio, cùm Deus sit infinitus et homo finitus.

R. Quamvìs Deus sit infinitus, tamen est hominis creator, benefactor atque dominus; potest igitur etiam ipsius esse legislator, judex atque remunerator.

Obj. 18°. Legis naturalis obligatio deduci debet è notionibus constantibus et invariabilibus; atqui talis non est idea Dei, cùm ea sit apud populos varia, et apud individuum hominem alia, pro varietate præjudiciorum.

R. 1°. Alii philosophi doctrinæ moralis regulas à privato commodo, alii ab utilitate publicâ, alii à conventionibus hominum educunt; anne constantes sunt illæ notiones? 2°. Deus, qui tàm perfectè

novit ingenii humani levitatem, legis naturalis primaria principia revelavit hominum parenti, ut in ævum ab ævo transmitterentur intemerata purissimaque.

Obj. 19°. Lex naturalis, si deducatur ejus obligatio à Dei voluntate, prorsùs est impotens ut moveat hominem ad virtutem.

R. E contrà verò potentissima lex naturalis ex eo fonte deducta, cùm omnia motiva, divina simul et humana complectatur. Impellit enim hominem ad virtutem ipsumque deterret à vitio, nuntians ipsum ità certò privatæ publicæque utilitati velut et conscientiæ paci consulere, vitamque aliam esse in quâ præmia pœnasve sit recepturus. Quæ verò motiva suis asseclis ob oculos ponit impietas ut eos moveat ad virtutem et à vitio avertat? Vanas impiorum opiniones de bono et malo quis inter recentiores expellens, ait:

D'où viennent ces transports d'âdmiration pour les actions héroïques, pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton abandonné par la fortune plutôt que César triomphant? Il nous importe sûrement fort peu que tel homme ait été méchant ou juste; il y a deux mille ans, et cependant, en lisant l'histoire ancienne, un vif intérêt nous affecte, comme si cela s'étoit passé de nos jours. Que font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit

mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans.

Qu'est-ce que sacrifier ses biens, sa liberté, son repos? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Nul sans doute n'agit que pour son bien; mais, s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses, où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur supposant des intentions basses et des motifs sans vertu, où l'on seroit forcé d'avilir Socrate et de condamner Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la nature et celle de la raison s'élèveroient contre elles, et ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

L'amour de soi est le moteur de tous les hommes, car le contraire seroit absurde et impossible; mais cet amour de soi ne seroit qu'une base très-insuffisante pour la morale, si cette même morale n'y joignoit des principes de justice et d'ordre, nécessaires pour éclairer et diriger cet amour de soi, qui sans guide et sans lumière, loin de pouvoir servir de fondement à la société, en seroit la subversion.

En effet, il est indubitable qu'il y a dans tout état de choses mille occasions où l'on peut faire le bien sans avoir à espérer aucune récompense, ou le mal

sans avoir aucune peine à craindre. Il n'y a point de législation assez parfaite pour prévenir ces deux cas. Or, dès que vous aurez posé pour seul principe l'amour de soi, je demande si, dans les deux cas supposés, tout homme qui sera conséquent ne sera pas très-bien fondé à ne point faire le bien dont il n'attend aucun profit, et à faire le mal où il trouve son avantage. S'il n'agissoit pas ainsi, assurément il seroit insensé.

La règle des actions de l'homme doit être constante, uniforme, invariable. Or, comment le seroit-elle, si l'utilité particulière étoit la seule mesure du juste et de l'injuste? Ne sait-on pas que chacun de nous juge à sa manière, selon ses passions, ses préjugés, ses caprices, de tout ce qui lui est utile ou nuisible? L'impie, le traître, le calomniateur, le brigand, l'assassin, seroient évidemment justifiés par une telle doctrine.

*Je reçois en fidéicommis cent mille écus qu'un de mes amis ne sauroit laisser autrement à un de ses parens qu'il aime. Le secret est entre lui et moi. Cent mille écus sont bons à garder. Je les garde. Comment appelez-vous cela? J'espère que vous nous permettrez de l'appeler tout au moins de l'*intérêt personnel : *vous ne pouvez pas dire non. Passons.—Je prends l'inverse. Cent mille écus m'enrichiroient, il est vrai, et pourroient me procurer bien des plaisirs; mais je préfère celui de faire mon devoir et une bonne action, et je remets fidèlement toute la somme à la personne indiquée.*

Comment appelez-vous cela? — Encore de l'intérêt personnel! Certes, il est un peu ridicule de qualifier de la même manière deux mouvemens si opposés, dont l'un est d'un vil coquin, et l'autre d'un honnête homme. Assurément, dans la langue vulgaire, jamais on ne les confondra; mais je me prête pour un moment à votre langue nouvelle, et je veux bien trouver mon intérêt à donner cent mille écus que je pourrois garder.

Je vous prends au mot, et je dis : Eh bien, cet intérêt, *ce* plaisir *que je goûte à satisfaire ma conscience, savez-vous ce que c'est? C'est la vertu. — L'intérêt, le plaisir que j'aurois trouvé à retenir ce qui ne m'appartient pas, savez-vous ce que c'est? C'est le vice.*

Or, très-certainement ces deux intérêts *si différens ne peuvent pas être la même chose. Vous avez donc abusé des termes, en confondant l'*amour de soi, *qui est commun à tous les hommes, et que le méchant et l'homme honnête suivent d'une manière toute opposée, avec l'*intérêt personnel, *par lequel tout le monde entend cet égoïsme, qui fait que nous cherchons notre avantage aux dépens des autres. Quoi de plus absurde que de prétendre que deux actions si contradictoires ont le même principe moral, ne sont qu'une seule et même chose, et doivent s'appeler du même nom?*

La satisfaction intérieure que l'on goûte à être juste et vertueux, je l'appelle vertu. *L'égoïsme, par lequel je fais le mal d'autrui pour mon bien,*

je l'appelle vice; *et il est aussi impossible de confondre cet* égoisme *et cette* satisfaction intérieure, *que les effets contradictoires qui en résultent. Si l'on ne peut rien aimer que par rapport à soi, tous les citoyens se regarderont peu à peu comme des êtres indépendans, faits pour eux-mêmes; on ne pourra donc plus sacrifier ses intérêts particuliers pour le bien général. Vous détruisez donc les sentimens nobles et les vertus héroïques.*

Une convention ne peut imposer un devoir, *s'il n'est reconnu, avant tout, qu'on est obligé de tenir sa parole et d'être fidèle à ses engagemens. Si l'homme, dans l'état de nature, n'avoit aucun devoir à remplir, la société n'ayant pu changer la nature des choses, les lois positives n'ont plus d'autre appui que la* force; *ainsi on aura le droit de les enfreindre, dès qu'on pourra le faire sans danger.*

Q. 1°. Utrum lex naturalis mutari possit, anne dispensationem admittat?

R. N. 1°. Mutari prorsùs non potest lex naturalis, cùm id unum jubeat quod naturâ suâ bonum est, et hoc unum vetet quod in seipso malum. 2°. Neque dispensationem admittit lex naturalis. Quis enim dispensare vel eximere possit quempiam ab obligatione legis naturalis adimplendæ? Quis permittere possit ut aliquis faciat quod in se malum est, ut contra rationem æternam et immutabilem agat?

Q. 2°. utrùm invincibiliter ignorari possit lex naturalis?

R. 1°. Qui perfectum rationis usum habet, primaria legis naturalis principia conclusionesque ab ipsis immediatè deductas invincibiliter ignorare non potest. Quis enim ignoret alteri non esse faciendum quod sibi non velit fieri, proindè nec occidendum neque furandum esse? 2°. Dantur conclusiones quæ ex primariis legis naturalis principiis operosè tantùm et non nisi longo, difficili labore deduci possunt; quod quidem plurimorum vires longè superat.

SECTIO SECUNDA.

Lex positiva.

Lex positiva dicitur ea quæ non insita cordibus hominum ab aliquo legislatore fuit extrinsecùs instituta.

Definiri potest præceptum commune, justum, ad bonum publicum spectans, ab eo qui communitatis curam habet, promulgatum, pœnis atque præmiis sancitum.

Jus habent principes seculares instituendi leges quæ subditorum conscientiam obligent, modò sint juri naturali divinoque consentaneæ. Potestatem illam habent à Deo, per quem reges regnant legumque conditores justa decernunt.

CAPUT II.

ETHICA SPECIALIS.

Ethica specialis de specialibus hominis officiis erga seipsum, erga proximum, erga Deum omnipotentem agit.

§. 1.

De hominis erga seipsum officiis.

Cùm homo constet animâ corporeque simul junctis, ordinis ergò duplicis officia sunt ipsi complenda; alia spectant ad animam, alia verò ad corpus ipsum.

ART. I.

DE HOMINIS OFFICIIS AD IPSIUS ANIMAM SPECTANTIBUS.

Hominis erga ipsius animam officia stant in eo ut animæ facultates, intellectum scilicet atque voluntatem exornet, aptè perficiat atque dirigat.

Intellectum ergò studeat iis instruere co-

gnitionibus, quæ sint homine digniores, ipsius conditioni vitæque socialis institutis accommodatæ.

Curet homo voluntatem ità instituere, ut appetitus ipsius ad bonum sincerum idoneè prosequendum et ad malum fugiendum instruatur.

ART. II.

DE HOMINIS OFFICIIS QUÆ AD CORPUS IPSIUS SPECTANT.

Hâc in re duplex et utraque gravissima quæstio dirimenda proponitur : 1a. nùm homo seipsum licitè possit occidere, saltem ubi tanto pondere premitur ærumnarum, ut ipsi vivere miserabile magìs videatur quàm obire violentâ morte ; 2a nùm alicui licitum sit cum alio congredi certamine singulari.

SECTIO PRIMA.

De suicidio.

Contenderunt olim Stoïci posse sapientem se hujus vitæ doloribus et ærumnis morte violentâ subducere ; quam insanam opinionem hoc ævo nostro sophistæ aliqui defenderunt.

PROPOSITIO.

Scelus immane patrat, qui cruentas ipse sibi manus infert.

Prob. Ille scelus immane patrat, qui Dei leges apertè contemnit, qui sibi jura Creatoris arrogat, qui perfidus et injustus agit in jura societatis et in seipsum crudelis est; atqui talis est ille qui sibi cruentas ipse manus infert; ergò......

1°. Suicida Deï leges apertè contemnit. A Deo quippè lex est omnium animis insita quæ naturali quodam instinctu jubet ut quisque conservationi corporis providens, ea quæ possint ipsi nocere diligenti studio removeat; atqui legem hancce Dei naturæque spernit apertè qui cruentas sibi manus infert ipse.

2°. Suicida jura Dei sibi quoque arrogat; Deus enim solus est vitæ mortisque supremus arbiter. Hominis ergò vita depositum est quod Deus solus ab homine repetere potest. « Militia est hominis vita super terram ». Si miles ergò statione sibi commissâ cedere non audet injussus, à fortiori non possit homo vitam relinquere præter Dei voluntatem à quo stationis officium accepit. « Piis omnibus », ait Tullius, « retinendus est animus in custo-

» diâ corporis, nec injussu ejus à quo ille » nobis est datus, ex hominum vitâ migrandum est, ne munus humanum assignatum » à Deo fugisse videamur ».

3°. Qui voluntariè seipsum occidit, perfidus et injustus agit in jura societatis. Talis est ille profectò qui societati membrum eripiens utile, spem omnem atque facultatem eripit aliis boni cujuscunque conferendi; atqui certissimè sic agit qui voluntariè seipsum occidit. Forsàn objiciet in eo se statu versari physicæ moralisque impotentiæ, ut societati bona nulla possit ampliùs conferre. Sedenim 1°. undè certus sciat eam conditionem diuturnam atque constantem fore? 2°. Nonne possit aliis utilia præstare, si præbeat ipsis exempla patientiæ, fortitudinisque? Caveat ergò ne sit aliis perniciei, si prodesse non possit ampliùs. Jàm verò suicida nonne damnum aliis atque societati confert grave? Nonne cives ità hortatur, ut fortem in adversâ re constantiam aspernentur? Nonne ipsos ad ignaviam impellit? Si quisque possit ità projicere vitam, ut sese dolore liberet, quidni possit paterfamiliâs uxorem atque liberos ignavo suicidio deserere?

Dieu ne nous a point faits pour nous seuls,

mais pour la société; les avantages qu'elle nous procure, et dont nous jouissons depuis notre naissance, ne sont jamais suffisamment payés par les services que nous lui avons rendus. Elle a eu soin de nous; elle a pourvu à notre conservation, à nos droits, à notre bien-être, dans un temps où nous étions incapables de rien faire pour elle. La dette que nous avons contractée envers elle ne peut être acquittée que par l'emploi de toute notre vie. Il y a de l'injustice de la priver de nos services, de nos vertus, de nos exemples. Elle a droit de sévir contre les restes odieux d'un suicide, de le punir autant qu'un homme qui ne vit plus peut être puni, d'effrayer les vivans par l'ignominie dont elle couvre sa mémoire. Un juste souffrant, un homme de bien aux prises avec l'infortune est le plus grand spectacle que la société puisse renfermer dans son sein, la meilleure leçon que la providence divine puisse donner à l'humanité. Si Aristide fût mort dans l'opulence et dans les honneurs; si Phocion n'avoit pas eu le courage de pardonner à sa patrie; si Socrate eût prévenu la ciguë, ils n'auroient été que des hommes ordinaires.

Un citoyen tient à sa famille par le sang et par les bienfaits, à ses amis par la reconnoissance,

sance, aux lois par respect, au gouvernement par obéissance; rompre ces liens heureux sans l'aveu de personne, c'est violer ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. En vain l'on dira que presque tous ont été formés sans notre consentement libre; n'est-ce pas assez que la nature les ait tissus pour notre bien, et qu'elle ait stipulé pour nous au moment de notre naissance? J'entends par la nature Dieu, qui en est l'auteur; dans tout autre sens, ce mot n'exprimeroit rien. (Bergier.)

4°. In seipsum crudelis est quoque suicida. Crudelis est enim in seipsum qui sub obtentu mali præsentis effugiendi sese in apertum infelicitatis æternæ periculum abjicit; atqui sic agit qui seipsum occidit. Præsentia mala quidem ignavus evitat; at incertus anne meliorem pejoremve sit conditionem experturus. Imò, nisi suprema Dei providentia negetur, absque cujus imperio nulla contingunt in hoc orbe, certò sciat sese pœnâ gravissimâ mulctandum esse, cùm absque divino jussu seipsum imparatum, imò scelere fœdatum ad judicis tribunal intrudat.

In infernâ regione suppliciis acerbissimis obnoxios esse, qui vitam temerariò projiciant,

antiqua sententia tenuit, ità testante Virgilio :

Proxima deindè tenent mœsti loca qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi,
Projecère animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem, et duros perferre labores!
Fas obstat, tristique palus immobilis undâ
Alligat, et novies styx interfusa coercet.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Licent ea quæ fortioris animi sunt; atqui seipsum occidere.....

R. 1°. *N. maj.* quòd sit justò generalior. Fur enim et homicida sæpiùs exempla præbent animi fortissimi; nùm indè licent ea quæ tentant audacissimè?

R. 2°. *N. min.* Haud animi fortitudinem, ast abjectionem imbellem ille prodit, ipse sibi qui manus infert. Cur enim ità se gerat, nisi quià seu tædia, vel infortunia, morbos, egestatem aut alia vitæ mala tolerare non possit? Animi fortitudo reponatur ergò, non in ignavâ desperatione, sed in eâ sublimitate cordis, quæ constanter ferat ærumnas. Indè Martialis ità præclarè scribebat :

Rebus in adversis facile est contemnere vitam,
Fortiter ille facit qui miser esse potest.

Tu veux l'autoriser par des exemples : tu m'oses nommer des Romains. Regarde les beaux jours de la république, et vois si tu y trouveras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus, retournant à Carthage, prévient-il par sa

mort les tourmens qui l'attendoient?..... Le sénat même n'admire-t-il pas le consul Varron, pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de généraux se laissoient-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit cruelle, et à qui il en coûtoit si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à leur patrie leur sang, leur vie et leur dernier soupir, et que ni la honte, ni les revers ne pouvoient les détourner de ce devoir sacré. (Rousseau.)

Certes, jamais aucun rhéteur n'a prétendu que Caton fût un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers; mais il pouvoit refuser cet hommage, sans se donner la mort. Il me semble qu'en refusant de se courber sous le joug, il eût fait preuve d'un plus noble, d'un plus difficile courage, et qu'une telle résistance auroit été plus utile à la liberté, et plus honorable pour lui.... Au reste, les admirateurs de Caton le sont aussi de Brutus. Or, il s'agiroit de savoir si les assassins de César, que César avoit comblés de bienfaits, sont dignes d'éloge, et ensuite s'il faut les regarder comme de vrais patriotes. Dans les circonstances où Rome se trouvoit, peut-être étoit-il heureux pour elle d'obéir à César. Sa mort fut suivie des odieuses proscriptions d'Antoine et d'Octave, et fraya le chemin du trône aux tyrans les plus féroces et les plus insensés.

Ceux qui regardent le suicide comme un effet de grandeur d'ame devroient nous apprendre sur

quel principe ils en jugent; s'il y a plus de courage à vaincre pour un instant l'horreur naturelle de la mort, qu'à surmonter constamment la répugnance que nous avons de souffrir; s'il faut un plus grand effort pour être brave un moment que pour l'être tous les jours de la vie. Le mépris de la mort peut être légitimé et ennobli par le motif d'être utile à la société; nous admirons avec justice ceux qui affrontent le trépas pour protéger les foibles ou pour sauver leur patrie : c'est le triomphe de la vertu sur l'amour-propre. Dans un suicide, nous ne voyons que l'intérêt particulier mal entendu, ou plutôt une haine de soi-même, qui étouffe toute considération du bien public. Tel qui se tue par désespoir n'auroit peut-être pas été capable de braver le moindre danger pour l'utilité de ses concitoyens. Quel est donc le fondement de l'admiration stupide que l'on veut nous inspirer pour une prétendue bravoure momentanée de laquelle il ne résulte rien? Selon les matérialistes, l'utilité est la règle par laquelle nous devons juger des actions humaines; qu'ils nous fassent voir l'utilité d'un suicide. (Bergier.)

Obj. 2°. Vitam abjicere licet quæ mihi mala, nemini verò bona; atqui contingit aliquandò vitam homini malam esse, nemini verò bonam.

R. 1°. *N. maj.* 1°. Sæpiùs ipsâ nostrî culpâ fit ut vita videatur homini malum: Cupiditatibus indulgens immoderatiùs vires infringit, dolores ævique senilis caducam imbecillitatem in se præma-

turus adducit; an indè jus acquirit ipse sibi vitam eripiendi? Quidni potiùs freno cupiditates inhibebat? Corporis vires à naturâ sibi commissas asservans, haud unquàm incidisset in cogitationem attentato suicidio sibi vitam eripiendi. 2°. Etiamsi vita videatur alicui mala, nemini bona, etiamsi se nullo crederet erga societatem obnoxium officio, nùm ipsi vitam abjicere liceret? Annon debet obedire Deo, qui vetat ne quis absque ipsius imperio vitam deserat?

R. 2°. *N. min.* Nuspiàm accidit ab omni vinculo societatis aliquem ità solutum esse, ut ipsi nulla supersint erga concives officia complenda; nonne sunt ipsi vel amici, seu liberi, parentes, propinqui, quorum gratiâ vitam asservet? Nonne tenetur exempla patientiæ fortitudinisque societati præbere, ut ità rem publicam foveat et erigat? Hinc ità rursùs ait genevensis auctor : *Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. — Philosophe d'un jour, ignores-tu que tu ne saurois pas faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir?..... Chaque fois que tu es tenté de sortir de la vie, dis en toi-même : que je fasse une bonne action avant de mourir; puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler..... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après demain, toute ta vie.*

Obj. 3°. Supponatur homo, qui cruciatus acerbissimo dolore societati nulla possit ampliùs officia

conferre; quidni liceat ipsi vitam deponere, quæ sibi gravis, nullique utilis?

R. N. Mente sapientissimâ permissum Providentiâ divinâ ut miseriis obnoxia sit hominis vita. Indè sibi proponit Deus hominem ad saniora consilia religionis atque pietatis revocare, ipsum à labe peccati puriorem digrioremque ad meliorem vitam reddere. Numquid ergò, velut impii somniant, in homine nihil aliud est præter pulverem et materiam? Annon animantur elementa terrestria spiritu qui sit emanatio supremi Numinis? Quo jure quis unionem destruat quæ manu Dei fuit instituta?

Obj. 4°. Vita nobis à Deo datur beneficii loco; cur ergò possit irasci, cùm ipsi restituitur id quod grave molestumque factum est?

R. Vita non modò beneficium est, sed et depositum quod à nobis diligentissimè servandum, quoadusquè reposcatur à Deo qui depositum commisit. Certè meritò possit irasci Deus, si vitæ beneficia concessa nobis absque ipsius jussu projiciamus, ideò quòd aliqua mala non exspectata nobis accidunt. Quid enim aliud ést quàm ejus incusare providentiam et ipsi diffidere? Si de benignitate, de justitiâ, de providentiâ Dei saniora judicaremus, ea quæ nobis accidunt dura susciperemus, aut ut debitas ob admissa peccata pœnas, aut ut media quibus merita comparare, patientiam exercere, fiduciamque in Deum excitare possimus?

Obj. 5°. Mors aliquandò superest ut unicum

adversùs intolerabilia mala remedium; ergò licet ad eam confugere.

R. 1°. *N. ant.* 1°. Nihil in hâcce præsenti vitâ debet ut omninò desperatum haberi, cùm in rebus humanis alternet ordo perpetuæ vicissitudinis. 2°. Altera vita datur in quâ sua virtuti merces erit atque crimini pœna. Quanta verò supplicia manent eos qui vitam hancce mortalem inconsulto contemptoque Creatore deserunt! Qui sibi cruentas igitur infert manus, ille, nedùm ipse malis imponat finem, è contrà pœnas in alterâ vitâ subeundas et longè graviores in se provocat.

R. 2°. *N. C.* Mors, etsi foret unicum adversùs intolerabilia mala remedium, numquid ad eam proprio motu confugere deberet? Cur ergò non possit exspectare qui dolet, qui cruciatur, donec ipsa providentia, quæ certo consilio mala permittit, ipsi levamina solatiaque suggerat? Pudeat impios, quòd sint adeò debiles animo, quòd ità sint abjecti mentisque fortitudinem omnem aspernentur!

Obj. 6°. Membrum amputare licet, ut toti corpori consulatur; à fortiori vitam abjicere possumus, ut felicitas corporis et animæ in tuto collocetur.

R. N. C. Disparitas hìc adest immensa. 1°. Membra vitiata resecantur, ubi corpus integrum aliter asservari nequit. Contrà verò quis asserat exigere felicitatem hominis, ut ipse sibi vitam adimat? In quocunque statu vivas, quantumcunquè dolore premaris, semper adest aliqua felicitatem obtinendi via, nempè sincerum erga voluntatem divi-

nam obsequium; quod sanè recusatur ab eo qui vitâ discedit injussus. 2°. Qui membrum amputari curat, totius corporis servandi causâ, ille morem gerit consiliis providentiæ divinæ, quæ vult ut omni viâ licitâ corpori servando consulamus. Qui verò sibi vitam adimit, ille contra divinæ providentiæ sapientissimas dispositiones agit.

Obj. 7°. Pro patriâ, pro religione licet objicere vitam aperto discrimini; ergò sibi mortem etiam inferre.

R. N. C. Ubi summa patriæ seu religionis utilitas ità postulat, ut aperto vitæ discrimini nos objiciamus, jubet hoc ipso Deus ut audacter atque strenuè mortem adeamus. Dictat enim imperatque sana ratio, ut privatus quisque religionis atque societatis bonum vitæ propriæ anteponat. Alia longè res est de eo qui patriæ seu religionis utilitati procurandæ nullatenùs intentus, imò cum utriusque gravi detrimento sibi manus infert ipse; quod utique severissimè prohibetur à Deo, nedùm approbari possit.

Obj. 8°. Conditionalis est atque reciproca pactio quælibet; fundatur enim utriusque contrahentis utilitate mutuâ. Civis cum societate patriâque non alio quàm vinculo utilitatis alligari potest; eo soluto, in libertatem asseritur.

R. 1°. Allegata pactio commentum est atque mera fabula; quandonàm enim contrahunt inter se civis atque societas? An antequàm civis nascatur, anne verò post nativitatem ipsius? Numquid penès

hominem stat ut extra societatem aut in eâ potiùs quàm in illâ nascatur? Numquid ipsa societas hunc aut illum hominem nascentem ex arbitrio potest admittere seu rejicere? An agunt æquo jure gentes impiæ quæ tot infantes post nativitatem exponunt? Jure naturali societas est parens et altrix eorum omnium qui nascuntur in ipsius gremio; eorum conservationi providere tenetur; ageret injustè, si quempiam innocentem vitæ socialis utilitate fraudaret. Cur ergò civi liceat societatem defraudare ipsique membrum utile cum ingenti damno societatis cripere?

2°. Supponatur ergò fictitium hocce pactum existere; quis æquo jure statuat an utrinquè fuerint impletæ conditiones? Anne privatus ipse judicabit? Sed ità subverteretur omnis ordo, objiceretur ipsa societas libidini cujuscunque privati, qui pro libitu pronuntiaret eam erga se contra jus agere.

3°. In hypothesi quòd felicitatis præsentis unico vinculo ligemur erga societatem, ipsi nulla debemus igitur officia, si nobis ea non prosint; privata commoda licebit anteponere communi bono. Si deprehendatis oriri damna jacturamque vobis indè quòd aliquo crimine vos abstineatis, ergò jus erit vobis illud admittendi. Horrenda profectò principia, è quibus talia consectaria fluunt.

Les devoirs mutuels entre les citoyens et la société sont appuyés sur un fondement solide, sur la loi et la volonté éternelle du Créateur. Il a formé l'homme pour la société, il lui fait sentir cette des-

...

tination par ses besoins; l'homme ne peut s'y refuser sans se rendre malheureux. En vertu de cet ordre divin, il a un droit réel à la protection de la société, et celle-ci un droit acquis à ses services. Ce n'est point à lui de mettre des bornes à ses devoirs; leur étendue est égale à celle de ses facultés, leur durée à celle de sa vie; il doit faire pour la société tout ce qu'il peut : celle-ci ne peut l'abandonner sans crime, tant qu'il vit et qu'il est soumis à l'ordre. Comme il ne s'est pas donné la vie, il ne lui est pas permis de s'en priver. De même que la société lui doit encore protection et sûreté, lorsqu'il ne peut plus la servir; de son côté, il lui doit ses services, lors même qu'il ne dépend pas d'elle de le rendre heureux. C'est à elle de commander, à lui d'obéir; elle est souveraine, et il est sujet : c'est à elle à juger de ce qu'elle lui doit, à lui de se soumettre à la décision intimée par les lois. Il est contre le bon sens de mettre le particulier au pair avec la société, de le supposer contractant avec elle d'égal à égal, de s'établir juge contre elle, et de s'autoriser à se faire justice lui-même : ce seroit soumettre la sagesse à la folie, l'intérêt du corps à l'utilité d'un seul membre, l'ordre public au caprice d'un particulier. (Bergier.)

Obj. 9°. Numquid ergò violetur ordo providentiæ, si materia modificationem aliam accipiat globusque fiat è rotundo quadratus? Anima si solvatur è corpore, quam indè jacturam patiantur ordo dispositioque orbis universi? Elemento materiali datur

alia forma, sed animæ natura sublimis indè nihil accipit detrimenti.

R. Hâc insulsâ disputandi ratione probari posset etiam illum qui proximo vitam eripiat haud peccare graviùs eo qui globum è rotundo facit quadratum. Quis ergò non exhorrescat, ubi talia videt et audit à materialistis exponi principia? An ergò pendent regula morum et ordo naturalis à physicâ dispositione rerum? Profectò non peccat in legem naturalem qui materiæ formas immutat, cùm eas Deus hominis liberæ voluntati subjecerit. Anne Deus etiam corpus tuum aliorumque tuo subjecit arbitrio? In vitam nihil juris habet ipsa societas, nisi rei communis illud exigat utilitas.

Obj. 10°. Laudantur in libris sacris Eleazarus, Samson et alii qui propriâ manu sibi mortem intulerunt.

R. Non auctoritate propriâ, sed aut imperante Deo, vel ità jubente commodo patriæ vel alio sublimi motivo in objectione citati sese morti subjecêre.

Obj. 11°. Lex Decalogi: *Non occides*, exceptionem patitur, ubi de malefactoribus hostibusque morte puniendis agitur; ergò et aliam exceptionem pati potest, ubi de morte voluntariâ quæstio habetur.

R. N. C. 1°. Suicidium ut et homicidium, etiamsi nullâ lege positivâ prohiberentur, lege naturali sunt prohibita : « De manu hominis, de manu viri et fra» tris ejus requiram animam hominis, ait Dominus.

» Quicunque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius : ad imaginem quippe Dei » factus est homo ». (Gen. c. 9.) — 2°. Christiana religio commendat patientiam et submissionem divinæ providentiæ ut virtutes laudabiles, eo ipso reprobat suicidium. — 3°. Malefactores hostesque, Deo permittente, morte possunt affici, cùm et jure gaudeat societas ut propriæ conservationi consulat; anne verò possit asservandæ societati conducere suicidium, quod adeò graviter ipsi nocivum est?

SECTIO SECUNDA.

Singulare certamen seu duellum.

PROPOSITIO.

Singularia certamina, quæ duella vocantur, illicita sunt.

PROB. Illicita sunt ea quæ fiunt contra legem divinam, contra Dei supremi jura, contra sensum omnem pietatis atque religionis, contra regum nostrorum edicta, contra leges Ecclesiæ, contra sanam rationem; atqui singularia certamina, quæ duella vocantur, fiunt contra legem divinam......

1°. Contra legem divinam, quæ tàm expressè prohibet homicidium aut omnem actionem violentam quæ ducit ad homicidium.

2°. Ea singularia certamina fiunt contra

Dei supremi jura, qui dixit : « Mihi vindicta, » ego retribuam; de manu hominis, de manu » viri et fratris ejus requiram animam homi- » nis ». . . . . « Quicunque effuderit huma- » num sanguinem, fundetur sanguis illius : » ad imaginem quippè Dei factus est homo ». (Gen. c. 9.)

3°. Ea certamina fiunt contra sensum omnem pietatis atque religionis. Quisquis enim, ob inanem honoris umbram, ad singulare certamen aut alium provocat, aut ad illud sese accingit, ille suam alteriusque salutem adducit in aperta pericula, cùm alteruter et forsan uterque judicem omnipotentem aditurus sit imparatus, imò et odioso crimine fœdatus.

4°. Ea certamina fiunt contra regum nostrorum atque præcipuè Ludovici magni edicta qui tàm expressè sancivit anno 1643 eos qui duello confligerent, utpotè læsæ majestatis humanæ divinæque reos, debere sepulturâ christianâ carere.

5°. Fiunt ea certamina contra leges Ecclesiæ, quibus duella toties et sub pœnis tàm gravibus prohibita fuêre.

6°. Fiunt ea certamina contra sanam rationem, quâ clamante et attestante, vita nec alteri sit eripienda neque deserenda sub hoc

obtentu, quòd levis et umbratilis offensa non debeat inulta remanere. Hinc ait auctor genevensis : *Le véritable honneur dépend-il des temps, des lieux, des préjugés? Peut-il passer et renaître comme passent et renaissent les modes? Il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, et dans la règle éternelle de ses devoirs. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme, et le témoignage d'une ame droite? Et quelle prise peut avoir une opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? et l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Une salle d'armes est donc le siége de toute justice! et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé!*

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats singuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce, Thémistocle, fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton?.... O vous qui aimez sincèrement

la vertu, apprenez à la servir à sa mode et non à la mode des hommes!

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Testibus absentibus, repeti non potest ab auctoritate publicâ injuriarum oblivio; tunc ergò saltem licita sunt certamina singularia.

R. N. Nemini licet unquàm in propriâ causâ sese judicem instituere. Itâ comparati sunt homines, ut acceptas injurias existiment esse longè graviores ac reverà sunt, et ultra modum insequi soleant ea quæ jus esse suum opinantur. Indè generali sententiâ Deus asserit: « Mihi vindicta, ego retribuam ». Ferenda patienter injuria, cùm eam ulcisci non possitis absque contemptu legis humanæ divinæque simul et absque periculo salutis æternæ.

Obj. 2°. Licet injustum aggressorem occidere, si sit illud necessarium ad vitam defendendam; ergò et licet eum occidere, si non possitis aliàs honorem tueri.

R. N. C. Legitima defensio jure naturali legibusque positivis excusatur. Contrà verò lege nullâ privato concessum est ut ob illatam injuriam aliquem interficiat. Hominum opinione vanâ solùm nullisque legitimis rationibus innituntur patroni duellorum.

Obj. 3°. Honos est bonum ipsâ vitâ longè pretiosius.

R. Verus honos ab honoris inani simulacro secernatur accuratè. Verus honos virtute nititur et

illius comes est; vanus honos ab hominum insano judicio pendet. Verus honos in hominis corde stat, fictitius in aliorum existimatione, quæ profectò certa non est agendi judicandive regula. Verus honos utique vitâ melior; certè dignius honestâ morte defungi, quàm opprobrio, crimine fœdari, quàm infringere leges. Absurdè verò diceretur honorem fictitium esse vitâ potiorem, ubi præsertim honor ille cum vitæ periculo contemptuque legis humanæ et divinæ sit asservandus. Talis est autem honor ille fictitius, quem invocant, ut certamina singularia defendant. Quis enim verum honorem in usu fero barbaroque reponat? Quid inhumanius atque turpius, quàm in alieno sanguine fundendo velle futilem sæpiùs injuriam eluere? « Nec audiendi verò, inquit Tullius, qui graviter irascendùm inimicis existimant, idque magni fortisque viri censent : nihil enim laudabilius, nihil magno præclaroque virò dignius placabilitate atque clementiâ ».

Obj. 4°. Nemo famæ damnum pati tenetur; at verò qui provocatus ad singulare certamen illud recusaret, ex hominum æstimatione famæ nominisque jacturam pateretur.

R. E malo duplici quod minimum est eligatur; atqui longè tolerabilius est incidere in opprobrium et hominibus esse despectui, quàm honorem eo modo defendere, qui prohibeatur humanâ divinâque lege. Tunc audienda Scriptura sacra quæ clamat : « Nescitis quia amicitia hujus mundi inimica

» est Dei ! quicunque ergò voluerit amicus esse » seculi hujus, inimicus Dei constituitur ».

§. 2.

De hominis erga proximum officiis.

Spectanda præsertìm ea sunt officia quæ suam à societate trahunt originem. Societas est inter eos qui vires adjungunt, ut finem eumdem atque communem efficaciùs assequantur. Hæc autem officia vel ad societatem universam vel ad speciales individuasque societatis conditiones velut ad statum domesticum, conjugalem, herilem, ad variasque politicæ legis formas, ut aristocraticam, democraticam et monarchicam attinent; de quibus pauca disseremus.

ART. I.

De societate generatìm consideratâ.

Opinati sunt inter pseudophilosophos aliqui societatem in quâ vivimus atque conditionum inæqualitatem ortam è societate, contra naturæ vota institutas fuisse.

Fatetur Hobbesius homines alios aliis indigere, maximè quidem infantes, pueros, senes, ægrotos; sed negat eos ad societatem à

naturâ comparatos; imò sibi naturaliter invicem infensos esse statumque naturæ præivisse societatis institutioni; in eo statu naturæ quemlibet hoc unum quæsivisse ut alios vi vel fraude vel alio modo præoccuparet.

Rousseaüs è contrà contendit hominem à Deo mitem atque benignum esse creatum, ipsum à societate verò depravari; ipsum itaque, nedùm ad societatem fuerit natus, à naturâ destinatum fuisse ut pecudum ritu vagaretur in silvis, et à corruptione societatis intactum sese servaret; contractu sociali jura societatis inducta fuisse.

PROPOSITIO.

Homo natus est ut in societate vivat cum sui similibus, idque fit è voluntate Creatoris.

PROB. E voluntate Creatoris natus est homo ad eum statum in quo Deus ipsum statìm ab initio posuit, in quo per seculorum seriem ipsum conservavit et ad quem vocatur homo conditione suâ, facultatibus atque suis propensionibus; atqui.....

1°. Deus statim ab initio posuit hominem in statu societatis. Cùm Deus Adamum creavisset, dixit : « Non est bonum esse hominem » solum; faciamus ei adjutorium simile sibi ».

Productâ muliere, dixit Adam : « Relinquet » homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ.—Benedixit illis Deus et ait : » Crescite et multiplicamini, et replete ter» ram, et subjicite eam ».

2°. Per seculorum seriem Deus hominem in statu societatis conservavit. Orbis incolæ primi vivebant in societate, terrâ colendâ gregibusque pascendis occupati; oppida jàm ædificabant, artium elementa excogitabant. Nuspiàm ullo temporum seculo vagatus est homo pecudum more; prima fuit omnium apud patriarchas domestica societas.

3°. Ad statum societatis homo vocatur ipsâ suî conditione. Varias ipsius ætates inspicite fateaminique sibi eum nusquàm sufficere, sed aliorum ope semper indigere. Ipsum si spectetis in ætate puerili, quî possit infans tenerrimus vitam asservare, nisi curâ sedulâ parentum alatur fotusque tegatur? Alioqui nudus, humi jacens, expositus aeris inclementiæ, vel inediâ consumeretur, ferociumve belluarum præda factus, in lucem vix editus, exitio miserabili periret. Fingamus eum adolescentiam assecutum esse : nisi parentum magistrorumve consiliis erudiatur aut adjuvetur auxilio, nonne ferox erit animal quod

animi corporisque facultates exercendi sit impotens? Si virilem ætatem attingat, occurrunt officia vitæ conjugalis atque socialis implenda; debet aliis ea reddere quæ fuerunt ipsi largè collata; si consenuerit, accedent et imbecillitas corporis et hæc infirmitas animi quæ premebant eum in infantiâ. Tùm itaque si societatem hominum aliorum auferatis ipsi, procumbens humi, morbo miseriisque confectus, neque remedio sublevatus aut cibo recreatus, atrâ fame peribit; ergò quolibet ætatis tempore vocatur homo ad societatem ipsâ suî conditione.

4°. Ad id quoque vocatur ipsius facultatibus. Dotibus enim ornatur quamplurimis, quæ quidem ad societatem fovendam aptissimæ, fiunt inutiles ipsâ sublatâ. Quid enim, v. g., societatis usui possit accommodatius esse, quàm ea facultas, quâ sensus animi voce, vultu, gestibus aliisque signis exterioribus exprimit? Quid autem inutilius eâ facultate, si societatis auxilia sustuleritis? Inest homini facultas, ut ab aliis instructiones, monita, consilia, documenta recipiat iisque perficiatur; inest ingenium, quo, positâ societate, scientias et artes excolere possit. Eversâ verò societate, quid otiosius egregiis illis animi

dotibus? nonne marcesserent insulsæ ob inediam?

Hominem ergò vocant ad societatem, 1°. voluntas ipsa Dei creatoris; 2°. status hominis constans atque perpetuus; 3°. hominis ipsa conditio; 4°. facultates ipsius.

C'est bien en vain que dans cette question, pour trouver le droit naturel, on nous renvoie aux sauvages. Si Dieu a créé l'homme pour la société, l'état d'un sauvage n'est plus qu'un état contraire à la nature, à l'intention du Créateur et au bien-être de l'homme; la prétendue félicité des sauvages, dont on a voulu nous bercer, n'est qu'une vision fausse, réfutée par des faits indubitables. Comparez l'état des peuples du Paraguay assemblés et civilisés par la religion, avec celui dans lequel ils avoient vécu auparavant, et vous verrez ce qu'ils ont perdu. Plusieurs peuplades sont venues d'elles-mêmes se réunir à cette société naissante, afin d'en goûter les avantages; aucune n'a été tentée de retourner dans ses forêts pour y jouir du bonheur imaginaire que leur accordent nos philosophes. Dieu a créé l'homme sociable; quand il n'auroit pas établi lui-même une société permanente entre Adam, Eve et leurs descendans, les besoins, les fa-

cultés, les penchans que Dieu a donnés à l'homme le conduisoient à l'état social. La société est l'état naturel de l'homme; elle est fondée sur la loi naturelle ou sur la volonté de Dieu, qui est manifestée par la constitution même de l'homme. La société civile est un nouveau lien ajouté à la société domestique et naturelle; il est destiné à la resserrer, et non à la dissoudre, à en augmenter les avantages, et non à les diminuer.

De quelque manière que la société civile ait été formée, cela est égal. Soit que plusieurs familles aient été réunies par le voisinage et leurs besoins mutuels, soit qu'un sage législateur ait rassemblé des hommes épars, pour leur faire goûter les avantages de l'état policé, soit qu'un conquérant les ait d'abord assujettis par la force et les ait accoutumés à se laisser gouverner, il est mieux pour eux de vivre réunis que dispersés, sous la protection des lois que dans l'indépendance, dans un gouvernement réglé que dans l'anarchie. La subsistance y est plus assurée, la population plus abondante, les mœurs sont plus douces, la vie plus heureuse; on le voit en comparant l'état des peuples errans et nomades à celui des nations sédentaires et civilisées.

Ce n'est point par un choix libre que nous naissons hommes et à portée de nous trouver avec d'autres hommes; nous leur devons cependant l'humanité, la justice et la bienveillance, en vertu de la loi naturelle. Ce n'est point par un acte de notre volonté que nous naissons d'un père et d'une mère, et que nous avons des frères; la même loi nous impose cependant le devoir de la reconnoissance et de la soumission envers les premiers et de l'affection envers les seconds. La nature ne nous a point consultés pour nous faire naître dans le sein d'une société civile toute formée; en naissant, nous n'en sommes pas moins assujettis à ses lois et à ses institutions; le bien commun et notre propre intérêt l'exigent. Par un trait de bonté, Dieu a prévenu notre consentement libre pour nous mettre sous la sauvegarde et sous le joug des lois civiles. Les avantages que l'homme a goûtés dans la société domestique ont dû lui faire sentir qu'il en trouveroit encore de plus grands dans la société civile; il ne s'est pas trompé.

De droit naturel, la société civile est la mère de tous les individus qui naissent dans son sein; fussent-ils tombés des nues ou sortis des entrailles de la terre, elle leur doit sûreté et

protection, tant qu'ils ne la troublent point, parce qu'ils sont hommes. Elle pourvoit au bien-être de ses membres, même avant leur naissance, par la sainteté des mariages, par la modération du pouvoir des pères, par des secours préparés pour les enfans abandonnés, par le soin de l'éducation générale. Sous sa tutelle, nous naissons avec des droits, et nous en jouissons avant de les connoître. Il seroit singulier qu'elle nous dût quelque chose et que nous ne lui fussions débiteurs en rien; que, parvenus à l'âge de réflexion, nous fussions libres de contracter ou de rompre avec elle, de nous soumettre ou de résister à des lois auxquelles nous sommes redevables de ce que nous espérons, de ce que nous avons et de ce que nous sommes.

En quel sens peut-on nommer contrat social, pacte *ou* convention, *un devoir né avec nous, fondé sur des titres qui nous ont précédés, imposé par une loi salutaire et prévoyante, sans laquelle il n'y auroit point d'autre droit que la force, à laquelle nous ne pourrions nous soustraire sans cesser d'être hommes? Il n'a pas été besoin d'un contrat pour nous assujettir aux devoirs de la société naturelle, ni à ceux de la société domestique;*

que; par quelle raison seroit-il plus nécessaire pour nous soumettre à ceux de la société civile? Dès qu'elle est formée, ses engagemens sont sacrés et inviolables; le bien général exige qu'ils le soient pour les membres qui sont à naître comme pour ceux qui existent déjà.

Si l'on veut appeler contrat *les devoirs réciproques, ils le sont tous; toute société emporte des devoirs mutuels et des avantages mutuels; c'est en cela même qu'elle consiste; les nommer* contrat, *c'est abuser du terme, puisqu'il n'y a liberté ni de part ni d'autre.*

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Juri naturali societas adversatur.

R. N. Ad huncce finem è contrà fuit à Deo societas instituta, ut quilibet in iis protegeretur quæ competunt ipsi jure naturali. Jure naturali possum hæc omnia facere quæ ad meî conservationem inserviunt et aliis non nocent; curat autem societas ut ea faciliùs et tutiùs assequar.

Obj. 2°. E societate nascitur hominum atque conditionum inæqualitas; atqui juri naturali conditionum hæc inæqualitas adversatur.

R N. min. Quod enim et hominibus ipsis approbantibus et ipsâ ratione suadente fuit institutum, id juri naturali non adversatur; atqui conditionum

inæqualitas inter homines ipsis approbantibus et ipsâ ratione fuit instituta. Cùm enim homines ipsi viderent eis utile esse, si regerentur imperio, si summa firmaretur inter ipsos auctoritas, aliquâ parte libertatis ipsi cesserunt, ut reliquam eò tutiùs haberent et eâ pacificè fruerentur. Ut enim illæsa cujusque jura serventur omniumque saluti prospiciatur, humanæ cupiditates sunt coercendæ violentique sunt auctoritate comprimendi; id autem esse non poterat, nisi se vel unius vel multorum imperio subjicerent homines. Indè orta fuit ea conditionum inæqualitas, quæ societati fovendæ strictiorique ligandæ vinculo plurimùm aliundè conducit.

Obj. 3°. Jure naturali sunt homines æquales inter se; ergò juri naturali conditionum hæc inæqualitas adversatur.

R. Jure naturali sunt homines æquales eo sensu, quòd habeant omnes eamdem naturam, eamdem originem atque destinationem. Omnes accepêre mentem intelligentiâ voluntateque liberâ præditam; omnes eumdem auctorem atque creatorem agnoscunt; omnes eidem felicitati summoque bono destinantur. Genus humanum habeatur ergò velut unica, ingens familia, quæ diffusa per orbem cujusque membra naturæ cognatione quasi vinculo fraternitatis invicem alligantur. Indè verò ne concludatis omnes homines æquales esse jure naturali, et ipsorum adversari naturæ quòd alter alteri subjiciatur. Stant enim in hominis ipsâ naturâ causæ cur alter ab altero pendeat. 1°. Liberi parentibus

ipsâ suî conditione subjiciuntur; ità docuit apud omnes gentes, omni tempore, in omni regione natura. 2°. Potuerunt homines tunc ubi primæva libertas adhùc ipsis inerat, ea regiminis instituta seligere, quæ judicarent omnium utilitati magis accommodata; fieri verò nullatenùs hoc ità poterat quin etiam aut principi vel magistratui legumque vindicibus auctoritatem attribuerent. Hoc autem ordine rerum inducto tenentur alii subjicere voluntatem imperantibus; ergò jure naturali non ampliùs eo sensu sunt æquales quòd alter ab altero non pendeat.

Obj. 4°. E societatis institutione contingit ut imperent alii tyrannicè, dùm alii servituti mancipantur; alii facti sunt opulenti, tabescentibus aliis inediâ; ergò societatis institutio est injusta pactio jurique naturali contraria.

℟. Oriuntur hæc incommoda non è naturâ societatis, sed ex hominum ipsâ malitiâ. Si societatem in origine consideretis, facilè deprehendatis eâ conditione supremam auctoritatem à Deo regi, principi, magistratuique commissam fuisse, ut subditos æquâ lege, non arbitrio nutuque gubernarent; eos ob gesta regiminis et administrationis in judicium à Deo vocandos. Ea doctrina, quæ luculenter adeò proponitur in libris sacris, à bonis principibus ævi cujuscunque, præsertìm à Franciæ nostræ regibus agnita fuit. Societas igitur et à Deo et ab hominibus inducta fuit, ut ipsius membris esset utilis, non ut ipsis in damnum atque jacturam cederet. Na-

turâ suâ societas est institutio quàm optima, talisque manet, etiamsi per accidens alicui malo subjiciatur. Atenim homo, cùm optima quæcunque, velut alimenta, panem, vinum in pravum usum vertat, quid mirum, si societatis institutione ipsiusque bonis abutatur? Hinc orta quandoque tyrannis et aliorum oppressio. Fatendum tamen egestatem in multis hominibus ex ipsorum oriri culpâ, ex intemperantiâ, ex inertiâ, ex agendi ratione nimis inconsultâ. Quo jure societatis institutionem accusent?

Obj. 5°. Ad felicitatem homo natus est; ast huic adversa felicitati societas.

R. N. min. Hominis enim felicitati minimè nocet institutio, quæ lege sapientissimâ civium actiones atque voluntatem ad bonum commune dirigit et omnes impellit ut officia tùm erga Deum, tùm erga seipsos atque proximum accuratiùs impleant; atqui societatis institutio hæc omnia præstat. E contrà verò, in æqualitatis illo statu, quem invocant homines impii, quilibet ex arbitrio, pro libidine vitam institueret; indè, siculi deploranda recens experientia probat, inverterentur omnia, civiumque fortunæ, bona, vita plebis ferocis arbitrio traderentur indefensa. Et certè, si revolvatur attentiùs historia populorum antiquorum recentiorumque, compertum erit imperii formam ab ipsis identidem immutatam, modò, v. g., reipublicæ monarchiam, modò monarchiæ rempublicam ab ipsis esse prælatam, atque, dùm formas regiminis immu-

terent, in anarchiam aliquandò delapsos esse; atenim societatis institutionem omninò destruere nunquàm erat ipsis in animo, regiminisque formam aliquam, experti varia tentamina turbasque, rursùm induxêre, persuasum habentes hanc illamve formam regiminis esse communi felicitati comparandæ magis accommodatam quàm hanc aut aliam, non verò societatem in se spectatam esse malam.

Obj. 6°. Hominis felicitati certissimè nocet institutio, quæ cupiditates incitat et fovet; atqui...

R. Cupiditates in hominis ipso pectore sedem habent et originem; nobiscum nascuntur et adolescunt. Nihil enim aliud sunt quàm facultates innatæ quibus homo abutitur. Sic innati sunt appetitus edendi et bibendi, cùm ad vitæ conservationem inserviant; si quis autem ipsis indulgeat immoderatè, nedùm ad vitæ conservationem, imò ad ejus destructionem conducunt, et sic ob hominis fragilitatem in libidinis excessum atque passionem inordinatam convertuntur. Nobis est etiam innatus amor proprius, cùm ad vitæ conservationem sit necessarius. Atenim homo, cùm huic appetitui naturali se tradit immoderatiùs et suî bonum cum aliorum detrimento quærit, abit appetitus ille naturalis in excessum et in passionem inordinatam. Hoc ità semel posito, societatem instituit Deus, hominesque talem rerum ordinem elegêre, non in quo cupiditates avellerentur è radice, quod certè non stat in hominis potestate, sed in quo voluntas hominis improbi compressa freno, felicitati communi ra-

riùs apponeret obstacula. Jàm verò status ille societatis, ubi viget instituta lex, ubi pœnæ contra violatores adducuntur, nonne cupiditates efficaciùs inhibet, nonne communi felicitati comparandæ magìs est idoneus quàm ille naturæ status in quo pariter existerent humanæ cupiditates, sed freno minimè cohiberentur?

Obj. 7°. Humanæ felicitati certè nocet institutio, quæ conditionem hominis longè pejorem efficit; atqui societatis institutio conditionem hominis longè pejorem efficit...... Corpus enim hominis, quod in statu solitudinis fit robustissimum, è contrà deliciis in conditione societatis enervatur. E commercio societatis ut fonte pestifero morbi propemodùm infiniti scaturiunt. Incola verò silvarum, cujus vivendi ratio naturæ statui vicinior est, haud interruptâ valetudine fruitur.

R. Si societate videtur aliquandò fieri deterior hominis conditio, malum hoc humanis cupiditatibus haud ipsi societati tribuendum. Fœdera societatis inierunt homines eâ mente, ut junctis ex omni parte viribus, commune bonum efficaciori viâ comparare possent, seu potiùs eo consilio divina providentia destinavit hominem ad societatem. At verò, cùm optima quæque corrumpi soleant immoderatis hominum affectibus, indè contigit ut homines alligati vinculo societatis, haud vitæ necessaria solùm, sed et ea quæ sensu vehementiori voluptatis ipsos oblectare possint eò studiosiùs inquirant. Hinc artes, quæ sunt accommodatæ cupi-

ditatibus hominis explendis, ubique ferè pluris æstimantur quàm illæ quæ pertinent ad usus vitæ necessarios. Indè molliores effecti sunt homines; hinc enervatæ corporis animique facultates; indè luxuria, morbi calamitatesque tot in genus humanum adductæ. Neque tamen indè societas accusanda, quasi naturâ suâ noceat humanæ felicitati, sed ipsi detur vitio, si liceat, quòd hominis naturam immutare non possit.

In statu naturæ, vita longè gravioribus esset incommodis obnoxia, quibus homo liberatur in conditione societatis. Esto robustior sit homo ferus, qui vitam in silvis agit morboque sit objectus rariùs; at certè neque liberali disciplinâ mentis ingenium acuit aut morales facultates evolvit. Indè fit ut, totus occupatus in rebus præsentibus, neque præterita recordetur aut futura prævideat, in integro vitæ decursu brutis animantibus haud longè superior. Quantacunque possint esse societatis incommoda, quis hancce conditionem hominum ferorum ignobilem invideat?

ART. II.

De officiis hominis in ordine ad varias societatis species.

Societas dividitur in domesticam et civilem.

SECTIO PRIMA.

De societate domesticâ.

Triplex potissimùm distinguitur societas domestica, nempè conjugalis, paterna et herilis.

1°. Societatis conjugalis præcipuus finis est procreatio liberorum, quos christianè debent educare conjuges et in verâ fide, in religionis, pietatis amore Deique cultu instituere.

Debent conjuges sibi mutuam opem præstare, sese invicem diligere mutuoque honore concordiam firmare, adeò ut mulieres sint viris subditæ et viri uxores habeant tanquàm socias non veluti famulas.

2°. Liberi sunt à parentibus alendi, educandi, et præsertìm ad supremi Numinis cognitionem, cultum amoremque verbo et exemplis informandi. Parentes imitentur Tobiam, *qui filium ab infantiâ timere Deum docuit et abstinere ab omni peccato*. Pietatis aliarumque virtutum exempla proponant ipsis, imprimisque caveant ne facta verbo dissentiant pravisque suis moribus liberos ad imitationem pronos in vitia protrahant. *Maxima debetur pueris reverentia,* inquit poeta. Curandum ut pueri nulla, nisi bona rectaque vi-

deant, legant et audiant, quorum memoria usque ad senectutem eos prosequatur; eos à famulorum consortio quantùm fieri potest removeant. Curent ut liberi ab otio abducantur et iis erudiantur disciplinis vel artibus quæ cujuslibet indoli et conditioni congruant.

Cùm adultam ætatem assecuti fuerint liberi, proponant ipsis parentes vitæ institutum, non quod caro et sanguis, sed quod voluntas Dei æternaque liberorum felicitas suadere videantur.

3°. Liberi parentibus debent honorem, reverentiam, amorem, obedientiam et auxilium.

Debent quidem honorem et reverentiam, ità docente naturâ consentientibusque populis, in quâcunque vivant regione et religione. Et reverà parentes Dei, cujus locum erga liberos tenent, sunt imagines, et quæ parentibus inferretur injuria in Deum ipsum ea recideret.

Parentes amore tenerrimo prosequi debent liberi. Ingrati certè animi vitio graviter peccarent, nisi diligerent eos quorum ministerio et vitam et institutionem totque alia beneficia receperunt à Deo.

Obedire debent liberi parentibus, et hujus

obsequii præbuit ipsis exempla Christus Dominus *qui erat subditus parentibus*.

Parentibus opem ferant liberi studeantque ipsis partìm saltem ea rependere quæ ab ipsis acceperunt. Quidquid enim beneficii conferat in parentes filius, nunquàm tantùm dare poterit quantùm sibi ab ipsis collatum fuit.

4°. Dominis erga famulos etiàm officia sunt implenda. Ipsorum in famulos imperium neque durius sit neque mollius. Pactam cum famulo mercedem ex æquo et tempore constituto persolvant.

In morbum si famulus incidat, è præcepto charitatis diligentem illius curam herus gerat. Ageret inhumanè, si famulos ægrotantes aut derelinqueret aut cogeret peculium tenue sudoribus comparatum in sanitatis restitutionem impendere vel ad publicam pauperum domum confugere.

Famulorum saluti consulat impensiùs herus, nihil omittens ut eos à malo deterreat et ad bonum excitet. Herus enim quisque, ut notat Augustinus, tanquàm suæ familiæ episcopum sese reputare debet, et eâ, quâ pastorem decet, sollicitudine suos domesticos ad Dei cultum impellere.

Debet ergò curare ut officiis à religione

præscriptis accuratè fungantur eosque suis exemplis excitare; summam adhibere diligentiam ut religionis christianæ dogmatibus, mysteriis, præceptis erudiantur, sive eos cogendo publicis parochiæ exercitationibus interesse, sive operam dando ut privatìm edoceantur, sive libros subministrando qui veræ solidæque pietatis sensus et documenta contineant. Sed maximè cavendum ne pravos legant libros qui eos ad turpia sollicitent.

Expendat herus hanc Apostoli sententiam: « Si quis autem suorum et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est » infideli deterior ».

SECTIO SECUNDA.

De societate civili.

Societas civilis est status hominum qui securitatis felicitatisque comparandæ gratiâ sub eodem publico regimine consociantur. Variæ civilis regiminis formæ ad tres generales reduci possunt: regimen vel est monarchicum, vel aristocraticum vel democraticum.

In regimine monarchico, summum imperium apud unum residet; unus imperat princeps qui dicitur monarcha; in aristocratico, nobiles optimatesve plures simul imperant;

in democratico, populus administrat, quilibet è populo jus habet suffragii concurritque ad regendam rempublicam.

Quæcunque sit forma regiminis, suprema principum administrantiumve potestas et auctoritas à Deo suam habet originem; quam doctrinam quidem, ab orbis initio, constanter tenuêre traditiones humani generis antiquæ: « Per me reges regnant, legum conditores » justa decernunt; per me principes imperant » et potentes decernunt justitiam ». (*Prov.* 8.) Nabuchodonosorem ethnicum principem sic alloquitur Daniel : « Deus cœli regnum et im» perium dedit tibi et sub ditione tuâ uni» versa constituit ». (*Dan.* 2.)

Doctrinam eamdem tradunt Christus et Apostoli. (*Vid.* vol. I, pag. 333.)

Fuerunt hâc ætate plurimi qui summæ potestatis originem à populi consensu deducerent. Ea certè periculosissima sententia nihil nisi turbas, dissensiones publicas et apertam adversùs principes rebellionem inducere societatemque funditùs evertere possit; quod eheu! luctuosa nimis experientia comprobavit.

§. 3.

De hominis erga Deum officiis.

Religio christiana complectitur officia quæ sunt erga Deum homini præstanda. Duo gravissima sunt inter hæc officia, nempè cultûs atque fidei obsequium.

ART. I.

De cultûs obsequio quod ab homine Deo debetur.

Cultus ille duplex, animi scilicet aut internus, corporis aut externus.

PROPOSITIO PRIMA.

Deo debetur ab homine cultus internus.

PROB. Deo debetur ab homine cultus ille quem antiqui terricolæ gentesque omnes ipsi debitum esse crediderunt, quem ab homine postulant excellentia divinarum perfectionum ipsaque hominis natura et orbis dispositio; atqui.....

1°. Prisci terricolæ confitebantur se teneri Deo cultum internum exhibere fidemque illam ad posteros religiosè transmiserunt. Deum altissimum adoraverunt Abel, Seth, Noe,

Abraham, Melchisedech, Isaac, Jacob; supremi Numinis auxilium invocabant, ipsum precibus obtestabantur, filios atque nepotes in eo pietatis officio, in hoc interno cultu instruxerunt.

2°. Gentes omnes populique Deo cultum exhibuerunt. Nulla gens unquàm extitit adeò rudis atque barbara quæ Deum haud agnoverit atque coluerit. « Sua cuique civitati reli- » gio, ait Tullius; Deum quippè naturâ ve- » nerari novit, nec quisquam est homo qui » lege quæ hoc præcipiat careat ».

Consensus autem unanimis ille circa Dei cultum internum vel est ipsa vox naturæ vel à cupiditatum ardore præjudiciisve prodiit; atqui consensus ille nec à cupiditatum ardore nec à præjudiciis oriri potuit. 1°. Non à cupiditatibus; religiosus enim cultus est frenum iis reprimendis atque coercendis efficacissimum. 2°. Nec etiàm oritur à præjudiciis; ea quippè nec universalia neque perpetua sunt, præsertìm ubi cupiditatibus adversantur; atqui tamen consensus populorum in cultum internum Deo reddendum est universalis, perpetuus atque cupiditatibus adversatur.

3°. Cultum hunc exigunt excellentia divinarum perfectionum hominisque ipsa natura.

Cultus enim internus ille præcipuè stat in amore, adoratione, oratione et gratiarum actione; hæc autem omnia postulant excellentia divinarum perfectionum hominisque natura. 1°. Ea quidem postulant ut homo Deum amet atque diligat. Cùm enim amandi facultas à Deo data sit homini, debet ea se dirigere ad illud objectum, quod amore dignius atque perfectius nostram amandi capacitatem explere potest; atqui Deus solus est illud objectum; ergò.... 2°. Deo quoque debetur adoratio: Deum enim adorare nihil est aliud quàm illius in nos aliasque creaturas dominium ex animo confiteri, nosque totos ipsi subjicere; atqui naturæ divinæ præstantia nostraque conditio postulant ut supremum Dei dominium agnoscamus, liberè vereamur ipsique, cùm è nihilo nos eduxerit, obsequiosè subjecti simus; ergò.... 3°. Deo preces offerre tenemur; Deus enim est summè potens atque beneficus; ipsius ope constanter indigemus, tùm ut exequamur imperata, tùm ut ea quæ necessaria nobis obtineamus: jàm verò sanâ ratione discimus eum exorandum esse, qui summè potens ea quibus caret indigens, elargiri potest. 4°. Deo gratias agere tenemur: lege naturali debemus enim auctorem accepti beneficii grato memorique

animo recolere; atqui beneficia quibuscum alia nulla comparari possint, in nos effudit immensa Dei liberalitas. Vitam enim ab eo sicut et omnes animi corporisque dotes accepimus et ea quæ dedit in nobis ipse conservat; ergò......

4°. Orbis ipsa dispositiò probat Deo deberi cultum internum. Cur enim ità Deus orbem disposuit, ut eluceant in eo divinæ perfectiones? Quâ mente rationem intelligentiamque dedit homini? Quo consilio divinas perfectiones ità lucidè nobis manifestat? Nonne quòd indè voluerit ut ipsum amoris, adorationis, venerationis atque gratitudinis intimo sensu prosequeremur?

Orationis argumenta.

Obj. Cultus ille Deo non debetur quem ipse non exigit; atqui Deus non exigit.....

R. N. min. Deus enim exigere debet id quod ordo summus immutabilisque rerum imperat; atqui summus ille rerum ordo præcipit et imperat ut Deo cultum internum exhibeamus. Cùm enim Deus sit rerum omnium causa principiumque, in eo finis ultimus est instituendus; ergò cultus internus ipsi debetur. Hinc ait Fenelo : *Dieu se doit tout, il se rend tout. Tout vient de lui, il faut que tout s'en retourne à lui; autrement l'ordre seroit violé.....*

Si Dieu agissoit sans aucune fin, il agiroit d'une façon aveugle, insensée, où sa sagesse n'auroit aucune part; s'il agissoit pour une fin moins haute que lui, il rabaisseroit son action au-dessous de celle de tout homme vertueux qui agit pour l'Être suprême: ce seroit le comble de l'absurdité. Concluons donc, sans craindre de nous tromper, que Dieu fait tout pour lui-même: or, cet Être suprême, que nous nommons Dieu, ne peut avoir créé les êtres intelligens pour lui, qu'en voulant que ces êtres emploient leur intelligence à le connoître et à l'admirer, et leur volonté à l'aimer et à lui obéir..... Il faut qu'en les créant, il se propose pour fin de son ouvrage de se faire connoître, comme vérité infinie, et de se faire aimer comme bonté universelle.

Obj. 2°. Deus exigere non potest cultum qui divinâ majestate sit indignus; atqui talis esset ille cultus, quem homo Deo vellet exhibere, cùm ille cultus esset imperfectus, et arcto, sicut humana quælibet actio, limite circumscriptus.

R. N. min. Deo non est indignus ille cultus, quo sublato violaretur ordo rerum æternus; atqui rerum immutabilis ordo.... Deus enim hunc ordinem amat necessariò; atqui, sublato Dei cultu, quantumcunquè sit imperfectus atque finitus, violaretur.... Quid enim effingi possit inordinatum magis eâ creaturâ, quæ, ratione prædita, nullos amoris, adorationis, obsequii, venerationis gratitudinisque sensus optimo Creatori, cujus tanta perfectio, tanta

majestas, bonitas atque tanta munificentia, rependere velit? Nonne quasi monstrum haberi debeat ea creatura? Hinc asserebat aliquis intra recentiores insignis : *Je pose en fait que la vue d'un arbre planté dans un terrain fertile, continuellement humecté par la rosée du ciel, et échauffé par les rayons du soleil, qui, avec tout cela, ne porte ni feuilles ni fruits, n'est pas un objet à beaucoup près si irrégulier et si contraire à la nature, que de voir un être raisonnable persuadé que Dieu fait en sa faveur tout ce qu'un être infiniment bon peut faire pour le bien de sa créature, négliger cependant de s'acquitter envers lui des devoirs qui naissent nécessairement de la relation que la créature a avec son Créateur.*

Obj. 3°. Deus non exigit eum cultum quo, utpotè sibi sufficiens atque perfectissimus, non indiget; atqui Deus, utpotè sibi sufficiens......

R. N. maj. Deus exigit à nobis ut ipsum colamus, non quasi possit ipsi quidpiam utilitatis è cultu nostro provenire, sed 1°. quòd utatur jure suo quasi rerum Creator supremusque Dominus; 2°. quòd homini cultus ille sit utilis atque necessarius. Nonne Deus condidit hunc orbem universum, quamvis eo certè non indigeret? Quidni posset ab homine cultum interiorem exigere, quamvis indè felicitati perfectionibusque nulla fiat accessio? Quinimò Deus eo præcepto debuit hominem obligare, cùm illud exigeret ab ipso rerum ordo supremus et immutabilis.

PROPOSITIO SECUNDA.

Deo debet etiam exhiberi cultus externus.

PROB. Deo cultus exhibeatur ille quem exigunt antiquæ traditiones humani generis, populorum omnium hominumque consensus, relatio cultûs externi cum interiore, natura Dei et hominis, et orbis universi spectaculum; atqui postulant hæc argumenta ut Deo reddatur cultus externus.

1°. Traditiones antiquæ generis humani, populorum omnium hominumque consensus exigunt ut Deo reddatur cultus externus. Dictante sanâ ratione, religiosum officium adimplere debemus, quo se ligari credidêre primi terricolæ, quodque ab ipsis ad populos omnis ævi, loci cujuscunque transmissum fuit; atqui tale est officium quo tenemur Deo cultum exteriorem exhibere. Primi parentes hominum, ut è manu Creatoris educti fuêre, statìm in ipsius honorem aras erexerunt, sacra fecerunt atque victimas immolaverunt. Nullam in historiâ gentem inveniatis, quæcunque fuerit ejus religio, quæ templa supremo Numini non erexerit, ipsique cultum externum exhibuerit. Sensus autem ille generalis quid aliud esse possit, quàm vox ipsa naturæ?

2°. Relatione cultûs externi cum interiore probatur..... Cultus externus est ille quo pietatis religionisque sensus erga Deum homo manifestat exteriùs; atqui tenetur homo cultum ejusmodi Deo præstare ministerio corporis. Deo debemus enim cultum internum qui præsertìm in amore stet atque dilectione; atqui sic à naturâ comparatus est homo, ut alium diligere non possit, quin amor ille prosiliat in dona, laudem aut in alia signa exteriora. Ità se debet igitur exhibere noster amor in Deum, si verè ipsum et internè diligamus.

3°. Natura Dei et hominis.... Deum internè colere debemus, cùm animam creaverit ipsamque facultatibus ornaverit quas in ejus gloriam impendere debemus; atqui rationes illæ pugnant eodem robore, necessitatem ut externi cultûs adstruant. Non enim animæ tantùm, sed et corporis est creator Deus; ab eo corpus ut et animam accepimus; ipsi debemus igitur utpotè Creatori corporis, et ministerio corporis debita præstare tributa venerationis et obsequii.

Et certè Deo debemus cultum qui potest efficacissimè nostram erga ipsum pietatem internam augere et confirmare; atqui potest efficacissimè cultus exterior....... Ea quippè

mortalium est infirmitas, ità pendent à sensibus, ut exteriori manifestatione cæremoniarum atque signorum, uti totidem incitamentis indigeant, ad excitandos interiores in Deum affectus, alioquìn enim et hi languescerent, extinguerentur. Hinc ait Fenelo : *N'est-il pas évident que les hommes attachés aux sens, et dont la raison est foible, ont encore plus besoin d'un spectacle pour imprimer en eux le respect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire respecter une majesté visible, qui éblouit leurs foibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières? On sent la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi, et on ne veut pas reconnoître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin! C'est ne pas reconnoître le besoin des hommes.*

4°. Orbis universi spectaculo probatur.... Nonne se nostris oculis expandit universus orbis, ut supremi numinis majestatem annuntiet? Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Cur ergò ratione præditus totque beneficiis à Deo cumulatus homo, solus in hâcce visibili rerum naturâ taceret atque recusaret auctori suo laudes agere, debitam ipsi reverentiam præstare,

supremum ejus dominium exteriùs agnoscere profiterique?

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Si Deo cultus externus exhiberi deberet, illud idcircò fieret, ut ipsi cordis arcana manifestaremus; atqui..... Deus enim intuetur cor hominis et ipsius arcana scrutatur.

R. N. maj. Deus intuetur cor hominis, ut judicet quo consilio, quâ mente quis exerceat actus religionis; fieri possit enim ut homo, quæ sursùm sunt minimè sapiens, ob hypocrisim et ostentationem solam observaret externa divini cultûs officia. Indè verò minimè sequitur ex institutione Dei supremi cor esse solum instrumentum atque ministrum in exhibendis actibus religionis. Quæ divina lex cultum internum imperat, ea quoque cultum externum præscribit. Hoc enim absente languesceret ipse cultus interior. Præthereà tenemur alios exemplo, verbo, documentis ad pietatem excitare; ergò cultûs exterioris obligatio pertinet etiam ad hæc officia quæ nobis incumbunt erga proximum implenda.

Obj. 2°. Qui tantùm in veritate et spiritu vult adorari, debet omnem cultum externum improbare; atqui Deus....

R. N. maj. Certè vult Deus adorari sinceris affectibus animi, spiritu scilicet et veritate; sed enim intimi religionis illi sensus aut adoratio in spiritu

et veritate foveri, nutriri suscitarique debent externo cultu tùm in nobis cùm in aliis. Hominis enim infirma natura sensuum indiget auxilio; pietas interna cæremoniarum atque rituum apparatu promovetur et excitatur.

Obj. 3°. Deus utpotè qui corda scrutetur, actus internæ pietatis absque manifestatione cultûs externi facilè cognoscet; inutilis est ergò cultus externus.

R. Non ideò cultus externus exhibetur ut Deo sensus intimi mentis innotescant, sed illius reddendi sunt aliæ causæ : 1°. corpus quod à Deo velut et animam accepimus, honori cultuique Creatoris ut et anima debet inservire. 2°. Deo cultum externum exhibentes, alios exempli virtute movemus ad pietatem. 3°. Si liberales artes, humaniores litteras atque scientias addiscere velitis, nonne corporeas exercitationes atque sensuum opem adhibetis ut mens eò faciliùs et eò firmiùs attingat optatam disciplinam? Ea cur ergò subsidia negligatis, ubi sensus interni religionis excitandi fovendique sunt? 4°. In scenæ spectaculis, quæ moribus adeò sunt exitialia, magnificentiæ probantur apparatus, utpotè qui sint hominum animis ad voluptatem, ad luxuriam, ad malum excitandis aptissimi; modesta cur improbetur exterior aliqua pompa, ubi de movendis ad pietatem, ad virtutem animis, ope cultûs exterioris agitur?

Obj. 4°. Si Deus cultum externum exigeret,

eum apud omnes instituisset eâdem ratione, ne varietas illa cultûs homines ad discordiam ageret; atqui tamen......

R. 1°. Præcipui ritus in externo cultu, velut in sacramentis, in missæ sacrificio celebrandis à Christo vel ab Ecclesiâ præscripti, sunt uniformes ubicunque, nullique varietati subjiciuntur. 2°. Deo non displicet, ubi libertas adest, aliqua rituum varietas, modò nihil habeat indecori, nihil indigni supremo Numine, nihil quod à perfectione cultûs interni sit alienum; modò sit insuper ingenio consuetudinibusque populi consentanea.

ART. II.

De obsequio fidei quod exhibere Deo tenemur.

Impio, si audeat interrogare numquid loquenti, revelanti Deo fidem adhibere teneamur, nec ulla detur ad quæstionem absurdam impiamque responsio.

In eo tota res agitur, anne Deus reverà locutus sit, idque factis, haud utique subtilium ope ratiociniorum, expendatis. Facta verò concurrunt in eo ut asserant Deum ab orbis initio cum hominibus locutum et ipsis religionem domesticam, dogmata non multa, cultum disciplinamque moralem eximiè simplicem tradidisse. Hinc ait auctor sacer : « Deus » creavit de terrâ hominem, et secundum imaginem

» ginem suam fecit illum. Et iterùm convertit illum in ipsam, et secundum se vestivit illum virtute. Numerum dierum et tempus dedit illi, et dedit illi potestatem eorum quæ sunt super terram. Posuit timorem illius super omnem carnem, et dominatus est bestiarum et volatilium. Creavit ex ipso adjutorium simile sibi; consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi : et disciplinâ intellectûs replevit illos. Creavit illis scientiam spiritûs, sensu implevit cor illorum, et mala et bona ostendit illis. Posuit oculum suum super corda ipsorum, ostendere illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent; et gloriari in mirabilibus illius, ut magnalia enarrent operum ejus. Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hereditavit illos. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia sua ostendit illis, et magnalia honoris ejus vidit oculus illorum, et honorem vocis audierunt aures illorum, et dixit illis : Attendite ab omni iniquo. Et mandavit illis unicuique de proximo suo. Viæ illorum coram ipso sunt semper, non sunt absconsæ ab oculis ipsius ». (Eccli. 17.)

De judaïcâ religione verba faciens, Moses ait : « Quandò dividebat Altissimus gentes, » quandò separàbat filios Adam, constituit » populorum terminos juxta numerum filio- » rum Israël : pars autem Domini populus » ejus; Jacob funiculus hereditatis ejus ». (*Deut.* 32.)

Huic autem electo populo dedit Deus religionem purè nationalem.

Cùm autem àdvenisset plenitudo temporum, tradidit Deus homini religionem universalem, religionem christianam. Hinc ait Apostolus : « Multifariàm, multisque modis » olim Deus loquens patribus in prophetis, » novissimè diebus istis locutus est nobis in » Filio, quem constituit hæredem universo- » rum, per quem fecit et secula ».

Triplex itaque vera religio, domestica nempè seu patriarcharum, nationalis seu populi judaïci, et universalis seu Christianorum. Tres illæ religiones unicam et eamdem efficiunt, si dogmata fundamentalia spectetis. Antequàm autem de triplici hâc religione tractemus, de librorum sacrorum, in antiquo novoque Testamento contentorum, auctoritate paucis agemus.

SECTIO PRIMA.

De libris antiqui Testamenti.

DISSERTATIO PRIMA.

De Pentateucho.

Religionis hostes ausi sunt hoc ævo nostro contendere Moysen nunquàm extitisse, ab ipso Pentateuchum haud fuisse scriptum, vel facta quæ narravit in Pentateucho fuisse ab ipso conficta, vel Pentateuchum diù post ipsum ab impostore compositum aut ex parte depravatum; contra quos:

PROPOSITIO PRIMA.

Moses dedit legem sacram Judæis eo ferè tempore quo Judæi Christianique ferunt ipsum extitisse.

Prob. Id asseri debet quod admisêre constanti traditione auctores judaïci seu potiùs libri sacri, Samaritani, auctores profani, ipsi hostes antiquissimi nostræ religionis, et omni ævo sancti Patres et doctores Ecclesiæ catholicæ; atqui.....

1°. Omnes auctores judaïci seu potiùs libri sacri..... quos quilibet adeò facilè consulere possit.

2°. Samaritani, quamvis hostes infensi Judæorum, Moysen ut conditorem legis sacræ constanter venerati sunt.

3°. Auctores profani quos citant Origenes, Eusebius cæsariensis, Huetius, Duvoisin et alii christianæ religionis defensores.

4°. Ipsi hostes antiquissimi nostræ religionis, ut Apio, Celsus, Porphyrius, Julianus Apostata et alii Moysen ut sacrum legislatorem admisêre.

5°. Sancti Patres et Ecclesiæ doctores, ut sanctus Justinus in Exhort. ad Græcos, Clemens alex. in Strom., Origines contra Celsum, Eusebius in Præpar. evang. Cyrillus alex. contra Julianum, et alii propositionem nostram ut indubitatam, à nemine impugnatam ità transmisêre, quasi ne ullâ probatione quidem indigeret.

PROPOSITIO SECUNDA.

Moses est verus auctor Pentateuchi.

Prob. Ille ut verus auctor alicujus operis haberi debet cui traditio constans illud opus attribuit; atqui Moysi....

Habeatur ut inconcussa, certa propositio major, aut abjiciatur omnis artis criticæ regula. Et certè quo fundamento dicimus ab Homero,

ab Hesiodo, à Platone, à Xenophonte, à Virgilio, à Cicerone, à Livio composita fuisse quæ ipsis attribuuntur opera? Annon ideò quòd ipsos ut operum illorum auctores indicet traditio constans? Cur autem pro Moyse non valeat regula quæ pro scriptoribus profanis admittitur?

Neque minùs indubitata propositio minor. Tota enim retrò antiquitas constansque traditio Moysi Pentateuchum adscribit. In eo Judæis assentiunt Samaritani, Mahometani, ipsi Pagani, quorum omnium loco sufficiat Longinus, qui hæc verba Moysis: *Fiat lux, et facta est lux,* extollit adeò tanquàm exemplar sermonis verè sublimis.

PROPOSITIO TERTIA.

Vera sunt facta quæ narrantur à Mose in Pentateucho.

Prob. Vera narrantur ab eo qui in re tàm gravi, publicâ neque voluit neque potuit decipere; atqui.... 1°. Moyses noluit Judæos decipere. Qui enim vult aliis falsa suadere, his mediis ad decipiendum idoneis utitur, captandæ populi benevolentiæ studet, dura non loquitur, aspera non præcipit, blanditur, adu-

latur; atqui contrarium agit Moyses, ut ex toto contextu Pentateuchi patet.

Qui fabulas confingit obscurè loquitur et ambiguè, facta remotis temporibus peracta, in angulo et coram paucis gesta seligit. Moyses è contrà facta publica narrat; candida, clara est ejus loquendi ratio. Impostor ambitioni deserviens quæ peccavit occultat, omnia refert ad gloriam et utilitatem suî suorumque. Et hìc, ut ex toto Pentateucho patet, contrarium agit Moyses; ergò noluit decipere.

2°. Neque potuit decipere. Quâ ratione potuisset enim Judæis in animum inducere, percussos in ipsorum conspectu fuisse tot plagis Ægyptios; testibus ipsis unâ nocte primogenitos Ægypti omnes occisos fuisse; ipsis videntibus, cùm Rubrum mare sicco pede trajecissent, aquis immersum periisse Pharaonis exercitum; ipsos in deserto per annos quadraginta cœlesti pane pastos, neque per illam annorum seriem ipsorum calceamenta et vestimenta detrita fuisse; ipsos in monte Sinaï tonitrua audivisse, flammas erumpentes aspexisse; quî potuisset, inquam, ea suadere Judæis, si talia non fuissent in ipsorum conspectu peracta? Anne duo milliones hominum ità facilè decipiuntur in factis publicis?

Inter ea facta plurima sunt indecora, injuriosa genti; v. g., perpetuæ ipsius in Deum rebelliones, beneficiorum à Deo acceptorum oblivio, vituli aurei adoratio, et alia. Jàm verò nonne contrarium est naturæ hominis et indoli ut tota gens admittat facta conficta quæ ipsi dedecus afferunt?

Durissimæ sunt leges et asperæ quas Moses præscripsit. Quî verò genti persuadere potuisset, ut se tàm intolerabili jugo submitteret, si vera non erant et indubitata quæ legislator ille nomine supremi Numinis imperabat?

Postremò demùm, Samaritani, quorum schisma non ità longè distat à Mosis ætate, non minùs ac ipsi Judæi Moysen ut prophetam, ut sacrum legislatorem, ut vatem ab ipso Deo missum, unanimi consensu venerati sunt. Hostes igitur ipsi Judæorum infensissimi credidêre vera fuisse quæ narravit in Pentateucho Moyses.

PROPOSITIO QUARTA.

Facta quæ narrantur in Pentateucho neque supposita neque conficta fuêre post Mosis ætatem.

Prob. 1°. Supponite quempiam audere modò confingere nova Commentaria Cæsaris,

et ibi multa quæ genti Gallorum essent opprobrio, dedecori, narrare; anne tota gens ad tale figmentum plauderet? Annon ut insanus haberetur impostor qui talia suadere voluisset? Annon ergò valeret in re præsenti ratiocinium adeò clarum et evidens?

2°. Quâ ratione potuisset impostor, post captivitatem babylonicam, ut asserunt aliqui, adeòque jàm elapsis à Mosis ætate seculis decem, Judæis in ejus nomine legem adeò duram imponere? Quânam arte valuisset consilium, quod contra totam hominis naturam et indolem pugnat, exequi?

3°. Facta quæ referuntur à Xenophonte, à Tito-Livio, à Tacito, non adeò sunt gravia neque tanti momenti, quanti facta quæ à Moyse narrantur in Pentateucho. Ab his enim pendent leges et regimen Judæorum, horum simul et Christianorum religio; ergò facta et expendi debuerunt animo attentiori quàm ea quæ profani scriptores enarravêre.

4°. Admittantur hæc ut indubitata, verissima, quæ connectuntur cum publicis monumentis; atqui facta quæ narrantur in Pentateucho, plurima saltem et præcipua...: ità factum creationis cum sabbati celebratione; primogenitorum inter Ægyptios occisio cum festi pascalis

institutione; tabernaculorum festa solemnia cum eâ longâ quadraginta annorum in deserto commoratione; mannæ depositio in arcâ cum miraculo virtute cujus Deus hoc cœlesti cibo nutrivit Israëlitas, et aliæ cæremoniæ cum factis aliis connexionem habebant. Hinc in agendis hisce ritibus sacris, in psalmis cantandis, ad facta primitùs in Pentateucho narrata referebantur omnia.

5°. Ea facta habeantur ut inconcussa quibuscum et omnes libri sacri subsequentes et auctores profani consentiunt; atqui....

Ad minorem propositionem probandam adite religionis christianæ defensores jàm citatos.

PROPOSITIO QUINTA.

Pentateuchus non fuit adulteratus in rei substantiâ, sed quoàd facta sincerus ad nos usque pervenit.

Prob. 1°. Antequàm admittatur in Pentateucho depravatio substantialis, indicari deberet illius vestigium, aut esset admittenda sine ullo motivo; atqui nullum adest vestigium.....

2°. Ea facta non potuerunt adulterari quæ

...

sibi cohærent, cum gentis regimine, religione cæremoniisque connectuntur; atqui......

3°. Judæi Pentateuchum tantâ veneratione prosequebantur, ut litteras enumeraverint et vocabula; ut quoties, quo ordine, quâ serie in Scripturis eadem littera reperiatur, observaverint; pro sacris libris, pro lege et religione mortem oppetebant. Quis autem credat à tali gente corruptionem aliquam illorum librorum admitti potuisse?

4°. Quî potuisset à Judæis adulterari liber quo ipsorum hostes infensissimi Samaritani pariter utebantur?

Orationis argumenta.

Diluantur et ad formam syllogisticam adducantur impiorum objecta responsaque.

Obj. 1°. Moses non magis extitit quàm extitêre Jupiter, Mercurius aliique paganorum dii; atqui....

R. Certum videtur deos paganorum saltem plurimos fuisse viros percelebres, qui, cùm aliis benefecissent ipsorumque movissent admirationem, post mortem diis annumerati locum dedêre fabulis mythologicis atque poetarum figmentis.

Obj. 2°. Nihil est in historiâ certum ante bellum trojanum aut thebanum.

R. Id asseratur, si velint eruditi aliqui, de profanâ historiâ, sed enim de historiâ sacrâ falsissimum est.

Obj. 3°. Jussit Moses (*Deut.* 27) ut trajecto Jordane erigeretur altare in monte Hebal, et in lapidibus istius altaris inscriberentur *omnia verba legis*, et id præstitit Josue (c. 8); atqui Pentateuchus totus ità inscribi non potuit.

R. Liber legis apud Judæos sæpissimè Deuteronomium solum, haud verò Pentateuchum integrum significat.

Obj. 4°. Moses non est auctor libri, in quo plura leguntur urbium locorumque nomina quæ ipsius ætate erant incognita; atqui in Genesi.....

R. Fieri potest ut ea recentiora nomina fuerint post tempora Mosis in margine notata, ut eò faciliùs intelligeretur quid significarent et ubi sitæ essent illæ regiones antiquis donatæ nominibus, quæ multis erant incognitæ. Notationes illæ deinceps insertæ textui, substantiam operis haud depravant. Annon idem accidit etiam auctoribus profanis?

Obj. 5°. De se loquitur Moses, si sit auctor Pentateuchi, in tertiâ personâ.

R. Ità quoque Julius Cæsar in Commentariis, Josephus in operibus historicis, aliique scriptores utuntur tertiâ personâ, ubi de se loquantur.

Obj. 6°. In fine Deuteronomii referuntur Mosis mors et sepultura; ergò Moses non est auctor integri Pentateuchi.

R. Potuit Josue vel alius ea quæ mortem et sepulturam Mosis spectabant addere, ut uno tenore legerentur ea omnia quæ ad Mosen pertinent.

Obj. 7°. Ars scribendi fuit à Cadmo, post Mosis ætatem, inventa.

R. 1°. Gratis illud asseritur. 2°. Cadmus equidem anno circiter 1540 ante Christum adeòque annis propè triginta post Mosis mortem, Phœnicum coloniam Thebas inducens, artem scribendi seu potiùs alphabeti litteras sexdecim ad græcos transtulit, sed eas haud invenit.

Obj. 8°. Non potuit Moses ea cognoscere quæ narrat in Pentateucho.

R. 1°. Propriis oculis videre potuit ea quæ refert in quatuor ultimis Pentateuchi libris, in Exodo scilicet, Levitico, Numeris et Deuteronomio; ea potuit igitur optimè cognoscere.

2°. Et certissimè cognoscere potuit antiquiora facta, creationem, diluvium, vocationem Abrahami, gesta patriarcharum quæ refert in Genesi; hæc, inquam, cognoscere potuit, 1°. per traditionem. Amramus enim pater Mosis diù vixerat cum Levi avo suo; Levi diù cum Isaaco, pariter avo suo; Isaacus diù cum Sem; Sem cum Noë, patre suo; Noë ferè sexcentis annis cum Mathusale, qui duobus seculis cum Adamo vixerat. Igitur ob longævitatem primorum patriarcharum inter Amramum patrem Mosis et Adamum non fuerunt intermedii nisi quinque patriarchæ, quorum posteriores prioribus diù confabulati fuerant, quique traditione non interruptâ facilè potuerunt usque ad Mosen transmittere facta quæ narrantur in Genesi, præsertim cùm hisce temporibus pauciores inventæ fuerint

artes, rarior esset historia, de quâ patres diutissimo temporis intervallo cum filiis viventes, colloquium habere possent. 2°. Fortasse tunc jàm scripserant annales, ut ea domestica facta posteris asservarent. 3°. Patriarchæ puteos effodiebant, erigebant altaria seu lapidum acervos, ut hisce monumentis factorum memoriam transmitterent ad ætates subsequentes. 4°. Insignia facta quoque canticis celebrabant patriarchæ. His uti potuit Moses, qui et ipse cantica non pauca edidit. 5°. Quæ retulit Moses ope revelationis immediatè quoque noscere potuisset.

Obj. 9°. Historiæ profanæ scriptores ea prodigiosa non referunt, quæ narrantur in Pentateucho; fidem ergò non meretur Mosis narratio.

R. 1°. *N. Ant.* Quod religionis defensores ex allegatis auctoribus profanis falsissimum esse demonstrârunt.

R. 2°. *N. cons.* 1°. Gentes in hâc ætate primævâ societate commercioque non ut hisce temporibus inter se jungebantur. Hinc ea quæ contingebant apud aliam gentem haud ità facilè spargebantur. 2°. Antiquissimi scriptores historiæ profanæ sunt Mose multò recentiores (*vid.* vol. I, p. 433-450). Si gentium aliarum exstarent annales ejusdem cum Pentateucho antiquitatis, fortè facta memorarent à Mose relata; sed enim cùm diù post Mosem vixerint auctores profani, quid mirum si nonnisi pauca noverint ad ejus narrationem spectantia? 3°. Pentateuchus hebraïco idiomate, quod aliis ferè omni-

bus gentibus incognitum, scriptus erat. Judæi suorum librorum copiam Paganis, quos habebant odio, non faciebant. Indè tredecim seculis tantùm post Mosen in græcam linguam, sub regibus Ptolomæis, translati fuêre libri sacri.

Obj. 10°. Narratio Mosis auctorum profanorum, v. g., Trogi Pompei, Justini, Taciti aliorumque relationibus adversatur.

R. Quænam esse potest auctoritas illorum auctorum qui tot seculis post Mosen vixêre? Anne cum oculato teste comparari possunt?

Obj. 11°. 1°. Manetho varias ægyptiorum dynastias enumerat quæ simul annos 53,535 conficiant. 2°. Juxta Berosum, ab annis 480,000 observaverant sidera Chaldæi. 3°. Sinenses, ex ipsorum annalibus, diù antè diluvium extitêre.

R. 1°. In Ægypto septem longo tempore simul regnavêre principes, quorum dynastiæ, si una post aliam apponatur, in longissimam annorum seriem facillimè crescere possint; quâ de re consuli possunt eruditi.

2°. De Chaldæorum observationibus adite vol. I, pag. 23.

3°. Confucius ipse, qui quinque secula vixit ante Christum, historiam orditur ab anno 1122 ante Christum; antiquiora silet utpotè fabulosa.

Obj. 12°. Sanchoniaton, qui de Phœnicibus seu Chananæis scripsit, quique terram Chanaan incoluit, ipse de bellis horrendis inter Chananæos et Israëlitas silet.

R. Pauca tantùm supersunt è Sanchoniatone fragmenta philosophica quæ ab Eusebio cæsariensi referuntur. Quis ausit asserere Sanchoniatonem, si opus ipsius ad nos usque transmissum fuerit, narrationi Mosis contradixisse?

Obj. 13°. Suasit Cretensibus Minos se suas à Jove leges accepisse; Numa Pompilius ab Egeriâ nymphâ, Mahumes ab angelo Gabriele; ergò pariter Moses.....

R. Occulta fuerunt ea quæ memorantur habita cum diis commercia. Facta verò quæ narravit Moses fuêre publica, splendida.

Obj. 14°. Impossibilia sunt et absurda quæ de diluvio, de longævitate patriarcharum, de gigantibus et de transitu maris Rubri narrat Moses.

R. De his adiri possunt Calmetus et alii eruditi qui Scripturæ ea loca commentariis illustrantes, ea contra deistarum calumnias defenderunt. Consulantur et auctores profani quos in vol. I°. paginis modò citatis indicavimus.

Obj. 15°. Si parens omnium hominum est Adamus, undenàm ergò prodiêre Nigritæ vel homines nigri?

R. Eà de re consulantur tot eruditi qui de pelle et colore nigrorum inquisiverunt. Juxta Buffonem, oritur varietas colorum è varietate climatum et alimentorum.

Obj. 16°. Juxta Moysen, fructibus omnibus opima, melle et lacte fluebat terra promissa; atqui tamen ea Palæstina sterilis est, arida, jejuna regio.

R. Nonne solitudines sunt atque deserta regiones ubi sitæ fuerunt Ninive, Babylon, Troja, Palmira, civitates olim amplissimæ, florentissimæ? Quis in hodiernâ Græciâ, in Ægypto novâ suspicetur antiquas illas adeò memoratas in historiâ regiones? Quid mirum ergò tantam in Palæstinâ quæ toties à barbaris depopulata, quæque sub jugo ferreo modò gemit, evenisse mutationem et eam in multis partibus incultam atque sterilem esse?

Obj. 17°. Mundus est longè antiquior quàm à Moyse refertur.

R. Quæ confixerunt eâ de re impii, confutârunt ad evidentiam usque de Luc, Cuvierus et alii eruditi. Adite volumen I.

Obj. 18°. 4. *Reg.* 22. legitur summum sacerdotem Helciam in templo invenisse librum legis ad cujus lectionem obstupuit vestimentaque scidit rex Josias; ergò exemplar illud erat unicum facilèque depravari potuit.

R. Exemplar illud propriâ manu Moysis conscriptum, in templo summâ cum veneratione reconditum, à regibus impiis Manasse et Ammon neglectum, aut forsan, ne violaretur in hoc impietatis ævo, à summis pontificibus occultatum fuerat. Indè meritò flevêre summus sacerdos et rex, ubi perlegentes illud exemplar Judæis ostendebant quanta foret ipsorum perversitas.

Obj. 19°. 4. *Esdræ*, 22. legitur libros sacros in incendio Jerosolymæ destructos et ab Esdrâ post captivitatem reparatos.

R. 1°. Esdræ liber quartus est apocryphus, nulliusque auctoritatis. 2°. Potuit Esdras accuratiorem librorum sacrorum editionem conficere, eo ferè modo quo sacri codices à summis pontificibus recogniti et puriores editi fuerunt. 3°. Legis exemplaria quæ in templo servari solebant, quibus sacerdotes in sacris agendis utebantur, incendio comburi potuerunt, dùm alia quæ passim in Judæâ et alibi erant servarentur. 4°. Samaritanorum codices in hierosolymitano templo non servabantur, adeòque hoc incendio perire non potuerunt.

Obj. 20°. 1. *Machab.* 1. asseritur sub impio Antiocho libros legis combustos igne fuisse.

R. 1°. Libri sacri saltem potuêre servari apud Samaritanos; apud Judæos qui Alexandriæ et in aliis regionibus extra ditionem Anthiochi degebant, servari potuit septuaginta interpretum versio. 2°. Antiochi jussu combusta forte sunt exemplaria quæ potuerunt inveniri, sed enim Judæi tanto studio erga legem accensi maximam partem asservavêre. Hinc in epistolâ ad Lacedæmonios eodem libro *Machab.* 12, legitur : « Habentes solatio sanctos » libros qui sunt in manibus nostris ».

Obj. 21°. Tria sunt exemplaria Pentateuchi, hebræum, samaritanum, et versio septuaginta interpretum, quæ quidem in re gravissimâ, in chronologicis supputationibus inter se differunt.

R. 1°. In operibus multò recentioribus ut in historiis Herodoti, Xenophontis et aliorum haud etiam concordant inter se chronologiæ; num indè

illis auctoribus in factis deneganda fides? 2°. Potuit error chronologicus in versionem græcam et in exemplar samaritanum faciliùs quàm in textum hebræum irrepere. Judæi enim suos calculos integrè scribebant, et libros sacros tantâ veneratione semper habuerunt ut singulas litteras numerarent, ne qua fieret in illis mutatio. Græci characteribus utebantur in quibus error faciliùs irrepere potuit. 3°. Pauciores attendebant ad ea Geneseos loca, in quibus series temporum describitur. Quis autem hoc dicat de factis, cùm ea sint splendida, publica, gravissimi momenti, cùm ex iis penderent gentis religio, regimen atque felicitas?

Obj. 22°. Sæpiùs arte criticâ deprehensum suppositos atque confictos esse libros qui diù habiti fuerant ut veraces et authentici.

R. Libri de quibus agitur vel anteà non habebantur ab omnibus ut authentici, vel diù fuerunt occulti, vel non continent facta publica, è quibus pendeant gentis religio regimenque politicum, vel illi libri confutantur monumentis indubitatæ fidei, vel evidentia suppositionis vestigia præ se ferunt. Anne talia de libris sacris dici possunt? Et certè, si valeret hìc inductio, sequeretur indè Xenophontis, Titi-Livii, aliorumque scriptorum opera esse rejicienda.

Obj. 23°. Multa narrat Moses ut prodigiosa, miraculosa, quæ viâ naturali potuerunt evenire; v. g.: transitus maris Rubri, qui contingere potuit

dùm undæ refluerent et motus ille refluus adjuvaretur vento vehementi.

R. 1°. Mare in extremitate septentrionali trecentos ad summum passus idque per aliquot horas tantùm recedit. Quî potuisset autem Moyses intra spatium illud siccum per aliquot horas duos hominum milliones cum pecoribus, curribus et ingenti supellectili ad littus oppositum transmittere? 2°. Ægyptii sanè non minùs quàm Moyses æstum maritimum cognoscebant. Quî potuissent enim ea ignorare quæ quotidiè in suis littoribus contingebant? Non igitur sese mari statìm commisissent, sed aliam æstûs actionem ad insequendos Israelitas exspectavissent. Id autem non fecerunt, obcæcati furore et amentiâ. 3°. Ex auctoribus profanis, quos citat Eusebius, constat à sacerdotibus Heliopoleos, et aliis transmissam fuisse memoriam illius facti velut à Mose narratur.

Obj. 24°. In libris sacris multa referuntur quæ physicis observationibus adversa sunt, v. g. solem moveri.

R. Auctores sacrí sese captui plebis vulgique accommodabant ut faciliùs intelligerentur, nec immeritò sic agebant. 1°. In libris sacris divina Providentia sibi proponit, non ut nos in scientiâ rerum physicarum instruat, sed ut nos ad religionis pietatisque studium excitet. 2°. An ergò Deus revelare debuit immediatè quid de variis systematibus in astronomiâ, in opticâ sit sentiendum? Quid illæ scientiæ conferunt ad Dei cultum? Porrò, inquiebat Christus,

unum est necessarium; cujus verò momenti sit varia systemata philosophorum expendere? 3°. Etiam hoc in ævo nostro loquuntur eruditi de motu, ortu et occasu solis, ut faciliùs intelligantur, et vulgi captui sese accommodent; quidni sic etiam loqui potuêre sacri scriptores?

DISSERTATIO SECUNDA.

De aliis veteris Testamenti libris.

Præter quinque Pentateuchi libros, catholici quadraginta veteris Testamenti libros ut divinos agnoscunt, nempè libros Josue, Judicum, Ruth, quatuor Regum, duos Paralipomenon, duos Esdræ, libros Tobiæ, Judith, Esther, Job, Psalmorum, Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici canticorum, Sapientiæ, Ecclesiastici, quatuor majores Prophetas, Lamentationes Jeremiæ cum Baruch, duodecim Prophetas minores, et duos priores Machabæorum.

PROPOSITIO.

Libri sacri quadraginta modò nominati sunt authentici et irrefragabilis auctoritatis.

Prob. Tales sunt libri quos omni ævo Judæi deindè Christiani summâ veneratione ut authenticos atque divinos habuerunt; atqui...

1°. Judæi libros illos si non omnes ut divinos, saltem ut sanctos, in summâ veneratione habebant, et in cœtibus sacris legebant. Antiquissimi inter illos libros, ut liber Josue, liber Judicum in subsequentibus citantur, ità ut omnes eâdem traditione constanti confirmentur.

2°. Ecclesia christiana libros hos omni tempore legit in cœtibus sacris, et tandem, ut auctoritas eorum esset inviolata, canoni sacro inseruit.

Quæ igitur pro scriptoribus profanis valet artis criticæ regula et hic est applicanda. Cur enim Homeri, Herodoti, Xenophontis opera ut authentica et irrefragabilis habemus auctoritatis, nisi quòd ea fuerit de illis operibus omnium seculorum fides?

SECTIO SECUNDA.

De libris novi Testamenti.

Novum Testamentum septem et viginti numerat libros sacros, scilicet Evangelia quatuor, apostolorum Acta, Epistolas sancti Pauli quatuordecim, sancti Petri duas, sancti Jacobi unam, sancti Joannis tres, sancti Judæ unam; et sancti Joannis Apocalypsim.

PROPOSITIO PRIMA.

Libri novi Testamenti fuerunt ab his auctoribus scripti quorum nominibus inscribuntur.

Prob. 1°. Illud factum est admittendum, quod nititur, 1°. constanti et antiquissimâ Christianorum traditione; 2°. expressis antiquorum scriptorum testimoniis; 3°. ipsâ confessione Paganorum et antiquorum hereticorum; 4°. apostatarum silentio; atqui authenticitas librorum sacrorum in novo Testamento contentorum nititur....

1°. Hæc authenticitas antiquissimâ constantique traditione Christianorum innititur. Ea certè valet hìc artis criticæ regula quæ in expendendis operibus profanis adhibetur, ut nempè illi libri credantur eorum esse quorum nomina præ se ferunt, et quibus antiquissimâ traditione fuerunt adscripti : eâ regulâ fulti consentiunt omnes critici libros sub nominibus Horatii, Virgilii, Titi-Livii, Taciti, Ciceronis ab illis auctoribus exaratos fuisse; atqui hæc artis criticæ regula potest atque debet erga libros in novo Testamento contentos adhiberi. Illi libri præ se ferunt apostolorum quibus antiquissimâ traditione tribuuntur nomina; ità crediderunt omnes

Ecclesiæ per Europam, Asiam aliasque regiones dispersæ. Ità contrà Faustum ratiocinabatur sanctus August (*lib.* 28, *c.* 2) : « Sicut » ergò, inquit, ego credo illum librum esse » Manichæi, quoniàm ex ipso tempore quo » Manichæus vivebat in carne, per discipulos » ejus certâ successione præpositorum vestro» rum ad nostra usque tempora custoditus at» que perductus est, sic et istum librum cre» dite esse Matthæi, quem illo tempore quo » Matthæus ipse in carne vixit, non interruptâ » serie temporum Ecclesia certâ connexionis » successione usque ad tempora ista perduxit ».

2°. Hæc authenticitas nititur expressis antiquorum testimoniis. S. Clemens romanus, S. Ignatius martyr, S. Polycarpus, Papias, qui cum apostolis vixerunt, S. Justinus, Origenes, Tertullianus et Eusebius cæsariensis Evangelia sub apostolorum ipsis nominibus laudant; Tertullianus ipsamet apostolorum autographa suo tempore testatur extitisse. De his adite scriptorès qui hoc ævo nostro religionem contra impios defenderunt.

3°. Ipsâ confessione Paganorum et antiquorum hæreticorum. Ebionitæ, Cerinthiani, Marcionitæ, qui nascentem Ecclesiam impugnavêre, libros quidem evangelicos obtrunca-

bant, sed illos apostolorum esse genuinum fœtum haud ausi sunt negare. Hostes infensissimi religionis, Celsus, Porphyrius, Julianus Apostata, quorum intererat imminuere fidem libris sacris debitam, ne minimam tamen in illis aut suppositionis fraudisve suspicionem indicare potuerunt.

4°. Apostatarum silentio probatur etiam hæc authenticitas. Christiani qui, metu mortis, in persecutionibus sacros libros Paganis tradiderant, nunquàm excusandi suî causâ protulêre libros illos sub apostolorum nominibus fuisse confectos; sed cùm ad fidem christianam reverti vellent, culpam humiliter confitebantur acerbissimisque pœnitentiæ laboribus sese subjiciebant; atqui tamen, si dubium fuisset anne libri sacri forent apostolorum, saltem ex illis traditoribus, ut appellabantur, aliqui se hâc excusatione protegere quæsivissent; ergò.....

Prob. 2°. Suppositi non sunt libri quos Christiani jàm in ipso apostolorum ævo et primis Ecclesiæ seculis ut sacros in suis cœtibus veneratione summâ legebant; atqui libros novi Testamenti.... Et certè, si apostolus Paulus, v. g., Epistolas ad Romanos aut ad Corinthios non scripsisset, anne Romani et Corinthii potuissent

tuissent eò adduci ut illæ epistolæ privatim et publicè legerentur apud ipsos tanquàm Pauli manu scriptæ et ad se per apostolum missæ? Nonne reclamassent, si audivissent eas epistolas in aliis ecclesiis legi?

PROPOSITIO SECUNDA.

Certissima sunt facta quæ in N. Testamenti libris referuntur.

Prob. 1°. Certissima sunt facta relata à scriptoribus coætaneis et oculatis testibus, qui neque decipi potuerunt, nec decipere voluerunt, nec decipere potuissent, etiamsi voluissent; atqui talia sunt facta....

1°. Intèr eos auctores sacros qui libros novi Testamenti scripserunt, quinque, scilicet Matthæus, Joannes, Petrus, Juda Jacobusque cum Christo conversati, testes oculati fuêre factorum quæ referunt; tres alii verò, Marcus, Lucas et Paulus cum apostolis, cum discipulis et aliis vixêre qui miracula Christi viderant ipsiusque doctrinam exceperant.

2°. Illi scriptores decipi non potuêre. Agitur enim de factis sensibilibus, obviis, publicis quæ contigerunt ipsis præsentibus; jàm verò quî homines plurimi, quorum sapientia

candorque relucent in ipsorum scriptis, eò potuissent usque deludi, ut crederent se videre claudos ad Christi vocem ambulantes, cæcos videntes mortuosque vitæ redditos, si ea verè non evenissent?

3°. Scriptores illi neque decipere voluerunt. 1°. Erant enim viri rudes, illitterati, qui sibi certè proponere non potuerunt ut fraude visibili totum orbem deciperent. 2°. Fraus illa non potest in homines cadere qui doctrinam sanctam à dolis et mendacio alienam prædicaverunt, qui vitam egêre sanctissimam atque doctrinæ consentientem; atqui scriptores evangelici... adeò ut ipsis nec ullum vitium exprobraverint Celsus, Porphyrius, Julianus aliique religionis hostes infensissimi. 3°. Genere dicendi candido simplicique utuntur, sine ullo animi motu loquentes; Christi miracula et supplicia, mortem et resurrectionem eodem affectu referentes, non incitantur in eos à quibus Christus et ipsi contumelias, carceres et alia supplicia passi erant; videntur ab aliorum hominum affectibus ità liberi, ut, nisi noscerentur aliundè sensus eorum, vix ex ipsorum narratione colligi posset anne Christi potiùs quàm Judæorum essent asseclæ. 4°. Vitia sua, fragilitatem, ignorantiam, suam in credendo

tarditatem, sua inter se jurgia, pusillanimitatem, Christi abnegationem candidè referunt. 5°. Quale verò pretium ob mendacia, quos fructus exspectare potuissent? In vitâ præsenti contumelias, hominum odia, flagra, supplicia, et in futurâ Dei vindictam! 6°. Doctrina moralis ipsorum est severa, mysteria scriptis revelant altissima, vix credibilia. 7°. Accuratè vel levissimas circumstantias, tempora, loca, regiones, urbes, vicos, personas, sacerdotes, præsidesque romanos designant : ex his autem omnibus annon apertè patet ipsis animum abfuisse quemquam decipiendi?

4°. Etsi voluissent evangelici scriptores decipere, non id efficere potuissent. Recens enim erat memoria factorum evangelicorum; media tot aderant erroris indicandi, si fuisset error; ab amplectendâ religione christianâ deterrebantur Judæi Paganique variis præjudiciis; ergò coacti solùm evidentiâ potuerunt in evangelica facta credere.

Prob. 2°. Ea facta sunt certissima quæ à multis nonnisi post examen severissimum admissa fuêre, quæ connectuntur etiam necessariò cum factis aliis indubitatis; atqui facta quæ referuntur à scriptoribus evangelicis....

1°. Illa facta nonnisi post severissimum

examen à multis admissa fuêre. Constat enim ex historiâ ecclesiasticâ quanta fuerit eorum multitudo qui è paganismo conversi sunt ad christianam religionem. Inter eos autem erant multi viri eruditi, quales Ignatius, Irenæus, Justinus et alii, qui cupiditatibus præjudiciisque retrahebantur ne religioni novæ nomen darent.

2°. Facta quæ referuntur à scriptoribus evangelicis necessariò connectuntur cum alio facto gravissimo et indubitato, nempè cum eversione cultûs idololatrici. Eventûs enim adeò stupendi tantæque mutationis animorum quænam alia possit indicari causa præter Christi apostolorumque miracula? ergò....

PROPOSITIO TERTIA.

Libri N. Testamenti pervenerunt ad nos incorrupti et integri.

Prob. Illi libri pervenerunt ad nos incorrupti et integri, quos Christiani summâ religione venerabantur, quorum corruptio fuit metaphysicè impossibilis; atqui....

1°. Nemo nescit quantâ veneratione Christiani libros sacros prosecuti sint, in quibus Christi et apostolorum oracula, ipsum Dei verbum

religionisque suæ fundamenta comprehendi crederent. Indè cùm, imperante Diocletiano, sacri codices in domibus ipsisque sacrariis Ecclesiarum diligentissimè conquirerentur, plurimi Christiani, ne libros sacros infidelibus traderent, horrenda supplicia et mortem ipsam oppetere non dubitârunt. Christiani quoque tàm studiosè providebant ne quid in libris sacris immutaretur, ut, teste Sozomeno, plebs in templo quodam universa commota fuerit ideò quòd episcopus Evangelium exponens voculam unam, illæso tamen illius sensu, futilis elegantiæ studio, fuerit ausus emendare.

2°. Impossibilis fuit interpolatio, corruptio librorum qui vulgatissimi omnium manu terebantur; atqui libri novi Testamenti statìm ut in lucem prodière, vulgatissimi facti fuêre, varias in linguas translati, familiarique sermone omnium usu terebantur; impossibilis igitur eorum erat corruptio et interpolatio.

3°. In primis Ecclesiæ seculis non magìs possibilis erat librorum evangelicorum interpolatio quàm hodiernâ die; atqui nemo non advertit quantùm hodiè sit impossibilis hæc interpolatio.

4°. Impossibilis est hæc interpolatio contra

quam reclamassent hostes ipsi religionis, hæretici nempè et Pagani; atqui....

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Evangelici libri supponi potuêre tàm facilè quàm alii libri, qui diù habiti sunt ut genuini; atqui......

R. 1°. Hoc argumento, si valeret, induceretur pyrrhonismus universalis; ex eo quòd adulterini dentur nummi, sequeretur nullos esse posse genuinos. 2°. Libri quorum suppositio deinceps detecta fuit aut erant levis momenti, aut ad paucos spectabant, vel diù prodiêre post mortem eorum quibus adscripti fuerant, vel alia suppositionis indicia præ se ferebant. At nedùm in libris N. Testamenti talia suppositionis indicia possint indicari, quin imò fit eò firmior fides in illos libros, quò severiori subjiciuntur indagationi.

Obj. 2°. Primis Ecclesiæ seculis, ab hæreticis aut ab orthodoxis ipsis evulgata fuerunt evangelia quamplurima; eorum quinquaginta numerantur ab eruditis.

R. 1°. Falsum est tot extitisse supposita Evangelia; varii tantùm erant ejusdem Evangelii tituli. 2°. Ante seculum quintum, nullum evulgatum est Evangelium apocryphum. 3°. Ubi talia fuerunt evulgata, statìm contrà reclamavêre Christiani, qui quatuor libros evangelicos eâdem ardenti severitate repulissent, nisi notissimum ipsis fuisset qua-

tuor Evangelia sincera esse et genuina. Hâc igitur objectione roboratur assertio nostra, nedùm infirmior fiat.

Obj. 3°. Non omnes N. Testamenti libri agnoscuntur ab omnibus Christianis; protestantes, v. g., rejiciunt Epistolam ad Hebræos, Epistolas S. Petri, S. Judæ et Apocalypsim.

R. 1°. Sufficiunt ad divinitatem religionis christianæ probandam hi libri quos omnes agnoscunt Christiani. Et certè idem hìc admittatur ratiocinium, quod instituitur, ubi de profanis auctoribus est quæstio. De quibusdam Virgilii seu Ciceronis operibus est dubium; an idcircò potest omnibus auctoritas abnegari? 2°. Si protestantes aliquos è N. Testamenti libris abjiciunt, in eo traditioni seculorum et Ecclesiæ contradicunt auctoritati.

Obj. 4°. Si quod è traditione Christianorum educi posset argumentum, in propriâ causâ idem esset testis atque judex; atqui......

R. 1°. Librorum N. Testamenti sacrorum auctoritati non modò Christiani, sed etiam ipsi pagani favent. 2°. Herodoto, Thucididi, Xenophonti fidem habemus, ubi de rebus græcis enarrant; itâ quoque Tito-Livio, Tacito, si de rebus romanis; cur ergò soli Christiani testes esse non possint, ubi de regimine suo, de legibus suis referunt? 3°. Ignatius, Polycarpus, Justinus, Athenagoras, Cyprianus, Hilarius et alii, antequàm fidem christianam amplecterentur, aut Judæi vel erant Ethnici, præjudiciisque contra religionem christianam imbuti;

non ergò testes erant in propriâ causâ, sed imò contra causam propriam agebant.

Obj. 5°. Scriptores evangelici stylum simplicem aliosque sinceritatis characteres affectabant, ut legentes eò faciliori viâ seducerent.

R. 1°. Si liceat ità ratiocinium instituere, ergò, quæcunque sinceritatis species eluceat in aliquo scriptore, semper dici possit id esse fictum et ad deceptionem compositum. 2°. Si ficta sinceritas esset apostolorum, alia possent indicari vestigia doli falsitatisque. 3°. Si falsa fictaque scripsissent evangelici scriptores, anne pro mendaciis sibi cognitis edere potuissent miracula? Anne sanguinem effudissent?

Obj. 6°. Evangelica facta non aliâ quàm apostolorum auctoritate firmantur; atenim erant amici, discipuli Christi, quorum adeòque intererat in magistri gratiam effingere miracula.

R. 1°. Non à solis Christianis, sed et à Paganis, à Judæis et apostatis admissa fuerunt evangelica facta. 2°. Etiamsi solo firmarentur apostolorum testimonio facta illa, nùm idcircò foret eis abneganda fides? Octo fuerunt enim evangelici scriptores, et inter eos quinque testes oculati, qui cum Christo conversati fuerant. Marcus, juxta plures, fuit è numero septuaginta discipulorum, et certissimè vixit, ut et S. Lucas et S. Paulus, in Judæâ potuitque apostolos et alios audire qui Christum viderant. Vix autem inter profanas historias aliqua possit indicari quæ pro se tot habeat testes oculatos

aut scriptores coætaneos. 3°. Anne Xenophonti, Thucididi, Cæsari, T.-Livio, Tacito aliisve græcis aut romanis auctoribus ideò fides abneganda, quòd historiam patriæ, cujus erant amantissimi, conscripserint? Nonne major adhùc esset illorum scriptorum auctoritas, si sanguinem pro factis relatis effudissent?

Obj. 7°. Fuerunt apostoli viri rudes et ignari; ergò facilè decipi potuerunt.

R. 1°. Etiamsi rudes et ignari fuerint, quod lubentissimè testamur, certè sensibus organisque corporeis erant ornati, sapientiamque magnam in scriptis ostendunt; testes ergò sunt idonei, cùm facta publica, sensibilia referant. 2°. Si rudes erant adeò et indocti, quânam arte potuerunt ergò genus humanum decipere?

Obj. 8°. Scriptores evangelici fuêre fanatici, creduli.

R. 1°. Fanaticus auctor utitur oratione tumidâ et inflat omnia; è contrà verò stylus est apostolorum simplex, elucet in omnibus eorum ingenua modestia moderatioque. Sine fuco narrant Christi magistri parentes obscuros fuisse; labores ipsius vitæ, ærumnas et injurias illatas ipsi candidè referunt; ejus miracula sine ullo apparatu narrant. 2°. Quòd parùm creduli fuerint apertè probant exempla S. Thomæ et S. Pauli. 3°. Inter primos Christianos alii fuêre docti et insignes, uti Gamaliel, Joseph Arimathæus, centurio Cornelius, synagogæ princeps Jaïrus, S. Paulus, centurio Ser-

...

gius, Sergius proconsul, è domo Cæsaris plurimi, Dionysius Areopagita, Papias; S. Ignatius, S. Polycarpus, S. Justinus, Athenagoras et alii qui certè fidem è nimiâ credulitate non erant amplexi. Alii verò fuêre plebeii et illitterati, qui Christi religionem amplexi sunt, etiamsi præjudiciis eorum institutisque omnibus adversaretur.

Obj. 9°. Apostoli multa famæ gloriæque studio fecêre, thronum Davidis atque Salomonis à Christo restituendum esse sperantes.

R. 1°. Pagani nuspiàm ea Christi discipulis objecêre. 2°. Terrena quidem in principio sapiebant apostoli; sed enim, cùm Spiritum sanctum accepissent, humilitatem, patientiam, terrestriumque contemptum prædicârunt, agendi ratione et effuso sanguine doctrinam confirmantes. An ità solent agere qui gloriam atque terrestria desiderant?

Obj. 10°. Christiani sæpiùs effinxêre facta miraculosa, quibus religioni favorem conciliarent.

R. Quid aliud indè, quàm è regulis artis criticæ talia perpendi et examini subjici debere?

Obj. 11°. Si facta miraculosa quæ narrantur à scriptoribus evangelicis evenêre, cur hoc ævo nostro nulla peraguntur?

R. 1°. Falsò contendit impietas hisce nostris temporibus nulla peragi miracula. 2°. Ideò rariora sunt hodiè, quòd religio, confirmata miraculis antiquis, novis haud indigeat ad probationem. 3°. Anne tenetur Deus ad cujuslibet arbitrium efficere miracula? Si conclamaret atheus à se creationem ad-

mitti non posse, nisi novus orbis creetur, an idcirco Deus quotidiè novum orbem creare deberet?

Obj. 12°. Reverà si contigissent ea quæ narrant evangelici scriptores, Christo credidissent omnes Judæi coævi.

R. 1°. Judæi quamplurimi testimonia prophetarum in pravum sensum adducentes, Messiam ut regem terrestrem exspectabant, et idcircò Christi miracula dæmonis operationi adjudicabant 2°. Prædicta fuit à prophetis ea Judæorum cæcitas et eâ firmatur religionis christianæ divinitas. 3°. Judæi non pauci, depositis præjudiciis, relictis ritibus patriis, Christo crediderunt, ejus apostolorumque miraculis assentientes.

Obj. 13°. Christianorum agente malitiâ, perierunt ea scripta quibus philosophi gentiles impugnaverunt evangelica facta; quæ quidem opera, si nunc existerent, apertè probaretur apostolos mendaces fuisse.

R. 1°. Anne sufficiunt ejusmodi conjectationes ad infirmandam factorum authenticorum auctoritatem? Nonne possit eodem argumento fides omnimoda Xenophonti, Tito-Livio scriptoribusque aliis profanis elevari? 2°. Judæi Paganique quamplurimi nonne fidem christianam amplexi sunt, antequàm ea philosophorum opera perierint? Contemnebantur igitur hæc opera, neque nocebant auctoritati factorum evangelicorum. 3°. Ex iis operibus integra supersunt, aut certè fragmenta quibus

constat evangelica facta non fuisse ab hostibus christianæ religionis negata. 4°. Tribus prioribus Ecclesiæ seculis, cùm fervcrent in Christi nomen adeò violentæ persecutiones, haud certè Christiani de eo cogitabant ut opera Paganorum, à quibus opprimebantur, abolerent; et id, si tentavissent, quâ viâ potuissent exequi?

Obj. 14°. Si vera forent evangelica facta, nonne Judæi, græci romanique scriptores ea commemoravissent?

R. 1°. In foro civili, certè nunquàm invalebit usus ut silentium aliquorum prævaleat contra testimonium expressum eorum qui testes oculati, fide dignissimi, numerosi testimonium effusione sanguinis affirment. 2°. De Christo sic loquitur Josephus (*lib.* 18. *Antiq. cap.* 4) : « Fuit hoc tempore Jesus vir sapiens, si tamen virum illum » oportet dicere : erat enim mirabilium operum » effector, et plurimos quidem ex Judæis, plurimos etiam ex Gentibus ad se pertraxit. Hic erat » Christus, cùmque à primoribus gentis suæ accusatum Pilatus ad mortem damnasset, ab eo diligendo non abstinuerunt, qui primùm cœperant. » Nam post tertium diem redivivus ipsis apparuit; » cùm divini vates hæc, aliaque quamplurima ad» miranda de eo prædixissent. Neque ad hanc diem » defecit denominatum ab eo Christianorum ge» nus ». 3°. Auctores etiam profani quamplurimi de factis evangelicis edidêre testimonia, de quibus adite religionis defensores, imprimìs Eusebium

cæsariensem, Huetium, Huttevillium, Addissonem, de Coloniâ et Bailly.

Obj. 15°. Tanta est inter S. Matthæum et S. Marcum affinitas, ut dubitare non possitis ipsos ad decipiendum inter se consilium iniisse.

R. 1°. Ubi duo profani scriptores inter se consentiunt, an idcircò fides ipsis denegatur? Annon indè potiùs affirmatur ipsorum auctoritas? 2°. S. Marcus, etiamsi narratione brevior, plurima tamen commemorat quæ S. Matthæus in Evangelio prætermisit; ergò S. Matthæum non adscripsit, nec ulla fuit inter illos collusio. 3°. Etiamsi S. Marcus S. Matthæum ut magistrum secutus, ipsius Evangelium in epitome contraxisset, an idcircò fides utrique recusanda foret, cùm uterque sit coætaneus atque fide dignissimus?

Obj. 16°. S. Joannes solus docet Verbi divini incarnationem.

R. Certum est è contrà dogma incarnationis in scriptis aliorum evangelistarum et apostolorum apertissimè traditum esse. Equidem id fatemur, S. Joannes, cùm Evangelium ad refellendos Ebionitas Christi divinitatem negantes ediderit, de Verbi divinitate plura refert, quæ ab aliis N. T. scriptoribus omitti poterant.

Obj. 17°. Celsus in primis Ecclesiæ seculis Christianis objiciebat ab ipsis violatam fuisse librorum sacrorum integritatem.

R. Accusationem hanc absurdam hisce paucis verbis confutabat Origines : « Equidem non alios

» novi, qui Evangelii contextum immutaverint, » quàm Marcionis, Valentini, fortassè et Lucani » sectatores. Id verò crimini nostræ doctrinæ non » imputandum est; in culpâ sunt qui Evangelia de» pravare audent ».

Obj. 18°. Perierunt Evangeliorum autographa; ergò facilè potuerunt adulterari libri evangelici.

R. Inter scriptores antiquos nullum reperiatis cujus autographum adhuc exstet; an indè concludi licet historias omnes antiquas adulteratas fuisse?

Obj. 19°. Millius, qui N. Testamentum græcum edidit, triginta millia variantium lectionum indicat.

R. 1°. Neque minùs frequentes sunt illæ variantes apud auctores profanos; an ideò rejiciuntur ut spurii? 2°. Varietates illæ, in quibus ipsæ diversitates accentuum comprehenduntur, sensum intactum relinquunt, ipsisque non obstantibus sacri codices eadem miracula, eadem dogmata moralemque doctrinam eamdem tradunt. 3°. Librorum sacrorum auctoritati favet illa multitudo variantium, quæ non aliundè quàm ex ingenti descriptorum exemplarium versionumque numero prodire potuit, undè factum est impossibile ut sacri codices interpolarentur.

Obj. 20°. SS. Patres haud raró conquerebantur ab hæreticis corrupta fuisse librorum sacrorum exemplaria.

R. Ità conqueruntur de exemplaribus quibus

utebantur hæretici, non verò de iis quæ in Catholicorum manibus erant.

SECTIO TERTIA.

De religione domesticâ patriarcharum.

PROPOSITIO.

Religio domestica patriarcharum ipsis divinitùs revelata fuit.

Prob. Divinitùs revelata fuit religio quæ dogmatibus innitebatur purissimis, imperviis humano intellectui, cujusque cultores in perpetuâ cum Deo societate vivebant; atqui religio patriarcharum.... Ea dogmata numero pauciora hæc erant : Deus existens à seipso, æternus, omnipotens, sapientissimus, cœlum et terram è nihilo creavit; dies in hebdomadâ septimus est Deo sacer quòd in eo cessaverit Deus ab opere creationis; ipsius providentia rebus omnibus invigilat, hominumque liberas actiones dirigit; quamvìs justissimus, homines justos, rectos aliquandò pœnis et ærumnis affligit ut eos eò sanctiores efficiat; in alterâ vitâ præmium virtuti pœnasque vitio tribuit; creavit hominem ad imaginem et similitudinem suam; formavit corpus hominis de limo terræ, sed inspiravit in faciem ejus spiracu-

lum vitæ, et factus est homo in animam viventem et intelligentem; creavit hominem ità liberum ut possit eligere inter bonum et malum; si malè egerit, statìm in foribus est pœna peccati seu stimulus conscientiæ; præsens hæc hominis vita est peregrinatio ad futuram, et ideò religiosè curandi, sepeliendi mortui; Deo debetur ab homine cultus adorationis; culpæ sunt expiandæ sacrificiis et libaminibus; ad sacrificia quædam erant animalia munda, quædam immunda; summa sacerdotii dignitas; pecccavêre primi parentes in paradiso; hinc orta labes quæ transiit ad posteros; sed ut ea expiaretur promissus Redemptor, Mediator; Messiæ venturi promissio facta primùm Adamo transiit ad Noë, ad Abraham, ad Isaac, ad Jacob et ad Judam; Deus orbem universalibus undis, unicâ superstite familiâ, delevit; angeli stant inter Deum et hominem, ut ad thronum Æterni preces nostras offerant; matrimonium à Deo est institutum, ipsiusque vinculum est indissolubile; à Deo data fuit benedictio primis parentibus ad fecunditatem; servanda conjugii castitas; res abominanda coram Domino stuprum, adulterium atque peccata contra naturam; filii patrem honorare debent, benignè sunt excipiendi hos-

pites; homicidium abominanda res coram Domino, qui animam fratris occisi requirit ab homicidâ; Deus est juramenti custos et vindex; suum cuique reddendum, nec errore tua sit res aliena.

Jàm verò quis asserat ea dogmata lumine naturali potuisse patriarchis innotescere? Quod quidem ut eò clariùs exponatur, hùc ex ipsorum historiâ pauca seligemus.

« In principio creavit Deus cœlum et ter-
» ram : Dixit Deus : Fiat lùx, et facta est lux.
» Faciamus hominem ad imaginem et simili-
» tudinem nostram, et præsit piscibus maris
» et volatilibus cœli et bestiis universæque
» terræ, omnique reptili quod movetur in
» terrâ. Et creavit Deus hominem ad imagi-
» nem suam; ad imaginem Dei creavit illum,
» masculum et feminam creavit eos. Benedi-
» xitque illis Deus : Crescite et multiplica-
» mini, et replete terram, et subjicite eam ».
(Gen. 1.)

« Complevitque Deus die septimo opus
» suum quod fecerat, et requievit die sep-
» timo ab universo opere quod patrârat, et
» benedixit diei septimo, et sanctificavit il-
» lum, quià in ipso cessaverat ab omni opere
» suo quod creavit Deus ut faceret. Formavit

» igitur Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. Dixit quoque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum; faciamus ei adjutorium simile sibi. Immisit ergò soporem in Adam; cùmque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et replevit carnem pro eâ. Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem : et adduxit eam ad Adam, dixitque Adam : Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne meâ, hæc vocabitur *virago*, quoniàm de viro sumpta est. Quamobrem, relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne unâ ». (Gen 2.)

Cùm lapsi essent in paradiso primi parentes nostri præceptumque Dei violassent, ipsos justâ pœnâ Deus affecit ejecitque de paradiso. Eos autem ipsorumque nepotes ut solaretur, Redemptorem Mediatoremque futurum promisit, ità serpentem, et sub hoc nomine dæmonem alloquens : « Quià fecisti hoc, maledictus es inter omnia animantia, et bestias terræ; super pectus tuum gradieris, et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ. Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum

» et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et » tu insidiaberis calcaneo ejus ». (Gen. 3.)

« Fuit Abel pastor ovium et Caïn agricola. » Offerebat Caïn de fructibus terræ Domino. » Abel autem obtulit de primogenitis gregis » sui et de adipibus eorum, et respexit Domi- » nus ad Abel et ad munera ejus. Ad Caïn » verò, ad munera illius, non respexit : ira- » tusque est Caïn vehementer, et concidit vul- » tus ejus. Dixitque Dominus ad eum; quare » iratus es? et cur concidit facies tua? Nonne, » si benè egeris, recipies; sin autem malè, » statìm in foribus peccatum aderit? Sed sub » te erit appetitus ejus, et tu dominaberis il- » lius. Dixitque Caïn ad Abel fratrem suum : » Egrediamur foràs. Cùmque essent in agro, » consurrexit Caïn adversus fratrem suum » Abel, et interfecit eum. Et ait Dominus ad » Caïn : Ubi est Abel, frater tuus? Qui res- » pondit : Nescio; nùm custos fratris mei sum » ego? Dixitque ad eum : Quid fecisti? Vox » sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ. » Nunc igitur maledictus eris super terram, » quæ aperuit òs suum, et suscepit sanguinem » fratris tui de manu tuâ ».

« Enos, filius Seth, cœpit invocare nomen » Domini ». (Gen 4.)

« Noë, vir justus atque perfectus, cum Deo » ambulavit. Dixit Deus ad Noë : Repleta est » terra iniquitate à facie eorum et ego disperdam eos cum terrâ, ponamque fœdus meum » tecum, et ingredieris arcam tu et filii tui, » uxor tua et uxores filiorum tecum.

» Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ et » cataractæ cœli apertæ sunt, et facta est plu» via super terram quadraginta diebus et qua» draginta noctibus. Ingressus est Noë, et » Sem, Cham et Japhet, filii ejus, et uxor il» lius et tres uxores filiorum ejus cum eis in » arcam. Et delevit Deus omnem substantiam » quæ erat super terram. Remansit solus Noë » et qui cum eo erant in arcâ. Obtinuerunt » aquæ terram centum quinquaginta diebus. » Recordatus autem Deus Noë, adduxit spi» ritum super terram, et imminutæ sunt aquæ. » Egressus Noë de arcâ, ædificavit altare Do» mino, et, tollens de cunctis pecoribus et » volucribus mundis, obtulit holocausta su» per altare. Odoratus est Dominus odorem » suavitatis et ait : Nequaquàm maledicam » terræ propter homines. Quicunque effude» rit humanum sanguinem, fundetur san» guis illius; ad imaginem quippe Dei fac» tus est homo. Ecce ego statuam pactum

» meum vobiscum et cum semine vestro post
» vos.
» Cœpit Noë, vir agricola, exercere terram,
» et plantavit vineam. Bibensque vinum, in-
» ebriatus est et nudatus in tabernaculo suo.
» Quod cùm vidisset Cham, pater Chanaan,
» nuntiavit duobus fratribus suis foràs. At
» verò Sem et Japhet pallium imposuerunt
» humeris suis, et, incedentes retrorsùm, ope-
» ruerunt patrem. Evigilans Noë cùm didi-
» cisset quæ fecerat ei filius suus minor, ait:
» Maledictus Chanaan, servus servorum erit
» fratribus suis. Benedictus Deus Dominus
» Sem, sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus
» Japhet, et habitet in tabernaculis Sem, sit-
» que Chanaan servus ejus ». (Gen. 6, 7, 8, 9.)
« Vocavit Dominus Abraham è Mesopota-
» miâ in terram Chanaan, dicens: Benedicam
» tibi, eris benedictus, et in te benedicentur
» universæ gentes terræ.
» Cùm venisset Abraham in locum Sichem
» et apparuisset ei Dominus, ædificavit ibi al-
» tare Domino. Indè transgrediens ad mon-
» tem Bethel, ædificavit quoque ibi altare Do-
» mino, et invocavit nomen ejus.
» Reversus est Abraham de Ægypto in Be-
» thel, in loco altaris quod fecerat priùs, et

» invocavit ibi nomen Domini. Lot, filius ex » ejus fratre, habitavit in Sodomis. Homines » autem sodomitæ pessimi erant et peccato- » res coram Domino nimis.

» Abraham venit et habitavit in Hebron, » ædificavitque ibi altare Domino.

» Cùm percussisset Abraham quatuor reges, » Melchisedech, rex Salem, proferens panem » et vinum, erat enim sacerdos Dei altissimi, » benedixit ei et ait : Benedictus Abraham Deo » excelso, qui creavit cœlum et terram, et be- » nedictus Deus excelsus, quo protegente, hos- » tes in manibus tuis sunt. Et dedit ei deci- » mas ex omnibus ». (Gen. 10, 11, 12, 13, 14.)

In signum fœderis inter Dominum et Abrahamum jubet Deus ut infans octo dierum circumcidatur.

Apparent Abrahamo tres angeli qui, cùm ab eo exciperentur hospitio, filium Isaac ab eo nasciturum prædicunt, addentes in ipso benedicendas omnes nationes terræ.

Pereunt Sodoma et Gomorrha eò quòd increverat clamor incolarum coram Domino.

Nascitur Isaac Abrahamo qui plantavit nemus in Bersabee, et invocavit ibi nomen Domini Dei æterni.

Jubet Deus ut tollat Abrahamus filium unigenitum Isaac et eum offerat in holocaustum. Obedit pater, sed prohibet angelus, et ostendit ipsi arietem quem obtulit in holocaustum pro filio. Hinc iterùm dicit Deus : benedicam tibi et multiplicabo semen tuum, et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, quià obedisti voci meæ. (Gen. 15, 22.)

Mortuâ Sarâ, emit Abraham in regione Mambre speluncam duplicem, in quâ sepelit uxorem.

Abrahamus senex dixit ad servum seniorem : « Adjuro te per Dominum Deum cœli et terræ, » ut non accipias uxorem filio meo de filiabus » Chananæorum, sed ad cognationem meam » proficiscaris et indè accipias uxorem filio » meo Isaac ».

Jussa fecit servus, et è Mesopotamiâ reduxit Rebeccam, quam Isaacus accepit uxorem.

Mortuus Abraham, sepultus est à filiis in speluncâ duplici prope Saram uxòrem ejus.

Ait Dominus ad Isaac : « Complens jura» mentum quod spopondi Abraham patri tuo » et multiplicabo semen tuum sicut stellas » cœli, et benedicentur in semine tuo omnes » gentes terræ ».

Venit Isaac in Bersabee, ædificavit ibi altare,

et, invocato nomine Domini, extendit tabernaculum. Venit illùc Abimelech, rex Palæstinorum in Gerarâ, juraverunt sibi mutuò et inierunt fœdus.

Isaac benedixit filio Jacob, natu minori, qui, ut iræ fratris Esau se subduceret, fugit è Bersabee in Mesopotamiam. Dormiens, vidit in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum; angelos quoque Dei ascendentes et descendentes per eam, et Dominum, innixum scalæ, dicentem sibi : « Ego sum Dominus Abraham, patris tui, » et Deus Isaac; terram in quâ dormis tibi » dabo, et semini tuo; eritque semen tuum » quasi pulvis terræ : dilataberis ad occiden- » tem et orientem, et septentrionem, et meri- » diem; et benedicentur in te et in semine tuo » cunctæ tribus terræ, et ero custos tuus quo- » cunque perrexeris, et reducam te in ter- » ram hanc, nec dimittam, nisi complevero » universa quæ dixi ». Cùmque vigilasset de somno Jacob, ait : « Verè Dominus est in loco » isto, et ego nesciebam ». Pavensque, « quàm » terribilis est, inquit, locus iste! Non est » hìc aliud nisi domus Dei et porta cœli ». Surgens ergò Jacob manè, tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit in titulum, fundens

fundens oleum desuper. Et appellavit nomen urbis Bethel.

Cùm rediret Jacob in terram Chanaan, ipse et socer ejus Laban erexerunt lapides in titulum et comederunt super eum, dixitque Laban : « Tumulus iste erit testis inter me et te. » Intueatur et judicet Dominus inter nos; nullus sermonis nostri testis est, absque Deo, » qui præsens respicit. Tumulus iste et la- » pis sint in testimonium. Deus Abraham et » Deus Nachor judicet inter nos, Deus patris » eorum ».

Juravit ergò Jacob per timorem patris Isaac, immolatisque victimis in monte, vocavit fratres suos ut ederent panem. (Gen. 23-31.)

Jacob venit in Salem, urbem Sichimorum, et erecto ibi altare, invocavit super illud fortissimum Deum Israël.

Dinam, filiam ejus, oppresserat Sichem, filius Hemor; quod audientes filii Jacob irati sunt valdè eò quòd Sichem fœdam rem operatus esset in Israël, et violatâ filiâ Jacob, rem illicitam perpetrasset.

Jacob, convocatâ domo suà, ait : « Abjicite » deos alienos qui in medio vestrî sunt, et » mundamini ac mutate vestimenta vestra;

» surgite et ascendamus in Bethel, ut facia-
» mus ibi altare Deo ».

Venit Jacob in Bethel, et omnis populus cum eo, ædificavitque ibi altare, et appellavit nomen loci illius : Domus Dei.

Mortua Debora, nutrix Rebeccæ, sepulta est ad radices Bethel subter quercum, vocatumque est nomen loci illius : Quercus fletûs.

Cùm Jacob apparuisset Dominus atque promissiones Abrahamo et Isaaco factas renovasset, erexit ibi Jacob titulum lapideum, libans super eum libamina, et effundens oleum.

Mortua Rachel sepulta est in viâ quæ ducit Ephratan, erexitque Jacob titulum super sepulcrum ejus.

Mortuus est quoque Isaac et appositus est populo suo, et sepelierunt eum Esaü et Jacob.

Onan, filius Judæ, cùm in usu matrimonii contra naturam ageret, percussit eum Dominus quòd rem detestabilem faceret.

Cùm fratres Joseph eum interficere vellent, nitebatur Ruben eum liberare de manibus eorum dicens : « Non interficiatis animam
» ejus, nec effundatis sanguinem, manusque
» vestras servate innoxias ».

Ductus est Joseph in Ægyptum, et erat Dominus cum eo. Cùm ipsum mulier ad cri-

men illiceret, dixit : « Quomodò possum ma-
» lum facere et peccare in Deum meum? » Recusabat stuprum, et, relicto pallio, fugit.

Traditus est in carcerem, sed ibi fuit Dominus cum eo.

Ductus ad Pharaonem ut interpretaretur somnia, respondit : « Absque me Deus res-
» pondebit prospera Pharaoni ».

Cùm interpretatus esset somnia, dixit Pharao : « Nùm invenire poterimus talem virum
» qui spiritu Dei plenus sit? Quià ostendit
» tibi Deus omnia quæ locutus es, numquid
» sapientiorem et consimilem tuî invenire po-
» tero » ?

Fratres Josephi, se nescientes ab ipso intelligi, loquebantur ad invicem : « Meritò hæc
» patimur, quià peccavimus in fratrem nos-
» trum, videntes angustiam animæ illius, dùm
» deprecaretur nos, et non audivimus; idcircò
» venit super nos ista tribulatio ».

E quibus Ruben ait : « Numquid non dixi
» vobis : Nolite peccare in puerum, et non
» audistis me? En sanguis ejus exquiritur ».

Cùm fratres Joseph pecuniam in saccis invenissent, ipsos iterùm mittens in Ægyptum pater, dixit : « Pecuniam quoque duplicem
» ferte vobiscum, et illam quam invenistis in

» sacculis reportate, ne fortè errore factum
» sit ».

Agnitus à fratribus Joseph dicebat ipsis : « Pro salute vestrâ misit me Deus ante vos in » Ægyptum. Præmisitque me Deus ut reser- » vemini super terram. Non vestro consilio, » sed Dei voluntate hùc missus sum ».

Profectus Jacob ut iret in Ægyptum, venit ad putéum juramenti, et, mactatis ibi victimis Deo patris sui Isaac, audivit eum per visionem noctis vocantem se, et dixit illi Deus : « Ego sum fortissimus Deus patris tui; noli » timere, descende in Ægyptum, quià in gen- » tem magnam faciam te ibi. Ego descendam » tecum illùc et ego indè adducam te rever- » tentem ».

Interrogatus Jacob à Pharaone, respondit : « Dies peregrinationis meæ centum triginta » annorum sunt, pravi et mali, et non perve- » nerunt usque ad dies patrum meorum qui- » bus peregrinati sunt ».

Moriturus Jacob, dixit ad Joseph : « Non » sepelias me in Ægypto, sed dormiam cum » patribus meis, et auferas me de terrâ hâc, » condasque in sepulcro majorum meorum ». Quo jurante, adoravit Israël Deum.

Benedixit Jacob Ephraïm et Manasse, filiis

Joseph, et ait : « Deus in cujus conspectu am-
» bulaverunt patres mei Abraham et Isaac,
» Deus qui pascit me ab adolescentiâ meâ us-
» que in præsentem diem, angelus qui eruit
» me de cunctis malis, benedicat pueris istis, et
» invocetur super eos nomen meum, nomina
» quoque patrum meorum Abraham et Isaac,
» et crescant in multitudinem super terram ».

Mortem instantem sentiens Jacob, vocavit filios, et ait : « Congregamini ut annuntiem
» quæ ventura sunt vobis in diebus novissi-
» mis ».

Cùm venisset ad Judam, qui quartus erat in ordine fratrum, conferens in ipsum benedictiones patrum, annuntiansque ex ipso nasciturum Redemptorem, Messiam, ait : « Juda,
» te laudabunt fratres tui : manus tua in cervi-
» cibus inimicorum tuorum, adorabunt te filii
» patris tui. Non auferetur sceptrum de Juda
» et dux de femore ejus, donec veniat qui mit-
» tendus est, et ipse erit exspectatio gentium ».

Filii Joseph, portantes patrem in terram Chanaan, sepelierunt eum in speluncâ duplici cum Abraham, Sarâ et Isaac.

Moriens Joseph adjuravit fratres, dicens : « Deus visitabit vos; asportate ossa mea vo-
» biscum de loco isto. (Gen. 31-50.)

Mittens Moysen in Ægyptum ad liberandos Israëlitas, dixit ipsi Deus : « Ego sum qui » sum; dices filiis Israël : Qui est misit me ad » vos : Dominus Deus patrum vestrorum Deus » Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob misit » me ad vos; hoc nomen mihi est in æternum, » et hoc memoriale meum in generationem » et generationem ». (Exod. 3.)

Ea quoque fuit religio patriarchæ Job, qui primis illis vivebat temporibus.

Mittebat ad filios et filias Job, et sanctificabat illos, consurgensque diluculo, offerebat holocausta pro singulis, dicebat enim ne fortè peccaverint filii mei, et benedixerint Deo in cordibus suis. Sic faciebat Job cunctis diebus.

Cùm audivisset Job periisse liberos, amissasque possessiones, adoravit et dixit : « Nudus egressus sum de utero matris meæ et » nudus revertar illùc : Dominus dedit, Do» minus abstulit; sicut Domino placuit ità » factum est : sit nomen Domini benedictum ».

Cùm percussus esset ulcere pessimo, degens in omnium rerum egestate, dicebat illi illius uxor : « Adhùc tu permanes in simplici» tate tuâ? Benedic Deo et morere ».

Qui ait ad illam : « Quasi una de stultis mu-

» lieribus locuta es; si bona suscepimus de
» manu Dei, mala quare non suscipiamus »?
(Job, 1, 2.)

Dicebat Job amicis, qui credebant à Deo
puniri solum impium : « Scio quòd non justifi-
» cetur homo compositus Deo. Sapiens corde
» est et fortis robore; qui facit magna et in-
» comprehensibilia et mirabilia quorum non
» est numerus. Si venerit ad me, non videbo
» eum; si abierit, non intelligam. Si repentè
» interroget, quis respondebit ei? Vel quis
» dicere potest : Cur ità facis? Deus cujus
» iræ nemo resistere potest et sub quo cur-
» vantur qui portant orbem. Quantus ergò
» sum ego ut respondeam ei et loquar verbis
» meis cum eo? Qui etiam, si habuero quid-
» piam justum, non respondebo, sed meum
» judicem deprecabor. (*Ibid.* 9.)

» Homo natus de muliere, brevi vivens tem-
» pore, multis repletur miseriis. Qui quasi flos
» egreditur et conteritur, et fugit velut umbra,
» et nunquàm in eodem statu permanet. Et
» dignum ducis super hujuscemodi aperire
» oculos tuos, et adducere eum tecum in ju-
» dicium? Quis potest facere mundum de
» immundo conceptum semine? Nonne tu,
» qui solus es? Breves dies hominis sunt, nu-

» merus mensium ejus apud te est : constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt ». (Job, 14.)

Cùm enumerasset Job ærumnas quibus premebatur, spe futuræ resurrectionis seipsum solabatur, dicens : « Pelli meæ, consumptis » carnibus, adhæsit os meum, et derelicta sunt » tantummodò labia circum dentes meos. Miseremini meî, miseremini meî saltem vos » amici mei, quià manus Domini tetigit me. » Quare persequimini me sicut Deus, et carnibus meis saturamini? Quis mihi tribuat » ut scribantur sermones mei? Quis mihi det » ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi » laminâ vel celte sculpantur in silice? Scio » enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum, et rursùm circumdabor pelle meâ, et in carne meâ » videbo Deum meum. Quem visurus sum » ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et » non alius; reposita est hæc spes mea in sinu » meo ». (*Ibid.* 19.)

Longis sermonibus exprobrabant amici Job, ipsum ob admissa meritò pœnas à Deo dare. Probare nititur Job innocentiam. Respondens Dominus Job dixit : « Quis est iste involvens » sententias sermonibus imperitis? Accinge

» sicut vir lumbos tuos : interrogabo te et
» responde mihi. Ubi eras quandò ponebam
» fundamenta terræ? Indica mihi si habes in-
» telligentiam. Quis posuit mensuras ejus, si
» nosti? vel quis tetendit super eum lineam?
» Super quo bases illius solidatæ sunt? aut
» quis demisit lapidem angularem ejus, cùm
» me laudarent simul astra matutina, et jubi-
» larent omnes filii Dei? Quis conclusit ostiis
» mare, quandò erumpebat quasi de vulvâ
» procedens; cùm ponerem nubem vestimen-
» tum ejus, et caligine illud quasi pannis in-
» fantiæ obvolverem? Circumdedi illud ter-
» minis meis, et posui vectem, et ostia; et dixi :
» Usque hùc venies, et non procedes ampliùs,
» et hìc confringes tumentes fluctus tuos.

» Numquid post ortum tuum præcepisti
» diluculo et ostendisti auroræ locum suum?
» Et tenuisti concutiens extrema terræ, et ex-
» cussisti impios ex eâ? Restituetur ut lutum
» signaculum, et stabit sicut vestimentum :
» auferetur ab impiis lux sua, et brachium
» excelsum confringetur. Numquid ingressus
» es profunda maris, et in novissimis abyssi
» deambulasti? Numquid apertæ sunt tibi
» portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti?
» Numquid considerasti latitudinem terræ?

...

» Indica mihi, si nosti omnia, in quâ viâ lux
» habitet, et tenebrarum quis locus sit».

Cùm alia omnipotentiæ prodigia enumerasset Dominus, adjecit loquens ad Job : «Num-
» quid qui contendit cum Deo, tàm facilè
» conquiescit? utique qui arguit Deum debet
» respondere ei.

» Respondens autem Job Domino, dixit :
» Qui leviter locutus sum, respondere quid
» possum? Manum meam ponam super os
» meum. Unum locutus sum, quod utinàm
» non dixissem; et alterum, quibus ultrà non
» addam.

» Scio quià omnia potes, et nulla te latet
» cogitatio. Quis est iste qui celat consilium
» absque scientiâ? ideò insipienter locutus
» sum, et quæ ultra modum excederent scien-
» tiam meam. Audi, et ego loquar : interro-
» gabo te, et responde mihi. Auditu auris au-
» divi te, nunc autem oculus meus videt te.
» Idcircò ipse me reprehendo, et ago pœni-
» tentiam in favillâ et cinere ».

Dixit Dominus ad amicos Job : « Sumite
» vobis septem tauros et septem arietes, et ite
» ad servum meum Job, et offerte holocaus-
» tum pro vobis. Job autem, servus meus,
» orabit pro vobis; faciem ejus suscipiam ».

Dominus quoque conversus est ad pœnitentiam Job, cùm oraret ille pro amicis suis. (20-42.)

Quis ergò non asserat eam religionem patriarcharum esse divinitùs revelatam, cùm innitatur dogmatibus adeò puris, dogmatibus quæ sensum humanum superant, cùm ejus cultores vixerint cum supremo Numine in perpetuâ societate sermonis?

Equidem asserunt aliqui religionem illam esse naturalem, non quòd homo naturæ viribus eam cognoscere valuerit, sed quòd ea religio naturæ Dei, naturæ hominis, ipsius facultatibus atque fragilitati valdè consentanea fuerit.

Ut autem patet, eâ religione patriarcharum egregiâ, divinâ tradebantur fundamentalia dogmata quæ deindè fusiùs in mosaïcâ et christianâ religione fuerunt exposita.

Eadem verò dogmata filii Noë, cùm exstructâ turri Babel in regiones varias abiêre, secum asportavère, posteris transmisêre, et ea Deus, admirabili providentiæ dispositione, servabat in cordibus eorum, Apostolo testante : « Non enim auditores legis justi sunt apud » Deum, sed factores legis justificabuntur. » Cùm enim gentes, quæ legem non habent,

» naturaliter ea quæ legis sunt faciunt, ejus-
» modi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex.
» Qui ostendunt opus legis scriptum in cordi-
» bus suis, testimonium reddente illis con-
» scientiâ ipsorum, et inter se invicem cogi-
» tationibus accusantibus, aut etiàm defen-
» dentibus, in die, cùm judicabit Deus occulta
» hominum, secundum Evangelium meum,
» per Jesum Christum ». (Rom. 2.)

SECTIO QUARTA.

De religione mosaïcâ seu judaïcâ.

Quinque libros, ut vidistis, amplectitur Pentateuchus, à Mose scriptus, Genesin scilicet, Exodum, Leviticum, Numeros atque Deuteronomium.

In Genesi narrantur ea quæ ad rerum creationem, ad gesta patriarcharum ipsorumque religionem pertinent.

Exposuit Moses in Exodo, Levitico, in Numeris atque Deuteronomio ea quæ contigerunt Israëlitis in Ægypto servientibus, cùm indè sunt egressi, cùm mare Rubrum transierunt, atque per annos quadraginta erraverunt in deserto. Maximam partem gravissimamque in narratione Mosis obtinent ea

quæ refert de lege datâ divinitùs Israëlitis in monte Sinâ, de ritibus religionis, de præceptis moralibus, judicialibus et administratoriis. Hæc omnia complectitur in se religio judaïca.

PROPOSITIO.

Divinitùs data fuit religio judaïca.

Prob. Ea religio divinitùs data fuit, quæ miraculis, prophetiis confirmata, characteribus omnibus insignitur, quæ religioni divinæ competunt; atqui religio judaïca....

1°. Miraculis confirmata fuit. Ea miracula peracta sunt in Ægypto, in transitu maris Rubri, et in deserto, quæ quidem in Pentateuchi quatuor ultimis libris adeò candidè simpliciterque narrantur.

2°. Ad divinitatem judaïcæ religionis probandam prophetiæ plures editæ sunt, et ad eventum perductæ. Prædixit Moyses inter alia subitam muscarum et locustarum irruptionem in Ægyptiorum agros; maris Rubri divisionem; Pharaonis et ipsius exercitûs interitum in mari Rubro, mortem subitam et horrendam quâ Chore, Dathan et Abiron ob rebellionem erant puniendi, mannæ copiam adfuturam, sententiam latam adversus Israëlitas

qui murmuraverant et è quibus nullus, præter Chaleb et Josue, in terram promissam ingressurus erat, et alia quæ legi possunt in Pentateucho et accuratissimè completa fuerunt.

3°. Religio judaïca est insignita characteribus qui divinæ religioni competunt. Religio mosaïca Deum exhibet unicum, æternum, immensum, optimum, omnipotentem, spiritum purissimum, qui creavit hunc orbem, qui res universas legibus sapientissimis moderatur, qui malos pœnis afficit, qui probos omnibus bonis cumulat, qui fons est omnium bonorum et omnium origo perfectionum; docet illa religio Dominum Deum esse diligendum ex toto corde, ex totâ animâ et ex animi totâ fortitudine, gratias ipsi persolvendas, amandum esse proximum, eique ferendam opem; prohibet illa religio bonorum alienorum furta, proximi cædem, fratris odium, avaritiam, fornicationem, adulterium et quæcunque mala sunt aut inhonesta; illa religio tradit in Decalogo regulas morum eximias, præcepta quæ rationi purissimæ consentanea, veluti totius legis naturalis compendium haberi possint.

Undenàm hæc autem adeò sublimia potuit haurire Moyses qui fuerat institutus inter Ægptios crocodilorum atque plantarum adorato-

res, Moses in eâ vivens ætate, quâ tot et tanta erant apud gentes varias deorum monstra, tàm absurda cultuum atque superstitionum portenta, in eâ ætate quâ tanta exercebatur in servos, in liberos, in extraneos inhumanitas? Si de Deo tàm sublimia, de naturâ hominis adeò accurata, de morum disciplinâ tàm eximia solo naturali lumine cognoscere potuit Moyses, cur ea non noverunt Ismaëlitæ et Idumæi qui eamdem ex Abrahamo tradebant originem? Cur ea non detexêre Græci, Romani et aliæ gentes omni litterarum, scientiarum studio philosophorumque disciplinis excultæ?

Doctrinam ergò suam è cœlo hausit Moyses, atque divina est judaïca religio.

Orationis argumenta.

***Obj.* 1°. Ægyptiacæ plagæ causis naturalibus adscribi possunt; eas enim imitati sunt magi Pharaonis.**

***R.* Quis ergò sanâ mente præditus asserat totius regni fluminisque ingentis aquas esse naturaliter et arte humanâ conversas in sanguinem? Quis crediderit omnes Ægyptiorum primogenitos absque miraculo unâ nocte fuisse occisos? Cur ab illis plagis immunis fuit terra Gessen? Cur acciderunt omnia sicuti Moses antè prænuntiabat? Cur ipsi magi Pharaonis tandem coacti sunt exclamare : digitus Dei est hic?**

Obj. 2° Divina non est religio quæ jubet ut humanæ victimæ Deo devoveantur in oblationem; atqui religio judaïca...... Nàm 1°. legitur (*Lev.* 27): « Omne quod Domino consecratur, sive homo fuerit, sive animal..... nec redimi poterit. Quidquid » semel fuerit consecratum non redimetur, sed » morte morietur. 2°. Michææ (6, 7): Quid dignum » offeram Domino? Numquid offeram ei holocautomata et vitulos anniculos? Numquid placari » potest Dominus in millibus arietum?..... Numquid dabo primogenitum meum pro scelere meo»? 3°. Abrahamus laudatur quòd paratus fuerit ad mactandum filium suum. Jephtæus Deo filiam suam, Samuel Agag regem Deo immolàrunt. Ergò, etc.

R. 1°. Inter Judæos qui devovebantur anathemati, templi servitio per totam vitam consecrabantur. Ità Samuël, antequàm nasceretur, Deo consecratus fuit. Hæc verba : *Non redimetur, sed morte morietur,* de iis intelligi debent quæ occidere licebat, non de homine.

2°. Michæas in allato textu loquitur de sacrificiis Deo ingratis, quibus Numen supremum placari non potest; ergò sacrificia humana non approbat.

3°. Abrahamus filium immolare voluit, à Deo monitus expressè, fide plenus, non dubitans sese et suum filium Deo committere, « arbitrans quià » et à mortuis suscitare potens est Deus». Cognitâ fide Abrahami, victimam aliam ipsi subministravit Deus, ostendens filii sacrificium ideò tantùm fuisse præceptum, ut fides Abrahami probaretur.

4°. Jephte filiam tantùm in templi servitium Deo consecravit. Si filiam immolasset, quod certè non constat è textu sacro, contra legis præceptum egisset.

5°. Agag rex Amalecitarum ob scelera commissa morte fuit affectus. Religione autem mosaïcâ sub gravissimis pœnis prohibita fuisse humana sacrificia, nedùm permissa, constat ex Deuter. 12 : « Non » facies similiter Domino tuo. Omnes enim abo» minationes quas aversatur Dominus, fecerunt » diis suis, offerentes filios et filias, et comburen» tes igni ». David. Psal. 105, Ezech. 16-20 et 21, Isaï. 66, sacrificia humana exsecrantur.

Obj. 3°. Lex mosaïca nihil habet de immortalitate animæ neque de præmiis alterius vitæ, sed temporalia solùm promittit.

R. 1°. Immortalitatem ut et spiritualitatem animæ, præmia quæ post hanc vitam speranda tenuêre Judæi cum aliis dogmatibus quæ primis hominum parentibus à Deo revelata constanti traditione servata fuerant; de quâ re pag. 50. et seq. adite. 2°. Cur Judæi pro religione suâ mortem oppetebant, si aliam vitam meliorem, in quâ justis præmia rependerentur, non exspectaverint? Judæi non aliâ ratione Sadducæos odio prosequebantur, nisi quòd rèsurrectionem et immortalitatem animæ negarent. 4°. Judæos ex legis observatione meliorem vitam exspectavisse testatur Josephus (*lib. II. contra Appionem*). Igitur constanter viguit apud Judæos, et ab Adamo usque ad Chris-

tum transmissa est inter illos fides alterius vitæ et præmiorum justis in hâc alterâ vitâ concedendorum.

SECTIO QUINTA.

De religione christianâ.

PROPOSITIO.

Vera, divina est religio christiana.

Prob. Si probatione posset indigere propositio luce clarior, his sequentibus inter alia probari posset argumentis : 1°. ex prophetiis antiqui novique Testamenti; 2°. ex miraculis Christi et Apostolorum; 3°. ex resurrectione Christi; 4°. ex propagatione mirabili christianæ religionis; 5°. ex multitudine et constantiâ martyrum; 6°. ex restauratione urbis jerosolymitanæ, quam frustrâ tentavit Julianus Apostata; 7°. ex testimoniis auctorum profanorum; 8°. ex sanctitate Christi; 9°. et 10°. è præstantiâ et perpetuitate christianæ religionis.

ARGUMENTUM PRIMUM.

E prophetiis Testamenti veteris in Christo adimpletis probatur divinitas christianæ religionis.

Prob. Divina est religio cujus institutor, diù antequàm in terris manifestaretur, à pro-

phetis summâ cum reverentiâ prænunciatus est, adeò ut institutor ille sit ipse Messias Judæis promissus; atqui Christus Dominus... Prophetiæ V. T. ad Messiam attinentes aliæ referuntur ad tempus quo venturus erat; aliæ ad locum ejus nativitatis; aliæ ad ejus genus et familiam; aliæ ad mirabilem modum quo nasciturus erat; aliæ ad ejus vitam, mortem et tempora mortem ipsius subsecutura; atqui omnes illæ prophetiæ cum singularibus omninò circumstantiis in Christo fuerunt adimpletæ.

A. *Prophetiæ spectantes ad tempus quo Christus venturus erat.*

1°. Gen. 49. Patriarcha Jacob jamjàm moriturus filiis suis futura prænuncians, sic Judam alloquitur : « Juda, laudabunt te fratres » tui. . . . . Non auferetur sceptrum de Juda » et dux de femore ejus, donec veniat qui » mittendus est, et ipse erit exspectatio gen» tium ».

Juxta prophetiam eam adeò celebrem, auferri non debuit sceptrum vel summa potestas è tribu Juda, donec veniret Messias; atqui jàm dudùm ex tribu Juda sceptrum est ablatum, imò fuit ablatum in his ipsis

temporibus circa quæ venit in mundum Christus, cùm tunc in Judæâ regnaret Herodes qui gente Idumæus erat, adeòque alienigena judaïcæ nationi.

2°. Sub fine captivitatis babylonicæ, Danieli pro populo preces effundenti mittitur angelus Gabriel, his verbis Messiæ adventum ipsi prænuntians.

« Ego veni, inquit Angelus, ut indicarem » tibi quià vir desideriorum es. Tu ergò animadverte sermonem et intellige visionem. » Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt » super populum tuum et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio » et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et » impleatur visio et prophetia, et ungatur » Sanctus sanctorum. Scito ergò et animadverte; ab exitu sermonis, ut iterùm ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem et hebdomades » sexaginta duæ erunt et rursùm ædificabitur platea et muri in angustiâ temporum, » et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : et non erit ejus populus, qui » eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce ven-

» turo : et finis ejus vastitas, et post finem » belli statuta desolatio. Confirmabit autem » pactum multis hebdomadâ unâ : et in di- » midio hebdomadis deficiet hostia et sacrifi- » cium : et erit in templo abominatio deso- » lationis : et usque ad consummationem et » finem perseverabit desolatio ».

1°. Juxta hanc prophetiam, venire debuit Sanctus sanctorum, Christus dux, intra septuaginta hebdomades, vel 490 annos postquàm Cyrus jusserat ut iterùm ædificaretur Jerusalem; atqui hæc epocha præcisè cadit in tempora quibus Christus natus est.

2°. Juxta eamdem prophetiam, Christus à proprio populo denegari et occidi debuit, in cujus criminis pœnam populus ille dissipari, civitas et sanctuarium vastari debuit; deficere debuerunt à judaïcâ religione præscripta hostia et sacrificia; debuit ad consummationem, ad finem usque perseverare desolatio; atqui hæc omnia triginta sex aut septem annos post Christi mortem accuratè contigêre, cùm imperante Tito Romani Hierosolymam everterunt.

3°. Aggæus Judæos ob tenuitatem secundi templi mœstos his verbis solabatur (c. 2) : « Adhuc unum modicum est, et ego commo-

» vebo cœlum et terram, et mare et aridam,
» et movebo omnes gentes, et veniet Deside-
» ratus cunctis gentibus. Implebo domum
» istam gloriâ, dicit Dominus exercituum.
» Meum est aurum et meum est argentum,
» dicit Dominus exercituum. Magna erit glo-
» ria domûs istius novissimæ plus quàm pri-
» mæ, dicit Dominus exercituum; et in loco
» isto dabo pacem, dicit Dominus exerci-
» tuum ».

Malachias, c. 3, eumdem cum Aggæo Messiam venturum prædixit his verbis : « Ecce
» ego, inquit Dominus, mitto angelum meum,
» et præparabit viam ante faciem meam; et
» statìm veniet ad templum suum Dominator
» quem vos quæritis, et Angelus testamenti
» quem vos vultis. Ecce venit, dicit Dominus
» exercituum ».

Juxta utramque hanc prophetiam venturus erat Messias templo secundo adhùc stante, in quod ingredi debuit; atqui hæc etiam accuratè contigerunt, et triginta seu quadraginta post mortem Christi annos eversum fuit templum illud secundum.

B. *Prophetiæ quæ attinent ad locum in quo Christus nasciturus erat.*

Messias nasci debuit in urbe Bethleem, ità prædicente Michæâ (c. 5) : « Et tu Bethleem » Ephrata parvulus es in millibus Juda, ex te » mihi egredietur qui sit dominator in Israel, » et egressus ejus à diebus æternitatis...... » et stabit et pascet in fortitudine Domini, » in sublimitate Domini Dei sui, et conver- » tentur, quià nunc magnificabitur usque ad » terminos terræ. Et erit iste pax ».

Hinc Herodes turbatus, ubi magi Jerosolymam advenêre, congregans principes sacerdotum et scribas, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. Illi dixerunt ei : « In Beth- » leem Judæ; sic enim scriptum est per pro- » phetam : Et tu Bethleem terra Juda, ne- » quaquàm minima es in principibus Juda; » ex te enim exiet dux qui regat populum » meum Israël ». (Matt. 2.)

Jàm verò nemo nescit quàm admirabili Providentiæ dispositione parentes Christi venerint in urbem Bethleem, ut ibi Christus nasceretur, et ità Michææ prophetia quingentos annos ante facta in ipso compleretur.

C. Prophetiæ quæ ad genus et familiam Messiæ spectant.

1°. Debuit Messias ex Adamo, Isaaco, Jacob et Juda nasci, ut patet ex verbis in sect. tertiâ toties allatis : « In te vel in semine tuo be- » nedicentur omnes gentes ».

2°. Nasci debuit Messias ex Davide, ità testante prophetâ Nathan (2. Reg. 7), et prædicente Jerem (c. 23) : « Ecce dies veniunt, » dicit Dominus, et suscitabit David germen » justum et regnabit rex ».

Atqui prohetiæ illæ in Christo Domino fuerunt impletæ, ut constat ex ejus genealogiâ quam retulêre Matthæus et Lucas.

D. Prophetiæ quæ mirabilem modum spectant quò Christus nasciturus erat.

Christus Messias è virgine nasci debuit, Isaïâ testante, septingentis annis ante Christum : « Dabit Dominus ipse vobis signum : » Ecce virgo concipiet et pariet Filium, et » vocabitur nomen ejus Emmanuel (c. 7).

Jàm verò nemo nescit eam prophetiam in Christo Domino qui natus est ex Mariâ virgine, mirabili providentiæ curâ fuisse impletam.

E.

E. *Prophetiæ quæ ad Messiæ vitam, mortem atque tempora mortem subsequentia spectant.*

Ex tot insignibus câ de re prophetiis paucas hùc educamus.

1°. Ait Isaïas (c. 9) : « Parvulus natus est » nobis, et vocabitur nomen ejus admirabi- » lis, consiliarius, Deus fortis, pater futuri se- » culi, princeps pacis. Multiplicabitur ejus » imperium, et pacis non erit finis.... C. 12 : » Haurietis aquas è gaudio de fontibus sal- » vatoris ».

2°. Ait Psalmista (Ps. 71): « Coram illo con- » cident Ethiopès; reges Tharsis et insulæ » munera offerent, reges Arabum dona addu- » cent, et vivet et dabitur ei de auro Arabiæ ».

Jàm autem illæ prophetiæ nomen Christo datum, ejus juventutem admirabilem et Magorum adorationem spectantes in Christo Domino fuerunt impletæ.

3°. Rursùm ait Isaïas (c. 40) de Christi præcursore : « Vox clamantis in deserto : Parate » viam Domini, rectas facite semitas Dei nos- » tri ».

Id autem in Christo Domino impletum fuisse testatur Matt. (c. 3) : « In diebus autem illis,

» venit Joannes Baptista, prædicans in deserto
» Judææ, et dicens : Pœnitentiam agite; ap-
» propinquavit enim regnum cœlorum. Hic
» est enim qui dictus est per Isaïam prophe-
» tam, dicentem : Vox clamantis in deserto :
» Parate viam Domini, rectas facite semitas
» ejus ».

4°. Prædicit Zacharias (c. 9) : « Jubila, filia
» Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et
» salvator, ecce pauper et ascendens super asi-
» nam et super pullum, filium asinæ ».

Hæc autem omnia fuerunt impleta : Christus pauperem vitam egit, Jerusalem ingressus est, sedens super asinam, et cum lætitiæ plausu fuit exceptus.

5°. Juxta Isaïam (c. 35, 42, 61, et Zach. 9), Messias debuit Evangelium prædicare, miracula patrare fulgentia, novum inire fœdus, et novum instituere sacrificium; atqui hæc omnia Christus implevit.

6°. Debuit Messias vendi triginta nummis argenteis, à suis deseri, et ab amico tradi. Zach. (c. 11) : « Et apprehenderunt merce-
» dem meam triginta argenteos.... (c. 13.) Et
» configent eum pater et mater ejus, genito-
» res ejus, cùm prophetaverit ». (Ps. 40) :
« Etenim homo pacis meæ, in quo speravi,

» qui edebat panes meos, magnificavit super » me supplantationem ».

Hæc autem omnia fuerunt in Christo completa, ut patet ex historiâ passionis.

7°. Omnes illius passionis circumstantiæ prædictæ fuerunt; debuit Messias accusatus tacere, contumeliis et sputis affici, doloribus tradi, à Deo percuti, humiliari, opprobriis saturari, cum sceleratis reputari; debuerunt ejus manus et pedes perfodi, ossa dinumerari, vestimenta dividi, in sortem mitti, attestantibus Isaïâ (13, 50, 53), et Psalmistâ (17, 19, 22, 40, 68); atqui hæc omnia profectò fuerunt adimpleta in Christo.

8°. Debuit Messias ad inferos descendere, à mortuis excitari, gentes ad veram religionem adducere et ad cœlum ascendere (Zach. 9; Is. 11, 49; Ps. 15, 67); atqui hæc omnia sunt adimpleta in Christo.

ARGUMENTUM SECUNDUM.

Prophetiis N. Test. probatur divinitas christianæ religionis.

Prob. Ea religio certè divina est, cujus institutor missionem suam divinam prophetiis comprobavit; atqui Christus institutor christianæ religionis.....

1°. Christus varias mortis suæ circumstantias atque resurrectionem sæpiùs prædixit. (Matth. 17 et alibi.)

2°. Discipulos ad synagogas, ad reges et principes esse ducendos, odio habendos atque morti devovendos, miraculà patraturos, atque testes ipsius futuros esse, gentes Evangelium ab ipsis esse recepturas, ut variis Evangelii locis patet; atqui hæc certissimè completa sunt.

3°. Excidia, mala quæ Judæis et urbi sacræ debebant evenire, Christus ità clarissimè prædixit : Egressus de templo, Jesus ibat, et accesserunt discipuli ejus, ut ostenderent ei ædificationes templi. Ipse autem respondens, dixit illis : « Videtis hæc omnia; amen dico » vobis, non relinquetur hìc lapis super lapi» dem, qui non destruatur...... Venient dies » in te et circumdabunt te inimici tui vallo..., » et ad terram prosternent te, et non relin» quent in te lapidem super lapidem.... Amen » dico vobis quià non præteribit generatio » hæc, donec omnia fiant...... Circumda» bunt te inimici tui vallo...., et coangu» stabunt te undique... Erit enim tunc tri» bulatio magna, qualis non fuit ab initio » mundi neque fiet...... Cadent in ore gla-

» dii, et captivi ducentur in omnes gen-
» tes »......

Atqui prædictiones illæ fuerunt omnes accuratissimè completæ. Legatur eâ de re Josephus.

Nec asseratur ea naturali scientiâ prævideri potuisse. Quî potuerint enim excidii circumstantiæ singulares adeò multiplicesque, tàm accuratè cognosci? Anne Titus aliquid omisit ut Judæos ad saniora consilia reduceret, ut templum ab incendio servaret? Quid, si conatibus ipsius eventus respondisset, nonne mendacii Christus esset convictus?

ARGUMENTUM TERTIUM.

Miraculis Christi et apostolorum probatur divinitas christianæ religionis.

PROB. Ea religio profectò divina, quam ipsius institutor primiquè præcones miraculis indubitatis confirmaverunt; atqui.... Minorem propositionem ultrò confitentur ii qui libros N. Testamenti legunt, eorum auctoritatem atque veritatem agnoscentes; jàm verò probavimus hosce libros authenticos esse, veros et integros, ità ut de factis, quæ ibidem exponuntur, dubium nullum haberi possit. Unum hìc addimus, adeò splendida fuisse

miracula, quæ sanctus Paulus spectantibus paganis patravit, ut ipsum supremo cultu sacrificioque venerari voluerint, exclamantes de ipso et de Barnabâ : «Dii similes hominibus » descenderunt ad nos ». (Act. 14.)

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Christus ipse miracula non attulit ut argumenta doctrinæ missionisque divinæ.

R. N. Nonne Christus ipse sic aiebat : « Opera » quæ ego facio testimonium perhibent de me, » quià Pater misit me....... Si mihi non vultis cre- » dere, operibus credite..... »

Circumdederunt eum Judæi dicentes : « Quous- » què animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic » nobis palàm ».

Respondit Christus : « Opera quæ ego facio, in » nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent » de me ».

Alibi dicebat : « Si opera non fecissem, in eis » quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent »;

Obj. 2°. Miracula postulantibus Herodi Pharisæisque Christus denegavit.

R. Ità fecit quià pravis affectibus arrepti, tanto beneficio sese præbuerant indignos. Tot aliundè tantaque miracula jàm effecerat Christus, ut nova prorsùs essent inutilia.

ARGUMENTUM QUARTUM.

Christi resurrectione probatur christianæ religionis divinitas.

Prob. Qui seipsum, ut antè prædixerat, è mortuis excitavit, ille se probat à Deo missum fuisse, et institutam religionem esse divinam; atqui Christus, ut antè prædixerat, ipse.....

Christi resurrectio factum est in rebus sacris omnium gravissimum, splendidum, admittique debet, modò hi qui factum attestantur neque decipi potuerint, neque decipere voluerint, neque decipere potuerint, etiamsi voluissent; jàm verò ii qui Christi resurrectionem attestantur neque.....

1°. Apostoli discipulique, qui Christi resurrectionem attestantur, decipi non potuêre. Testes enim plurimi minimè proclives ad credendum, illudi decipique non potuêre circa factum quod ipsis multoties conjunctìm atque sensuum unanimi testimonio fuit ostensum et manifestatum; atqui... 1°. Plurimi fuêre qui Christi resurrectionem attestarentur. « Resur- » rexit tertiâ die secundum Scripturas », ait Apostolus (1. Cor. 15). « Notum autem vobis » facio, fratres, Evangelium, quod prædicavi

» vobis, quod et accepistis, in quo et statis, » per quod et salvamini; quâ ratione prædi- » caverim vobis, si tenetis, nisi frustrà credi- » distis? Tradidi enim vobis in primis quod » et accepi : quoniàm Christus mortuus est » pro peccatis nostris secundum Scripturas; » et quià visus est Cephæ, et post hoc unde- » cim, et deindè visus est plusquàm quingen- » tis fratribus simul, ex quibus multi manent » usque adhùc, quidam autem dormierunt. » Deindè visus est Jacobo, deindè apostolis » omnibus, novissimè autem omnium tan- » quàm abortivo visus est et mihi ». 2°. Cre- » dulitatis insimulari non possunt, qui Christi resurrectionem attestantur : eam quippè pri- mò credère recusârunt animo pertinaci; è nar- ratione constat ipsorum eos omnem eâ de re spem abjecisse. « Mulieribus Christum resur- » rexisse nuntiantibus visa sunt sicut deli- » ramentum verba ista, et non crediderunt » illis..... Stetit Jesus in medio eorum; con- » turbati verò existimabant se spiritum vide- » re; et dixit eis : Palpate et videte quià spi- » ritus carnem et ossa non habet, sicut me » videtis habere. Adhùc autem illis non cre- » dentibus dixit : Habetis hìc aliquid ad » manducandum? Et, cùm manducasset cum

» eis, sumens reliquias, dedit eis »..... Qui resurrectionem attestantur ergò, nedùm ad credendum procliviores essent, è contrà nimiâ peccavêre diffidentiâ..... 3°. Non semel aut iterùm, sed sæpiùs aspexêre suscitatum è sepulcro Christum, qui « præbuit seipsum » vivum, post passionem suam, in multis ar- » gumentis per dies quadraginta apparens eis » et loquens de regno Dei.... ». 4°. Conspirante sensuum testimonio, tactu, visu et auditu Christum agnovêre. Nec enim ipsum solummodò viderunt, allocuti fuêre, sed et propriâ manu contrectavêre ipsius sanctissimam carnem..... Ergò decipi non potuerunt qui Christi resurrectionem attestantur.

2°. Apostoli discipulique Christum Dominum è mortuis resurrexisse testantes, decipere noluerunt. Illi enim profectò decipere noluerunt, qui se in omnibus ut veraces et fide dignissimos exhibent, quique, si Christus non resurrexisset, rem supra humanam naturam et impossibilem attentassent; atqui apostoli discipulique..... 1°. Sese in omnibus ut veraces et fide dignissimos exhibent, actiones et scripta ipsorum omnibus sinceritatis characteribus insigniuntur. Probitate et virtutibus aliis ità clarescebant, ut ipsis aut à

...

Judæis aut à paganis nihil unquàm exprobratum fuerit. Ipsâ religione, quam prædicabant, avocabantur à mendacio; testimonium suum in Christi resurrectionem splendidis miraculis et effuso sanguine confirmaverunt; ergò se ut veraces et fide dignissimos exhibent. . . . . . 2°. Si Christus non resurrexit, id factum attestando rem supra naturam et impossibilem attentassent. Si enim Christus non resurrexit, mendacium hoc excogitassent apostoli, ut genus humanum deciperent; atqui certè illud erat supra ipsorum naturam atque cogitationes, et rem attentassent impossibilem. Quî potuissent enim apostoli, viri rudes, illitterati, ignavi, suum in animum inducere ut persuaderent humano generi contigisse factum adeò stupendum atque mirabile, cujus falsitas ipsis aperta fuisset? Quomodò mediis in tormentis ausi fuissent prædicare sanctitatem viri à quo turpiter decepti fuissent, à quo nihil sperandum haberent? Quomodò tot inter mulieres, inter tot discipulos, ne unus quidem fuit qui inter acerbissimos cruciatus secreta fraudis adeò gratuitæ prodiderit? Et sanè quodnam emolumentum ex hâc fraude sperare poterant apostoli? Annon in alterâ vitâ religione quâlibet impos-

toribus reservantur pœnæ post hanc vitam? Neque etiam in præsenti vitâ quidquam, neque divitias, neque voluptates, aut famam aut honores exspectare poterant. A quibus enim hæc obtinuissent, cùm principibus, magistratibus sacerdotibusque forent odiosi? Demùm resurrectio Christi factum erat publicum, quod sub oculis ipsorum magistratuum erat positum; ergò, si Christi resurrectionem attestantes vera non dixissent, factum supra naturam suam positum attentassent apostoli; ergò in eo decipere noluerunt.

3°. Neque decipere potuerint, etiamsi voluissent. 1°. Ut enim deciperent, è tumulo Christi corpus auferendum fuisset; atqui non potuerunt apostoli Christi corpus auferre. Quî potuissent enim id obtinere? Anne milites, custodes sepulcri, in fugam agendo? Quis verò credat apostolos, qui Christum apprehensum fugâ deseruerunt, ausos fuisse cum armato numerosoque milite congredi, mortuum ut eriperent, quem vivum defendere noluerant? Id quoque si testassent, illicò nonne supplicio damnati fuissent à Judæis, ob atrox in auctoritatem publicam scelus? Nonne Judæis ea fuisset exoptatissima causa et occasio, Christum ipsiusque disci-

pulos ut impostores accusandi? 2°. Numquid adhibuêre seductionem apostoli, oblatâ pecuniâ corrumpendo custodes? Sed enim erant inopes et apud alios omni gratiâ destituti. Anne custodes officio defuissent, omnia cùm extrema pertimescere deberent ab urbis principibus? 3°. An, uti finxêre Judæi, dolo vel astutiâ magistri corpus abripuêre discipuli, custodibus in somno sepultis? Atenim an omnes ità gravi somno fuissent oppressi, nullus ut strepitu fuerit excitatus? Nonne sigillum erat infringendum, ingensque lapis revolvendus? 4°. Anne potuêre, deceptâ custodiâ, corpus auferre, per effossam humum in sepulcri monumentum insidiosè subeuntes? sed enim in rupe tumulus erat excisus, in quem proindè cuniculorum ope sese proripere, neque potuissent absque magno strepitu, laboreque propemodùm immenso. Ergò Christi corpus nec astutiâ, neque vi, neque seductione potuerunt apostoli tollere. Ergò neque decipere potuerint, si voluissent.... Aliundè, 1°. 2°.... Ergò.

Si quis adhùc animo dubitet anne Christus reverà resurrexerit, attentus ille cap. 2, 3 et 4 Act. legat, et omnia solventur ejus dubia.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Discipuli non viderunt idipsum Christi corpus quod cruci fuerat affixum et in tumulo depositum. « Apparuit ipsis uti phantasma, evanuit ». ex oculis eorum ».

R. Nonne tactu, visu vel auditu certi sumus hunc aut illum hominem eum esse quem heri vidimus? Nonne prorsùs eâdem ratione certi facti fuêre discipuli corpus Jesu quod videbant, quod manu palpabant, cujus voces auribus excipiebant, idem esse corpus quod affixum cruci conditumque fuerat in sepulcro? Ut enim omnem amoveret phantasmatis suspicionem, præbuit Christus apostolis manus atque pedes quos contrectare possent; mensæ cum ipsis assedit, manducavit, ipsisque reliquias dedit. Ubi dicitur evanuisse Christus, id unum significat eum invisibilem esse factum è visibili.

Obj. 2°. Tertiâ die se resurrecturum Christus prædixerat; atqui tamen eventus cum prædictione non stat..... feriâ enim sextâ vesperè sepultus, die dominicâ summo manè jàm exierat è sepulcro.

R. Verba Christi de tribus integris diebus et noctibus haud necessariò sunt intelligenda. Solebant enim Judæi, dierum annorumve numeros ubi supputabant, primum et ultimum includere, quin aliquam horæ rationem haberent. Sic infans erat octavo die circumcidendus; ibi verò circumcisionis ortûsque dies in numeri partes accedebant, quæcunque demùm esset hora, ad quam ulla ratio non habebatur. Dies incipiebat ad occasum solis, et in-

cœptus, quæcunque foret hora, noctem ex usu Judæorum includebat.

Obj. 3°. Mulieres apostolique fuerunt à Christo selecti qui resurrectionem ipsius attestarentur; id verò suspicioni locum præbet.

R. 1°. Christum è sepulcro surrexisse nonnisi difficilè credidêre mulieres; non ergò credulitatis insimulari possunt. Hic autem agitur de facto sensibili, quòd oculis obvium. Cur id attestari non potuerint mulieres? 2°. Non mulieres, non apostoli soli, sed et discipuli quingenti Christi resurrectionem attestantur. 3°. Apostoli testimonium suum virtute miraculorum et effuso sanguine confirmaverunt.

Obj. 4°. In asserendâ Christi resurrectione, contradicunt inter se testes: eam enim affirmaverunt apostoli, sed negavêre sepulcri custodes.

R. 1°. Quis in eâ re testes affirmet æquales atque pares esse? Pia, genuina sinceritas in apostolis elucet; quis autem id de militibus asserat? 2°. Apostolorum intererat negare Christi resurrectionem, si reverà non evenisset; ità enim se suppliciis atque morti certè subduxissent. Contrà verò spe lucri facilè potuerunt adduci milites, ut Christi corpus ablatum è sepulcro nec à mortuis excitatum assererent. 3°. Apostoli testimonia confirmavêre miracula patrantes innumera sanguinemque pro rei veritate fundendo; quid autem ejusmodi fecêre milites? 4°. Anne testes hic appellari possunt milites? Nonne dormiebant, ut asseruerunt ipsi? A quo

tempore valent autem in expendendo facto verba dormientis?

Obj. 5°. Si Christus reverà fuisset è tumulo suscitatus, nonne se debuisset ostendere Judæis atque synagogæ?

R. 1°. Rei veritatem accipere Judæi potuerunt à sepulcri custodibus, ab apostolis aliisque testibus integerrimis? Certè cùm Petrus primâ vice Christum resurrexisse prædicaret, in Christum crediderunt hominùm tria millia, dein ad secundam prædicationem quinque millia. Illis ergò manifesta facta fuerat Christi resurrectio. 2°. Anne Judæi credidêre, cùm Lazarus publicè, tantâ spectante multitudine, suscitatus est è tumulo? Cùm ipsorum ea foret obduratio cæcitasque, si Christus ipsis sese præbuisset aspiciendum, nonne dixissent eum esse phantasma spectrumve quod ipsorum oculis illuderet? 3°. Ut patet è quatuor primis Act. capit., annon apostoli resurrexisse Christum in synagogâ publicè prædicantes testimonium affirmavêre miraculo quod nullus adstantium negare potuit?

Obj. 6°. Fortè vivum adhùc erat Christi corpus, cùm illud è cruce sustulit Joseph ab Arimatheâ; potuit sanari remediis adhibitis ejusque loco cadaver aliud aut à Josepho vel ab apostolis in sepulcro reponi.

R. 1°. Nec ipsi Judæi tàm absurdam excogitavêre fabulam. 2°. Christi corpus ità custodivêre milites, ut neque substitui cadaver aliud aut Christi vulnera foveri potuerint. 3°. Anne Judæi sepul-

crum obsignavissent, nisi priùs indubitatè cognovissent in eo jacere Christi corpus?

Obj. 7°. 1°. Falsò dicitur apostolos à Judæis vexatos, suppliciis et morti fuisse affectos. 2° Neque spontè morti sese dederunt, ut Christi resurrectionem attestarentur; facilè sperabant enim sese morti posse subduci, sicuti fures spem habent effugiendi supplicia. 3°. Fideles bona vendebant et pretium ad pedes apostolorum afferebant; ergò spe lucri Christum resurrexisse prædicaverunt.

R. 1°. Ut ex apostolorum Actibus ecclesiasticisque scriptoribus patet, apostoli et primi Christiani crudeliter à Judæis vexati, virgis cæsi, lapidibus obruti et occisi fuêre.

2°. Apostoli ibant gaudentes, quoniàm digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati....... Potuissent autem et contumelias et mortem vitare, si Christum et fidem ejurare voluissent. Ergò veritatis amore coacti spretâque morte Christo testimonium perhibuêre nec ipsis refragari licet.

3°. Collectæ quidem à Christianis fiebant, ut egeni levarentur ipsorumque subveniretur necessitatibus; sed indè non fiebant apostoli ditiores, cùm egeni semper fuerint et artes exercuerint ut aliis non essent oneri. Hinc ipsis nemo divitiarum amorem unquàm objecit.

Fideles insuper bona non vendebant, nec ad egenos sublevandos ea committebant apostolis, nisi quòd hi miraculis certò probaverant à Deo se missos esse.

Obj. 8°. Sperabant apostoli se sibi nomen insigne facturos, Christi resurrectionem annuntiantes.

R. Apostoli certè sperare non potuerunt fore ut Christi resurrectionem, quod miraculum esset omnium splendidissimum, orbi suaderent universo, nisi verissima fuerit; nec è mendacio quidquam aliud præter infamiæ et dedecoris labem exspectare poterant. Ergò resurrectionis miraculum haud excogitaverunt ut inanem gloriam adipiscerentur et sibi nomen facerent; sed rem, uti facta fuerat, amore veritatis promulgaverunt.Ultereà, cùm tot fuerint et apostoli et discipuli, qui Christum resurrexisse prædicarent, quî fieri potuit ut inter eos ne unus quidem inventus sit, qui fraudem revelaverit ut se à tormentis et morte liberaret?

Obj. 9°. Ut certà foret Christi resurrectio, debuisset sigillum, quo muniebatur sepulcrum, Judæis ipsis præsentibus frangi.

R. 1°. In civili societate debent quidem variæ partes quarum interest ad sigilli fractionem esse præsentes. Ità statuêre leges humanæ ut suspicio fraudis amoveatur. Id verò non contigit ubi Christus resurrexit; Deus enim sese nullâ lege cum Judæis ad hoc obstrinxerat, nec hominis est Deo præscribere quâ ratione suam potentiam manifestare debeat. 2°. Nec id necessarium fuit, cùm Christum resurrexisse tot aliis argumentis asseratur. 3°. Milites qui Judæis erant addictissimi, quibus custodia sepulcri commissa, Judæorum vices implebant omnemque fraudis suspicionem avoca-

bant. 4°. Sigillum quod Judæi sepulcro apposuêre, cautio quam adhibuêre, sollicitudines quibus angebantur et eorum agendi ratio satis ostendunt ipsos aliquid mirabile et stupendum in Christi gestis advertisse.

ARGUMENTUM QUINTUM.

Propagatione christianæ religionis probatur ipsius divinitas.

Prob. Ea religio divina est quæ rapido cursu diffusa est per orbem universum, cujusque diffusio non attribui potest aliæ causæ quàm virtuti divinæ; atqui......

1°. Religio christiana celerrimè diffusa fuit per orbem. Jàm enim scribebat Apostolus ad Romanos : « Fides vestra annuntiatur in universo mundo »...... Ex epistolis ejusdem apostoli constat Romæ, Corinthi, in Galatiâ, Ephesi, Philippis, Thessalonicæ et in toto ferè imperio florentes ecclesias fuisse...... Scribebat Tacitus ingentem imperante Nerone jàm fuisse Christianorum multitudinem..... Plinius Asiæ proconsul, exeunte primo seculo, de Christianis ità scribebat imperatori Trajano : « Neque civitates tantùm, » sed vicos etiam et agros superstitionis hujus » contagio pervagata est »..... Ecclesiæ se-

culo secundo Tertullianus ità romanos imperatores alloquebatur : « Hesterni sumus et vestra omnia implemus, urbes, castra, municipia, castella, tribus, decurias, palatium, senatum, forum; sola vobis relinquimus templa »..... Eodem seculo secundo Justinus martyr asserere non dubitabat « nullum esse genus hominum, sive Barbarorum, sive Græcorum, sive etiam aliorum omnium, quocunque appellentur nomine, vel in plaustris degentium, vel domo carentium, vel in tentoriis viventium, inter quos non fiant preces et gratiarum actiones Patri et Creatori omnium, per nomen Jesu Christi »..... Hâc câdem ætate florens Irenæus laudabat fidem et traditionem Germanorum, Iberorum, Celtarum, Orientalium, Ægyptiorum, incolarum Libyæ, Romanorum, aliarumque provinciarum...... Asserunt auctores coætanei Diocletianum, antequàm animum obfirmaret ad Christianos insectandos, eorum numero perterritum fuisse. Hinc in edicto quod tulit Maximus contra Christianos et in æreâ columnâ jussit imprimi, fatetur imperator ille mundum propè universum confusione quâdam opprimi à religione christianâ.

2°. Stupenda mirabilisque diffusio chris-

tianæ religionis non causis naturalibus, sed soli divinæ virtuti tribui potest. Nam causæ naturales quæ doctrinæ alicujus propagationi favere possent, petuntur vel ex ipsâ doctrinâ, vel ex his à quibus annuntiatur, vel ex iis ad quos refertur, vel è locis et temporibus quibus incipit in lucem prodire, vel è mediis quæ adhibentur ad eam doctrinam propagandam; atqui hæc omnia christianæ religionis propagationi non modò non favêre, sed imò quàm maximè obstiterunt.

a. Doctrina Christi si spectetur in se solùm absque ratione ad miracula quibus innitebatur, nedùm quid haberet quo illiceret homines, è contrariò quàm plurima tradebat, quibus offenderentur : nimirùm legem mosaïcam Judæis antiquissimam rescindebat, idololatriam ubique dominantem evertebat, dogmata proponebat supra captum rationis posita; v. g., Deum in tribus personis subsistentem, Deum hominem factum, ligno crucis affixum; dogmatibus altissimis adjiciebat severiora morum præcepta, gloriæ mundanæ divitiarumque contemptum, injuriarum condonationem, inimicorum dilectionem, jejuniorum et vigiliarum austeritatem, libidinis cujuscunque fugam, perpetuum contra cu-

piditates bellum, et alia plurima quæ naturam humanam exterrent, nedùm alliciant.

b. Primi religionis christianæ præcones nullâ dote naturali fulgebant, cujus ope possent eam humano generi persuadere. Etenim neque viri fuêre nobiles à parentibus, neque gloriâ, neque divitiis, neque potentiâ sermonis aut scientiæ illustres; neque græci philosophi, neque romani oratores erant, sed Judæi, quæ gens aliis invisa, contempta, opifices erant ignari, piscatores rudes, imbelles, timidi, pauperes; ingenii, industriæ omni acumine hisque omnibus destituti dotibus quæ novatori solent auctoritatem conciliare. Quis autem crediderit ejusmodi viros, nisi virtute divinâ fuerint adjuti, dogmata quæ rationi essent inaccessa principiaque morum austera persuadere, adeòque id efficere potuisse quod oratores facundissimi, philosophi subtilissimi, potentissimi principes atque sapientissimi politici ne tentare quidem ausi fuerint?

c. Nedùm à Judæis et paganis, ad quos apostoli se convertebant, aliquid præsidii vel favoris acceperit Christi religio, imò ex his populis impedimenta et obices experiebatur, cùm ipsorum religioso cultui, ritibus, mori-

bus atque præjudiciis adversaretur apertissimè. Judæi quidem, legi mosaïcæ tàm addicti, legis ruinam ægrè ferebant, exhorrescebant, indignè ferentes hominem à se capitali supplicio affectum pro Messiâ et Deo ubìque passìm haberi. Quid non egêre, quid non attentavêre pharisæi, synagogæ principes, ut nascentem religionem extinguerent? Paganos à religione christianâ deterrebant educatio, superstitiones velut innatæ, festorum ludorumque splendor et apparatus, proclivitas in luxuriam cui favebat paganismus, atque cultûs antiquitas.

d. Hâc ætate Christum annuntiaverunt apostoli quâ maximè florebant artes bonæ, philosophia, litterarum studia, vigebatque integra ætas illa, præstantiorum ingeniorum ferax, quæ nomen Augusti nobilitavit. Porrò quis non advertat quantùm ea nocere debuissent mendacio, quod lucem odit suumque refugium in tenebris et ignorantiâ collocat? Aliundè cepit exordia Christi religio in Palæstinâ, in urbe hierosolymitanâ, ubi fraus, ob tot ibidem exstantia vestigia, ob innumeros testes coævos, ità facilè detegi potuisset. Si Christi fidem amplexi fuissent Judæi soli, posset id eorum ignorantiæ seu credu-

litati tribui; sedenim et apud Græcos et Romanos fidem invenit religio nostra. Huic autem unanimi consentioni quænam alia præter exploratam veritatem factorum causa possit assignari?

ê. Deniquè solâ virtute divinâ, non mediis humanis et naturalibus adeò celeri cursu diffusa fuit Christi religio. Certè non eloquentiâ, cùm stylus apostolorum sit adeò simplex, ipsique fuerint ingenio rudes et illitterati. Non arte seu virtute ratiociniorum, nec enim subtiliter audacterve disputant, sed credenda simpliciter proponunt. Non doctrinarum plausibili specie, cùm crucis mysterium uti religionis fundamentum annuntient. Non occultis artibus, aut incautis credulorum animis insinuando sese, cùm apertè, palàm, ipso die Pentecostes, in urbe mediâ, dein in aliis urbibus atque regionibus regnum Dei super tecta palàmque annuntiarent; non intempestivâ lenitate sectatores alliciunt, quippè qui neophytas diù strictè probant, lapsos è societate pellunt, non iterùm accipiendos nisi pœnitentiâ delictum abluerint. Non auri vel argenti largitione, cùm fuerint rerum omnium egeni; deniquè non humanâ potestate, vel armorum terrore, quod omnes fatentur. Huma-

nis ergò subsidiis omnibus destituti fuerunt apostoli, nec aliâ viâ quàm divinâ virtute vincere potuerunt. Ergò religio christiana divina est.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Viâ naturali diffundi potuit Christi religio, non minùs quàm paganismus, mahumetismus, lutheranismus atque calvinismus, qui certè propagati fuerunt eâ celeritate quâ Christi religio; atqui paganismus......

R. N. maj. 1°. Paganismus cupiditates assectarum innatamque ad libidines propensionem fovebat; quid ergò mirùm, si tot progressus fecerit? 2°. Mahumetis religio voluptatibus indulget; vi et armis adeòque mediis humanis propagata fuit; apostoli verò non homines armorum terrore prosequendo, sed ipsi sanguinem effundentes, ubique Christi fidem annuntiaverunt atque disseminavêre. 3°. Lutheri Calvinique doctrinæ viâ prorsùs humanâ propagatæ fuerunt. Ipsis ab initio favêre principes et eruditi; molliora dogmata proponebant cupiditatibusque favebant, uxores clericis permittentes, religiosos à votis liberantes, jejunia, confessionem, abstinentiam et alia quæ naturæ corruptæ sunt ardua, tollentes è medio.

Obj. 2°. Constantini ejusque successorum edicta religioni christianæ celeriùs effundendæ faverunt.

R. 1°. Christianæ religionis mirabilem propagationem

tionem per tria priora Ecclesiæ secula consideravimus; jàm verò per illa secula quid atrox atque crudele non attentatum fuit ab imperatoribus in Christianos? Neque minùs tamen hoc ipsomet ævo diffusa fuit religio per orbem universum, quod ex testimoniis Luciani, Celsi, Porphyrii, Dionis-Cassii confirmari possit, ut et ex multitudine conciliorum quæ celebrata fuerunt ante Constantinum. 2°. Gentes innumeræ, quæ sub imperio Constantini ejusque successorum non stabant, eversis idolis Christi fidem amplexæ sunt.

Obj. 3°. Quo tempore Christum annuntiaverunt apostoli, litteris atque scientiis excultus erat orbis; hinc idola, quæ meritò venerant in contemptum, ità facilè religioni christianæ locum cesserunt.

R. 1°. Quamvìs orbis ad deserendum idolorum cultum esset propensus, haud ideò promptior erat ut profiteretur Christi fidem, cujus dogmata rationi sunt impervia, cujusque præcepta moralia durà et austera freno cupiditates coercent. 2°. Græci Periclis ævo litterarum scientiarumque studio non minùs erant exculti quàm sub Augusto; atqui tamen illi non ideò recesserunt ab idolorum cultu; ipsis omnia, præter Deum vivum et immortalem, Deus erat. 3°. Satis apparet quòd Socrates, Plato, Cicero et alii quidam philosophi Deum unum agnoverint; sed an illum annuntiare sunt ausi? Quid egerunt, quid attentârunt, ut plebem ab idolorum cultu revocarent? 4°. Viri docti, philosophi et oratores, nedùm quidquam ad Christi religionem pro-

pagandam effecerint, è contrà per quatuor Ecclesiæ priora secula nihil non contra Christianos attentârunt, ipsos in scriptis impiis lacessentes iramque persecutorum contra ipsos incitantes; quod, ut notum est, egit Hierocles adeò ignavè.

Obj. 4°. Christi religionem promoverunt amor novitatis, evangelicæ doctrinæ sublimitas, Apostolorum primorumque Christianorum eximia virtus, eleemosynarum erga pauperes largitio, futuræ beatitudinis dogma; illius ergò mirabilis propagatio virtuti divinæ tribui non potest.

R. Levissimâ responsione vix digna sunt hæc argumenta. 1°. Novitas quidem homini placet, sed in rebus frivolis, quæ periculosæ non sint ipsiusque cupiditatibus indulgeant; anne verò futilia erant hæc ardua dogmata, morum hæc austera præcepta, quæ, nedùm cupiditates foverent, eas è contrà frenabant adeò efficaciter? Quid agere poterat novitatis amor in asseclas novæ religionis qui præter supplicia mortemque nihil exspectare poterant? 2°. Evangelicæ doctrinæ sublimitas apostolorumque sanctissima vita, nedùm nobis opponi possint, illius è contrà doctrinæ divinitatem affirmant. Aliundè ab admiratione alicujus doctrinæ sanctitatisque quorumdam virorum, ad fidem dogmatum, ad moralem praxim, ad abnegationem honorum, divitiarum et ipsius vitæ, quanta, quàm immensa distantia! 3°. Pigris et inertibus eleemosynæ non distribuebantur, Apostolo testante (2. Thess. 3): « Si quis non vult operari, nec manducet ». Præ-

tereà, quæ proportio datur victum tenuem inter et ærumnas atque pericula quibus objiciebantur Christiani?

Obj. 5°. Romani tolerabant omnes religiones; nihil obstitit ergò christianæ religionis propagationi, neque mirum, si per orbem, qui sub imperio Romanorum stabat, ea facilè propagata fuerit.

R. Quidquid sit de tolerantiâ Romanorum, illa certè non extendebatùr ad Christianos usque; cùm, testibus Tacito et Suetonio, jàm sub Nerone cruciati fuerint acerbissimis tormentis. Quàm atroces exarserint sub aliis imperatoribus per tria priora secula persecutiones, attestatur historia profana non minùs quàm ecclesiastica.

Obj. 6°. Plebs ab initio tantùm ignobilis et imperita Christi religionem amplectebatur.

R. 1°. Dum adhùc Christus in terrâ degeret, discipulos habuit genere, conditione doctrinâque conspicuos, inter alios Nicodemum qui senator erat inter Judæos, regulum capharnaïticum, Jaïrum synagogæ principem, Lazarum, Zachæum, Josephum ab Arimatheâ. 2°. Post Christi mortem, quot illustres viri tàm inter Judæos quàm inter Gentiles evangelicam fidem amplexi fuerunt! 3°. Esto Christi fides à plebe primùm accepta fuerit; quid indè contra divinitatem ipsius? Plebecula rudis an institutis atque moribus haud ità tenaciter adhæret, quàm viri nobiles et eruditi? Christi fides anne cupiditatibus imperitorum adversa minùs ac propensionibus eruditorum erat?

ARGUMENTUM SEXTUM.

Ex multitudine constantiâque martyrum probatur christianæ religionis divinitas.

PROB. Ut vim habeat illud argumentum, duo sunt ostendenda, 1°. ingentem fuisse martyrum multitudinem; 2°. cruciatibus atque constantiâ martyrum eorumdem firmissimè demonstrari nostræ religionis divinitatem; atqui hæc duo certissima sunt.

1°. Ingens fuit multitudo martyrum qui pro Christo passi sunt ante Constantinum, in tribus nempè prioribus Ecclesiæ seculis. 1°. S. Iræneus (in lib. cont. Hæres.) affirmat « ab Ecclesiâ in omni loco martyrum multi- » tudinem præmitti ad Patrem ».... 2°. Idem affirmant S. Justinus, Cyprianus atque Lactantius..... 3°. Legantur ea quæ tradit Eusebius, ubi de Trajani, Antonini, Marci-Aurelii, Severi, Decii, Valeriani Diocletianique persecutionibus agit. De postremâ loquens ait : « Dici non potest quot et quantos Christi » martyres in omnibus locis atque urbibus » cernere licuerit »....... 4°. Refert idem scriptor ecclesiasticus urbem quamdam in Phrygiâ cum omnibus incolis igne deletam fuisse, quòd « illi omnes et prætor ipse ac

» magistratus Christianos se esse professi, sacrificare jubentibus nullo modo obtemperabant»...... 5°. Legantur Acta sincera quæ Ruinartus edidit. Ut ex iis patet, propter Christum passi sunt ætatis, sexûs conditionisque cujuscunque martyres, viri, mulieres, senes, adolescentes, pueri, puellæ, nobiles, ignobiles, rudes et eruditi. Decuplex per tria secula recensetur imperatorum persecutio. Omnium autem atrocissima, seu diuturnitate temporis, sive locorum amplitudine, seu sævitiâ tormentorum, ea fuit quæ sub Diocletiano, Maximiano Galerioque per decennium integrum, in Occidentem ab Oriente, romanum ut incendio vastavit imperium. Eâ porrò sæviente, homines utriusque sexûs et omnis ætatis igne combusti gregatim præ nimiâ multitudine conjiciebantur in flammas. Legentes Acta Ruinarti, notate martyrium legionis thebanæ, quæ, duce S. Mauricio, sex mille sexcentisque militibus constans, sub imperatore Maximiano passa fuit Agauni, quòd imperatori jubenti ut Christi nomen desereret, obedire noluisset...... 6°. Sozomeno teste, sub Sapore, rege Persarum, in solâ Perside fuerunt innumeri martyres, quorum nomina exciderant è memoriâ; ad millia sexdecim per-

venerunt ii qui noti erant et quorum nomina servabantur ab Ecclesiis..... 7°. A Tillemont et Fleuri, qui sanè fuerunt in arte criticâ non minùs acres ac attenti, memorantur innumeri martyres atque supplicia quæ propter Christi fidem passi sunt.

2°. Eâ multitudine constantiâque tot martyrum stabilitur christianæ religionis divinitas. 1°. Inter eos martyres erant innumeri qui conversi fuerant aut à judaïsmo vel à paganismo, qui proindè non avitæ fidei, sed novæ religionis defendendæ causâ tot supplicia mortemque patiebantur...... 2°. Morti non occurrebant ut speculativa dogmata, ut opiniones in contemplatione positas defenderent, sed ut assererent miracula, facta nempè publica, sensibilia, in quibus decipi non poterant, nisi fuissent organis omnibus orbati. Hinc immeritò martyribus nostris opponantur ii prætensi martyres, quibus omnes ferè sectæ et ipsi Pagani gloriantur. Hi enim postremi passi sunt pro dogmatibus, opinionibusque merè speculativis in quibus adeò facilè deludi poterant; primi verò Christiani morti se tradebant ut attestarentur facta obvia, publica, sensibilia, in quibus error aut illusio locum habere non possunt..... 3°. Liberè et alacriter

patiebantur illi martyres facilèque mortem declinare poterant, cùm ipsis offerrentur vita libertasque, si thura diis incendere voluissent.

Jàm verò fieri nequit ut homines innumeri omnis ætatis, ordinis et sexûs, qui religione avitâ desertâ novam amplexi fuerant, alacres et lætantes mortem oppetant pro factis asserendis obviis, publicis, sensibilibus, in quibus decipi non poterant, nisi fuerint organis corporeis orbati, præsertìm cùm inter eos martyres plurimi fuerint eruditi, docti, quales erant Ignatius, Polycarpus, Justinus, Irenæus, Pothinus, Cyprianus et alii. Et certè homines omnes ità vitæ, felicitatis veritatisque sunt amantes, ut contra naturam humanam constitutionemque sit eorum quàm plurimos unanimi consensu supplicia mortemque pati pro factis asserendis quæ noverint esse falsa. Hinc ait Pascal : *Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.....* Hinc ait alius auctor : *Celui qui mourroit pour un culte dont il connoît la fausseté seroit un enragé.*

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Nil probat multitudo constantiaque illorum, qui non propter Christum, sed ob rebellionem passi sunt; atqui primi martyres.....

R. N. min. 1°. Si primi Christiani fuissent ad rebellionem propensi, cur ergò thebana legio, quæ septem ferè millia hominum armatorum in se complectebatur, seditiosa non insurrexit adversus imperatorem? Quarè vim armis non repulit? Cur ergò milites illi christiani velut agni mitissimi, depositis armis, ipsi sese trucidandos obtulerunt? 2°. Teste Tertulliano, Christiani jàm ipsius ætate adeò numerosi erant, ut omnia complerent, ut romanum imperium evertere potuissent, si voluissent adversùs imperatores arma suscipere; atqui tamen alieni sic erant à seditione, ut mortem licet injustam animo patienti tolerare mallent. 3°. Plinius de Christianis ad Trajanum referens, ipsos ab omni prorsùs crimine liberat. 4°. Exstant adhùc omnia ferè imperatorum qui Christianos insecuti sunt edicta. Ipsis autem nullibì crimen seditionis objicitur; damnantur eâ causâ solùm quòd imperii romani deos adorare ipsisque thus incendere detrectarent...... 5°. Martyres inter ipsa supplicia pro persecutoribus ultrò preces effundebant; non uti rebelles ergò morte plectebantur.

Obj. 2°. Martyrum illa constantia vel stupiditati, vel amori vanæ gloriæ seù spei temporalis emolumenti, vel fanatico furori, non verò divinæ virtuti tribuenda est.

R. 1°. Quis ergò stupidos appellet Ignatium, Polycarpum, Justinum, Irenæum aliosque tot martyres, in quorum scriptis elucet adeò miranda pietas atque doctrina? Quantumcunque stupidus esse

supponatur aliquis, anne vitæ conservandæ propensionem innatam ità facilè possit exuere?

2°. Quæ gloriæ cupiditas in martyres agere potuit, cùm ubiquè Christi nomen opprobrio dedecorique verti viderent? Quis ergò crediderit homines innumeros cujuscunque sexûs, ætatis, conditionis, adeò futili ratione ductos, unanimi pacto naturalem vitæ amorem exuisse, fortunam, familiam, liberos hæreditatemque deserentes, mortem lætantes oppetiisse? Quis illud præsertim de plebeiis hominibus, rusticis opificibusque dixerit?

3°. Qui in prioribus Ecclesiæ seculis Christo nomen dabant, parati esse debebant omnia deserere; ob constantiam in persecutionibus perferendis vità bonisque spoliabantur; non ergò spei lucri temporalis attribui potest illa constantia.

4°. Ex actis martyrum annotate quanta fuerit in ipsis animi tranquillitas atque moderatio; indè perpendite num aliquâ probabili ratione dici possit eos fanatico furore actos fuisse. Fanatici vitam quidem tradere possunt pro speculativis, inanibus, vanis opinionibus, in quibus imaginatione deludantur, haud verò pro factis sensibilibus et publicis, quorum sese testes asserant.

Obj. 3°. Suos quæcunque religio martyres habuit; suos ethnici, suos hæretici jactant.

R. 1°. Christi martyres infiniti propè numero fuêre; vix alii noscuntur. 2°. Christi martyres pro confirmandis factis sensibilibus atque publicis occumbebant; affirmabant esse vera miracula quo-

rum testes fuerant apostoli. Ex aliâ parte pugnavêre martyres illi falsi pro sententiis et opinionibus.

ARGUMENTUM SEPTIMUM.

Ex restauratione urbis hierosolymitanæ, quam frustrà tentavit Julianus Apostata, probatur christianæ religionis divinitas.

Prob. Eo facto probatur christianæ religionis divinitas, quo manifestum fit ab ipso Deo susceptam vindicatamque fuisse christianæ religionis causam; atqui è restauratione urbis hierosolymitanæ, quam frustrà tentavit Julianus imperator, manifestum fit.....

Propositionis minoris veritas in luce clarissimâ posita clarescet, factis simpliciter enarratis.

1°. Daniel propheta, ut vidistis, *pag.* 356, prædixerat templi vastitatem atque desolationem ad consummationem et finem esse perseveraturam.

2°. Julianus imperator, omnia molitus ut Christi religionem deleret, anno 363° paulò ante bellum persicum, Judæos undequaquè magno sumptu convocavit Hierosolymam, templum restaurare tentaturus, ut prophetias mendacii coargueret atque de christianâ religione triumphum ageret. At verò consilium

ad finem perducere non potuit; flammis enim erumpentibus, combustis operariis, Judæi Paganique ab opere incœpto absistere coacti sunt.

Rem unanimi consensu referunt testes coætanei, S. Ambrosius, S. Chrysostomus atque S. Gregorius nazianzenus, dein in seculo sequenti Rufinus, Socrates, Sozomenus, Theodoretus et alii scriptores ecclesiastici, quorum testimonia referuntur à defensoribus christianæ religionis.

Omnium loco sufficiat hùc adducere verba scriptoris pagani, qui Juliani fuit aulicus, admirator atque Christianis infensus. Ammianus Marcellinus (*lib.* 23.), referens ea quæ tentaverat Alypius à Juliano præfectus ad templi reparationem exequendam, addit: « Cùm idem itaque rei fortiter instaret Alypius juvaretque provinciæ rector, metuendi » globi flammarum per fundamenta crebris » assultibus erumpentes, fecêre locum exustis » aliquoties operantibus inaccessum, hocque » modo, elemento destinatiùs repellente, ces» savit incœptum ».

Idem innuunt Libanus, Juliani amicus, Julianus ipse rabbinusque Jechaïa.

ARGUMENTUM OCTAVUM.

Ex testimoniis auctorum profanorum probatur christianæ religionis divinitas.

PROB. Excellentiæ divinitatisque characteres præ se ferre debet religio, cujus auctori, doctrinæ, instituto et miraculis testimonium perhibere coacti fuerunt ipsi Christianorum hostes; atqui Christianorum hostes ipsi......

1°. Quidem Christo, nostræ religionis auctori, testimonium perhibere coacti sunt ipsi Christianorum hostes. Tiberius imperator, cognitâ ex actis Pilati sibi transmissis excellentiâ Christi, senatui proposuit ut Christus in deorum numerum referretur, atque Christianorum accusatoribus periculum comminatus est. Ità refert Tertullianus in Apologetico, factum allegans ut rem publicam quæ nulli dubio subjacebat.

Imperator Alexander-Severus in domestico templo Christum colebat. « Idem Severus, ait » Lampridius in ejus Vitâ, templum Christo » facere voluit, quod et Adrianus cogitasse » fertur, et hanc mentem habuisse reverà vi- » detur, cùm multa templa sine idolis passìm » extrui jussit. Sed prohibitus est à consulto- » ribus sacrorum quibus id nocuisset, et qui

» exindè timebant ne alia templa fierent de-
» serta ».

Porphyrius, hostis ille Christianorum infensissimus, Christum laudibus cumulans, aiebat : « Christum piissimum et immortalem » factum dii pronuntiaverunt ».

2°. Christi doctrinæ, moribus institutisque Christianorum exhibuêre testimonium iidem ipsi Christianorum hostes. Imperator Alexander-Severus, qui modò citatus, hanc Christi sententiam : « Alteri ne feceris quod tibi fieri » non vis », in tantâ commendatione habebat, ut eam, testante Lampridio, jusserit in palatio publicisque operibus describi.

Plinius ait in celebri ad Trajanum Epistolâ : « Ea Christianorum culpæ vel erroris » summa quòd essent soliti, stato die, ante » lucem convenire, carmenque Christo quasi » Deo secum dicere invicem, seque sacramento » non in scelus obstringere, sed ne furta, ne » latrocinia, ne adulteria committerent, ne » fidem fallerent ».

Antoninus-Pius imperator in Epistolâ ad commune Asiæ, Christianos laudat quòd majorem fiduciam in Deo collocarent, cùm flagellis atque calamitatibus quaterentur.

Julianus imperator in Epistolâ ad Galatiæ pontificem Christianorum mores inmensam-

que charitatem invitus commendat, et paganis in exemplum proponit. Idem Celsus quoque, Hierocles atque Porphyrius Christi miracula coguntur admittere ut indubitata.

Magorum adorationem refert Chalcidius in commentario in Timæum Platonis, narrans olìm visam fuisse « stellam quæ non morbos, » mortesque denuntiaret, sed descensum Dei » venerabilis ad mortalium gratiam....; quam » stellam, inquit, cùm nocturno itinere sus- » pexissent Chaldæorum profectò sapientes » viri... quæsiisse dicuntur ortum Dei, reper- » tâque illâ majestate puerili, veneratos esse » et vota Deo tanto convenientia nuncupasse ».

Phlegon, Adriani libertus, Christum ut prophetam, agnoscit solisque defectionem quæ contigit in Christi morte memorat his verbis: « Quarto anno olympiadis 202^{æ}, magna et ex- » cellens, inter omnes quæ ante eam accide- » rant, defectio solis facta; dies horâ sextâ » ità in tenebrosam noctem versus, ut stellæ » in cœlo visæ sint, terræque motus in Bythi- » niâ Niceæ urbis multas ædes subverterit ».

Ab aliis etiam auctoribus profanis commemoratâ fuit ea solis defectio.

Marcus-Aurelius imperator ad senatum romanum scripsit christianos milites, dum pugnans adversùs Marcomanos et Quados

aquæ penuriâ laboraret, è cœlo precibus aquas obtinuisse quibus exercitus romanus reficeretur, dùm grandine et fulminibus obruerentur barbari.

Insignem hìc locum obtinet locus è Josepho desumptus, quem *pag.* 324 allegavimus.

ARGUMENTUM NONUM.

Ex sanctitate Christi probatur divinitas religionis ab ipso institutæ.

PROB. Est divina illa religio cujus institutor sese vitâ sanctissimâ, virtutumque purissimarum cultu virum esse cœlestem et à Deo missum demonstravit; atqui institutor christianæ religionis sese.....

« Christus innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, excelsior cœlis factus », omni sanctitate prorsùs eminuit. Ejus omnes actiones, dicta referuntur ad gloriam Dei; Deum spirat, ubique de regno Dei promovendo sese sollicitum exhibens; hoc est unicum ejus opus, cui vacet indesinenter. « Meus » cibus est ut faciam voluntatem ejus qui » misit me ». (Joan. 4.)

Fuit patiens, in hominum salutem ardenti zelo succensus; divitias et honores aspernabatur; quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ Dei Deo reddenda prædicabat; discipulos à

terrenâ dominatione deterrens, ipsis humilitatem dictis et exemplis suadebat, dicens: « Discite à me quià mitis sum et humilis » corde ». (Matt. 11.)

Fuit mitissimus, beneficus, ardens immensâ charitate; ægrotos sanabat, afflictos solabatur, ignaros edocebat, infirmos sublevabat, illatis sibi contumeliis indulgebat; super Jerusalem sibi tàm inimicam lacrymas effundebat; Judam proditorem ità blandè compellat : « Amice, ad quid venisti »? De judicum iniquitate non conqueritur; percussus à militibus obmutescit; tanquàm agnus ad crucem ducitur; orat pro iis qui eum crucifigebant; divinæ voluntati se subjiciens pro salute totius humani generis animam tradit : « Majorem » dilectionem nemo habet ut animam suam » ponat quis pro amicis suis ». (Joan. 15.)

In Christo nulla redarguebant ipsi Judæi, nisi quòd ægrotos in die sabbati curaret. Porphyrius Celsusque justum eum fuisse confessi sunt.

Qui verò fieri potuit ut vir inter Judæos tunc temporis nequissimos natus singulisque diebus conversans, adeò sanctam et quasi divinam vitam ageret, omnesque philosophos et virtutibus et sapientià superaret, nisi divinà providentià specialiter adjutus fuerit?

Nonne quid divinum totus spirat Christus? Possuntne vires humanæ sibi derelictæ tantam attingere perfectionem? Ergò Christus fuit vir cœlestis, à Deo missus; ergò divina est religio quam instituit.

Hinc ait philosophus genevensis : *Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile a été inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté, sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul homme en ait fourni le sujet. Jamais les auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.*

ARGUMENTUM DECIMUM.

E præstantiâ christianæ religionis probatur ejus divinitas.

PROB. Divina est ea religio quæ tàm eximia, præstans, ut neque carne neque sanguine, neque mundo, neque naturâ solâ, nec humanâ philosophiâ, sed à Deo solo potuerit

edoceri; atqui religio christiana tàm eximia, tam præstans est et sublimis, ut.,...

Religio christiana spectari potest in iis quæ de Deo, de homine, de mysteriis, de morali disciplinâ, et de incitamentis ad virtutem docet; atqui sub omnibus illis respectibus est eximia, sublimis et præstans.

1°. Talis est in ordine ad ea quæ de Deo tradit. Omnia enim legis primitivæ, religionis patriarchalis dogmata sua facit, confirmat et novâ luce collustrat. Docet existere unum perfectissimumque rerum omnium auctorem et arbitrum Deum, potentissimum, sapientissimum, justissimum virtutis remuneratorem, sceleris ultorem; ipsum esse diligendum, adorandum; omnia ejus providentiâ gubernari; ipsum esse humano generi amicissimum, qui, cùm nos naturæ beneficiis cumulaverit, gratiæ nos auxiliis ad felicitatem æternam comparandam instruat.

2°. Eximia, præstans est christiana religio in iis quæ de homine, de ejus naturâ, origine et fine tradit. Juxta religionis enim instituta, mens hominis est spiritualis, libera, virtuti nata et immortalitati; à Deo fuimus conditi ut ipsius amore contemplationeque beati simus. Nostri parentes in conditione meliori conditi fuerunt è quâ, nosque cum ipsis, ob

peccati culpam ceciderunt. Hæc autem doctrina sanæ rationi valdè consentanea difficultates plurimas explicat, quæ philosophia religionis auxilio destituta solvere non potest.

3°. Præstans est et eximia Christi religio, si spectetur in ipsius mysteriis ipsorumque revelatione. 1°. Deus sese suasque perfectiones hominibus manifestare non potuit quin mysteria revelaret. 2°. Per revelata mysteria fides hominis exercetur. 3°. Si Christus alia non docuisset quàm quæ ratione sibi derelictâ cognosci possint, famam quidem eximii philosophi, neutiquàm verò cœlestis viri fuisset adeptus. 4°. Incomprehensibilia revelando, supremam hoc ipso majestatem elevat hominisque superbiam deprimit.

4°. Eximia, præstans est christiana religio in iis quæ de morali disciplinâ tradit. Complectitur enim omnia legis naturalis officia; temperantiam, sobrietatem, patientiam in adversis præcipit; in actionibus, verbis ipsisque cogitationibus omnia sint recta Deoque convenientia; prohibet ambitionem, fastum, avaritiam et luxuriam; jubet ut mentis facultatibus et bonis temporalibus utamur animo moderato; præscribit ut mundum contemnamus et voluntati divinæ subjiciamur; mali speciem ipsam vetans, virtutes internas inquirit; si

peccaverimus, exigit ut statìm resipiscentes ad Deum revertamur; docet alteri non esse faciendum quod nobis ipsis fieri nollemus; alios homines ut fratres esse diligendos hisque totis esse viribus opem ferendam; nemini nocendum, pro malo bonum esse reddendum, inimicis esse condonandum; sapientissima principibus et subditis, dominis et servis, maritis et uxoribus, parentibus filiisque præcepta proponit; addit et perfectionis consilia quibus obtemperantes aliqui ad excellentius vitæ genus à Deo vocati magnam sibi societatique procurent utilitatem.

5°. Pæstans est et eximia religio christiana, si spectentur incitamenta quibus ad virtutem movet. Hæc incitamenta sunt, 1°. spes certa divinam iram posse pœnitentiâ placari; 2°. auxilia gratiæ quæ nobis ad bonum agendum ea religio pollicetur; 3°. Pœnas quas improbis et præmia justis asserit in alterâ vitâ parari.

Hinc ait auctor genevensis : *Je vous avoue que la majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il*

que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir, pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres, avant lui, l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit

que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre; la sainteté des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

Je ne sais pourquoi l'on veut attribuer aux progrès de la philosophie la belle morale de nos livres : cette morale, tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant d'être philosophique.... Les préceptes de Platon sont souvent très-su-

blimes; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, et jusqu'où ne vont pas ses erreurs?.... L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à lui-même.

Itâ quoque Bolingbroke: *Il ne parut jamais dans ce monde de religion dont la tendance naturelle ait été plus propre à augmenter la paix et le bonheur des hommes, que ne l'est celle de la religion chrétienne. Le système de religion renfermé dans l'Evangile est un système complet, remplissant tout ce que se propose la religion naturelle ou révélée. L'Evangile de Jésus-Christ est une leçon continue de la morale la plus stricte, de la justice, de la bienveillance et de la charité universelles.*

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Non adeò præstans est et eximia religio, cujus institutor inter sceleratos in patibulo crucis mortuus est; atqui.....

R. N. maj. 1°. Christi morte manifesta facta fuerunt attributa divina, Dei sanctitas, odium peccati, justitia, misericordia, imò et ipsa omnipotentia. 2°. Mortuus est Christus, quià ipse voluit. 3°. Morte Christi movemur ad amorem Dei, et ad contemptum rerum terrenarum. 4°. In Christi morte, in ejus patientiâ, in fortitudine animi et in obsequio erga divinam voluntatem elucet aliquid

supernaturale; sol obscuratus est, terra contremuit, velum templi scissum, et alia miracula patrata sunt, quæ divinam omnipotentiam ostendunt. Hinc iterùm ait auctor genevensis : *Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*

Obj. 2°. Christus ait : « Non veni pacem mittere, sed gladium; veni separare hominem adversus patrem suum ». (Matth. 10.)

R. Hisce verbis indicabat Christus se non ideò venisse ut pacem annuntiaret mundanam, scelerum impunitatem, sed potiùs ut bellum induceret adversùs peccata; se non attulisse discipulis lætitiam terrenam, sed adducere persecutiones; filios fideles à patribus in infidelitate perseverantibus esse disjungendos; quæ doctrina quidem sanæ rationi valdè consentanea est.

Obj. 3°. Lege christianâ præcipitur inimici dilectio, vindicta prohibetur; hâc autem doctrinâ valente, vim hostium et audaciam repellere non liceret, quod certè bono societatis adversum est.

R. Christiana religio quæ præcipit amorem inimici, permittit ut vis vi repellatur; bella non prohibet quæ publicâ fiunt auctoritate, neque vindictam sententiâ magistratuum præscriptam; vindictam solummodò et bella vetat auctoritate propriâ suscepta. Annon est eximia, societati perutilis ea doctrina? Si possit unusquisque vindictam auctoritate privatâ sumere vel bellum aliis indicere, brevi dissolveretur humana societas.

Obj.

Obj. 4°. Christiana religio paupertatem voluntariam cœlibemque vitam ut aliquid perfectius proponit; quæ quidem ambo contra societatis utilitatem pugnant.

R. 1°. Pigritiam otiumque damnat Evangelium, et quidem multò vehementiùs quàm pauperiem laudat. Paupertas evangelica sollicitudinem, si non anxiam, saltem moderatam ob victum et vestitum quotidianum admittit; indè porrò fluunt laboris necessitas et in usu quotidiano frugalitas. 2°. Societati quidem est exitiosus eorum status qui manent ideò cœlibes, non ut sanctiùs ex Evangelii consiliis vivant, sed ut cupiditatibus indulgeant liberiùs. 3°. Christus paupertatem voluntariam atque continentiam commendat omnibus, quià neminem ab illis statibus excludi voluit; sed profectò prævidebat paucos numero fore qui consiliis illis evangelicæ perfectionis obsequerentur. 4°. Utilitati publicæ nocent hominum vitia, intemperantia, libidines atque luxuria multò magis quàm paucorum continentia. 5°. Paupertatis voluntariæ et continentiæ professio, quæ à paucis emittitur, est utilis societati, nedùm ipsi noceat, cùm, eorum exemplo qui virtutes illas verè colunt, ad pietatem alii plures excitentur. Carolus Borromæus, Franciscus Salesius, Vincentius à Paulo et alii qui se Deo totos hominumque saluti consecraverant, quanta præstiterunt officia societati, quæ nunquàm præstitissent neque præstare possent viri terrenis rebus impediti!

ARGUMENTUM UNDECIMUM.

E perpetuitate christianæ religionis probatur ejus divinitas.

Prob. Divina est religio, quæ quoàd fundamentalia præcepta fuit ab orbis initio instituta; atqui christiana religio fuit ab orbis initio.....

Christi enim religio docet atque tradit ea quæ antiquitùs in orbis initio fuêre tradita patriarchis et exindè Judæis; nexu sacro ligatur ea nostra religio cum religione patriarcharum et cum religione mosaïcâ; perpetua est igitur et eadem quâ mundus antiquitate gaudens, Deumque agnoscit ut patrem et auctorem.

Consulantur in vol. I, index auctorum auctoresque citati sub numeris 32a, 42, 42e, 86, 88, 90, 93a, 101, 117, 131, 135e, 136, 136a, 144c, 158, 183, quibus addantur auctores sequentes :

1a. Addisson, de la Religion chrétienne; Lausanne, 1757, 2 vol. in-8°.

25b. Bailly, de Verâ Religione; Dijon, 1776, 2 v. in-12. — Theologia; Lyon, 1817, 8 vol. in-12.

48a. Bullet, Hist. de l'établiss. du Christianisme, tirée des auteurs juifs et païens; Lyon, 1764, in-4°.

130a. Houteville, Vérités de la Religion chrétienne prouvées par les faits; Paris, 1722, in-4°.

TABULA SYNOPTICA.

PHILOSOPHIÆ PARS SECUNDA.

METAPHYSICA.

APPENDIX.

PHILOSOPHIÆ PARS TERTIA.

ETHICA SEU DOCTRINA MORALIS.